

TRISTAN L'HERMITE ET L'EVOLUTION DE LA POESIE LYRIQUE
FRANÇAISE ENTRE 1620 ET 1650

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de
l'Université d'Edimbourg, pour le grade de
Ph. D.

par

Kenneth C. Wright, M.A., L.ès L. (Paris)

1957



ABSTRACT OF THESIS

KENNETH C. WRIGHT

Name of Candidate _____

Degree Ph.D. Date 25th November 1957

Title of Thesis Tristan l'Hermite et l'évolution de la poésie lyrique
française entre 1620 et 1650.

This thesis is principally a chronological study of Tristan's lyrical poetry - a facet of his work dealt with only very fleetingly in Bernardin's thesis of 1895 - in the light of the revival of interest in, and re-evaluation of French poetry of the period. We have had, however, to include also a certain amount of biographical material: firstly, because a knowledge of the circumstances of the poet's life is essential to the dating and understanding of his works; secondly, because we disagree on certain points with Bernardin's findings; and lastly because Professor Adam had sought, in his 1935 thesis on Théophile, to demolish our predecessor's account of the first twenty years of Tristan's life.

In our first section, we therefore re-examine the happenings of Tristan's childhood and adolescence as he recounts them in the Page disgracié, and conclude that despite the arguments against the verisimilitude of this autobiography expressed by Professor Adam, and to a lesser extent by MM. Cohen, Rousseau and Carriat, the poet's own version of events is substantially convincing.

Our second section opens with Tristan's return to Paris in 1621. Attempting to determine his relationship with the literary and intellectual milieux of the capital, we find that he appears to have been a disciple of Alexandre Hardy, but at the same time associated ideologically with the libertin group led by his friend Théophile. There follows a study of his early poetry up till 1634, from which it emerges that he came rapidly into the orbit of Malherbe, but was also influenced not inconsiderably by Marino, and furthermore continued - with significant modifications - the current of analytical poetry of which Théophile had been the main exponent.

The last two decades of the poet's life are considered in our third section. In this we observe how Tristan was obliged to adapt his poetic to conform to the changed tastes with which he met on his return from Brussels, how his work suffered increasingly from this adaptation, and how at last he came to realise the incompatibility of his talents with the demands of the age of préciosité, and to find his main vehicle of expression in dramatic verse rather than lyrical poetry.

PREFACE

Tristan l'Hermitte trouva sa vocation de poète à l'âge de seize ans. Pendant presque quarante ans, il écrivit des poésies lyriques. Il mourut Académicien. Sept ans plus tard, on publia de ses oeuvres les premiers recueils posthumes... Il n'en parut jamais d'autres. Ce fut l'époque classique, la poésie lyrique était partout en voie de disparition, et bientôt on ne vit plus en notre poète que l'auteur d'un chef d'oeuvre dramatique, Mariane, qui reçut l'approbation de Racine, et devait être jouée jusqu'en plein XVIIIe siècle. L'époque romantique ne tira pas de l'oubli l'autre face de Tristan; il n'est pas un des Grotesques de Gautier. Et quand à la fin du siècle dernier N.-M. Bernardin consacra au sieur du Soliet une thèse de doctorat, ce fut encore comme un "Précurseur de Racine" qu'il voulut le présenter. Contre quelque deux cents pages qu'il employa à examiner les oeuvres dramatiques, il n'en donna que vingt-cinq à l'étude des cinq recueils de poèmes.

Déjà à la soutenance de la thèse, Faguet regretta que le chapitre sur les poésies fût si court*. On peut être sûr qu'il déplora aussi la conclusion de Bernardin sur ces poésies, à savoir que c'est dans le genre héroïque

* Rapporté par Madeleine, op. cit., p. viii.

héroïque/

que Tristan se serait senti le plus à l'aise - car c'est Faguet qui a, le premier, vu dans les hommes de 1620 et de 1630 autre chose que des "attardés" et des "égarés", et dans Tristan un authentique poète de l'amour et de la Nature. Depuis lors, les recherches de deux générations de savants nous ont montré la période où vécut Tristan dans une optique très différente de celle de Bernardin. Il nous a donc semblé utile d'étudier à nouveau l'oeuvre lyrique de l'auteur du Promenoir des deux amans .

D'autre part, la thèse de M. Adam sur Théophile avait tout remis en question en ce qui concerne la jeunesse de Tristan. Notre plan s'est donc fait tout seul. Dans notre première partie, nous avons réexaminé les vingt premières années de la vie du poète, à la lumière des théories qu'on a formulées et des découvertes qu'on a faites à ce sujet depuis le temps de Bernardin. Nous avons ensuite étudié en détail les oeuvres de la grande période entre 1621 et 1638. Et nous avons enfin essayé de comprendre les raisons qui ont poussé Tristan dans les années quarante à se détourner peu à peu de la poésie lyrique, pour se consacrer surtout au théâtre.

Nous avons évité soigneusement de nous mêler à la controverse sur le baroque et le précieux en littérature. Mme Ménogues, dans une thèse sur Tristan l'Hermitte in the context of the Seventeenth Century qu'elle a soutenue dernièrement à l'Université de Cambridge, paraît, d'après

d'après/

le résumé qu'elle a bien voulu nous en communiquer, avoir tâché essentiellement d'expliquer les oeuvres de Tristan en les situant au confluent de ces mystérieux courants poétiques. Mais nous croyons que considérer le baroque et le précieux comme deux essences plus ou moins abstraites dont les oeuvres des poètes ne sont que des reflets, c'est un procédé assez dangereux. Nous avons donc préféré prendre comme point de départ les oeuvres elles-mêmes, et seulement alors, appuyés sur cette base solide, regarder autour de nous la scène confuse qu'on a trop souvent voulu simplifier avec des abstractions que les hommes du XVIIe siècle, eux, n'auraient guère comprises.

PREMIERE PARTIE

- Le Page Disgracié -

(1601 - 1621)

CHAPITRE I: LES PREMIERES ANNEES (1601-1616)

Sur la plus grande partie de la vie de Tristan, on ne possède, pour des raisons que nous verrons par la suite, que très peu de ces renseignements directs, tirés de documents personnels, qui auraient normalement fourni la base même d'une enquête biographique. Mais paradoxalement, le poète a levé le voile sur cette période de sa vie qui aurait pu paraître, comme c'est le cas pour la plupart des écrivains la plus difficile à reconstruire, et qui n'est pas des moins intéressantes du point de vue de l'historien littéraire - nous parlons des années d'enfance et de formation. Car si Tristan n'a jamais terminé l'autobiographie qu'il a entreprise, il nous en a néanmoins laissé un fragment important dans ce livre curieux qu'est le Page disgracié(1), ce "Roman de sa vie"(2) qui raconte les péripéties de son existence jusque vers l'âge de vingt-et-un ans.

Il faut toutefois s'entendre. On ne saurait procéder immédiatement et sans discussion à un simple résumé de ce livre, afin d'en tirer toute faite la première partie de notre étude. Le libraire qui a parlé de "roman" a bien choisi son mot. Quand une soi-disante autobiographie renferme des aventures d'une allure aussi nettement romanesque que certaines du Page disgracié; quand son auteur se complait à consacrer des chapitres entiers à des épisodes

épisodes/

piquants, certes, mais d'une valeur beaucoup plus anecdotique que biographique, tandis qu'il se tait sur des événements importants qui ont dû le toucher de près, tels que la mort du roi - et ce roi Henri le Grand! - qui l'élevait; quand il fait des erreurs de datation facilement repérées; quand en somme le livre semble répondre surtout aux exigences de l'oeuvre d'imagination faite pour plaire, nous sommes obligés de remettre en question sa valeur en tant que document autobiographique.

Nous y sommes obligés à plus forte raison, que bien des historiens du roman ont considéré le Page disgracié comme ressortissant à leur domaine à eux. Déjà au XVIIe siècle Sorel l'avait classé parmi "les Romans divertissans" (3). Plus tard, Lenglet-Dufresnoy devait en faire un "roman comique agréable" (4), et l'abbé Jacquin un des "romans badins et satyriques" (5). Koerting se livre à une étude détaillée du Page dans son grand ouvrage sur le roman français au XVIIe siècle (6). Et témoignage plus intéressant encore, peut-être, l'oeuvre de Tristan trouve sa place même dans l'opuscule de Flake sur les grandes lignes ^{de l'évolution} du roman français (7).

Roman ou autobiographie, le choix semble donc s'imposer; et les érudits ont souvent décidé en faveur du roman. Un tel roman peut-il servir comme un instrument de travail biographique sérieux? M. Adam ne le croit pas:

Le Page disgracié, tout autobiographique qu'il soit, garde les libertés du roman... C'est un défi à toute

toute/

méthode de vouloir tirer d'une oeuvre aussi fantaisiste que celle de Tristan une précision de date. Des scènes vraies, le livre en contient, mais librement, et très librement disposées(8).

M. Adam a sans doute raison en ce qui concerne la datation de certains épisodes. Mais il nous semble qu'il se trompe sur la part du vrai dans le livre de Tristan. Nous croyons que le choix dont nous avons parlé entre roman et autobiographie s'impose beaucoup plus pour l'historien du roman que pour nous. Si le Page disgracié est un roman, ce n'en est pas moins de ces romans dont, selon le dicton, tout homme est capable de faire au moins un: le récit de sa propre vie. Et un roman de cette sorte, quoi qu'il puisse contenir de modifications de faits et de changements de tonalité par rapport aux événements qui l'ont inspiré, et même de pures fictions, garde toujours d'importantes attaches avec l'expérience vécue. Le roman de Constant nous vient immédiatement à l'esprit.

A quoi l'on répondra que nous n'en serons pas plus loin dans notre tentative de reconstruire les premières années de Tristan. La conjecture que maints épisodes du livre, on n'oserait pas trop affirmer lesquels, reproduisent des épisodes de la vie de l'auteur, n'y offre pas une base très solide.

Il y a pourtant d'autres considérations aussi. Ces critiques qui ont admis le Page disgracié dans les rangs du roman, ne l'ont pas toujours fait sans réserves. Ainsi,

Ainsi, /

Fournel hésite un peu avant de l'ajouter à sa liste(9); et Koerting croit devoir justifier positivement l'inclusion du Page dans son Histoire:

Allerdings ist der Page disgracié,...seinem Kerne nach eine Autobiographie, aber der Bericht des Selbst-erlebten und Selbstgeschauten ist doch mit soviel Fiktion durchsetzt, das Ganze mit voller Absichtlichkeit derart in das Gewand der Dichtung eingekleidet worden, dass diese Erzählung von den Kinder-, Lehr- und Wanderjahren eines lebenswürdigen Poeten getrost den hier behandelten Romanen angereicht werden darf, und zwar um so eher, als ja dem realistischen Romane autobiographische Momente nie völlig abgehen werden(10).

De cette citation, retenons surtout le fait que Koerting considère le Page comme un roman réaliste. Avant lui, on y avait vu un roman "badin", "comique", "satirique". Mais ce qui domine dans les romans de l'époque, c'est le souci de réalisme, psychologique ou sociologique, et le comique a ses racines dans le réel. Faguet semble l'avoir vu, en traitant le Page du "plus joli roman demi-réaliste avant le Gil Blas que je connaisse"(11). Or, si l'on reconnaît dans le Page une recherche de réalisme, l'apport des souvenirs de l'auteur doit encore s'augmenter.

Fournel n'est pas de notre avis, il croit que Tristan veut très exactement dépersonnaliser son récit:

S'il n'eût voulu que faire le simple récit de ses aventures, fort variées et fort intéressantes par elles-mêmes, je l'avoue, qui l'empêchait de mettre partout les noms propres, au lieu d'employer ces déguisements et ces détours qui donnent à l'ouvrage toute la physionomie d'un roman?(12)

Mais Dietrich a montré que cet argument est sans fondement:

Quant à l'omission totale des noms propres que l'on y regrette...elle s'explique d'une façon toute naturelle. D'une part, plusieurs des personnages que

que/

Tristan met en scène ou vivaient encore ou avaient laissé des descendants, et l'auteur étant, en conséquence, tenu à une grande circonspection à l'égard de ceux-ci comme de ceux-là; de l'autre, et cette raison n'a pas moins de poids que la précédente, il s'est conformé, en outre, tout simplement à la mode de son temps. Tous les récits de l'époque, en effet, à part les mémoires proprement dits, sont des récits à clef(13).

D'ailleurs, nous avons fini par avoir une clef, pour incomplète qu'elle soit. La seconde édition du Page contient des Remarques et Observations faites, vraisemblablement, par Jean-Baptiste l'Hermite, frère de notre poète. On y trouve des erreurs évidentes, mais la chose n'est guère surprenante, du fait que Jean-Baptiste essayait de commenter la jeunesse d'un frère avec lequel il n'avait pas été élevé. Rien ne permet de supposer, par contre, que Jean-Baptiste se fût amusé à construire pour ainsi dire sur le vide. Nous verrons que les deux frères sont encore en contact longtemps après la période dont il est question dans le Page: Jean-Baptiste a dû savoir au moins les grandes lignes de la vie de Tristan pendant ces années.

Il serait peut-être utile, avant de pousser plus loin, de résumer nos conjectures jusqu'ici. Le Page disgracié peut très bien être, techniquement, un roman. N'empêche que c'est un roman dont on peut supposer que la matière brute a été trouvée dans une réalité vécue. Et l'anonymat qui couvre les personnages peut s'expliquer par des raisons extérieures à la volonté de l'auteur. Nous allons ajouter, non, certes, un argument, disons simplement une réflexion. Qu'on relise le Page. On finit par y ressentir presque

presque/

partout une impression indéfinissable de sincérité, de véracité, d'authenticité. Cela ne nous arrive que bien rarement en lisant les romans des contemporains de Tristan; et c'est grâce, nous semble-t-il, aux petites notations imprévues, presque superflues, sur lesquelles on tombe à tout instant. Pour réussir cet effet, il aurait fallu, à moins de se servir de souvenirs précis, posséder un talent de grand romancier. Et ce talent-là, nous croyons que Tristan ne le possédait pas. Un jour, il concevra l'idée d'un roman plus orthodoxe, le Corimène; il ne le finira jamais...

On nous dira qu'il ne s'agit là que d'une impression toute personnelle, qui n'est guère une considération valable. Nous pouvons seulement répondre qu'au moins un autre lecteur du Page a eu la même impression que nous:

En maint endroit, au cours du récit, on rencontre, sur des personnages qui passent ou sur des incidents de petite importance, des précisions sans intérêt que le narrateur a enregistrées pour montrer combien sa mémoire est fidèle, mais qu'il n'aurait jamais eu l'idée d'inventer. Si, par tant de coups de hasard qui s'y succèdent, l'histoire a un peu l'allure d'un roman picaresque, c'est qu'en effet Tristan a bien paru dans sa jeunesse, comme il le dit, le jouet des astres et des passions(14).

Voilà pour la véracité. Et Koerting croit comme nous à la sincérité foncière des notations psychologiques de Tristan:

Unter den in die Form eines Romans gekleideten Memoiren...nimmt der Page disgracié auch noch in anderer als rein literarischer Hinsicht eine ehrenvolle Stellung ein. Mit den Confessions z. B. Rousseau's verglichen - wenn eine derartige Parallele überhaupt gestattet ist - gewinnt die

die/

Dichtung Tristan's durch eine Wahrheitsliebe, deren heimlicher Zweck nicht wie bei dem Genfer Philosophen Selbstbeweihräucherung ist, und durch das Zartgefühl, mit der die intimeren Verhältnisse aller der Personen behandelt werden, denen der Autor Dank und Rücksichtnahme schuldig zu sein glaubte(15).

Nous ne voulons pas tomber dans cette erreur qui consiste à montrer la concordance entre les opinions d'autrui et les nôtres, et ensuite à déclarer la chose prouvée; nous nous contentons donc de faire remarquer que d'autres ont pensé comme nous. Dans la critique littéraire, les certitudes n'existent presque pas. Mais les probabilités existent, et nous avons démontré, ce nous semble, que selon toute vraisemblance Tristan a conçu son Page disgracié tel que le libraire qui en a fait la seconde édition l'a décrit:

En cet Ouvrage il s'est voulu peindre soy-mesme et représenter avec la vivacité de son esprit, la facilité qu'il avoit à s'énoncer, les avantages de sa naissance et les mal-heurs de sa fortune(16).

Nous le croyons d'autant plus que Tristan lui-même ne dit pas autre chose:

Je n'écris pas un Poème illustre, où je me veuille introduire comme un Heros; je trace une Histoire déplorable, où je ne parois que comme un objet de pitié et comme un jouet des passions des Astres et de la Fortune. La Fable ne fera point éclatter icy ses ornemens avec pompe; la Verité s'y présentera seulement si mal-habillée qu'on pourra dire qu'elle est toute nue. On ne verra point icy une peinture qui soit flattée, c'est une fidèle copie d'un lamentable Original; c'est comme une reflexion de miroir(17).

Tout nous pousse donc à accepter pour le Page la formule d'un de ses critiques les plus récents, le professeur Green, qui le définit comme un récit autobiographique

autobiographique/

ayant la forme d'un roman, "an autobiographical narrative... in the form of a novel"(18). Et nous allons essayer, dans les pages qui vont suivre, de reconstruire à l'aide de ce récit les quelque vingt premières années de la vie de Tristan. Nous ne le ferons pas avec l'insouciance de Bernardin, le seul qui ait entrepris jusqu'à présent une étude approfondie de la vie de notre poète, et qui déclare:

Si nous avons trouvé quelques erreurs dans la Clef... un contrôle sévère, partout où il a été possible, ne nous a fait découvrir dans le Page disgracié lui-même que deux ou trois erreurs insignifiantes de dates(19).

Les erreurs de dates ne sont nullement "insignifiantes" dans une autobiographie, et elles font soupçonner d'autres erreurs moins faciles à découvrir. D'autre part, Bernardin attache trop d'importance, à notre avis, aux épisodes secondaires du Page, qui sont, nous l'avons dit, essentiellement anecdotiques, et où les fictions, s'il y en a, se cachent. Nous les passerons en général sous silence, et nous nous en tiendrons aux grandes lignes du récit, où il est peu probable que l'invention ait une grande part. Enfin nous aurons à tenir compte de certaines découvertes faites, et de certaines théories proposées, depuis l'apparition de la thèse de Bernardin.

* *
*

Nous savons, grâce aux recherches de Bernardin, qui a consacré une partie considérable de sa thèse à l'étude des origines de Tristan, que les l'Hermite étaient établis dans

dans/

la Haute-Marche depuis le XIVe siècle au plus tard. C'était une famille dont plusieurs membres avaient joui, de leur vivant, d'une certaine renommée(20). Mais elle voulait avoir des ancêtres plus illustres encore. Une remarque de Lotheissen à cet égard est peut-être un peu injuste envers notre poète:

Tristan rühmte sich altedliger Herkunft zu sein. Er beanspruchte die zweifelhafte Ehre, von dem blutdürstigen Minister Ludwig's XI, Tristan l'Hermite, abzustammen, und führte seinen Stammbaum sogar bis zu Peter dem Einsiedler, dem ersten Kreuzzugsprediger, hinauf(21).

Prétendre que Tristan "se vantait" d'être descendu de Pierre l'Hermite et du Grand Prévôt de Louis XI, c'est trop dire. Il ne parle qu'une fois dans ses écrits des origines qu'il s'attribuait, et il le fait d'une façon plutôt discrète:

Je suis sorty d'une assez bonne Maison, et porte le nom et les armes d'un gentilhomme assez illustre, et qui comme un autre Pericles fut grand Orateur, et grand Capitaine tout ensemble. L'Histoire luy donne beaucoup de loüanges pour avoir esté l'un des principaux Ministres de cette heureuse guerre qui se fit en la Terre sainte, il y a cinq cens tant d'années, et je puis dire qu'il y avoit autrefois d'assez grands honneurs et assez de biens en nostre famille(22).

Et si, né comme nous allons le voir François l'Hermite, il changea son nom en Tristan, du moins ne prétend-il jamais dans ses oeuvres en être descendu. Qu'il en ait parlé, nul doute, Chevreau le dit catégoriquement: "M. Tristan... vouloit descendre de Tristan l'Hermite sous Louis XI"(23). Mais nous allons voir plus tard que les raisons de son changement de nom n'étaient pas seulement la recherche d'une vaine gloire.

gloire./

Dans l'un et l'autre cas, d'ailleurs, Tristan se fiait à une tradition déjà ancienne. On croyait depuis longtemps que Pierre l'Hermitte était de la maison des comtes de Clermont, dauphins d'Auvergne, et que son père Regnault, né dans une cellule d'hermite, portait déjà le même surnom. Pierre aurait débuté dans la carrière des armes, et il ne se serait fait hermite qu'après la mort de sa femme, Béatrix de Roucy. Ses enfants, revenus de la Terre sainte, se seraient établis en Auvergne, où leur château de l'Hermitage devait être détruit par les Anglais pendant la guerre de Cent ans. Pour le remplacer, les aînés de la famille auraient construit dans la Marche le château du Solier, dont ils prirent le nom, tandis que leurs cadets, attachés aux ducs de Bourgogne, seraient passés aux Pays-Bas, pour y former les branches de Caumont et de Bétissart. Pour invraisemblable que cette descendance puisse paraître, Bernardin a fini par l'accepter, du moins a-t-il renoncé à la démentir. Il a réussi par contre à prouver définitivement qu'aucun lien n'est possible entre la famille de notre poète et le ministre de Louis XI. N'empêche que les prétentions des l'Hermitte étaient généralement acceptées(24), et que plus tard, alors qu'un Théophile avait cru nécessaire d'ajouter la particule à son nom, et son compagnon de débauche de prendre le titre fantaisiste de sieur de Saint-Amant, alors qu'un Voiture n'aurait que son esprit pour se frayer, roturier, une place dans la société aristocratique de Rambouillet, Tristan pourrait faire appel à des parentés réelles ou

ou/

imaginées avec certains des plus puissants du royaume.

A la fin du XVII^e siècle, pourtant, la maison des sieurs du Solier était tombée bien bas. Et la famille avait failli s'éteindre avec le père de Tristan, un autre Pierre l'Hermite:

Un grand procez criminel, où mon pere fut enveloppé dès l'âge de dix-sept ans, acheva presque sa ruine. Cette affaire cousta beaucoup de biens à ce Gentilhomme, et si dans cette grande jeunesse, il n'eust fait éclater une grande vertu, ce mal-heur lui eust cousté à vie (25).

La Clef du Page disgracié nous apporte des précisions:

Pierre l'Hermite pere de nostre Autheur fut sept ans detenu prisonnier, accusé d'avoir esté complice avec ses Oncles, Claude l'Hermite Commandeur de Mesonnisse, et Louis l'Hermite, Seigneur du Dognon, de la mort du Vice-Seneschal de la Marche (26).

L'affaire vaut qu'on l'examine (27), car nous aurons à y revenir au moment d'essayer de déterminer la date de naissance de Tristan.

Il faut croire que Tristan exagère un peu, en donnant à son père l'âge de dix-sept ans au début de son procès. Pierre l'Hermite avait déjà joué un rôle important en soumettant à Henri IV les villes de la Marche qui soutenaient la Ligue. On comprend que les ligueurs de la région aient gardé une forte rancune envers Pierre et ses deux oncles qui, eux aussi, avaient été partisans du Béarnais. Et quand au mois de mai 1591 on tira d'un étang près du Solier le cadavre de Jacques Voisin, vice-sénéchal de Guéret et ancien ligueur, tué d'une balle dans la tête, ses associés se dépêchèrent de dénoncer les l'Hermite. Ceux-ci ^{étaient} ~~étaient~~

d'ailleurs vraisemblablement coupables, et on ne tarda pas à les arrêter. Le procès a dû traîner, car Claude l'Hermite mourut en prison, et les deux autres ne furent déclarés coupables et condamnés à mort qu'en février 1595. Mais pour une raison qui reste inconnue, la sentence ne fut pas exécutée tout de suite, et les amis de Pierre eurent le temps de s'organiser pour le sauver:

Un des plus grands Capitaines de notre siècle, et des plus belles, et des plus excellentes femmes du monde, s'employèrent pour son salut...et...à la faveur de ses amis, il survint miraculeusement une grâce du Roy qui le fit sortir glorieusement d'une si dangeureuse affaire(28).

Il s'agit, selon la Clef, de Louis de Crevant, vicomte de Brigueil, marquis de Humières, et de Gabrielle d'Estrées. M. Camo doute que ces deux personnages aient joué un rôle déterminant dans l'affaire:

Henri IV...cédait moins peut-être aux sollicitations de personnes de la qualité de Gabrielle d'Estrées et du marquis de Crevant de Humières, qu'au désir de reconnaître les bons services de gens qui avaient tenu son parti au temps des troubles(29).

Evidemment, la grâce de Pierre - et celle de son oncle, qui fut accordée en même temps - a dû être motivée en partie au moins par un sentiment de reconnaissance. Néanmoins, il est juste possible que ce fût en effet la belle Gabrielle qui se chargea de rappeler au roi les services rendus jadis par les l'Hermite. Bernardin cite à ce propos deux passages contigus des Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoille:

Le vendredi 17 (mars 1595), il fit un grand tonnerre à Paris, avec éclairs et tempête, pendant laquelle le roi était à la campagne, et chassait autour de Paris avec sa Gabrielle, nouvellement comtesse de

de/

Mousseaux, côte à côte du roi, qui lui tenait la main...

Le samedi 18 mars 1595, le roi envoya les seigneurs de la Force et Praslin, capitaines de ses gardes, au Palais, pour empêcher l'exécution de deux gentils-hommes de la Marche en Limousin, condamnés par arrêt de la Cour à être décapités en Grève, pour un prodigieux assassinat perpétré par eux... (30).

Il semble considérer ces deux citations comme une preuve concluante de l'intervention de Gabrielle d'Estrées. On doit dire qu'en elles-mêmes elles ne prouvent rien du tout, leur juxtaposition dans les Mémoires de l'Estoille pourrait être un pur hasard. Cependant, le témoignage de la Clef nous permettrait au moins d'y soupçonner quelque chose de plus qu'une vague coïncidence.

Mais pourquoi Gabrielle se serait-elle intéressée au sort d'un obscur gentilhomme de province? Bernardin ne se l'est pas demandé. Les quelques biographies de la maîtresse d'Henri IV ne nous révèlent aucun lien de parenté entre les deux familles. Elles nous apprennent toutefois que le père de Gabrielle, Antoine d'Estrées, avait à l'encontre de la plupart de sa famille pris parti contre la Ligue, et qu'il avait même été arrêté par les ligueurs en 1589, au temps qu'il était gouverneur de La Fère. Peut-être avait-il connu les l'Hermites pendant les troubles. Peut-être la jeune Gabrielle elle-même les avait-elle connus.

Toujours est-il que Pierre fut gracié. Mais il ne pouvait pour cela sortir immédiatement de prison, car on l'avait condamné à payer des sommes élevées comme amende,

amende, /

et comme indemnité à verser à la famille de Voisin, de sorte qu'il risquait de rester bien des années encore dans sa cellule, faute d'argent. Mais par bonheur sa conduite pendant le procès avait tellement impressionné un certain Pierre de Miron, seigneur de Malabray, que celui-ci s'intéressa à son sort au point de l'aider à s'acquitter. La chose faite, il alla plus loin :

Trouvant mon pere bien fait et d'une agreable conversation, (il) se proposa d'en faire son gendre, encore que mon pere fut d'une Province fort éloignée du lieu de son habitation, et qu'il ne connut pas entierement quel estoit l'estat de ses affaires(31).

Pierre en convint, et les nouveaux mariés entrèrent au Solier, où notre poète allait bientôt voir le jour :

En peu de temps il conclut d'espouser sa fille, qu'il amena incontinent après dans le pais où je suis nay(32).

* * *

Le problème est de savoir quand exactement Tristan est né; car nous ne possédons aucun document qui puisse nous renseigner directement sur sa date de naissance. On aurait pensé pouvoir trouver une mention de son baptême; mais Bernardin a constaté que même le plus ancien des registres des paroisses voisines du château du Solier ne remonte qu'à 1648. Restait la possibilité de trouver une mention de son décès, dont nous connaissons la date avec certitude, grâce à la Muse historique de Loret. Cette mention aurait normalement donné son âge au moment de sa

sa/

mort. Or, Jal, l'historiographe de la Marine, déclare l'avoir trouvée, au siècle dernier, dans le registre de Saint-Jean-en-Grève, alors qu'il poursuivait des recherches sur Quinault(33). Mais il n'en a pas publié le texte, et les Archives de la Seine ont été détruites en 1871.

Il serait donc utile, pour commencer, de savoir quand Pierre l'Hermitte fut lâché de prison, puisque le Page nous dit que son mariage fut célébré "peu de temps" après. Bernardin date sa mise en liberté du début de l'été de 1597, mais sans dire pourquoi. A en croire la Clef, Pierre l'Hermitte avait passé sept ans en prison. Quoique Jean-Baptiste commette parfois des erreurs, il est fort improbable qu'il se soit trompé sur ce compte-là. Et sept ans nous mènent jusqu'en 1598.

La date de naissance de Tristan ne semble donc pas être antérieure à 1598 au plus tôt, et elle n'est probablement pas antérieure à 1599. M. Adam n'est pas de cet avis:

Il faut avancer la date de naissance du poète. Son père est sorti de prison au printemps de 1595. Il a pu se marier aussitôt après. Est-il même certain qu'il ne s'était pas marié en prison? La chose pouvait se faire. En tout cas, Tristan, marchand à Amsterdam en 1613, a au moins dix-huit ans(34).

Tristan serait donc né à la fin de 1595 même, ou tout au début de 1596. Mais la datation de M. Adam dépend de trois arguments soit erronés, soit fort contestables. D'abord, il prétend que Pierre l'Hermitte a été libéré en 1595. Mais nous avons vu qu'Henri IV avait envoyé ses officiers, non pour libérer les "deux gentilshommes de la Marche", mais

mais/

pour empêcher leur exécution, et qu'il leur restait des indemnités à payer avant de regagner leur liberté. Ainsi, Louis l'Hermitte est toujours écroué à la Conciergerie en septembre 1598(35). M. Adam remarque ensuite que Pierre aurait même pu se marier en prison. En effet, la chose pouvait se faire. Mais nous ne croyons pas qu'elle se soit faite ici: car vu le caractère général du Page disgracié, Tristan n'aurait guère manqué de tirer parti pour son récit d'un épisode aussi romanesque. Enfin et surtout, la thèse de M. Adam dépend de l'existence d'un document qui atteste la présence d'un dénommé Tristan l'Hermitte à Amsterdam en 1613. Nous aurons à examiner ce document plus tard. Mais nous indiquerons dès maintenant qu'il ne peut pas être question là-dedans de notre poète.

Revenons maintenant au Page disgracié. Nous y lisons, juste après la mention du mariage de Pierre l'Hermitte: "Deux ou trois ans en suite, je vins au monde"(36). Ce n'est pas une indication très précise. Mais elle suggère au moins qu'il y avait un certain laps de temps entre le mariage de ses parents et la naissance de Tristan. D'autre part, il n'est pas absolument sûr que Tristan ait été l'aîné des enfants de Pierre et d'Elizabeth l'Hermitte. De leurs autres enfants, nous ne connaissons que deux, tous les deux frères cadets de Tristan: Jean-Baptiste, poète, généalogiste et auteur présumé de la Clef du Page disgracié; et Séverin, qui figure dans le Page. Mais il y en avait certainement d'autres encore:

encore: /

L'Auther entre plusieurs frères avoit ce puisné Severin l'Hermite, que l'Evesque d'Angers desirant avancer dans l'épée, avoit fait mettre aux Gardes: ce Gentil-homme fut ensevely dans la mine de Royan, et ne resta plus de frères à l'Auther que Jean-Baptiste l'Hermite encore vivant, sous le nom du Chevalier de l'Hermite(37).

Le siège de Royan est de 1622. Les autres frères de Tristan sont donc tous morts très jeunes, et rien n'empêche qu'il ait eu un frère aîné mort pendant son enfance.

Nous avons donc un amas de preuves indirectes *si elle* qui indique pour la naissance de Tristan une date dans les environs de 1600, mais qui ne permet certainement pas en lui-même de la fixer plus exactement. Cependant, on trouve dans le Page un autre indice plus précis, et qui s'accorde avec ceux que nous avons vus jusqu'ici. En parlant du petit duc de Verneuil, Tristan fait remarquer: "Nous estions presque d'un âge et de mesme taille"(38). Or, le duc de Verneuil est né le 4 novembre 1601. Et une phrase relevée par Bernardin dans une lettre de Tristan, où le poète parle de "la noble Estoille qui m'a veu maistre"(39), ferait croire que Tristan est né soit sous le signe du Lion, soit sous le signe de la Balance, en tout cas dans la dernière partie de l'année. Puisque son maître est né à la même époque de l'année, le seul écart possible entre les âges des deux enfants, si Tristan n'est pas né lui aussi en 1601, sera de l'ordre de dix ou douze mois, ce qui rendrait insensée la remarque de Tristan.

Une chose seulement semble contredire notre datation.

datation./

Ailleurs dans le Page disgracié, Tristan nous dit, en parlant du siège de Montauban en 1621, "C'est où finit le dix-huict ou dix-neufiesme an de ma vie"(40). D'après cette nouvelle remarque, il serait né en 1603, ou même en 1604. Mais il ne faut pas prendre cette indication au sérieux: car tandis que Tristan n'a aucune raison pour mentir sur le compte de son âge par rapport à celui du duc de Verneuil, il a tout intérêt, en tant que romancier, à se rajeunir un peu vers la fin de son récit, afin de donner à certaines de ses aventures un aspect plus romanesque encore.

Tout nous indique donc la date de 1601. Et si aucun document contemporain ne la confirme - même l'Histoire de l'Académie française de Pellisson et d'Olivet reste muette sur la date de naissance de Tristan - les biographes avant Bernardin penchent en général eux aussi pour 1601, quoique Bernardin reste indécis entre 1600 et 1601. Et de cette constatation, nous allons tirer une dernière hypothèse. Nous avons déjà vu que Jal a découvert une mention de la mort de Tristan, qui comportait probablement une indication de son âge. Or, Jal poursuivait des recherches sur Qui-nault, protégé de Tristan, on doit supposer en conséquence qu'il avait étudié les minces biographies de notre auteur qui existaient alors. Ces biographies - ou plutôt ces notices biographiques - quand elles donnaient une date de naissance, donnaient toujours 1601. Il est permis de penser que si Jal avait eu entre ses mains la preuve que

que/

cette date était fausse, il l'aurait annoncé. S'il n'a rien dit, c'est probablement parce que ce document ne faisait que confirmer la date en quelque sorte traditionnelle.

Et si Jal a trouvé la mention de la mort de Tristan, ne l'avait-on pas peut-être déjà trouvée avant lui? Ne serait-elle pas même à l'origine de cette tradition? C'est ce que semble suggérer une phrase de Titon de Tillet au sujet de Tristan:

Ce fut à l'Hôtel de Guise qu'il mourut pulmonique le 7. Septembre 1655, âgé de 54 ans, & fut enterré à S. Jean en Greve sa Paroisse(41).

On remarque qu'il fait savoir la date de naissance de Tristan en indiquant son âge au moment de sa mort, c'est-à-dire tout à fait comme le registre de Saint-Jean-en-Greve a dû le faire. Et il connaît la paroisse où Tristan est enterré. On pourrait fort bien croire que Titon de Tillet a trouvé ces détails justement dans ce registre perdu depuis 1871.

Notons enfin que si l'on accepte notre hypothèse, et par conséquent les détails donnés par Titon de Tillet, on sait non seulement l'année de la naissance de Tristan, mais aussi à peu près le mois. Le 7 septembre 1655, il est âgé de 54, et non de 53 ans. Bernardin avait déjà suggéré que Tristan est né soit sous le signe du Lion, soit sous celui de la Balance. Il serait donc question du Lion, période astrologique qui comprend la fin du mois de

de/

juillet et la plus grande partie du mois d'août. Et Tristan serait ainsi né en juillet ou août 1601. Cette datation n'est pas certaine. Elle nous paraît pourtant fort probable.

* *
*

En 1601 donc, jusqu'à démonstration du contraire, notre poète naquit au château du Solier, dans la Haute-Marche. Ce fut une naissance difficile. Longtemps après, il devait écrire, dans un poème adressé A son Bon Ange:

Sans ta faveur qui me gardoit
Et ta main qui me défendoit
J'expirois en venant au monde... (42).

Il ne s'agit pas d'une simple reprise du thème traditionnel de la faiblesse de l'être humain. La strophe continue:

Et si tu m'eusses délaissé,
L'Air infecté, la flame, ou l'onde
M'en eussent aussi tost chassé (43).

Nous verrons dans le chapitre suivant *qu'en* "l'air infecté", "la flame", "l'onde" ne sont nullement des lieux-communs, mais des souvenirs très précis des dangers courus par Tristan dans sa jeunesse. Et nous aurons à revenir sur ce poème, qui est un document autobiographique. Bernardin croit que c'est pendant les années 1620 que la mauvaise santé de Tristan a commencé; mais il paraît plus ou moins gravement malade plusieurs fois dans le Page disgracié, et les vers que nous venons de citer suggèrent qu'il ait été maladif dès son plus jeune âge.

âge./

L'enfant fut baptisé François l'Hermitte, il ne devait prendre le nom de Tristan que bien plus tard(44) - ce qui ne nous empêchera pas de l'appeler Tristan partout dans cette étude; comme on fait pour Saint-Amant, pour Stendhal, pour Apollinaire, nous lui donnerons dès le début le nom qu'il s'est lui-même choisi.

Tristan passa ses trois premières années chez les siens, au Solier. Il est devenu presque de rigueur, de nos jours, d'essayer de découvrir l'attitude des écrivains envers leurs parents, on pourrait donc tenter de déterminer la situation de Tristan, en attendant qu'il tombe victime à son tour de quelque psychanalyste. Il paraît avoir aimé son père, il n'en parle dans le Page disgracié que sur un ton d'admiration. Mais on a l'impression qu'il ne ressentait pas le même sentiment à l'égard de sa mère. Que l'on considère sa façon de décrire le mariage de son père. Rappelons-en les circonstances. Pierre Miron a fait la connaissance du sieur du Solier, menacé de la peine suprême. Il le trouve "bien fait et d'une agreable conversation", et va jusqu'à le considérer comme un mari convenable pour sa fille, bien qu'il sache fort peu sur la situation matérielle de Pierre l'Hermitte. Et Tristan de décrire ainsi la réalisation de ce projet:

La chose ne luy fut pas difficile à mettre à bout; cettuy-ci qui estoit puissant en amis, et d'un esprit fort agreable, rendit tant de bons offices à mon père, et luy fit concevoir tant d'affection pour luy, qu'en peu de temps il conclut d'espouser sa fille(45).

fille(45)./

Ajoutons que Tristan dit dans une lettre d'environ 1632 que sa mère a alors soixante ans(46) - de sorte qu'à l'époque dont nous parlons elle s'approchait de la trentaine. Et l'on devine comment la chose s'est passée. Miron a sur les bras une fille qu'il n'a pas su marier, et la marier devient de plus en plus difficile; car au XVIIe siècle encore, on était déjà vieux à trente ans. Pierre l'Hermitte poussé par la reconnaissance qu'il doit à Miron pour les grands services que celui-ci lui a rendus, consent à épouser sa fille. D'amour entre les deux époux, il n'y a aucune suggestion, dans cette oeuvre qui fourmille de sentiments romanesques.

Or, cette interprétation peut être exacte ou non, peu importe ici. L'essentiel, c'est que Tristan ait montré l'affaire sous un tel jour, qu'il ait rendu cette interprétation possible. On sent au moins une certaine indifférence de sa part à l'égard de sa mère. Cette impression est renforcée lorsque nous remarquons sa manière de décrire les circonstances dans lesquelles il a quitté le château du Solier:

A peine avois-je trois ans, que mon ayeule maternelle vint voir sa fille et, porté(e) de cette ardente et naturelle amour qui descend du sang, me demanda pour m'eslever(47).

C'est sa grand'mère qui a pour lui une "ardente et naturelle amour", qui veut l'emmenner, et sa mère ne s'y refuse pas. Serait-ce que ce sentiment n'existait pas chez cette dernière, ou du moins que Tristan ne croyait pas qu'il y

y/

existât?

Quoi qu'il en soit, Tristan, à l'âge de trois ans, c'est-à-dire en 1604, quitta la Marche, et alla demeurer chez sa grand'mère Denise de Saint-Prest(48) à Paris, parmi "les divers ornemens, et le tumulte d'une des plus celebres villes du monde"(49).

Ce fut la première péripétie d'une existence qui sera si mouvementée, si tourmentée, qu'on est tenté parfois de la comparer à celle de Villon. Mais pour l'instant, le petit Tristan n'a rien du "traîne-misère". Séparé d'une mère qu'il n'aimait pas, et plongé dans un milieu nouveau, sympathique, l'enfant ne pouvait qu'être heureux. Et c'est dans ce milieu, et peut-être grâce à lui, qu'il laissa entrevoir les premiers signes de son talent:

On m'a dit souvent que je témoignois en ce bas aage une assez grande vivacité d'esprit: et que ma curiosité ne pouvoit estre contentée encore qu'on prit assez de plaisir et de soin à répondre à toutes mes demandes: les objets qui se presentoient en foule à mes yeux avec une diversité si grande, n'estoient point capables de satisfaire à l'activité de mon esprit: je me faisois entretenir des choses plus solides que celles qu'on a de coustume de digerer pendant une enfance sit endre(50).

C'était donc un enfant assez précoce. Il déclare même avoir appris à lire avant l'âge de cinq ans, chose fort rare à cette époque.

Précoce, Tristan l'était aussi dans un sens bien plus important, d'une plus grande portée. Il semble avoir fait preuve de bonne heure de cette curiosité qui consiste, non seulement à poser des questions, mais également à peser

peser/

longtemps les réponses qu'on y donne; et cela dans le domaine de la religion comme ailleurs:

Un Prince de l'Eglise de mes proches parens fut émerveillé des choses qu'il ouït dire de moi, et fut encore plus surpris lors que, me caressant un jour et me raillant sur les demandes que j'avois faites de la forme des Enfers, je luy témoignay en ma manière de m'exprimer que je doutois qu'il y eût des ténèbres où il y avoit de si grands feux allumés(51).

"Voilà, fait remarquer Dietrich, une réflexion qui sent son petit Voltaire; mais Tristan n'a pas tenu ses promesses d'esprit fort"(52). Nous y reviendrons, nous montrerons que Tristan les a bien tenues, ces promesses.

Pourtant, l'esprit fort ne s'accuse que lentement. A présent, on ne voyait qu'un petit garçon étrangement avide de la lecture, et qui passait son temps à dévorer les romans; à tel point que sa grand'mère, afin de le "détourner de cette lecture inutile"(53), se décida à l'envoyer à l'école. Ce fut le second bouleversement de son existence, et moins agréable que le premier: au lieu d'une douce indolence, l'école, avec tout ce que celle-ci avait d'assommant à une époque où l'enseignement reposait encore sur ces bases stériles qu'avait dénoncées Montaigne; et au lieu de ses romans, une grammaire latine. Le petit Tristan s'y rebuta:

J'y employay mon temps, mais je n'y appliquay point mon coeur; j'appris beaucoup, mais ce fut avec tel degoust d'une viande si forte insipide, qu'elle ne me profita gueres: on m'avoit laissé gouter avec trop de licence les choses agréables, et lors que l'on me voulut forcer à m'entretenir d'autres matières plus utiles, mais difficiles, je ne m'y trouvay point disposé.

disposé./

J'apprenois pour ce que je craignois les verges, mais je ne retenois gueres les choses que j'avois apprises. Je perdois en un moment les thresors que l'on m'avoit fait serrer par force et ne les retrouvois que par force; pour ce que je n'y avois point d'affection(54).

Une remarque de Dietrich sur ce passage est assez amusante:

Cette tournure d'esprit ainsi marquée dès le plus bas âge est bien d'un poète-né, que domine d'emblée l'imagination, et qui s'intéresse moins au fond des choses et à leur substance qu'à leur côté extérieur et agréable(55).

Autant dire que tout enfant est plus ou moins poète-né: car n'est-ce pas là la réaction normale d'un enfant obligé pour la première fois d'entreprendre un travail sérieux? Les dons poétiques de Tristan devaient bientôt se montrer, mais d'une façon bien moins ambiguë.

Ces premières études furent vite interrompues. Le père de Tristan vint à Paris, sans doute pour des affaires de famille, et il passa au Louvre faire ses hommages à son ancien maître Henri IV. Tristan nous dit que le roi, se rappelant les services que le sieur du Solier lui avait rendus autrefois, lui proposa d'élever un de ses fils avec l'un de ses propres enfants(56). On comprend que le choix soit tombé sur Tristan, qui était déjà à Paris, et qui en outre était vraisemblablement l'aîné. Et ce fut ainsi que Pierre l'Hermitte emmena son fils un jour au palais royal pour le présenter à Henri le Grand.

* * *

L'arrivée de Tristan à la Cour soulève un autre problème de datation. Beraardin date l'événement de 1608, mais sans donner de raisons. Nous pouvons au moins délimiter la série de dates possibles. Tristan nous dit que son père et lui furent accompagnés au Louvre par son oncle maternel, "personnage d'une très-illustre vertu, et d'une grande autorité"(57). Il s'agit de François Miron, prévôt des marchands de Paris de 1604 à 1606(58). Or, Miron se brouilla, en tant que prévôt, avec Henri IV(59). L'arrivée de Tristan ne se situe donc pas dans cette période, car la présence de Miron n'aurait guère favorisé la présentation de son neveu dans de telles conditions. Mais le roi se réconcilia avec Miron vers la fin de l'exercice de ce dernier. La présentation a donc eu lieu entre 1606 et 1609 au plus tard, année de la mort de Miron.

On aurait voulu un peu plus de précision. Nous ferons donc remarquer qu'il sera question quelques pages plus loin dans le livre de Tristan du petit duc d'Orléans, né en avril 1607. D'après la description que Tristan en fait, le duc n'est plus tout à fait un bébé. Nous choisirions donc de préférence la date limite de 1609 - sous toutes réserves, parce que tout dépendrait de savoir si la proximité des épisodes dans le Page disgracié implique une proximité chronologique des événements décrits, et nous ne pouvons pas le contrôler.

Tristan plut au roi, qui le nomma page auprès d'un

d'un/

de ses fils. La Clef nous informe que c'était le duc de Verneuil, fils naturel d'Henri IV et d'Henriette d'Entragues (60). Bernardin n'en est pas très sûr, il désigne aussi le duc de Verneuil, mais il ajoute "s'il faut en croire la Clef" (61). Pourtant, aucun doute n'est possible. La seconde édition du Page disgracié est dédiée au duc de Verneuil en des termes très précis:

Ce Page disgracié oublie les chagrins de sa disgrâce, si vous luy faites maintenant un aussi favorable accueil, que celui qu'il a reçu tant de fois de vostre Altesse... Et comme, Monseigneur, il a esté vostre Page, et qu'il a eu toujours un favorable accez auprès de vostre Altesse... il a creu qu'il seroit trop recompensé, si un jour il pouvoit paroistre devant vous quelque chose de sa façon, qui ne vous fust pas désagreable (62).

Ce qui est par contre fort contestable, c'est l'assertion de la Clef que Tristan avait en fait une autre qualité que celle de Page:

Le Page disgracié prend cette qualité dans son Roman, quoy qu'il fust Gentil-homme d'honneur, et non Page dudit Prince (63).

Seule la modestie aurait pu susciter un tel déguisement; et si elle n'a pas empêché l'auteur d'insister un peu au début de son livre sur la noblesse de sa famille, elle ne l'aurait guère poussé ici à supprimer la mention d'une distinction susceptible d'appuyer cette prétention.

Fournier nous suggère un autre argument pour rejeter ici le témoignage de la Clef. Il l'accepte, ce témoignage, et s'en sert pour démontrer que Tristan est arrivé à la Cour en 1610; car il rappelle que pour être gentilhomme d'honneur il fallait avoir au moins neuf ans (64). Or, nous avons

avons/

constaté qu'à cause de la mort en cette année de François Miron, l'arrivée de Tristan ne peut être postérieure à 1609. Nous tournons donc le raisonnement de Fournier à l'envers, et nous voyons que Tristan a dû être simplement page.

Et le petit page essaya de s'orienter dans l'étrange milieu que fut la Cour d'Henri IV au lendemain des grandes guerres. M. Pintard a résumé en quelques mots les effets profonds qu'eut sur les Français l'avènement de la paix:

Dans les orgies du sang, on a pris l'habitude des vins les plus capiteux, et il en faut d'étrangement forts pour entretenir désormais ou susciter l'ivresse. Galanterie audacieuse, âpres passions, débauche forcenée, rixes, duels, interminables parties dans les tripots, batailles à coups de poing et saouleries, voilà les plaisirs à la mode, avec on ne sait quoi de joyeux et de cynique dans les pires débordements(65).

Le Louvre en donnait l'exemple au royaume; le Louvre où Henri IV étalait ouvertement ses liaisons, et faisait élever avec ses enfants légitimes ceux qu'il avait eus de Gabrielle d'Estrées, d'Henriette d'Entragues, de Jacqueline de Bueil; le Louvre où le roi lui-même menait la débauche. Pour comprendre le libertinage de mœurs des hommes de 1620, il faut se rappeler que ceux-ci ne faisaient que suivre l'exemple de la génération précédente. Tristan n'allait pas avoir besoin de Théophile et de Saint-Amant pour l'initier à la vie des tripots et des tavernes sous Louis XIII; il ne devait que continuer la vie qu'on lui avait présentée comme la norme dès sa tendre jeunesse.

Il ne faut tout de même pas se tromper sur le véri-

véri- /

table visage de cette Cour devenue légendaire. Henri IV était hédoniste; et il était relativement indifférent à la littérature. Soit. Les contemporains vont jusqu'à déplorer le crépuscule des lettres. Ainsi, Régnier s'écrie

Motin, la Muse est morte, ou la faveur pour elle(66).

Et Du Perron déclare que le roi "n'entend rien en la musique, ni en la poésie, et c'est pour cela que de son temps il n'y a personne qui y excelle"(67). Il y a Malherbe, mais passons.

L'essentiel est de ne pas confondre deux choses différentes. L'absence d'une sensibilité de connaisseur de poésie n'implique nullement une intelligence restreinte; il y a aujourd'hui l'exemple - qu'on ne le trouve pas trop forcé! - l'exemple de Sartre pour nous le rappeler. Henri IV était un homme hautement intelligent. Nous ne parlons pas seulement de son habileté politique. Sorti d'une famille lettrée, il avait été formé en sa jeunesse aux disciplines classiques, dont il avait retenu au moins une bonne connaissance du latin(68). A seize ans, il avait abandonné ses études, pour embrasser la carrière des armes. Néanmoins, il donnait l'impression de beaucoup savoir. Du Perron, que nous avons vu critiquer le goût du roi en matière de poésie - ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y intéressait point - avoue qu'Henri "entendait force choses" (69). S'il avait peu lu, il avait vécu entouré d'hommes d'esprit et de talent; et il était doué d'une mémoire extraordinaire:

extraordinaire:/

C'est à ces maîtres occasionnels qu'il doit sa culture qui fut réelle, et à certains égards, assez haute. Les dames du XVII^e siècle, 'qui savaient tout sans avoir rien appris', n'eurent pas une formation d'esprit différente... Henri de Navarre avait vécu à la Cour des Valois, si bien peuplée de lettrés et d'artistes: il y avait coudoyé Ronsard qui lui avait promis un trône dans une pièce demeurée célèbre, et Jacques Amyot... (70).

Tel était le roi, et telle, par conséquent, était la Cour: Cour où l'on vivait dans l'actualité, où l'on vivait en hédoniste, où prédominaient, grâce surtout à la situation politique, les intérêts matériels, pratiques; mais où l'on n'était pas nécessairement dénué de tout intérêt intellectuel. M. Magendie a parlé de la tendance curieuse qu'avaient encore les aristocrates d'alors d'afficher leur ignorance:

Il est certain que la noblesse a toujours considéré qu'elle est née surtout pour la gloire et la carrière des armes, que l'étude, pénible et sans éclat, est réservée aux classes inférieures, et qu'elle abâtardit les courages... Les nobles mettaient d'ailleurs à manifester leur ignorance, comme une sorte de point d'honneur: elle était la consécration de leur dignité sociale (71).

Mais cette ignorance, qui était après tout relative, allait diminuant; et elle se remplaçait peu à peu par autre chose, par ce mépris du pédant et de la vaine érudition qui devait durer, qui devait caractériser le XVII^e siècle tout entier.

On comprend donc que le roi ait songé à faire donner à ses enfants une éducation solide et en même temps veillé à ce que cette éducation n'ait aucune nuance de pédantisme. Et puisque Tristan partageait l'éducation d'un de ces enfants, sa translation au Louvre, loin d'être pour sa formation intellectuelle le désastre qu'on aurait pu l'ima-

l'ima- /

giner, devait lui être avantageuse. C'en était fini avec la "viande... fort insipide" de ses premières leçons:

Mon Maistre n'avoit point de Pedant pour Precepteur: celui qu'on avoit choisi pour l'instruire, estoit un homme de lettres fort poly, qui luy faisoit apprendre les plus belles choses de l'histoire et de la morale en se jouant. Ce grand homme sçavoit parfaitement l'art d'eslever la jeunesse(72).

Son nouveau précepteur était, selon la Clef(73), Claude du Pont, qui devait être chargé plus tard de l'éducation de Gaston de France.

Notons toutefois que Tristan déclare ne pas avoir su profiter des avantages que lui offraient les leçons de Du Pont:

Il se donnoit bien la peine de m'enseigner tout ce qu'il monstroit à mon Maistre qui me pouvoit faire arriver aux bonnes connoissances, et à la Vertu: mais il ne pouvoit prendre tout le soin qui estoit nécessaire pour me détourner de voir et de suivre les mauvais exemples, que me donnoient beaucoup de jeunes gens libertins, que je voyois dans la maison... Cela seroit comme miraculeux si l'on voyoit des enfants conserver leur innocence sans tache parmi les mauvaises compagnies. Je ne fus donc pas longtemps en cette cour, sans y voir des postiqueries, et sans y prendre la t einture de quelques petits libertinages(74).

Voire, il s'efforce dans toute cette partie du Page de nous laisser l'impression qu'il n'était pas lui-même qu'un de ces "jeunes gens libertins". Ainsi, il nous décrit comment un autre page, en lui montrant les attrait du jeu, lui ôta son premier enthousiasme pour ses études:

Ce mauvais Demon travesty sceut interrompre par son artifice le cours heureux de mes estudes, en me montrant secretement les subtils préceptes d'un art qui ne tend qu'à damner les ames. Ce fut luy qui m'apprit le premier l'usage des dez et des cartes... Il m'imprima de telle sorte cette passion, qu'elle se rendit bien-tost égale à celle que j'avois pour

pour/

l'estude, et à quelque temps de là l'on ne me pouvoit gueres surprendre sans avoir des dez dans mon ecritoire et des cartes parmi les livres; et mesme ce dereglement alla si loin, que je me defaisois souvent pour joder, des choses qui m'estoient necessaires pour apprendre, et que, de tous les livres que j'avois accoustumé de feuilleter, il ne me restoit plus rien que des cartes (75).

Compte tenu de l'exagération que l'on sent dans ce passage, quelque chose de la sorte a dû se passer; car nous verrons ~~comment~~^{que} Tristan sera toute sa vie dominé par la passion du jeu.

Mais en général, la longue série de "postiqueries" que Tristan nous décrit ne doit pas, ce nous semble, être prise trop au sérieux. Certains au moins des épisodes qu'il raconte sont sans doute vrais, peu importe. Ce que nous voulons souligner, c'est que Tristan, dans cette section du Page disgracié, fait un choix délibéré parmi ses souvenirs - tout en y ajoutant vraisemblablement des souvenirs de lecture et des fictions - avec l'intention de se présenter au lecteur d'un livre destiné simplement, rappelons-le, à plaire, sous l'aspect d'un de ces jeunes garçons en révolte contre l'autorité et contre la discipline qui figurent dans les romans de toutes les époques, et qui font parfois fortune.

C'est pourquoi nous renonçons à suivre Koerting et à essayer de voir dans ces "postiqueries" des indications de la tournure que prenait le caractère de Tristan. Ainsi, Koerting s'efforce de dégager d'une anecdote, où Tristan décrit la façon ingénieuse dont il a voulu sortir d'une

d'une/

situation difficile, créée par la perte au jeu d'une somme d'argent qu'on lui avait confiée pour acheter une linotte pour son maître, des conclusions d'une grande portée psychologique:

Ausserst lebendig und klar erzählt, lässt... (die Geschichte) uns einen tiefen Einblick in das Knabenherz des Dichters tun. Leider sehen wir neben harmlos fröhlichem Jugendmute und überraschender geistiger Schlagfertigkeit auch minder erfreuliches: es offenbart sich schon in diesem Schwanke jener Mangel an moralischem Gefühl, an geradem Wesen und Selbstbemeisterung, von dem leider der spätere Verlauf der Dichtung noch häufig Zeugnis ablegen wird(76).

Rien ne prouve l'authenticité d'un tel épisode. Et même si c'est vrai, il s'agit d'une aventure d'enfance; ce serait un défi au sens commun que de vouloir faire à l'aide de cette anecdote un jugement moral sur Tristan adulte. Enfin et surtout, l'objet principal de l'auteur est d'amuser et de faire rire ses lecteurs, il organise ses matériaux à cette fin. Du vrai, il doit y en avoir, dans la narration de ces "postiqueries" - mais c'est une vérité partielle, choisie, sélectionnée.

* *
*

L'envers de la médaille se laisse cependant entrevoir par moments, au cours de cette première partie du Page disgracié. Il n'y a pas de distinction nette à faire entre l'enfant qui se crée des ennuis avec ceux qui le surveillent, et l'enfant doué. Les frasques de jeunesse de Tristan n'entravaient en rien son développement intellectuel. Même si nous ne pouvions pas le démontrer,

démontrer, /

nous ^{Serions} ~~aurions été~~ obligés de le supposer. L'oeuvre de Tristan, dès ses débuts même, ^{révèle} ~~fait preuve~~ d'un fond de connaissances littéraires assez étendu. Certes, notre poète subira plus tard chez Scévole de Sainte-Marthe un entraînement littéraire dont nous verrons dans le chapitre suivant l'immense importance. Mais cet entraînement n'a duré que quelques mois, il ne suffit pas à tout expliquer. La formation de Tristan a dû commencer plus tôt, à l'époque dont nous parlons.

Mais nous pouvons le démontrer. A Edimbourg en 1616, Tristan sera capable de lire l'italien et l'espagnol (77). Il n'a pu apprendre ces langues ailleurs qu'à la Cour. Et s'il n'y lisait pas très assidûment les textes que Du Pont lui prescrivait, il lisait quand même autre chose :

Je trouvois des plaisirs par tout, fors à l'étude, et au lieu de repeter mes leçons, je ne m'appliquois qu'à lire et debiter des comptes frivoles. Ma memoire estoit un prodige, mais c'estoit un arsenal qui n'estoit muny que de pièces fort inutiles. J'estois le vivant repertoire des Romans et des contes fabuleux; j'estois capable de charmer toutes les oreilles oisives; je tenois en reserve des entretiens pour toutes sortes de differentes personnes et des amusemens pour tous les ages. Je pouvois agreablement et facilement debiter toutes les fables qui nous sont connues, depuis celles d'Homere et d'Ovide jusqu'à celles d'Esopé et de Peau d'asne (78).

L'on remarque que Tristan, fidèle à son intention primordiale, présente ces occupations sous le jour le plus défavorable, presque comme si ce n'étaient là que de nouvelles "postiqueries". Pourtant, un page qui connaît

connaît/

à fond son Homère et son Ovide, cela sort de l'ordinaire. Et quelques années plus tard, en Angleterre, Tristan initiera la "belle Angloyse" que nous allons bientôt rencontrer aux oeuvres de d'Urfé, de l'Arioste, du Tasse(79). Il aura alors quinze ans. Ses connaissances littéraires se sont donc très vite développées. Il parle dans le Page de son dégoût pour "l'absinthe des premières lettres" (80). Mais l'absinthe venait de ce qui restait encore de la méthode humaniste même dans l'enseignement d'un Du Pont. En littérature, Tristan est avant tout un autodidacte.

Déjà, ses préférences s'accusaient. Il se mit à peindre, "ayant beaucoup d'inclination et de disposition à ce bel art"(81): nous verrons plus tard l'influence profonde qu'eut cette "inclination" sur ses oeuvres. Et dans ses lectures il se tournait de plus en plus vers la poésie:

J'apprenois par coeur quelque piece entiere des plus beaux vers dont on fist estime en ce temps-là, et j'en sçavois plus de dix mille, que je recitois avec autant d'action que si j'eusse esté tout rempli des passions qu'ils representoient(82).

Tristan fut ainsi amené à se lier avec d'autres ayant les mêmes intérêts que lui, et à gagner "l'amitié de beaucoup de gens"(83). Il ne s'agissait pas que de gens de la Cour; Tristan nous dit qu'il y avait une troupe de comédiens qui venait jouer régulièrement au palais, et que les acteurs l'avaient accepté dans leur cercle, tout jeune qu'il était, "à cause de mon esprit et de ma memoire, qui

qui/

n'estoient pas des choses communes"(84). On a toute raison pour le croire. Ces écrivains, et surtout ces poètes sont rares, qui réussissent dans le théâtre sans y avoir subi un long entraînement, sans en avoir appris le mécanisme intérieur, sans avoir coudoyé les acteurs et connu leurs problèmes. Pourtant, Tristan débutera dans le théâtre avec la Mariane, qui remportera le succès éclatant que l'on sait. Il a pu s'initier à l'art dramatique dans les années qui ont suivi son retour à Paris en 1621. Mais rien n'empêche qu'il ait commencé cette initiation beaucoup plus tôt.

Ce fut d'ailleurs dans ce cercle que Tristan semble avoir rencontré pour la première fois un homme qui devait avoir sur sa vie et son oeuvre une influence déterminante. Un jour qu'il s'était réfugié parmi les comédiens pour échapper aux conséquences d'un de ses méfaits, il les trouva en train de houspiller un poète à leurs gages, "qui ne vouloit pas joder à la boule, à cause qu'il estoit en sa veine de faire des vers"(85). Tristan persuada aux acteurs de le laisser tranquille, et le poète entra en conversation avec lui - conversation qui frappa fort le jeune page:

Tous ses termes estoient extraordinaires, ce n'estoient qu'hyperboles, et traicts d'esprit nouvellement sorty des escolles et tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse, dont il debitoit, estoit agreable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel(86).

Quelques jours plus tard, Tristan présenta son

son/

nouvel ami à son maître le duc de Verneuil. Le poète improvisa quelques vers en l'honneur de ce dernier, et en fut dûment récompensé. Tristan prétend reproduire ces vers(87), mais il y a lieu de croire qu'il improvise à son tour: le quatrain qu'il cite est d'une médiocrité si achevée qu'on se demande comment il aurait pu s'en souvenir ^{au moment} ~~hors~~ d'écrire le Page disgracié une trentaine d'années plus tard. Retenons par contre le jugement que Tristan fait de l'offrande de son ami:

Quoy que ces vers eussent des defauts, nous n'estions pas capables de les pouvoir discerner; et nous trouvions seulement agreables ces termes ampoulez qu'il avoit recueillis vers les Pyrenées(88).

En s'en allant, hélas, le poète "dit inopinément quelque mot sale, et qu'il avoit accoutumé d'entremesler en tous ses discours"(89). Et Tristan fut puni par son précepteur pour avoir présenté à son maître "un homme inconnu et vicieux"(90).

Qui était ce poète? La Clef indique Alexandre Hardy, et les biographes du dramaturge ont en général suivi cette indication. Néanmoins, on ne reconnaît nullement Hardy, qui avait alors une quarantaine d'années, dans ce jeune poète "nouvellement sorty des escolles". Et il est certain que Hardy n'était plus un homme "inconnu". Par conséquent, Rigal a suggéré un autre nom, celui de Théophile(91); et Bernardin et M. Adam se sont laissés convaincre.

Tout nous porte à accepter cette identification.

identification./

On sait que Théophile a écrit dans sa jeunesse pour le théâtre, il nous le dit formellement:

Autrefois, quand mes vers ont animé la sceine,
L'ordre où j'estois sontraint m'a bien faict de la peine.
Ce travail importun m'a long-temps martyré,
Mais en fin, grace aux Dieux, je m'en suis retiré(92).

Et ne retrouve-t-on pas la figure de Théophile dans ce jeune poète qui prononce "inopinément quelque mot sale"; et le premier style de Théophile, que nous a révélé M. Adam, dans ces "termes ampoulez...recueillis vers les Pyrenees"? Nous acceptons d'autant plus volontiers ces arguments, qui sont ceux de nos prédécesseurs, que nous remarquons que le chapitre où cette rencontre est décrite a pour titre: "La Première connoissance que le Page disgracié fit avec un écolier débauché qui faisoit des vers"(93) - notation qui suggère que cette connoissance allait se renouveler par la suite. Or, nous verrons quels ont été plus tard les rapports de Tristan et de Théophile.

S'il y a accord sur l'identification de Théophile, il n'y en a pas sur la date de la rencontre. Rigal la place en 1613, parce que ce n'est qu'alors que l'acteur François Vautray est nommé dans l'Inventaire des titres de l'Hôtel de Bourgogne, et que la Clef du Page disgracié désigne parmi les comédiens Vautray et Valeran(94); et aussi parce qu'une lettre de Malherbe datée du 24 novembre 1613 nous informe que la troupe de l'Hôtel de Bourgogne vient d'être appelée plusieurs fois à la Cour(95). Pour Bernardin, au contraire, la seule date possible est 1610.

1610./

Il fait remarquer que lors de l'épisode auquel nous avons affaire, Tristan se fait pardonner un de ses forfaits par "un des plus grands Princes de la Terre"(96), et il en conclut que la rencontre doit être antérieure à la mort d'Henri IV.

Nous n'en acceptons pas moins la datation de Rigal. On a déjà vu qu'il n'est parlé nulle part dans le Page du crime de Ravallac. Peut-être Tristan ne voulait-il pas, à une époque où le régime n'était pas encore inébranlable, rappeler des souvenirs trop précis de cet événement. En tout cas, Louis XIII succède à son père sans que le lecteur du Page disgracié s'en rende compte. Le roi qui pardonne Tristan peut être l'un ou l'autre. Certes, la description qu'en fait Tristan pourrait sembler au premier abord convenir mieux à Henri le Grand qu'à un jeune garçon toujours sous la régence de sa mère. Mais le Page disgracié est de 1642, Louis XIII régnait encore, et notre poète avait autant de raisons de vouloir faire un éloge discret du souverain actuel que de flatter la mémoire du roi de Navarre.

Les arguments de Rigal peuvent donc s'imposer. En outre, Tristan, en 1610, n'a que neuf ans. Pour précoce qu'il fût, on ne le voit pas à même, à cet âge, de faire un jugement littéraire. En 1613, à l'âge de douze ans, la chose devient déjà plus vraisemblable. D'autre part, M. Adam a démontré qu'en 1613 Théophile quitta Paris pour

pour/

aller chercher fortune ailleurs(97); cela expliquerait le fait qu'il n'est plus parlé du nouvel ami de Tristan dans cette section du Page.

Toujours est-il que malgré la punition qu'il avait reçue à cause de la tenue de Théophile, l'engouement de Tristan pour les lettres et les lettrés continuait. Et il trouva quelqu'un d'autre pour l'entretenir:

Cette severe remontrance...ne m'osta point le goust du tout de la poésie, et l'affection que j'avois pour recueillir les plus beaux vers. Nous avions en cette maison un Escuyer fort galant homme, et qui estoit considéré pour avoir fait plusieurs combats memorables et pour estre un esprit adroit et sensé; ce personnage avoit quelque estime et quelque bonne volonté pour moy et me donnoit quelquefois des avis, qui valaient bien les leçons de nostre Precepteur... Il faisoit agreablement un conte; et comme il sçavoit bien débiter les bonnes choses, il prenoit grand plaisir d'en entendre. C'est pourquoy je m'adressois toujours à luy, lors que l'occasion s'en presentoit pour luy reciter quelque bel ouvrage des Muses, si tost que j'en avois appris de nouveaux par coeur(98).

On aurait voulu savoir qui était cet écuyer qui a guidé les premières explorations de Tristan dans le domaine de la poésie. La Clef reste malheureusement muette à son égard.

D'une chose, cependant, nous pouvons être sûrs. Cette poésie qui fait les délices du jeune Tristan, c'est la nouvelle poésie malherbienne qui commence à s'imposer. Nous venons de voir l'ébauche d'une critique que Tristan fait du premier style théophilien, de ces "termes ampoulez recueillis vers les Pyrenées". Et l'on doit identifier les poèmes que Tristan apprend par coeur, et qui sont, il

11/

le précise, nouveaux, avec les oeuvres de ces "jeunes esprits" contre lesquels Vauquelin des Yveteaux s'était déjà emporté, et qui prétendaient introduire à la Cour "un langage nouveau"(99). La formation du goût poétique de Tristan s'est faite d'une façon assez curieuse. Notre poète commence par se nourrir des oeuvres de la nouvelle école. Il deviendra par la suite le disciple d'un membre de l'arrière-garde de la Pléiade. Et il lui faudra un certain temps pour rebrousser chemin.

* *
*

A la Cour du jeune Louis XIII donc, la carrière littéraire de Tristan se préparait. Mais par d'autres côtés, l'influence de ce milieu était moins bénigne. Il ne trouvait que trop d'occasions de se livrer à sa passion pour le jeu. Et en grandissant, il se formait sur le modèle de ces hommes fougues et querelleurs qu'il voyait autour de lui. En plus, ses lectures le conduisaient dans le même sens:

La lecture des Romans avoit rendu mon humeur altiere et peu souffrante; lorsque j'avois quelque legere contention avec mes pareils, je me figurois que je devois tout emporter de Haute lute et que j'estois quelqu'un des heros d'Homere, ou pour le moins quelque Paladin, ou Chevalier de la Table ronde(100).

Il en fit bientôt la preuve. Il nous raconte qu'un soir, un cuisinier du palais, voulant lui faire un mauvais tour, se déguisa en fantôme et vint l'éveiller. Glacé

Glacé/

de peur, le page sauta néanmoins sur son épée et s'attaqua à l'apparition. Lorsqu'il trouva qu'il n'avait eu affaire qu'à un mortel, qu'il avait presque tué, Tristan ne songea qu'à la fuite. Heureusement, on le retrouva, lui persuada qu'il n'avait rien à craindre, et le ramena à la Cour. Il faut croire à la véracité de l'épisode, car cette première fuite est placée dans le Page disgracié trop près de la seconde que nous verrons dans un instant, pour être une invention de romancier. Loin de servir à quelque chose dans la construction du roman, elle y nuit.

Pendant un certain temps, à la suite peut-être de cet incident, Tristan semblait s'assagir:

L'âge avoit un peu mury ma raison, sur la treiziesme de mes années, et les conseils de l'honneste honte commençoient à me faire rougir des moindres actions que je ne croyois pas bien seantes: je me rendois plus attentif que jamais à la lecture et aux preceptes, et ne jôüois plus, ny ne voyois plus de jôdeurs ny de débauchez qye rarement. Tout le monde s'estonnoit de ce changement, et commençoit d'oublier mes erreurs passées en faveur de ma probité presente(101).

Cette réforme, qui daterait de 1614, ne devait malheureusement pas être de longue durée. Tristan s'appuyait de plus en plus sur son précepteur, on sent qu'il y avait entre eux des liens assez étroits. Puis, soudain, on enleva leur mentor au duc de Verneuil et à Tristan, "pour l'eslever en une qualité plus eminente"(102). Nous pouvons en savoir la date exacte. On lit dans le Journal d'Héroard que Claude du Pont devint précepteur de Gaston de France, frère cadet de Louis XIII, le 13 juillet 1615(103).

1615(103)./

Non seulement le nouveau précepteur s'intéressa moins à Tristan, il semble lui avoir été franchement hostile. Ce fut au moins l'impression qu'il fit sur son élève. Le résultat en était désastreux:

Je vous diray qu'estant sous un autre gouverneur, j'eus des mescontentemens estranges, et que par des stratagemes inouïs je me vis quelques jours separé de la presence de mon Maistre. J'eus opinion qu'on ne me privoit de sa veuë, que pour me priver de ses bonnes graces; et cela me plongea dans une si grande melancholie, que l'on ne me reconnoissoit plus. Au lieu que j'avois accoustumé de sauter, luter ou courir avec mes pareils, je ne m'appliquois plus qu'à l'entretien de mes rêveries(104).

Négligé ainsi à un âge où les troubles psychologiques sont des plus fréquents, Tristan sombra dans un état de mélancolie chronique d'où il ne devait jamais entièrement sortir.

L'on sait qu'un tel état peut très vite tourner au délire de la persécution. Il advint un jour dans une des maisons royales qu'un autre homme rêveur se heurta contre Tristan, qui lui dit "brusquement quelque chose sur son peu de consideration"(105). L'autre fit semblant de tirer son épée, mais devant la colère de Tristan il se ravisa et prit la fuite. Cependant Tristan, furieux, le poursuiva et le blessa à mort.

Il ne s'agissait pas cette fois-ci simplement de la mort d'un humble cuisinier. Sans l'intervention d'un lieutenant de la garde de ses amis, Tristan aurait été écroué sur-le-champ. Il comprit que seule la fuite pouvait le sauver; et il s'évada à toute vitesse de la Cour

Cour/

où il avait été élevé.

On s'est longtemps demandé comment savoir la date de cet événement capital de la vie de Tristan. C'est M. Henri Rousseau qui en a trouvé la clef, dans un article qui semble être resté fort peu connu(106). Nous savons que la fuite de Tristan doit être ultérieure au 13 juillet 1615, date de la nomination de Claude du Pont comme précepteur de Gaston de France. Nous savons d'autre part que l'affaire s'est déroulée dans une des "maisons royales", c'est-à-dire à Fontainebleau ou à Saint-Germain. Le Clef précise même que "La Cour estoit alors à Fontainebleau"(107). Or, M. Rousseau nous renvoie au Journal d'Héroard, où l'on apprend que presque immédiatement après la nomination de Du Pont, le 17 août 1615, la Cour partit pour la Guyenne, pour le mariage du roi, et que Gaston de France et le duc de Verneuil furent envoyés à l'Arsenal(108). Tristan a dû naturellement y accompagner son maître.

La Cour n'est de retour à Paris qu'au printemps de 1616. Elle sera à Fontainebleau du 8 au 16 mai 1616, et à Saint-Germain du 8 au 15 juillet(109). A cause donc de la précision qu'apporte la Clef, il faut choisir la période qui va du 8 au 16 mai.

Cette date s'accorde parfaitement avec le système que nous avons construit jusqu'ici. Date et système semblent menacés par un document qui paraît démontrer que

que/

Tristan a quitté la Cour au moins trois ans et demi plus tôt. Nous verrons qu'il n'en est rien. Mais la considération de ce document appartient au chapitre suivant.

CHAPITRE 2: LES ANNEES DE VAGABONDAGE (1616-1621)

A l'aide du Page disgracié, nous avons pu reconstruire les quinze premières années de la vie de Tristan, et même dater avec plus ou moins de précision les événements principaux de cette période. Peut-on en faire autant pour la période qui suit? Non, nous répondent, pour des raisons différentes, M. Adam et M. Rousseau. Il nous faudra donc, avant de pousser plus loin, considérer les raisons qu'ils apportent pour douter de la véracité du récit de Tristan à partir de sa fuite. Nous commencerons par les objections de M. Adam, qui sont de loin les plus importantes: non seulement elles nous imposeraient un scepticisme parfait en ce qui concerne tout le reste du Page, mais elles fausseraient même notre datation de la fuite de Tristan, et par extension la plus grande partie de notre système.

Nous avons soutenu que Tristan quitta la Cour de Louis XIII entre le 8 et le 16 mai 1616. Or, on a découvert dans les Archives Nationales d'Amsterdam un document qui atteste la présence à Amsterdam dès la fin de 1612 d'un jeune homme qui portait le même nom que notre poète. La trouvaille est si importante, au moins de première vue, que nous croyons devoir citer la traduction qu'en a donnée M. Cohen:

Cohen: /

Aujourd'hui, 5 janvier 1613, je, Nicolas Jacobs, Notaire public admis par la Cour de Hollande et résidant à Amsterdam, me trouvant en compagnie d'Abraham Antonisz dans certain bureau à la demeure de l'honorable Sr. Tristan l'Hermite, nous avons entendu que le dit L'Hermite faisait venir du grenier d'en haut certaine femme nommée, selon ses déclarations, Sabine Fredericx, à laquelle il comptait quelque argent. Ce faisant, nous avons entendu le dit Tristan l'Hermite, déclarer que, le dimanche précédent, 30 décembre, comme il était rentré chez lui en état d'ivresse, la dite Sabine Fredericx avec sa mère et d'autres, l'avaient conduit au grenier au lieu de le mener dans la chambre ordinaire, avaient pénétré dans celle-ci après lui avoir dérobé ses clés, ouvert toutes les caisses qui s'y trouvaient et enlevé les soieries qu'elles contenaient...

Après avoir nié, la dite Sabine avait avoué le vendredi d'après et rendu ce qu'elle avait pris, à l'exception de certain compte et papier d'importance qui manquaient et qu'elle affirmait n'avoir pas dérobés. A la suite de quoi, sortant du dit bureau, nous avons vu dans une balance vingt-sept livres de soie et huit de soie floche, que la dite Sabine avait cachées et avons pris acte des déclarations du dit Tristan les ans et jours que dessus(110).

M. Cohen a suggéré, sans trop approfondir la question, la possibilité d'une identification de ce Tristan avec notre poète. Il remarque d'abord "la parfaite concordance des noms...c'est surtout l'identité du prénom qui est frappante" (111). Il cite deux passages du Page disgracié: l'un où Tristan dit à la "belle Angloyse" dont nous aurons bientôt à parler, "Mon dessein avoit esté de visiter les Pays-Bas et la Hollande"(112); et l'autre où il s'écrie, "Je me vis effectivement marchand, sans jamais avoir pensé l'estre" (113). Enfin, déclare M. Cohen, "quant à l'ivrognerie du Tristan du document, elle ne cadre que trop avec les moeurs débauchées du Page disgracié"(114).

Les preuves sont indirectes,
~~L'évidence est purement circonstancielle,~~ mais elle

elle^y

tend^{ent} toutes dans le même sens. Et M. Adam a voulu non seulement faire de la possibilité suggérée par M. Cohen une certitude, mais aussi en faire la base de tout un système. En 1613 Tristan aurait été en Hollande en compagnie de Théophile qui, avec Balzac, suivait à Leyde les cours de Heinsius. Tristan aurait lui-même soumis à Heinsius ses premières compositions, et aurait gagné l'approbation du maître, car il serait le destinataire des vers de Théophile:

Qui que tu sois, bien grand et bien heureux sans doute
Puisque Deheins en parle et qu'il t'estime tant... (115).

Le biographe de Tristan le plus récent, M. Carriat, penche encore à admettre cette identification, et en souligne les conséquences:

Si ce Tristan l'Hermitte est notre poète, et c'est presque sûrement lui, alors la découverte est capitale et remet bien des choses en question. A commencer par la date de naissance... C'est du même coup révoquer en doute la chronologie du Page et sa valeur d'autobiographie déjà suspecte sur plus d'un point (116).

Mais M. Adam n'avait déjà pas hésité devant ces conséquences. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment uniquement sur la foi du document d'Amsterdam il a tenu d'une part à avancer, malgré les invraisemblances que nous avons signalées, la date de naissance de Tristan jusqu'en 1596; et d'autre part à refuser au Page disgracié toute valeur biographique.

Accepter la thèse de M. Adam serait démolir du même coup tout le système que nous avons construit pour englober

englober/

les indices que nous possédons sur les premières années de Tristan: erreur de la date de naissance, erreur probable de la date de l'arrivée à la Cour, erreur certaine de la date de la première rencontre avec Théophile... Et pourtant, nous avons failli, au moment de commencer l'étude de cette question, accepter l'avis de M. Adam. Nos arguments sont des hypothèses en dernière analyse invérifiables, et basées assez étroitement sur le texte du Page lui-même; tandis que la trouvaille d'Amsterdam a au moins la valeur d'un document indépendant.

Certaines considérations ont cependant fini par nous empêcher d'accepter l'identification des deux Tristans, avec tout ce qui en découle. Les assises de la théorie de MM. Cohen et Adam paraissent bien moins fermes quand on les examine de près. En premier lieu, ce que M. Cohen appelle "la parfaite concordance des noms" est bien plus "frappante" qu'il ne le croit. Nous avons vu que notre poète est né François l'Hermitte. Or, nous essayerons plus tard de démontrer que c'est vers 1622 seulement qu'il a pris le nom de Tristan. Notre démonstration ne sera peut-être pas concluante, soit. Mais qu'il s'appelât alors Tristan ou François, le jeune page qui fuyait les conséquences d'un meurtre par lui commis aurait, nous semble-t-il, longtemps hésité avant de livrer sa véritable identité à des officiers de la loi, même en pays étranger.

Ensuite, nous remarquons que l'étude du contexte

contexte/

des passages du Page disgracié cités par M. Cohen montre ces passages sous un jour nouveau. Quand le page parle à l'Anglaise d'un projet qu'il a eu d'aller aux Pays-Bas, il ment, c'est qu'il n'ose pas lui avouer les circonstances réelles, le meurtre, qui l'ont amené en Angleterre. Et s'il se dit avoir été un moment marchand, c'est en Norvège et non en Hollande; d'ailleurs, il le dit sur un ton de plaisanterie, en décrivant comment son serviteur songe à se faire de petits bénéfices en échangeant contre des produits du pays des objets qu'il a eu l'heureuse idée d'apporter d'Ecosse. D'un marchand de métier, il n'y a aucune nuance.

Reste l'argument concernant l'ivresse du Tristan du document d'Amsterdam, qu'a développé M. Adam:

Un marchand d'étoffes nommé Tristan l'Hermitte, débauché, buveur, dominé par une femme... qui le berne, le vole avec des commères, exploite sa faiblesse et ses vices. Pour quiconque a deviné, derrière le masque, la vraie personnalité de Tristan, aucun doute que le portrait soit ressemblant(117).

Nous n'en voyons pas trop la ressemblance. Le Tristan d'Amsterdam est "rentré chez lui en état d'ivresse". Mais le Tristan du Page, qui étale avec même une certaine complaisance ses vices - passion pour le jeu, paresse, violence de caractère - nous dit cependant formellement qu'à cette époque de sa vie il n'était pas encore buveur. C'est en parlant de son séjour à Bordeaux, plusieurs années après, qu'il déclare avoir rencontré "le premier homme qui me fit boire le vin un peu fort, car jusques-là je n'avois beu



beu/

que de la tisane, de la biere ou de l'eau rougie"(118).

Notons d'autre part que la correction d'une erreur de calcul de M. Adam rend sa thèse plus invraisemblable encore. "Tristan, dit-il dans un passage déjà cité, marchand à Amsterdam en 1613, a au moins dix-huit ans". Mais le Tristan du document est à Amsterdam dès la fin de 1612, et s'il est né en 1596 il n'a alors que seize ans! Le seul moyen d'en sortir serait d'accepter la théorie du mariage en prison du père de notre poète, théorie que M. Adam lui-même est loin d'affirmer catégoriquement.

Enfin, nous avons trouvé dans un article de M. Lebègue une dernière raison pour rejeter le système de M. Adam et conserver le nôtre. Pourquoi, si Tristan a été en Hollande, ne l'a-t-il pas dit dans le Page disgracié? A l'époque où le Page est paru, les Pays-Bas excitaient fort l'intérêt des Français: l'auteur n'aurait guère perdu l'occasion d'en profiter(119). Ajoutons encore que l'aventure de Tristan d'Amsterdam est bien digne du Tristan du Page, et que l'on ne voit donc pas pourquoi celui-ci l'aurait omise s'il l'avait vécue.

Aussi avons-nous fini par rejeter l'identification que nous proposent MM. Cohen et Adam, et par adopter l'hypothèse qu'un des l'Hermite qui étaient, on l'a vu, établis dans les Pays-Bas, portât en 1612 le même prénom que notre poète devait porter plus tard. L'hypothèse est assez raisonnable: les l'Hermite se disaient descendus

descendus/

du Grand Prévôt de Louis XI, il est naturel que plus d'un membre de la famille ait porté son nom. Et voilà que tout dernièrement M. Pintard nous a révélé que ce fut en fait le cas. Un chercheur britannique, M. P.J. Wexler, lui a communiqué le texte d'un document qui prouve qu'il y avait effectivement un l'Hermite homonyme de notre poète à Amsterdam en 1613(120). Il ne fallait plus que cette découverte-là. En vue des objections que nous avons déjà faites au système de M. Adam, nous croyons maintenant pouvoir dire avec confiance que ce n'est pas de notre poète qu'on a conservé la mémoire dans les Archives nationales d'Amsterdam.

* *
*

Il convient de faire remarquer que depuis l'apparition de sa thèse sur Théophile, la position de M. Adam s'est modifiée de façon significative. Dans un ouvrage plus récent, la présence de Tristan à Amsterdam redevient une simple possibilité:

M. Cohen a signalé la présence d'un certain Tristan à Amsterdam en 1613, sans qu'on puisse affirmer que ce Tristan soit notre poète(121).

Par conséquent, ce document ne saurait porter atteinte à l'exactitude du récit de Tristan. Néanmoins, M. Adam continue à refuser au Page disgracié une valeur réelle en tant que document biographique:

C'est se risquer fort que de prétendre tirer de cette oeuvre romanesque une histoire exacte de

de/

ses premières années. On ne saurait jurer que le jeune Tristan ait eu tant de duels, tant d'amburs, tant d'aventures, et s'il est probable qu'il a beaucoup voyagé, rien ne prouve qu'il soit allé si jeune en Angleterre et en Norvège(122).

C'est pourtant M. Rousseau qui a plus particulièrement développé cet argument(123). Il admet la possibilité que certains des épisodes de cette partie du Page soient réels. Mais il croit que d'autres épisodes sont de pures inventions; et notamment le voyage en Angleterre. Pourquoi, demande-t-il, les personnages anglais mis en scène étaient-ils inconnus à l'auteur de la Clef, alors que Tristan donne sur eux tant de détails? Ensuite, est-il possible que Tristan ait connu tant d'aventures entre sa fuite de la Cour au début de l'été de 1616, et son arrivée à Poitiers, qui ne peut être, pour des raisons que nous verrons plus loin, de beaucoup plus tard que la fin de cette même année? En troisième lieu, si la "couleur locale" dont Tristan entoure ses aventures en Angleterre est authentique, on sait néanmoins qu'il est certainement allé en Angleterre plus tard, en 1634, ses souvenirs du pays peuvent dater de cette époque.

Plus loin dans son article, M. Rousseau apporte un dernier argument. Il estime que le récit de Tristan prend une précision plus grande quand il parle de l'Ecosse, et suppose que Tristan a pu avoir des renseignements sur l'Ecosse grâce à la conversation des Ecossais dont Nicolas de Sainte-Marthe vivait entouré à Poitiers, sans qu'il ait

ait/

eu besoin d'aller jusqu'à Edimbourg.

Il resterait à savoir où Tristan serait en fait allé en 1616. M. Rousseau croit pouvoir le dire. Il remarque que dans l'Ode à M. de Chaudebonne, qui est d'environ 1625, Tristan parle en des termes assez précis du Solier et de ses environs: c'est-à-dire qu'il décrit le paysage d'une région qu'il a quittée à l'âge de trois ans, et qu'il n'a guère eu l'occasion de revoir depuis. La chose pourrait s'expliquer si Tristan avait passé l'été et l'automne de 1616 au Solier, ou du moins dans la Marche. En outre, Tristan dit lui-même, en parlant de sa première fuite, avoir eu l'intention "de me conduire en la province où je suis nay"(124). M. Rousseau en conclut:

Le jour où il a, enfin, fui la Cour sous une menace plus grave que celle des verges, il a tout naturellement réalisé ce projet. Mais comme la vie au château de Solier ne pouvait guère fournir, même à un poète, matière à un roman dans le goût du temps, il a situé en Angleterre ses amours malheureuses avec sa belle élève(125).

La thèse de M. Rousseau est ingénieuse, mais elle ne résiste malheureusement pas à un examen sévère. Si l'identité de la famille anglaise dont il est question dans le Page disgracié ne nous est pas révélée dans la Clef, il y en a plusieurs explications possibles. Peut-être après tout l'auteur de la Clef ne la savait-il pas. Peut-être, et ceci est plus probable, hésitait-il à mettre en cause une famille qui était, à en croire Tristan, parmi les plus puissantes de celles d'Outre-Manche. Deuxième-

Deuxième- /

ment, le laps de temps entre la fuite de Tristan et son arrivée à Poitiers est, certes, assez bref; mais M. Rousseau n'a pas remarqué que Tristan n'essaie pas de nous le cacher, et qu'il y a dans cette partie du Page une série d'indications chronologiques très précises, qui permettent de situer toutes les aventures de Tristan entre nos deux dates limites. Nous en reparlerons dans un instant.

En outre, deux des arguments que propose M. Rousseau sont en fin de compte contradictoires. La "couleur locale" des aventures anglaises serait exacte, mais due à une visite ultérieure. Mais d'autre part, les descriptions de l'Ecosse seraient plus détaillées que celles de l'Angleterre, bien que Tristan ne soit pas allé en Ecosse en 1634. En d'autres termes, Tristan aurait tiré plus de profit de la conversation des amis écossais de Nicolas de Sainte-Marthe que d'un voyage qu'il a réellement fait en Angleterre! Il aurait fallu choisir l'un argument ou l'autre; mis ensemble, ils se démolissent l'un l'autre. D'ailleurs, pourquoi a-t-on choisi Tristan plus qu'un autre pour la mission de 1634? Ne serait-ce pas peut-être parce qu'il pouvait prétendre connaître déjà le pays et la langue?

Si les arguments contre le voyage en Angleterre sont faibles, les arguments apportés pour prouver que Tristan est allé dans la Marche ne le sont pas moins. Nous verrons plus tard que la génése de l'Ode à Chaudebonne peut s'expliquer autrement. Et un homme traqué pour un

un/

crime capital hésiterait longtemps avant d'aller se réfugier chez les siens, où on le chercherait normalement tout d'abord.

La seconde série d'objections contre la véracité de cette partie du Page disgracié se montre donc aussi peu fondée que la première. Et nous nous croyons autorisés, en nous appuyant sur les arguments que nous avons présentés au début de cette étude, à continuer à suivre les grandes lignes du récit de Tristan.

* *
*

Rejoignons donc Tristan comme il se glisse à travers la forêt de Fontainebleau. "En moins de douze ou quatorze heures je fis vingt-sept ou vingt-huit lieues", déclare-t-il(126). C'est une exagération évidente, de celles qui ont fait douter de la véracité du Page; mais c'est l'exagération d'un détail, qui ne peut guère porter atteinte au fond du récit.

La fuite de Tristan le mena dans "une grande ville marchande, que visite la Seine allant vers la mer"(127), et qui doit être Rouen. Là, il se sentit assez en sécurité pour s'arrêter quelques jours, "pour prendre langue et me disposer à faire un plus long voyage"(128). Car il fallait s'éloigner bien plus encore du lieu du crime. Quoi de plus naturel donc que cette décision, que les critiques

critiques/

trouvent si invraisemblable, d'"aller voir cet Albion, où les poètes font chanter tant de cygnes"(129)?

Il ne restait au jeune fugitif que très peu d'argent: sept ou huit pistoles, à l'en croire(130). Il se dirigea donc vers le port le plus proche - Le Havre ou Dieppe. Et ce fut en route qu'il rencontra ce mystérieux personnage qu'il appelle, dans le Page, son "philosophe". Examinons d'abord le récit de Tristan. Il est obligé de partager sa chambre dans une hôtellerie avec un inconnu qui, croyant le page endormi, se livre à un travail si bizarre que Tristan, qui a la tête bourrée des "contes qu'on fait de Jacques Coeur, Raymond Lulle, Arnold de Villeneuve, Nicolas Flamel, et autres, jusqu'à Bragardin"(131), ne tarde pas à conclure qu'il a affaire à un alchimiste. Ebloui par la possibilité de faire fortune, Tristan poursuit l'étranger le lendemain, l'aborde dans un lieu solitaire, et demande à devenir son disciple. Le "philosophe" se montre complaisant, et ordonne à Tristan (nous abrégeons) d'aller l'attendre à Londres, chez un marchand de ses amis. Et Tristan s'embarque pour l'Angleterre muni d'une lettre d'introduction au marchand londonien, de quelque argent, et d'un remède contre le mal-de-mer.

Episode romanesque et purement imaginaire, dira-t-on. Pourtant, Tristan revient là-dessus comme pour insister sur son authenticité. Vers la fin du Page disgracié, en parlant de ses conversations avec son frère Séverin, il

11/

écrit:

Quand je luy parlois de mes aventures, il ne sçavoit comment croire que ce ne fust point une fable que la rencontre de ce Philosophe qui pouvoit augmenter, ou produire l'or et qui mettoit ce secret au-dessous de beaucoup d'autres plus excellens(132).

Et pendant tout son séjour en Angleterre le Page espère retrouver le "philosophe", qui ne reparaitra jamais - un simple romancier ne l'aurait-il pas fait revenir? Il est donc permis de croire qu'une rencontre de la sorte a réellement eu lieu.

Mais qui était alors cet homme? Pour Bernardin, il n'y a pas de problème, Tristan a eu affaire à

...quelque escroc, parent de ceux du Polyandre de Sorel, un faux-monnayeur, qui a cherché à lui imposer, en attendant la première occasion de lui brûler la politesse(133).

Cette théorie a cependant ses inconvénients. Tristan va à Londres avec une lettre d'introduction à un marchand : on se demande quels rapports il a pu y avoir entre un marchand et un faux-monnayeur, ennemi héréditaire des marchands. Et même si l'on suppose que ce "philosophe" fût un simple escroc, comment expliquer la façon dont le marchand de Londres reçoit Tristan:

Si tost que je fus au logis du Marchand, dont mon Philosophe m'avoit parlé et qu'il eust ouvert le billet que je luy portois de cette part, il me fit beaucoup de caresses, et donna ordre qu'on me traitast comme si j'eusse esté quelque'un des enfans de la maison(134).

La Manche séparait son ami - ou son complice - et le jeune importun, il n'avait qu'à se débarrasser de ce dernier le plus vite possible.

possible./

Nous ne croyons donc pas que Tristan ait été dupe d'un escroc. La description qu'il fait du "philosophe" suggère une tout autre hypothèse. C'était un homme qui, bien qu'il crût savoir - ou être sur le point de savoir - fabriquer de l'or, "mettoit de secret au-dessous de beaucoup d'autres plus excellens"(135), et disait "qu'il y avoit une particuliere benediction dans l'accomplissement de ce grand oeuvre, et que ce seroit meriter une eternelle malediction, si l'on n'usoit de cette grace avec grande consideration"(136). Pourquoi ne pas prendre Tristan au sérieux quand il déclare que

...mon philosophe chimique...estoit tel en effet que ces chimeriques esprits qu'on a surnommez Rose croix, se sont insolemment vantez d'estre(137).

C'était peut-être un Rose-croix même: l'on sait que les doctrines de cette société secrète se répandaient vers cette époque. Au moins semble-t-il avoir été une sorte d'illuminé; et le mysticisme et l'alchimie étaient toujours associés dans les esprits. Il a pu être frappé par l'intelligence et l'intérêt du jeune inconnu qui l'avait abordé, et avoir réellement l'idée de faire de Tristan un disciple. On pourrait inventer mille explications du fait qu'il ne l'a cependant jamais retrouvé. Un alchimiste risquait toujours de se trouver de gré ou de force au service d'un gouvernement appauvri. Et un mystique indiscret risquait toujours d'attirer sur lui les foudres de l'Eglise.

Toujours est-il que Tristan s'embarqua pour l'Angleterre. Et ici un élément du système de M. Adam peut rentrer dans le nôtre. M. Adam remarque que selon le récit de Tristan, le bateau rencontre une tempête pendant la traversée; et que Tristan trouve, grâce à son remède contre le mal-de-mer, un nouvel ami:

C'estoit un Maistre d'Hostel d'un Prince qui estoit envoyé en ce quartier pour presenter quelques lettres de complimens à Sa Majesté Britannique, et pour ramener quelques Guilledines, et quelques chiens de chasse en France(138).

Cette amitié était appelée à devenir très forte:

Depuis, nous fûmes grands amis, et je receus des marques d'affection de luy que je n'eusse pas osé esperer d'un proche parent(139).

Or, l'on sait qu'en 1616 Théophile était au service de Candale. M. Adam a pu établir d'autre part qu'une ode de Théophile Sur une tempeste qui s'esleva comme il estoit preste de s'embarquer pour aller en Angleterre, que Lachèvre avait datée de 1621, est en fait bien antérieure à cette date; et que Théophile, qu'on croyait n'être allé en Angleterre qu'en 1620, a fait une première traversée de la Manche vers 1616, envoyé en mission par son maître(140). D'autre part, nous ne connaissons personne d'autre dans le cercle d'amis de Tristan qui ait fait le voyage d'Angleterre à cette époque.

L'identification de Théophile est donc très tentante. Seulement, si l'on veut l'accepter, il faut tenir compte d'une objection qu'a soulevée M. Lebègue contre cette

cette/

partie du système de M. Adam(141). M. Lebègue demande pourquoi, si Tristan et Théophile se sont déjà connus quelques années auparavant en Hollande, et si ce "maître d'hôtel" est effectivement Théophile, les deux anciens amis ne se sont pas reconnus. Or, nous avons rejeté l'idée que le Tristan d'Amsterdam soit le nôtre. Mais nous avons accepté l'hypothèse d'une première rencontre de Tristan avec Théophile à la Cour de Louis XIII; de sorte que la même question se pose en d'autres termes. Si le "poète des comédiens" est identique avec le "maître d'hôtel", pourquoi Tristan ne le dit-il pas?

Nous proposons une hypothèse. En décrivant la première rencontre avec Théophile, Tristan s'est souvenu que son ami allait reparaitre plus loin dans le livre. Il a donc donné comme titre au chapitre qui traite de cette rencontre: "La première connoissance que le Page fit avec un escolier debauché qui faisoit des vers". Seulement, en rédigeant le récit de la seconde rencontre, il lui vient à l'idée d'employer un procédé bien connu des romanciers: de supposer que Théophile et lui ne se soient pas immédiatement reconnus, afin de pouvoir écrire plus tard une scène de "reconnaissance"(142). Mais dès le débarquement, les aventures reprennent d'une si vive allure que l'auteur du Page a oublié d'y ajouter cet épisode fictif; omission qui n'était toutefois pas capitale, et qu'il n'était guère la peine de corriger par la suite. Ce n'est là, nous l'avons dit, qu'une hypothèse; mais elle fournit au moins une

une/

explication possible du fait curieux que la seconde rencontre avec l'"escolier debauché", prévue implicitement dans le récit de la première, n'a pas eu lieu.

Une fois débarqués, les deux amis continuèrent ensemble leur voyage jusqu'à Londres. On était, on le voit, dans la première partie du mois de juin, 1616(143). A Londres, Tristan se rendit chez le marchand auquel le "philosophe" l'avait recommandé, et y trouva l'accueil qu'on a vu. Mais il ne perdit pas pour cela contact avec Théophile:

Quelquefois... je m'allois promener hors de la ville avec ce noble Maistre d'Hostel, qui m'avoit témoigné tant de reconnoissance d'un petit service, et qui me faisoit voir tous les jours que son affection s'augmentoit pour moy. Il ne se passoit point de jour qui fut serain sans que nous allassions causer sur ce beau gazon, qui n'a jamais esté renversé par le coutre et qu'on respecte depuis un temps immemorial en faveur du divertissement des cõtbyens de cette populeuse ville. Là je luy racontois bien souvent quelques contes divertissans ausquels il prenoit un fort grand plaisir... (144).

Sans doute parlaient-ils aussi de poésie. Mais il serait vain de chercher une influence directe de Théophile sur Tristan à cette époque. Les conversations n'ont duré que quelques semaines. Et elles ont eu lieu à un moment où, comme l'a démontré M. Adam, les idées poétiques de Théophile étaient en train de se transformer profondément, où il n'était pas lui-même très sûr du parti qu'il allait prendre(145). Néanmoins, ces conversations ont dû au moins stimuler le développement du talent naissant de Tristan.

Tristan./

En même temps, cependant, Tristan se mêlait avec intérêt à la vie quotidienne des Anglais:

Son oeil perspicace, en quelques mois, discerne bien des choses qu'il utilisera dans son roman autobiographique du Page disgracié: oeuvre curieuse, peu connue mais fort digne de l'être, qui fournit une peinture presque unique de la société moyenne d'Angleterre(146).

Et si les expériences de Tristan en Angleterre paraissent à Bernardin si extraordinaires que, dans sa biographie où il résume en général jusqu'aux moindres détails du livre, il passe très vite sur cette partie du récit, elles semblent beaucoup moins improbables au spécialiste qu'est M. Ascoli:

M. Bernardin, qui avait vérifié l'exactitude autobiographique du roman dans les parties qui se passent en France, surpris des événements singuliers que Tristan rapportait de son séjour en Angleterre, avait cru cette partie moins sincère. Ce que nous savons des moeurs anglaises nous invite au contraire à y ajouter autant de foi qu'au reste(147).

Les "événements singuliers" commencèrent dès l'arrivée de Tristan chez le marchand de Londres. Il nous rapporte qu'il y avait dans la maison un parent du marchand "dont la femme estoit assez belle; au moins elle étoit blanche, vermeille et en bon point, n'ayant au plus que vingt-deux ou vingt-trois ans"(148). Elle s'éprit du jeune Français. Et ce fut pour lui une rude initiation à la passion qu'il devait passer sa vie à chanter. Nous n'entrerons pas dans les détails qu'en donne Tristan, ils rappellent trop l'aventure du comédien Le Destin avec Mme Bouvillon dans le Roman comique de Scarron pour que nous soyons convaincus de leur authenticité. Il suffit de dire

dire/

que les manoeuvres de l'Anglaise - dont Tristan ne semble pas avoir partagé la passion - furent entravées par le fait que notre poète ne comprenait guère encore l'anglais; et que le mari finit par avoir tant de soupçons que Tristan crut devoir s'éloigner de la maison du marchand, bien que le "philosophe" ne fût pas revenu:

Je pris le party le plus seur, qui fut d'envoyer faire un compliment de ma part au Marchand...et luy dire que quelques-uns de mes amis estoient arrivez à la ville, qui m'avoient obligé de ne les abandonner point de trois ou quatre jours, et que je le suppliois de me faire la faveur, si durant de temps-là notre homme arrivoit, de m'en envoyer avertir(149).

Et il s'en alla loger avec Théophile. Son séjour chez le marchand n'avait pas duré longtemps, car il écrit, en parlant de sa décision de le quitter, "Il n'y avoit pas quinze jours que j'avois quitté ce philosophe"(150). Nous sommes donc toujours dans la première partie du mois de juin.

Néanmoins, Tristan s'impatientait de plus en plus, en attendant son "philosophe". Or, Théophile, qui croyait rendre ainsi service à son jeune ami, annonça un jour qu'il avait trouvé pour Tristan un poste comme précepteur dans une grande famille anglaise. Tristan allait refuser, pour pouvoir rester sur les lieux où il attendait son maître; mais à la vue de la jeune fille à laquelle il devait apprendre le français, il changea brusquement d'avis:

C'estoit une fille de treize ou quatorze ans, mais assez haute pour cet âge; son poil estoit chastein, son teint assez delicat et beau, ses yeux bien fendus et brillans, mais sur tout sa

sa/

bouche estoit belle, et sans hyperbole, ses lèvres estoient d'un plus beau rouge que le corail(151).

Et voilà que le mauvais élève de Claude du Pont devint à son tour précepteur.

Et le précepteur, à l'en croire, de tomber amoureux de son élève. Bernardin n'y croit pas trop:

Les deux jeunes gens se plaisent aussitôt, et alors commence une longue idylle, chargée d'incidents romanesques, que l'âge des deux amoureux... rend parfois assez peu vraisemblables, et qui paraissent faire plus d'honneur à l'imagination de Tristan qu'à sa véracité(152).

Mais on arrivait vite à maturité, à cette époque-là.

D'ailleurs, l'âge de Tristan et de son élève nous semble bien propice au développement d'une première passion romanesque; surtout quand on se rappelle le genre de lectures dont depuis longtemps déjà Tristan se nourrissait, et auquel il devait initier la jeune fille - les romans de chevalerie,

Cette première passion avait d'autant plus de chances de s'épanouir, que le moment vint bientôt où Théophile dut rentrer en France, et laisser Tristan seul dans un pays étranger. Le jour du départ, ils allèrent boire un dernier verre ensemble, et puis ils descendirent à la Tamise, où Tristan resta pour voir le bateau qui portait son ami disparaître lentement vers Gravesend(153).

De là je revins tout triste au logis de ma belle escolière, admirant la générosité de cet amy nouveau, qui dans une condition servile, faisoit paroistre un coeur si franc et si noble(154).

Le jour ^{devait venir} ~~vendrait~~ où, alors que la plupart de ses amis

amis/

abandonnaient Théophile, Tristan lui témoignerait encore sa reconnaissance.

* *
*

Précepteur, Tristan révéla les mêmes tendances d'esprit qu'il avait montrées comme élève:

Au commencement, je ne faisais rien que l'avertir quand elle mesloit quelque mauvaise prononciation dans ses paroles, ou luy expliquer quelques phrases qu'elle trouvoit difficiles. Mais comme elle se fut un peu accoustumée à mon visage et m'eut témoigné qu'elle prenoit plaisir à m'entendre, je trouvay de certains biais pour m'insinuer à luy faire de petits contes, puis à luy reciter des aventures de Romans(155).

C'était un procédé calculé à plaire à une jeune fille qui "savait fort peu de la Fable, et presque rien de ces romans héroïques dont on fait estime"(156). Il ne fallait pas plus pour que Tristan se mit à débiter intarissablement des épisodes de l'Arioste et du Tasse...

Le lecture des romans, si elle ne finissait pas pour les deux jeunes gens comme pour Paolo et Francesca, semble au moins avoir été pour beaucoup dans la naissance de ce premier amour, qui prit, du moins au début, une tournure très courtoise:

Ma belle Escoliere s'aperceut bien que je l'honorais chèrement, et ne fust pas faschée de voir ma folie; jugeant possible qu'elle luy seroit utile, et que cette secreta passion m'obligeroit à me rendre plus soigneux de l'entretenir et de l'instruire. Puis l'amour respectueuse et secreta ne peut estre desagréable qu'aux femmes qui sont prevenuës de quelque puissante aversion(157).

aversion(157)./

Tristan décrit le développement de cet amour d'une façon très détaillée, à travers de longs chapitres. Il serait inutile de nous attarder sur ces détails, dont beaucoup d'ailleurs ont pu être inventés: dans une histoire d'amour, il avait tout intérêt à renchérir sur la réalité. Nous nous bornerons donc à récapituler brièvement les grandes lignes de l'affaire.

Son élève n'est pas la seule à se sentir bientôt attirée par le jeune Français, une cousine a le même sentiment à son égard. C'est là l'origine de plusieurs crises de jalousie, nullement fondées, d'où Tristan se tire aussi bien que mal. Toutefois, cette situation ne dure pas longtemps, car la mère de sa maîtresse décide bientôt de quitter Londres et "de s'en retourner en une de ses maisons, qui est un superbe chateau situé sur le bord d'un ruisseau, vers la frontière d'Ecosse"(158) - bientôt, parce qu'elle "n'estoit venuë à Londres que pour y voir la decision d'un grand procez"(159), et parce que Tristan nous dit que très peu de temps s'est écoulé entre sa décision de quitter la maison du marchand, et son départ de la capitale:

Je commençois d'estre en peine de ce que... (le philosophe) ne se rendoit point à Londres au temps qu'il avoit promis, veu qu'il y avoit plus de trois semaines que j'avois marqué le logis(160).

Nous sommes donc vers la fin du mois de juin.

Aussi se mit-on à voyager lentement vers le nord. Un passage du Page qui décrit comment les jeunes gens

gené/

s'amusèrent pendant le voyage nous montre encore une fois que Tristan situe son récit fermement dans le temps:

Durant ce temps, j'entrepris de conter à ma Maistresse tout ce que j'avois leu de l'Astrée. Personne n'ignore que c'est un des plus sçavans et des plus agreables Romans qui soient en lumiere, et que son illustre Autheur s'est acquis par là une reputation merveilleuse. J'en entretenois tous les jours cinq ou six heures ma Maistresse sans que ses oreilles en fussent fatiguées (161).

"Tout ce que j'avois leu de l'Astrée". Quand le Page disgracié parut en 1642, on possédait depuis longtemps tout le roman de d'Urfé; mais en 1616, seules les première et seconde parties avaient paru.

Dans le château du nord, ce fut l'apogée de leur amour. L'auteur nous décrit comment il passa de longues heures avec sa maîtresse dans une grotte qui semble avoir été digne des pasteurs de l'Astrée(162). Et il ajoute encore une notation chronologique: "C'estoit au temps que le Sôleil entre au Lion"(163), c'est-à-dire mi-juillet.

Puis, soudain, vint la débâcle. Tristan nous raconte qu'un écuyer de la maison, amoureux lui aussi de la jeune fille, essaya d'empoisonner l'étranger qui avait éveillé sa jalousie; et que quand il y échoua, il réussit néanmoins à convaincre la famille que c'était Tristan, aux gages de leurs ennemis, qui avait voulu empoisonner son élève - de sorte que Tristan dut encore une fois s'évader pour sauver sa tête.

Les choses ont pu se passer de cette façon: nos

nos/

journaux quotidiens nous montrent qu'en matière de crime au moins, la vérité dépasse la fiction. Mais on pourrait trouver aussi une explication un peu plus prosaïque de la nouvelle fuite de Tristan. Celui-ci attribue à une confidente les paroles suivantes au sujet de la mère de sa maîtresse:

C'est une dame sortie d'une des plus illustres maisons de cette île, et qui prétend un grand parti pour sa fille, méprisant même l'alliance de beaucoup de Comtes. Jugez ce qu'elle seroit devenuë, quand elle auroit appris que sa fille auroit fait choix d'un étranger inconnu, comme vous(164).

Si en effet la famille étoit d'une telle noblesse, et si, chose fort probable, on avoit fini par découvrir les rapports qui existoient entre maître et élève, on auroit fort bien pu décider de s'éviter des ennuis en supprimant le jeune Français - qui auroit été averti à temps...

Toujours est-il qu'au cours du mois de juillet 1616 Tristan s'enfuit du château, accompagné par le serviteur irlandais qu'on lui avoit donné, et qui se seroit nommé Jacob Cerston. On voit que toute l'affaire n'avoit pas duré longtemps, six ou sept semaines au maximum. M. Rousseau s'est laissé tromper par le fait que le récit de ce roman d'amour occupe dans le Page disgracié une place disproportionnée: ce récit s'étend à travers vingt-trois chapitres du livre, tandis que toute l'évocation de la vie de Tristan jusqu'à sa fuite de la Cour n'en occupe que seize. Aussi M. Rousseau n'a-t-il pas remarqué les indications chronologiques essentielles que nous avons relevées.

* * *

M. Ascoli a voulu rattacher à ce premier amour de Tristan certains de ses poèmes(165). Il cite d'abord la pièce A son escholiere, qui aurait été destinée à la jeune Anglaise. La rivalité que nous avons vue entre celle-ci et sa cousine aurait inspiré l'Egalité de charmes. Une des crises de jalousie de sa maîtresse aurait été l'origine du sonnet de l'Amante soupçonneuse. Enfin, M. Ascoli veut rapprocher les stances du Bracelet d'un épisode où Tristan reçoit de son élève "un bracelet de ses cheveux qui avoit pour fermoir une table d'emeraude fort belle"(166).

Les spéculations de M. Ascoli, au premier abord si vraisemblables, seraient, si l'on pouvait les vérifier, de la plus grande importance: elles nous permettraient de tenter une analyse d'un premier style de Tristan. Malheureusement, nous ne pouvons pas les admettre. La première objection, c'est la date à laquelle ces poèmes ont paru. Aucun d'eux ne figure dans le premier recueil de Tristan, les Plaintes d'Acante et autres oeuvres du Sieur Tristan, publié en 1633; on ne les lit pas avant le second recueil, les Amours de 1638. Certes, Tristan a très bien pu oublier de mettre dans les Plaintes quelques pièces qu'il avait déjà écrites, et qui ne pouvaient donc pas paraître avant 1638. Mais que cela ait été le cas pour chacune des quatre pièces en question, ce serait une coïncidence

coincidence/

assez difficile à agréer.

D'autre part, l'étude du texte de ces poèmes montre clairement que la ressemblance entre les situations qu'ils laissent entrevoir et celles qui sont exposées dans le Page disgracié n'est que très superficielle. Voyons d'abord le cas de la pièce A son escholier:

O sujet vrayment plus qu'humain,
Amour qui ne nous quitte gueres
Me fait consuire vostre main
Pour former de beaux caracteres:
Mais voyant vos yeux m'enflamer
Le traistre tout bas me vient dire
Que ie profite à vous instruire,
Et que i'apprens à bien aymer
En vous monstrant à bien escrire(167).

Il s'agit bien d'un rapport en quelque sorte sentimental entre maître et élève. Mais l'Anglaise a quatorze ans, et Tristan est chargé de lui apprendre le français, non pas de lui apprendre à écrire, ni même à "bien écrire", notation qui n'aurait ici aucun sens. Nous préférons voir dans ce poème une simple pièce de galanterie faite beaucoup plus tard.

De même, la pièce de l'Egalité de charmes ne s'accorde pas avec les circonstances des "premieres amours du Page". Dans le poème, les "charmes" sont très exactement égaux:

Deux Merueilles de l'Vniuers
Tiennent en leurs mains ma fortune,
Et leurs appas sont bien divers:
Car l'vne est blonde, & l'autre brune.
Cependant leurs ieunes beutez
Regnent dessus mes volontez
Auec vne esgalle puissance,
Et dans leur glorieux destin
Ie ne voy que la difference
D'vn beau soir & d'vn beau matin(168).

matin(168)./

Mais dans le Page, Tristan ne nous laisse pas un instant en doute: il n'aime que sa maîtresse, et repousse toutes les avances de l'autre:

Ma Maistresse me faisoit tort lorsqu'elle me soupçonnoit de pouvoir aymer ailleurs, mais elle ne se trompoit guere quand elle avoit opinion que sa cousine avoit du dessein pour moy(169).

Et puisquelà jalousie de sa maîtresse n'avait aucune justification, le sonnet de l'Amante soupçonneuse n'a pas pu être écrit pour elle: car les soupçons de l'amante du poème paraissent d'un ordre bien plus grave:

Vous dont la chere Image erre devant mes yeux,
Et que ie vois tousiours de ceux de la pensée;
Vous diuertiriez vous quand ie pleure en ces lieux,
Beaux lieux, tristes tesmoins de ma gloire passée?

Amour le plus cruel et le plus grand des Dieux,
D'une secrete peur rend mon Ame glacée;
C'est que sans redouter la iustice des Cieux
Par quelque changement vous m'avez offensée.

S'il faut qu'il soit ainsi, Daphnis, ie veux mourir,
Ie n'ay plus de desir que celui de courir,
Ou vers vne riuiere, ou vers vn precipice.

Car vn destin barbare à ma fidelité
Veut que par trop d'amour i'espreuve le suplice
Que par trop peu de foy vous auez merité(170).

D'autre part, le sonnet est si solidement construit, l'alexandrin si habilement manié, qu'on n'y voit guère l'oeuvre d'un débutant de quinze ans. Enfin, on trouverait difficilement une raison pour laquelle Tristan aurait écrit pour sa maîtresse un sonnet qui décrit la jalousie qu'elle ressentait à cause de lui!

Reste le cas des stances du Bracelet. Si l'Amante soupçonneuse paraît l'oeuvre d'un Tristan plus mûr, le

le/

Bracelet pourrait être, pour ce qui est du style, de n'importe quelle époque:

Amour en soit beny, le sujet de mes vœux,
 Cette ieune Beauté qui captiue mon Ame
 De cent chaines de flame,
 La veut lier encore avecque ses cheueux.

Cette chere faueur que ie n'osois pretendre,
 Rendra de mon destin les Dieux mesmes jaloux;
 Voyans qu'vn feu si doux
 Se trouue accompagné d'vne si belle cendre.

Agreables chainons, beau fil d'Ambre flottant,
 Vous ne faisiez qu'errer autour de son visage:
 Estiez vous si volage
 Pour venir aujourd'huy me rendre si constant?... (171).

C'est du pétrarquisme traditionnel médiocrement réussi; et l'emploi comme image centrale d'un conchetto devenu un lieu-commun depuis le temps où le solitaire de Valchiuse avait chanté cette Laure qui

...dalle chiome stesse
 Lega 'l cor lasso... (172)

pourrait bien être un procédé de débutant. Mais les cheveux de la belle des stances sont couleur d'ambre, tandis que Tristan nous a dit que l'Anglaise avait le "poil chastain". Aucun rapprochement n'est donc possible.

Il existe par contre un poème que nous daterions volontiers de cette époque, quoiqu'il ait échappé à l'attention de M. Ascoli. En parlant des croyances superstitieuses de Tristan, M. Carriat remarque que, impressionné par le "philosophe" du Page, Tristan le sera de nouveau plus tard par l'autre auquel il s'adresse dans le sonnet du Cabaliste. Mais pourquoi ces deux hommes mystérieux ne seraient-ils pas la même personne? Le sonnet est au moins

moins/

antérieur à 1633, et il paraît dans les Plaintes sous un titre plus significatif, Prière à son cher Timante:

Esprit dont les clartez sont vrayment eminentes,
 Toy qui de l'univers cognois chaque ressort,
 Et qui sçais la vertu, la force & le rapport,
 Des Cieux, des Elemens, des pierres & des plantes;

Observant la Nature aux formes inconstantes,
 Tu lis tous les decrets que minute le Sort:
 Et peux haster le cours ou reculer la mort
 De tout ce que le Monde a de choses viuentes.

Mais quoy, ne m'apprends rien qui me face enrichir,
 Qui me conserue ieune, ou me puisse affranchir
 De la flame, de l'eau, de la peste, ou des armes:

S'il faut que mon humeur ait pour toy des apas,
 Seulement, cher Timante, enseigne moy des charmes
 Qui m'empeschent d'aymer ce qui ne m'ayme pas(173).

Le premier vers, plutôt faible, deviendra dans la version de 1638:

Esprit qu'on voit briller de clartés éminentes(174).

On soupçonne une oeuvre de jeunesse, retouchée ~~sa~~ partie seulement pour le recueil de 1633, qui fut préparé dans des conditions assez mouvementées, et enfin mise à point en 1638.

Or, le tout s'accorde à merveille avec ce que Tristan nous dit du "philosophe" dans le Page disgracié.

On rapproche immédiatement le vers

Tu lis tous les decrets que minute le Sort
 de certain épisode du Page:

...il me prit les deux mains et, me les ayant renversées, arresta fixement ses yeux sur une. Puis comme il eust esté quelque temps à parcourir de la veüe une certaine ligne qui s'estendoit en demi-cercle depuis le premier doigt jusqu'au dernier, il me dit en branlant la teste: Voilà des marques d'une inclination à la volupté

volupté/

qui vous coustera beaucoup de peines. Je voulus l'enquérir curieusement sur ce sujet, mais il me ferma soudain la bouche en me disant que c'estoient des presages d'un malheur que je pourrois éviter si j'étois sage et qu'il m'en entretiendroit une autre fois plus particulièrement(175).

Et l'on verrait volontiers un rapport entre la "médecine universelle" dont il est question dans les chapitres XIX, XX et XXII de la première partie du Page, et que Dietrich a décrite ainsi:

Quant à la médecine universelle, c'est simplement 'l'or potable', médicament auquel on attribuait la vertu de guérir toutes les maladies. La recherche de la pierre philosophale marchait habituellement de front avec celle de la médecine universelle(176);

un rapport entre cette "médecine" et les vers:

(Tu) peux haster le cours ou reculer la mort
De tout ce que le Monde a de choses vivantes.

Les vers où Tristan parle d'un secret qui "face enrichir" nous rappelle que le cabaliste était en même temps un alchimiste. Et la mention d'une autre recette qui "conserve ieune" paraît évoquer une autre drogue du "philosophe": l'huile de talc, que Dietrich a décrit ainsi:

Le talc, silicate de magnésie anhydre, est la pierre philosophale fixée au blanc. Les alchimistes ont mis de tout temps en oeuvre leur savoir pour en extraire une huile à laquelle ils attribuaient toutes sortes de vertus, mais sans pouvoir y parvenir; la prétendue huile de talc n'est donc en définitif que l'elixir des philosophes hermétiques. Réduit en poudre très fine, il a été longtemps employé comme cosmétique(177).

En 1633, Tristan a trente-deux ans, il n'est plus jeune: comme à l'époque de Dante et de Villon, la trentaine marquait encore la fin de la jeunesse, Pas question alors de le conserver jeune. Le poème doit être de bien des années antérieur à cette date. Ajoutons que selon le Page

Page/

Tristan a aimé avant son élève. Et l'on voit la genèse du sonnet. Tristan est amoureux de la belle Anglaise, qui ne semble pas pour l'instant partager son sentiment. En même temps, il espère encore le retour de son "philosophe". Les deux idées qui le préoccupent se fondent pour donner naissance à la Prière à son cher Timante.

* *
*

Evadé du château, et poursuivi par une famille puissante, Tristan ne pouvait songer à rester en Angleterre. En revanche, il se croyait encore recherché en France. On comprend donc que, comme il nous le dit, il se soit laissé emmener au nord par Cerston, qui devait "me conduire par l'Ecosse et me faire sauver en son pays"(178). Munis d'une lettre de la confidente de la maîtresse perdue, et de quelque argent qu'elle avait pu leur passer, le Français et l'Irlandais se dirigèrent ensemble vers la capitale écossaise:

Je ne me proposay plus que d'entrer dans cette superbe ville d'Edimbourg, dont on m'avoit dit autrefois tant de merveilles, et qui devoit pour lors estre mon azile. Je ne vous diray point quelles montagnes je franchis ni quels ruisseaux je passay, avant que de voir cette ville Capitale de l'Ecosse: il suffira que je vous die que je l'apperceue enfin sur un haut, et que je vis aussi sur un rocher cet inexpugnable chasteau des Pucelles, dont il est tant parlé dans les Romans(179).

Une fois y arrivés, ils allèrent présenter leur lettre à la tante de la confidente, qui après avoir entendu leur histoire, les abrita chez elle.

elle./

Il y a, certes, dans le Page, de quoi faire douter un peu au premier abord de la réalité de ce séjour à Edimbourg. Il s'agit d'un passage où Tristan donne à son hôtesse les raisons de sa fuite:

J'essayay de la contenter là dessus, et luy fis entendre clairement à la faveur de mon Irlandois, dont elle scavoit fort bien la langue, comme j'avois esté envié par l'Escuyer, quels procedez j'avois eu avec luy, et de quels stratagèmes il s'estoit servy pour me perdre(180).

Qu'il ait en effet dit cela ou autre chose, ce n'a aucune importance. Ce qui nous intéresse, c'est la suggestion que Tristan ait parlé à son hôtesse par le truchement de l'Irlandais, c'est-à-dire que l'Irlandais et l'Ecossoise se soient parlé en gaélique. On pourrait en déduire que Tristan crût que la langue de la Basse-Ecosse était le gaélique et non l'anglais: d'où la conclusion qu'il n'y avait jamais mis le pied. A moins, évidemment, que l'hôtesse ne fût bilingue; mais il n'était pas moins improbable qu'un habitant d'Edimbourg parlât le gaélique en 1616 qu'il ne l'est aujourd'hui(181).

Cela semblerait fournir un argument de plus en faveur de la thèse de M. Rousseau, qui ne veut à aucun prix admettre la présence de Tristan en Grande-Bretagne en 1616. Seulement, il ressortirait de cette thèse même, qui explique la "précision beaucoup plus grande des épisodes d'Ecosse" par les connaissances que se fera notre poète parmi les Ecossois de Poitiers, que Tristan a dû savoir fort bien qu'on ne parlait pas normalement le gaélique à

à/

Edimbourg. Il a donc en tout cas écrit le passage en question en connaissance de cause. D'ailleurs, sa remarque aurait-elle eu un sens si Tristan avait effectivement l'illusion que nous venons de lui prêter? Il faudrait y voir plutôt une parenthèse, une chose qui l'a frappé. L'Edimbourgeoise aurait pu après tout être originaire de la Haute-Ecosse.

L'on se sera en outre aperçu que Tristan sait que la ville d'Edimbourg est située "sur un haut"(182). Cela, il aurait pu le savoir par intermédiaire. Mais nous avons relevé un détail autrement précis. Quand Tristan et son serviteur s'appêtent à quitter l'Ecosse, l'Irlandais prend certaines dispositions:

Il changea ses Jacobus aussi bien que moy, en quelque marchandise qui nous estoit propre en ce voyage, et en d'autre monnoye qui ne nous estoit pas defendue d'emporter(183).

Or, le Jacobus était une pièce de monnaie anglaise, qui entra en circulation avec l'avènement de Jacques Ier en 1603. Néanmoins, nous avons pu savoir que vers 1616 cette pièce circulait bien en Ecosse aussi, et que son exportation était effectivement interdite(184)! Il serait inconcevable que Tristan, qui a écrit son Page à presque trente ans de distance des événements qu'il prétend décrire, ait su un tel détail sans avoir réellement été en Ecosse.

Puisqu'à Edimbourg il avait une frontière entre lui et ses ennemis, pourquoi a-t-il si vite quitté le pays? Ce doit être que même à Edimbourg il ne se sentait pas en

en/

sûreté. Son hôtesse lui avait fait savoir qu'"il n'estoit pas à propos pour ma seureté que je sortisse de sa maison, ni mesme que j'y fusse veu de ses voisines"(185). Et une prétendue lettre de la confidente à Tristan, quoique certainement fictive - il eût été étonnant que l'auteur l'ait conservée jusqu'en 1643, ou qu'il se soit souvenu alors du texte - peut très bien être basée sur des faits réels:

Vous estes l'innocente cause de tant de maux, qu'il n'y auroit point d'assez grands supplices pour vous, si vous en estiez tant soit peu coupable. L'empoisonnement qu'on vous suppose va mettre en trouble une partie des grandes maisons d'Angleterre; et de la façon que le feu s'allume ici, l'on peut juger que sa violence ira bien loin...Vous gardez bien d'estre pris, car aucun effort humain ne seroit capable de vous sauver(186).

On était en 1616, l'Ecosse et l'Angleterre étaient depuis peu sous la même couronne, et les puissants ennemis de Tristan auraient peut-être pu le menacer jusqu'en Ecosse même.

Le mieux était donc de quitter l'île le plus vite possible. Nous avons vu que Tristan avait eu d'abord l'idée de se réfugier en Irlande avec son serviteur. Mais pour trouver un bateau à cette destination, il aurait probablement fallu traverser l'Ecosse de l'est à l'ouest; tandis qu'à Leith même, on trouva "un certain vaisseau marchand qui s'alloit charger de poisson sec à la côte de Norvège"(187), et qui pouvait prendre deux passagers. Ce fut là-dedans qu'après un séjour de quelques jours seulement, Tristan quitta l'Ecosse.

l'Ecosse./

La traversée fut plus effrayante encore que celle qu'il avait faite sur la Manche:

Je ne m'amuseray point à vous dire...de quels dangers nous eschappasmes en doublant les Orcades par un vent facheux qui nous portoit sur des barres de sable et sur des roches(188).

Mais Tristan se retrouva enfin sain et sauf en Norvège. Il ne donne que très peu de détails sur son séjour dans ce pays, si bien que Koerting ne veut pas l'accepter comme vrai: "Diese Reise...wird nur flüchtig erzählt...und ist daher offenbar Fiktion"(189). Le critère nous semble assez curieux: car si Tristan avait en effet voulu ajouter au Page un simple récit romanesque - bien que l'on ne voie pas trop quel intérêt romanesque un pays scandinave aurait pu avoir pour les Français du XVIIe siècle - n'aurait-il pas justement donné bien plus de détails sur son séjour imaginé?

Ce fut d'ailleurs pendant ce séjour en Norvège que Tristan fit la connaissance de quelqu'un qui nous est resté inconnu, mais qui semble avoir joué un rôle important dans sa vie bien des années plus tard. Il s'agissait d'un jeune soldat écossais, "un Seigneur des principaux de sa Province"(190), qui était arrivé en Norvège à bout de moyens, après s'être sauvé d'une défaite militaire au Danemark. Tristan lui porta secours. Mais c'est la suite de cet épisode qui nous intéresse surtout:

Mais si je luy fis quelque faveur par bonté de cœur, ou par vanité, elle n'a pas esté perdue, et bien que j'aye esté treize ou quatorze ans sans le revoir, il n'a point oublié ce bon office, et s'en est voulu

voulu/

revancher prodigalement(191).

Tristan a donc rencontré le seigneur écossais une seconde fois. L'expression "j'aye esté treize ou quatorze ans sans le revoir" est plutôt ambiguë, on ne sait si pour dater la seconde rencontre il faut compter à partir de 1616, date de la première rencontre, ou décompter à partir de 1643, date du Page disgracié. Mais dans l'un et l'autre cas, nous arrivons à la période 1629-1631 - d'où une conclusion intéressante. Cet Ecossais qu'il a rencontré en Norvège pendant son premier exil, Tristan le retrouvera peut-être en Lorraine, plus probablement à Bruxelles pendant le second; et l'Ecossais lui rendra son service, "prodigalement". Nous ignorons le nom du seigneur écossais, et la nature de sa "revanche". On les saura le jour où l'on tombera, sans doute par hasard, sur la mention d'un noble écossais, soldat au Danemark en 1616, et jouissant d'une certaine influence aux Pays-Bas vers 1630.

Tristan ne voulait pas rester trop longtemps en Norvège. Ayant augmenté ses faibles ressources d'argent par les quelques marchandages dont nous avons déjà parlé, il se décida enfin, malgré les dangers apparents du projet, à retourner en Angleterre, où il espérait toujours retrouver son "philosophe". Aussi quitta-t-il son Irlandais, qui tenait à rentrer dans son pays, fit la traversée jusqu'à Plymouth, et de là regagna Londres. Il n'y resta pas longtemps: car il faillit être reconnu par un officier de la maison de sa "belle escoliere", et se rendant soudain

soudain/

compte de la témérité de son entreprise, il se précipita vers Douvres, et de là passa à Calais. L'Angleterre lui était devenue plus dangereuse que la France d'où il s'était enfui quelques semaines seulement auparavant.

* *
*

De Calais, Tristan alla à Dieppe, dans l'espoir d'y avoir des nouvelles du "philosophe". Il n'en trouva pas, et ce fut ~~avec~~ la mort dans l'âme qu'il prit à cheval le chemin de Paris. On ne sait quels étaient ses projets: il dit avoir conçu l'idée de pousser jusqu'en Italie; mais il aurait fallu pour cela traverser toute la France, et ses ressources d'argent s'amointrissaient(192).

Nous passons sous silence le récit des diverses rencontres qu'il prétend avoir faites en route: ces épisodes sont purement anecdotiques, et probablement fictifs. Relevons toutefois dans cette série picaresque l'incident où Tristan reçoit l'hospitalité d'un monastère dont les moines sont fort impressionnés par sa façon de parler "avec chaleur de l'excellence des Poètes Anciens et Modernes" (193), et l'invitent à écrire "un sonnet sur un sujet de devotion"(194) - sonnet qui lui vaut "une bourse d'environ cent francs"(195). Si Tristan avait en fait commencé déjà à faire des vers, notre datation du sonnet A son cher Timante devient plus probable encore.

encore./

Tristan espérait retrouver à Paris des parents jouissant d'une certaine influence et capables de le faire réhabiliter. Il avait cependant un parent plus proche :

Le hasard, à qui je me laissois conduire en me promenant, me mena dans un bourg dont mon oncle maternel estoit seigneur(196).

Ce seigneur était Jacques le Morhier, fils de Denise de Saint-Prest, l'aïeule de Tristan(197). Son neveu prit le parti d'aller lui demander secours. Il fut mal reçu, peut-être, comme il le prétend, à cause de l'avarice de son oncle, plus probablement parce que celui-ci ne pouvait qu'être soupçonneux d'un jeune homme, sans doute en assez triste état, qu'il voyait pour la première fois, qui se présentait comme un parent, et qui réclamait son aide sans s'expliquer clairement :

Je me proposay de luy faire des relations de ma fortune à ma fantaisie et de choses qui n'approchoient point de celles qui m'estoient arrivées(198).

Toujours est-il que son oncle, "plein de défiances et de soupçons"(199), se débarrassa de lui le plus vite possible, en lui donnant un cheval et "quelque argent, qui ne fut pas en grande quantité"(200). Et Tristan de reprendre le chemin de Paris.

C'est probablement le souvenir de cet accueil tiède qu'évoque le poète dans une des strophes de la pièce A son bon Ange :

...Tu ne m'abandonnois pas
Et prenant garde à tous mes pas,
A toute heure ta diligence

diligence/

En mille dangers apparens
Supléoit à la négligence
 Que pouvoient avoir mes Parens(201).

En vérité, l'ange gardien du jeune poète veillait sur ses pas: Tristan allait bientôt connaître un accueil plus chaleureux.

Mais d'abord, il devait y avoir une nouvelle péripétie. Arrivé à Paris, Tristan alla se loger dans le Quartier latin, "pour estre moins decouvert à tous ceux de ma connoissance"(202). Il se trouva que son hôte avait "une fille agreable, mais beaucoup plus adroite et fine"(203); et Tristan ne tarda pas à nouer avec elle une intrigue. Le souvenir de l'Anglaise s'était bientôt estompé:

Die Gestalt der belle Angloyse ist dem Gedächtnis des jugendlichen Abenteurers ganz entschwunden. Nur einmal noch wird ihr Name genannt; der Page geht andere Liebschaften an, obschon dieselben meist nur flüchtiger und grobartiger Art sind(204).

Faut-il s'en étonner? Le premier amour de Tristan avait été bien romanesque, bien courtois. Le jeune homme avait d'ailleurs compris que la première règle de l'amour courtois, c'est que cet amour n'est pas pour les vulgaires:

La condition et les vertus de cette nouvelle maistresse estoient de trop mauvais fondemens pour asseoir un grand edifice(205).

Si bien que lorsque le père découvrit l'affaire, et que Tristan l'entendit dire "que j'espouserois sur-le-champ sa fille, ou qu'il me feroit souffler dans un pistolet qu'il tenoit en sa main"(206), il n'hésita pas à prendre la résolution d'"aller disner bien loin de là"(207).

là" (207)./

Il quitta donc Paris par la porte d'Orléans, et conçut cette fois-ci l'idée d'aller vers les Pyrénées, avec l'arrière-pensée, selon la Clef, de "passer de là en Castille à la Cour du Roy Catholique, où estoit le Connestable Jean de Velasque son parent" (208). Quoi qu'il en soit, un long voyage était évidemment impossible à réaliser: il n'était pas allé plus loin que Poitiers qu'il trouva son argent épuisé.

C'était à désespérer. Et puis soudain il trouva une entrée à la maison de Nicolas de Sainte-Marthe, neveu du poète Scévole qui avait été l'ami de Ronsard. Les circonstances de cette entrée, telles que Tristan les décrit, paraissent plutôt romanesques. Il se serait lié avec "une fille qui gouvernoit tout dans une grande maison, et...qui avoit des amourettes et...ne savoit pas escrire" (209); et il se serait installé chez elle pour rédiger sa correspondance. Elle n'aurait cependant pas osé l'y cacher trop longtemps, et lui aurait trouvé une place chez Nicolas par l'intermédiaire d'une "demoiselle de ses voisines" dont celui-là était alors épris:

C'estoit une femme mariée et très honneste, et qui ne laissoit pas pour cela d'avoir un galant homme pour serviteur, qui lui rendoit tous les jours de grands soins et de grandes marques d'une secrette amour, mais avec de si grands respects que la plus scrupuleuse chasteté n'en pouvoit pas estre offensée. Celui-ci n'eut pas plutost ouï parler de moy qu'il s'offrit à me recevoir chez luy et à me traiter favorablement, ne pouvant trouver une meilleure occasion pour pouvoir faire savoir souvent de ses nouvelles à cette maistresse que de

de/

prendre un garçon qui en estoit connu et qui avoit beaucoup d'entrée chez elle(210).

Il y a peut-être un élément de vérité dans cette histoire. Mais comme l'a dit M. Rousseau,

Peut-être le concours de circonstances, qui lui aurait ouvert la maison de Nicolas de Sainte-Marthe, n'était-il pas nécessaire pour qu'il fût accueilli avec sympathie dans cette hospitalière demeure(211).

M. Rousseau a découvert en effet que la famille de Tristan avait à Poitiers des parents éloignés et des amis connus des Sainte-Marthe. Par conséquent, il est possible que Tristan soit simplement allé réclamer leur secours, et qu'ils lui aient trouvé la place.

Toujours est-il que Tristan se vit tout d'un coup domestique de Nicolas de Sainte-Marthe. Son maître, lettré comme toute sa famille, et poète même, à ses heures, reconnut bientôt les dons du jeune homme:

Sitost que je fus chez luy et qu'il se fut aperceu que j'avois quelques brillans d'esprit et quelque inclination à la Poésie, il me fit faire une clef pour entrer quand bon me sembleroit dans un cabinet de beaux Livres; il me donnoit presque tous les jours quelque Epigramme latine à traduire ou quelque Sonnet de Petrarque à tourner, et luy-mesme me montroit parfois quelque'une de ses compositions, qui n'estoient pas à mon avis bien escrites et d'un genie qui fust heureux, encore qu'il fust d'une race toute pleine de beaux esprits et de grands poëtes(212).

Tristan passa ainsi plusieurs mois. Mais soudain il tomba malade "d'une fièvre quarte"(213); et sa convalescence enfin venue, Nicolas l'envoya à son oncle Scévole, à Loudun.

* *
*

Au cours donc de l'année 1617, Tristan alla se présenter à Scévole de Sainte-Marthe. Le vieillard touchait à la fin de sa longue carrière: s'il n'avait pas "plus de cent ans"(214) comme le prétend Tristan, il en avait au moins quatre-vingt-trois. Le XVII^e siècle n'était pas tout à fait mort; il est intéressant de se rappeler qu'à l'heure où Malherbe triomphait, et où la génération de 1620 s'appropriait à prendre son essor, des hommes comme Scévole ou d'Aubigné vivaient encore.

Le jeune homme passionné de lecture plut à Scévole, qui, comme son neveu, en fit beaucoup plus un élève qu'un domestique:

Je me vis installé chez ce célèbre personnage, à qui je ne rendois autre service que celui de lire devant lui deux ou trois heures tous les jours. Tantost c'estoit quelque chose de l'histoire ou de la poésie des Anciens; tantost nous revisitions ses propres ouvrages latins et françois... J'eus le soin de sa bibliothèque, et sans mentir, cela servit beaucoup à mon avancement aux lettres. Je passois les jours et les nuits sur ses livres... (215).

Insistons là-dessus. Tristan, pas plus que les autres poètes dits libertins, ne manquait d'une formation littéraire considérable. A la Cour, il avait copieusement lu, et il s'était intéressé à la poésie nouvelle. En Angleterre, il avait su débiter à son élève Virgile, Homère, d'Urfé, l'Arioste, le Tasse. Il parlait l'italien et l'espagnol, et un peu l'anglais. Lui restait a systé-

systé-/

matiser ses connaissances, et à accepter une discipline de travail; son destin le mena en Poitou, où les Sainte-Marthe s'en occupèrent.

Un poète débutant chez un auteur établi et célèbre - la situation paraîtrait propice pour entamer une étude de l'influence de celui-ci sur celui-là. Dans le cas présent, pourtant, une telle enquête n'aurait pas beaucoup de sens. Le professeur A.J. Farmer a pu démontrer qu'en fait Scévole n'a presque rien écrit d'original, et que tout son oeuvre n'est qu'un décalque de ses auteurs préférés parmi les Anciens, les néo-latins, les hommes de la Pléiade, et, très peu, les Italiens(216): si bien qu'en parcourant les poésies de Scévole, Tristan n'aurait fait que lire à seconde main des auteurs qui, à l'exception des néo-latins, figuraient dans les lectures de tout homme cultivé.

En tant que poète, Scévole n'a donc guère pu exercer sur Tristan une influence réelle. Mais n'oublions pas qu'il faisait aussi à son élève, en quelque sorte, des cours d'histoire littéraire - et ici, une influence a très bien pu s'exercer. On sait par exemple l'admiration que Scévole, partisan et ami autrefois des hommes de la Pléiade, conservait néanmoins pour Desportes:

Primus inter Petri Ronsardi nobiliores aemulos
 mediam quandam ingressus viam, novum in Gallia
 scribendi genus instituit. Quantam enim abhorrebat
 a rudi et inculto majorum seculo, tantum sibi
 temperabat a Graecorum fabulis et peregrinis id
 genus ornamentis, quae Ronsardus ipse immortalis
 sua cum laude in Galliam inuxerat. Eaque porro
 styli simplicitas, cum eximio lepore semper

semper/

conjuncta, non Gallicae modo nobilitati et illustribus aulae feminis, verum et eruditissimis hominibus ita placuit, ut... principem ei locum inter Gallicos poetas, qui de Amore scripserant, non iniquo judicio detulerint(217).

Or, nous verrons justement plus tard comment dans ses poésies amoureuses Tristan délaisse parfois ses modèles favoris, Théophile, Marino, et dans un degré moindre Malherbe, pour faire des pièces qui rappellent plutôt par leur tonalité un style antérieur, le style de la Cour des derniers Valois. Il est possible que son séjour à Loudun, et l'orientation qu'a dû donner à ses lectures la bibliothèque de Scévole, y aient été pour quelque chose.

L'influence de Scévole en tant que critique a pu s'exercer en d'autres sens aussi. Le vieillard avait toujours gardé le mépris qu'affichait la Pléiade naissante pour les "vulgaires", il avait toujours cru que la poésie n'était destinée qu'à un petit cercle d'érudits capables de la comprendre. Aucun doute là-dessus: cette doctrine, il l'avait exposée en des termes très précis, dans la préface de ses Poésies françaises de 1578:

Ayant employé quelques heures à l'exercice de la poésie, j'ai toujours été plus studieux de la Latine que de la Française, trouvant meilleur de soumettre mes écrits à la censure de ceux que la connaissance des lettres a rendus capables de bien juger, qu'à l'audacieuse licence des plus ignorants d'entre le peuple, qui pensent avoir droit du jugement sur tout ce qu'ils trouvent écrit en leur Vulgaire(218).

Quand Tristan commença à faire paraître ses oeuvres, l'époque n'était plus où l'on pouvait faire des affirmations si hardies, les poètes étaient redescendus dans la place

place/

publique. Néanmoins, nous remarquerons à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Tristan une certaine fierté, un certain dédain de l'opinion des autres, qui pourraient fort bien être dûs en partie, sans qu'on oublie l'influence de Théophile, aux leçons de Scévole.

La volonté d'indépendance de Tristan doit beaucoup cependant aux libertins. Mais il y a un aspect de son oeuvre par où il se détache très nettement de ceux-ci. A l'encontre de Théophile, de Saint-Amant, de Boisrobert, on ne connaît pas de Tristan - à une exception possible près - de poésies obscènes. De la sensualité, il y en a, et beaucoup, chez notre poète; mais toujours voilée, entrevue, jamais développée. Ne pourrait-on pas y soupçonner encore un peu l'influence de Scévole, dont les poésies amoureuses se distinguent de celles de ses modèles par leur modération, et qui s'était même permis de critiquer son idole Ronsard pour ce que celui-ci avait de trop libre dans l'épanchement de ses amours, interdisant aux jeunes épouses de

...lire les vers que ce divin Ronsard
Ecrit quand il luy plaist d'un style si mignard,
Ou ces baisers friands qu'encor depuis n'aguere
Le biendisant Belleau nous a mis en lumiere(219).

Tristan n'a rien de la morale bourgeoise d'un Scévole, et les raisons pour lesquelles il manie si discrètement les sujets érotiques doivent être d'un autre ordre, d'un ordre esthétique. Mais peut-être a-t-il au moins retenu des leçons de Scévole la notion que l'érotisme perd vite son

son/

effet s'il est trop utilisé comme procédé...

Néanmoins, le séjour à Loudun compte surtout dans la vie de Tristan parce que c'est là qu'il trouva enfin sa vocation de poète. Avant, il ne s'était intéressé à la poésie qu'en amateur, en dilettante. Mais à Loudun, tout le monde faisait des vers, Tristan s'y mêla, et le jour vint enfin, alors qu'il parcourait des oeuvres de "deux des enfans de mon Maistre", le jour où il décida que ce serait par la poésie qu'il essaierait de s'imposer dans la vie:

Je trouvay dans un grand livre manuscrit beaucoup de lettres et de poésies de leur façon, et cela me fit naistre l'envie de les pouvoir esgaler en quelque sorte, et des lors je m'attachay sur cette montagne sacrée dont les fleurs sont si fort aimables, mais qui rapportent si peu de fruit(220).

Le choix était fait.

Tristan se dit avoir passé à Loudun quinze ou seize mois: il y était donc jusque dans la première partie de 1619. Puis il décida brusquement de fabriquer un prétexte pour s'en aller; à cause, s'il faut l'en croire, d'un "depit amoureux"(221). Koerting a trouvé de son départ une explication moins charitable:

Hochstrebender Ehrgeiz erfüllt seine Brust, vor allem die Meinung, eine ausserordentliche Dichtergabe zu besitzen, und so benützt er eigennützig seine verschiedenen Ämter eines Sekretärs, Erziehers, Gesellschafters nur als Sprungbett zu höherem(222).

Mais il n'en était rien, car Tristan quitta Loudun sans avoir la certitude de trouver une meilleure place ailleurs.

ailleurs./

Nous croyons plutôt que Tristan commençait à trouver l'atmosphère de Loudun un peu étouffante. Bernardin estime que Scévole était, pour employer la terminologie moderne, un catholique libéral:

La piété sincère de Scévole de Sainte-Marthe n'avait rien du rigorisme; il ne craignait point la malice, et, survivant du XVII^e siècle, ne s'effarouchait pas d'un peu de gauloiserie; il abordait donc dans la conversation tous les sujets, et son grand âge et son heureuse mémoire lui permettaient de nourrir ses paroles de souvenirs souvent curieux et pleins d'intérêt(223).

Mais pour accepter cette image de Scévole, il faudrait fermer les yeux à ^{toutes les preuves.} ~~toute l'évidence~~. Nous avons déjà dit que toute gauloiserie est absente de son oeuvre. Et sa piété n'était nullement jointe à une tolérance des opinions des autres. Dans un de ses poèmes il s'attaque

Aux damnables erreurs des têtes insensées,
Qui, par un fou désir de vouloir tout savoir,
Aux humaines raisons se laissent décevoir... (224).

Mais il ne se bornait pas à s'acharner en vers contre ses adversaires idéologiques, comme le témoigne une page ^{révélatrice} ~~illuminante~~ de la Doctrine curieuse, où Garasse raconte une anecdote qu'il dit devoir à Rapin. Il advint un jour qu'un aîné s'insinua parmi les partisans de Ronsard, et commença à répandre ses idées dans le groupe. Seuls quatre hommes y résistèrent, dont Scévole, qui s'emporta contre l'athée dans une harangue In Menzantium. Jusque là, rien d'anormal; mais voyons la suite:

Et nous ne desistames point, disoit Rapin, iusques à ce que nous eusmes fait condamner cet infame par Arrest de la Cour à perdre la vie, comme il fit estant pendu & puis bruslé publiquement en la place de Greue(225).

Greue(225)./

Inutile donc de prétendre que la piété de Scévole "n'avait rien du rigorisme". Le conformisme qui a dû régner à Loudun n'était pas fait pour plaire à la longue à l'esprit indépendant de Tristan. Soudain, il n'en pouvait plus, malgré les avantages matériels que lui offrait la maison de Scévole, et il inventa une maladie de sa mère pour prendre son congé.

* *
*

Ainsi, Tristan se retrouva seul à nouveau sur les chemins de France. Il portait des "lettres de faveur pour un illustre magistrat qui faisoit son séjour alors auprès d'un grand prince, dans une ville où je me proposois de passer"(226). On aimerait pouvoir identifier ce magistrat, qui fut pour Tristan le moyen de trouver un nouveau maître:

C'estoit un des plus galands hommes de nostre Aage ...Jamais je ne vis un homme mieux fait, ny mieux né; c'estoit le veritable amy des Muses, et de tous ceux qui font profession de l'excellence des Arts. Il me receut avec grande joie, reconnut libéralement quelques vers que je fis pour luy, me donna d'abord son estime avec sa table et prit le soin de me trouver une condition fort avantageuse, qui fut une place de secretaire d'un grand seigneur de ses particuliers amis. Ce nouveau maistre estoit un homme de qualité, qui estoit riche de cinquante ou soixante mille livres de rente...Il m'emmena dans son carrosse en une de ses maisons de campagne la plus agreable pour l'assiette et la structure que l'on puisse imaginer(227).

Dietrich suggère que ce bienfaiteur a pu être le futur chancelier Pierre Séguier(228). Nous pouvons au moins connaître, grâce à la Clef, le nouveau maître de Tristan.

Tristan./

Ce fut Emmanuel Philibert des Prés de Montpezat, dit de Savoie, marquis de Villars, qui emmena le jeune poète dans son château du Grand Pressigny, dans le département actuel de l'Indre-et-Loire(229).

Le récit du séjour de Tristan chez Villars remplit dix-huit chapitres du Page disgracié. Cependant, nous en savons fort peu. Ce n'est qu'une longue série d'anecdotes plus ou moins grivoises, qu'on hésiterait à accepter pour vraies; surtout quand on se rappelle que Tristan avait l'habitude de raconter à son maître des anecdotes du même genre que celles qu'il prétend avoir vécues, puisées dans ses lectures:

Bien souvent, je luy contois quelque aventure nouvelle que j'avois apprise; d'autres fois, c'estoit une vieille histoire renouvelée que j'avois prise ou dans le Decameron de Boccace, ou dans Straparole, Pogge Florentin, le Faggiolo, les Serées de Bouchet, et autres auteurs qui se sont voulu charitablement appliquer à guerir la melancholie(230).

On se doute bien que les limites s'estompent parfois dans le Page entre le réel et les souvenirs de lecture. Il y aurait même une petite étude à faire, nous semble-t-il, sur l'imitation des Italiens dans cette partie du livre; mais nous la laissons à quelqu'un de mieux qualifié que nous.

Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, à part le menu fait que Tristan semble avoir déplu à la femme de son maître(231), c'est qu'au courant de l'an 1620 Villars emmena Tristan avec lui à Bordeaux, où il avait à discuter

discuter/

de politique:

Un grand Prince, duquel il avoit l'honneur d'estre allié, le conjura de le venir trouver promptement dans une superbe ville où l'on ne traitoit pas de petites affaires(232).

Bernardin a pu expliquer le but de cette conférence.

Lorsque l'année précédente la Reine-Mère s'était évadée du château de Blois, et avait levé une armée, Villars l'avait soutenue, mais son frère utérin, le duc de Mayenne, ce "grand Prince" dont parle Tristan, était resté fidèle au roi. Mais depuis, Mayenne s'était brouillé avec Luynes, et songeait à changer de parti. En l'occurrence, cette décision n'avait pas beaucoup d'importance: il y eut une expédition militaire, mais elle aboutit à un échec, et Mayenne fit sa soumission peu de temps après Marie elle-même, le 6 septembre de cette même année(233).

A Bordeaux, Tristan, qui n'avait naturellement rien à voir avec ces considérations de haute politique, profita de ses loisirs pour pénétrer dans les milieux estudiantins; d'où une nouvelle série d'anecdotes sans importance pour nous. Mais tout d'un coup il se trouva entraîné quand même dans la politique:

Un seigneur de la Cour écrivoit (à Mayenne)...qu'il devoit se fier à la parole d'un grand, qui pouvoit beaucoup, et qui l'avoit abusé déjà par de pareilles promesses; mon maistre assura le prince qu'il avoit un jeune secretaire capable d'escrire quelque chose de joli sur cette matiere et qui repondroit à ses sentimens(234).

Et Tristan de tourner les vers suivants - ou d'autres de la sorte, peu importe - à la destination, vraisemblablement,

vraisemblablement, /

de Luynes:

Celuy n'est gueres bon Nocher
 Qui, contre le mesme rocher,
 Vient à faire un second naufrage;
 Et des mains d'Euphorbe eschapé,
 Je ne pourrois passer pour sage,
 S'il m'avoit par deux fois trompé(235).

Les vers plurent tant à Mayenne qu'il demanda à son frère de lui passer le jeune secrétaire, qu'il employa désormais pour faire les lettres et les vers dont il avait besoin.

"Il ne m'arriva rien au service de ce prince, écrit Tristan, qui soit digne d'estre escrit"(236). Et les épisodes romanesques recommencent. Nous pouvons cependant en mentionner un, peut-être vrai: Tristan se dit s'être battu en duel à Bordeaux, pour avoir soutenu dans une discussion la suprématie du Tasse sur Virgile. Il y aurait là de quoi nous faire douter du bon sens de Tristan, si ce n'était qu'il partageait en cela une opinion courante à l'époque et contre laquelle Boileau devait réagir en des vers restés célèbres. L'épisode est d'ailleurs à retenir en vue de ce que nous aurons à dire plus tard sur les sources de Tristan.

Le poète ne resta pas longtemps au service de Mayenne. Louis XIII vint à Bordeaux à la fin d'une campagne victorieuse, et Mayenne alla lui faire sa soumission. Tristan avait fait une ode - malheureusement disparue - sur la venue du roi, et Mayenne, qui l'avait vue, l'obligea à venir la présenter au souverain. Tristan, qui craignait d'être reconnu à la Cour, le fut - par le jeune marquis

marquis/

de Lumières, fils du défenseur de son père(237). Mais cette reconnaissance, loin d'entraîner pour Tristan la punition de son ancien forfait, lui valut son pardon prononcé par le roi:

Ce jeune et glorieux Heros que le Ciel destinoit à de si grandes choses...daigna bien me commander de luy reciter les choses qui m'estoient arrivées depuis qu'on me croyoit perdu...Le jeune monarque rassura mon esprit craintif avec des paroles dignes de sa rare bonté, me promit de me remettre auprès de mon premier maistre ou de me recevoir à son service, et donna sur l'heure un commandement pour me faire recevoir un effet de sa liberalité(238).

Grâce au Journal d'Héroard, Bernardin a pu dater exactement la rentrée en faveur de Tristan. Il fut réintégré à la Cour le mercredi 28 octobre 1620(239).

La date ~~se~~ concorde parfaitement avec la chronologie que nous avons dressée pour ces années de vagabondage; et cette chronologie, nous l'avons fondée sur le Page disgracié, qui, ici encore, ne nous trompe pas. Tristan se dit avoir été reconnu une seconde fois par un seigneur que le roi "honorait de sa bienveillance" et qui "croyoit que j'estois mort, n'ayant pas ouï parler de moy depuis trois ou quatre ans"(240). Le seigneur était vraisemblablement Luynes, car l'auteur précise qu'il était, par rapport à Mayenne, "un soleil auprès duquel toute sa splendeur estoit eclipsée" (241).

* *
*

Aussi Tristan revint-il, sa longue randonnée finie, à la Cour de Louis XIII, et retourna avec elle à Paris. Pourtant, le Page disgracié ne s'arrête pas là, il y a une sorte d'épilogue, dans lequel Tristan décrit les mois qui ont suivi son retour à la Cour, et qui eux-mêmes ne manquaient pas de péripéties. Le roi, on l'a vu, voulait rendre Tristan à son ancien maître le duc de Verneuil; mais une intrigue politique l'en empêcha:

Le dernier maistre que j'avois servy n'estoit pas en bonne intelligence avec un des principaux ministres de l'Etat, et celui-ci eut opinion que, s'il me laissoit approcher du Prince, je pourrois servir d'espion à l'autre, estant comme sa creature(242).

C'est probablement sous l'effet de cette déception, à laquelle s'ajoutait peut-être une déception d'ordre sentimental, que Tristan écrivit une lettre qui semble avoir échappé à l'attention de Bernardin, et qui est une des rares lettres du poète qui soient datées:

Toute la France ne se peut lasser de vous admirer, mais pour moy ie ne fais autre chose que vous plaindre, & de mesler secrettement des larmes aux ordinaires applaudissemens que vous exigez des Peuples. L'estime que ie fais de vostre merite, me donne beaucoup de pitié de vostre condition, qui n'a de la grandeur qu'en aparence, & des disgraces en effet. Je voudrois que vous fussiez veritablement, ce que vous ne faites que représenter, & que vous ne vous défissiez iamais des tiltres aduantageux que vous prenez quelquefois. Ie treuve qu'une Couronne sied bien sur vostre teste, & que vous auez si bonne grace à tenir vn Sceptre, que vous en deuriez tousiours porter. Mais vous auez receu trop d'auantages de la Nature, pour estre fauorisée de la Fortune. Cette Marastre de la Vertu, ne donne guere de ses prosperitez aux personnes, qui en sont dignes comme vous. Il paroist qu'elle craint de mesler ses biens qui sont estrangers, avec ceux qui vous sont propres; de peur qu'en les voyant ensemble on ne discerne trop bien les richesses qui sont temporelles, de celles qui ne sont point sous

sous/

sa puissance. Et i'aprehende fort que vous déniaient les faueurs dont vous estes digne, elle vous enuoye les mal-heurs que vous ne meritez pas. Au moins si vous estes capable de receuoir enfin de l'amour, vous qui en donnez à tout le monde; Souuenez vous bien de prendre garde au choix que vous ferez d'vn Amant, & de ne vous engager pas avec un esprit brutal ou stupide; de peur que vous ne portiez longtemps la peine de vostre mauuaise élection, & que vous ne vous repentiez trop tard, d'auoir mis vne chose si precieuse, entre les mains d'vne personne qui n'en connoisse pas la valeur(243).

Dans les Lettres meslees, cette lettre a pour titre: A une belle comédienne en l'année 1620, expressions de pitié de sa condition. Mais il est évident que c'est sa condition à lui qui a poussé Tristan à en chercher un reflet dans celle de l'actrice. La lettre est intéressante à plusieurs titres. Elle entre dans le cadre des événements que nous décrivons. Elle montre que Tristan, de retour à Paris, n'avait pas tardé à reprendre contact avec le milieu théâtral, qui l'avait tant attiré avant sa fuite. Et elle indique que le pessimisme foncier qui parcourt les oeuvres de Tristan ne commençait pas avec les tribulations de son âge mûr. A dix-neuf ans, l'univers lui paraissait déjà hostile.

Pourtant, le roi n'oubliait pas complètement le jeune page, et s'il ne le rendait pas au service de Verheuil, il lui donna au moins de quoi vivre:

Nonobstant ce fascheux obstacle, le prince ne laissa pas en ma faveur de donner cours à sa bonté naturelle et de me faire quelques gratifications, n'ayant pas trouvé lieu de me remettre avec mon premier maistre(244).

Et Bernardin a trouvé un reçu de la mais de Tristan lui-

lui- /

même et daté du 25 août 1621, qui indique qu'il était alors admis comme gentilhomme à la suite du roi (245).

A cette date, Tristan n'était plus à Paris. Le 28 avril, le roi avait quitté Fontainebleau pour aller faire la guerre aux protestants, qu'avait soulevés le rétablissement de la religion catholique en Béarn. Tristan était dans l'armée royale, et prit part aux sièges de Saint-Jean-d'Angély et de Clérac, où il servit avec son jeune frère Séverin sous Termes, destiné à y trouver la mort. Ensuite, ce fut le siège de Montauban, où Tristan tomba malade de la peste, et fut envoyé à Moissac pour guérir.

Pendant la campagne, il avait retrouvé François de Sainte-Marthe, fils de Scévole, et son ancien précepteur Claude du Pont. A-t-il rencontré en plus Théophile qui, ayant abjuré la foi protestante, était lui aussi dans l'armée royale? Les armées d'alors étaient si petites que la rencontre semblerait presque inévitable. Néanmoins, il n'en est pas parlé dans le Page, où Tristan n'aurait vraisemblablement pas manqué, le cas échéant, de faire figurer son ami une troisième fois - à moins, toujours, et ceci est assez probable, qu'il n'ait déjà renoué ses rapports avec Théophile à Paris, avant de partir avec l'armée. En tout cas, nous verrons que les rapports entre les deux poètes étaient certainement rétablis peu de temps après.

après./

La convalescence de Tristan fut difficile:

La dépense que je fis en ce peu de temps fut si grande qu'il fut besoin que je recourusse à de hautes puissances pour en sortir avec honneur(246).

Le long poème burlesque qu'on peut lire dans le dernier chapitre du Page fut envoyé dans ce but "au sage et généreux SS. qui gouvernoit alors les finances"(247), Raymond Phélipaux. Celui-ci apprécia le poème assez pour envoyer à Tristan mille francs, qui lui permirent de payer ses médecins et de rentrer à Paris. Et ce fut ainsi que dans la dernière partie de 1621, Tristan retourna à la capitale. Avec cet événement, le Page disgracié prend fin.

SECONDE PARTIE

- Le Poète Libertin -

(1621 - 1634)

CHAPITRE 1: PRISES DE POSITION (1621-1622)

Tristan n'avait pas à l'origine l'intention de terminer son autobiographie par son retour à Paris en 1621. Il a promis aux lecteurs de 1643 une suite au Page disgracié, qui devait décrire les péripéties de sa vie adulte:

Excusez les puerilitez d'une personne de cet aage, et me faites l'honneur de me preparer vostre attention, pour ce qui reste. Vous allez appercevoir un assemblage de beaucoup de choses plus agreables, et qui respondront mieux à vostre humeur. Vous allés entendre des aventures plus honnestes et plus ridicules dont la diversité peut soulager de différentes melancholies. Je vais vous rendre raison du degoust que j'ai pour toutes les professions du monde, et ce qui m'a fait prendre en haine beaucoup de diverses societez. C'est en ces deux volumes suivans que vous scaurez l'apprentissage que j'ay fait en la connoissance des hommes: et si j'ay quelque tort, ou quelque raison, de ne les vouloir hanter que rarement(248).

Nous croyons que Tristan a en effet commencé à rédiger cette suite du Page. C'est ce que suggère une remarque de l'éditeur de 1667:

L'Autheur a aussi laissé quelques fragmens d'un troisième volume qu'il se promettoit faire imprimer, et plusieurs beaux Vers que je m'efforceraï d'assembler, si le lecteur paroist satisfait de cet essay, que mes soins donnent à sa curiosité(249).

Plutôt que d'un fragment du Corimène, dont le manuscrit, s'il a jamais existé, a disparu également, il semblerait s'agir ici d'une continuation du Page. Tristan n'a donc jamais terminé ces "deux volumes suivans". Peut-être

Peut-être/

avait-il été découragé par l'échec de l'édition de 1642. Peut-être avait-il trouvé que les événements des années moins mouvementées qui ont suivi 1621 se prêtaient moins facilement à sa plume, et que par contre rappeler les circonstances de son second exil frisait l'indiscrétion. Toujours est-il qu'il abandonne ses biographes à partir de 1621.

Il les abandonne d'autant plus que, comme nous l'avons déjà indiqué au début de cette étude, il n'existe que très peu de documents contemporains ayant rapport au poète. La chose n'est guère surprenante, et pour une double raison. Tristan n'a pas laissé d'héritier direct, il n'y avait donc personne susceptible d'être poussé par la loyauté familiale à réunir les actes et les documents qui le concernaient. Et quand il mourut en 1655, l'étoile du classicisme paraissait déjà à l'horizon, une nouvelle époque s'ouvrait dans la littérature, et Tristan n'eut pas la chance de trouver une Mlle de Gournay pour défendre sa mémoire.

Heureusement, Bernardin a pu, après de longues et patientes recherches, nous révéler les grandes lignes de cette vie oubliée: et c'est surtout aux résultats de ses recherches que nous aurons désormais recours pour ce qui est de la biographie de Tristan. L'histoire littéraire a connu d'étranges trouvailles; mais nous ne nous attendons pas à ce qu'on retrouve un jour les fragments du troisième

troisième/

volume de l'autobiographie de notre poète, simples brouillons sans doute, qui ont selon toute vraisemblance été détruits peu de temps après 1668.

C'est donc en l'absence de documents autobiographiques que nous devons aborder un problème qui s'impose maintenant, et que Bernardin a négligé complètement: celui de savoir quelles ont été les premières orientations de Tristan dans les milieux intellectuels et littéraires de Paris où il entraît presque pour la première fois - car il n'avait guère eu le temps, pendant son court séjour dans la capitale l'année précédente, d'y nouer beaucoup de contacts.

Deux ou trois ans auparavant, à Loudun, Tristan avait trouvé sa vocation de poète. Mais de cette vocation, il manquait encore des preuves. Sans doute avait-il continué à faire des vers; mais il ne les prenait pas au sérieux, la preuve en est que, hormis ceux qui sont cités à titre de curiosité dans le Page, il ne les a pas conservés. Maintenant, il touchait à la vingtaine. On a vu des hommes se consacrer aux autres genres littéraires à tous les âges, et y réussir. Mais la muse de la poésie lyrique n'a pas la patience de ses soeurs. Tristan a dû se rendre compte que, s'il ne voulait pas rester dilettante toute sa vie, il fallait faire vite.

Seulement, il fallait aussi vivre. Pour illustre qu'eût été jadis la famille des l'Hermite, Tristan était fort pauvre. Et l'un après l'autre, ses protecteurs

protecteurs/

disparaissaient. Villars et Mayenne furent tués tous les deux pendant la campagne de 1621(250). Au mois de décembre, une fièvre emporta Luynes(251). Et l'année suivante, le jeune marquis de Humières devait périr au siège de Royan, en même temps que Séverin l'Hermite, frère de Tristan(252). Une ressource s'offrait, fournie par les circonstances politiques du temps. Richelieu n'était pas encore venu imposer l'unité à la France rebelle, l'aristocratie était divisée en factions, et en l'absence d'un journalisme la poésie, seule forme littéraire qui eût déjà une tradition, était presque l'unique moyen pour les chefs de parti de répondre aux attaques de leurs adversaires et de les attaquer à leur tour. Les poètes s'engageaient d'un côté ou d'un autre, selon les places disponibles, et nullement - l'exception serait Malherbe - selon les convictions politiques qu'ils ^{pouvaient} ~~passent~~ avoir.

Tristan s'était déjà engagé un peu dans cette voie, au moment de devenir secrétaire de Mayenne. Elle ne menait certes pas aux richesses et aux dignités dont les derniers Valois avaient parfois comblé leurs poètes. M. Adam fait remarquer qu'il circulait vers cette époque un poème sur la Pauvreté des poètes, qui déplorait l'indigence même des poètes les plus en vue(253); et l'on connaît le mot de Malleville que si Malherbe ne fût pas mort de maladie, il fût mort de faim(254) - exagération sans doute, mais qui laisse entrevoir une situation de fait assez inquiétante.

inquiétante./

Néanmoins, en se plongeant dans la polémique, on pouvait espérer survivre.

Survivre en tant que poète était pourtant plus difficile. M. Pierre Guerre a insisté avec justesse sur les effets profonds qu'eut sur la poésie la situation politique:

Jamais les poètes n'ont fait aussi corps avec la réalité, avec les remous et les nécessités de la société et de la fortune. Ils ont trop participé à leur temps, de gré ou de force, ils ont été trop engagés pour pouvoir créer dans une inspiration libre. Jamais la poésie n'a été à ce point dictée, quelquefois imposée aux poètes par leur époque, à ce point circonstancielle... Nous sommes loin de l'inspiration théocritienne ou des promenades à travers les arbres, des poètes de la Pléiade. Nous sommes dans une toute autre époque: la poésie subventionnée a vécu, elle est remplacée par la poésie commandée (255).

Il y aurait deux observations à faire sur ces remarques. D'abord, il ne faut pas donner à cette "inspiration libre" à laquelle on avait perdu le droit, une trop grande portée. A aucune époque, le poète qui a voulu vivre de sa poésie n'a pu se permettre le libre épanouissement de son inspiration au-delà des limites du goût collectif de son public éventuel. Au XVIIe siècle, le domaine où l'on pouvait puiser son inspiration s'était rétréci par rapport au XVIe, voilà tout. N'empêche que ce fût un rétrécissement considérable. D'autre part, le fait politique n'était pas le seul facteur qui jouât pour planter le poète fermement dans l'actualité: on doit tenir compte aussi du développement de la vie mondaine, dont nous aurons à parler plus tard. Il n'en reste pas moins vrai que

que/

l'engagement politique pouvait à lui seul mettre sur les dons créateurs d'un poète une lourde entrave.

A cette entrave, Tristan réussit par bonheur à échapper. Il trouva, vraisemblablement par l'intermédiaire de son parent le colonel d'Ornano, une place comme gentilhomme à la suite de Gaston, duc d'Anjou, frère du roi. Bernardin a pu dater d'une façon assez exacte l'entrée de notre poète dans la maison du futur duc d'Orléans: cet événement capital de la vie de Tristan eut lieu à la fin de 1621 même, ou au plus tard tout au début de 1622(256). Il allait avoir bien des occasions de regretter son choix de maître. Mais en 1622, Gaston n'avait que quatorze ans, il n'était pas encore prêt à se précipiter dans les conspirations qui devaient le rendre célèbre, et il n'avait pas besoin d'un polémiste. Tristan était loin de mener chez lui une existence aisée: en 1627 encore, il ne devait toucher que 600 livres de gages(257). Il avait néanmoins le loisir de travailler à sa guise, et de s'orienter parmi les divers courants poétiques de l'époque.

* * *

Tâche difficile que cette orientation! Car s'il y avait désaccord dans le domaine de la politique, il y en avait aussi dans celui de la poésie, et d'un ordre qui dépassait de loin les querelles factices des polémistes.

polémistes./

On sait la pléthore de termes qu'a trouvée la critique moderne pour désigner les courants poétiques de cette période: modernisme, baroquisme, maniérisme, préciosité, marinisme, gongorisme... Et dans sa thèse récente sur Tristan, Mme Minogues semble avoir voulu surtout saisir le sens de ces diverses tendances, et déterminer la position de notre poète dans le complexe qu'elles forment.

Il faut toutefois reconnaître d'emblée que tout cet appareil critique, c'est nous qui l'avons construit, à plusieurs siècles de distance. On peut être sûr que Tristan a vu la poésie de ses contemporains selon une optique très différente. Autant en ce qui concerne la littérature que dans les autres domaines de l'activité humaine, on ne conçoit pas aisément l'époque dans laquelle on vit comme faisant partie de l'ensemble des époques. L'homme tend à se situer, lui et son temps, en dehors de l'histoire. Bien plus que des tendances à longue durée et des notions abstraites, les hommes de 1622 ont dû voir dans le monde des lettres d'autres hommes, d'autres individus. Et c'est donc au niveau de l'individu que nous commencerons notre enquête sur la situation littéraire de Tristan au début de sa carrière poétique.

Qui étaient les hommes qu'on remarquait, dont on pouvait songer à suivre l'exemple, dans les milieux littéraires du Paris d'alors(258)? En premier lieu, Malherbe, nous répondent les historiens, avec une telle

telle/

insistance que nous pouvons y trouver notre point de départ. Faut-il dire encore de nos jours la nécessité de renoncer à l'interprétation lansonnienne de l'époque, où l'on voyait Malherbe régner en souverain sur le Parnasse, avec seuls quelques "attardés" ou "égarés" pour lui contester son autorité absolue? Interprétation qui conduisait chez certains historiens à une curieuse équivoque: Malherbe aurait renouvelé la poésie, et préparé l'avènement du classicisme - et pourtant la poésie de cette période qu'il aurait dominée serait sans intérêt. En dehors des Facultés, ce n'est que lentement qu'on commence à comprendre que le problème, pour les poètes des années 1620, ne se posait pas dans ces termes-là. Le choix pour Tristan n'était pas simplement de devenir le disciple servile de Malherbe, ou bien de s'égarer sur des chemins depuis longtemps délaissés par la Muse.

Il y a de longues années déjà, Faguet a vu, dans la poésie de cette période, à côté du courant malherbien, un autre courant ayant lui aussi des valeurs positives sorties d'une esthétique positive:

Il y a certainement, de 1615 à 1640, toute une école, ni très unie sans doute, ni très cohérente, très difficile à nommer d'un seul mot, mais qui est, d'une façon évidente, en état de réaction ou tout au moins d'insubordination vis-à-vis de Malherbe(259).

Néanmoins, il faut tenir bien compte de la parenthèse de Faguet sur le peu d'unité et de cohérence de cette "école", pour ne pas aboutir à une autre vue de ces années à peine

peine/

moins schématique que celle de Lanson. On s'est souvent complu à faire une simple opposition entre les malherbiens d'une part, partisans d'une poésie réglée, et de l'autre part, inspirés par Théophile, les indépendants, partisans d'une poésie spontanée, individuelle, mais qui trouvaient un exemple de cette spontanéité chez Ronsard, et qui étaient donc en ce sens partisans du Vendômois. Ainsi, on a pu écrire tout dernièrement encore, dans un livre qui prétend pourtant faire état des travaux les plus récents:

Malherbe...represented a conception of poetry which was technical and restrictive, while the defenders of the old style and of Ronsard held a position which was free, inspirational and extensive. The best known of this second group are Régnier, Théophile and Mlle de Gournay(260).

Il s'en suivrait de cette interprétation de la période, qu'il y ait eu pour Tristan un choix impérieux à faire entre deux esthétiques diamétralement opposées, représentées respectivement par une école Malherbe et par une école Théophile-Ronsard. Or, il n'y a rien de plus faux. Cette façon de voir les choses donne lieu à trois propositions: qu'il y ait une opposition formelle à faire entre Malherbe et Ronsard; qu'il y ait eu divergence complète entre Malherbe et Théophile; et que la poétique de Théophile fût à peu près celle de Ronsard. Aucune de ces trois propositions n'est admissible.

Nous devons à Racan les seules indications précises que nous possédions sur l'attitude de Malherbe vis-à-vis de Ronsard. Il nous déclare dans ses Mémoires que

que/

Malherbe "n'estimoit aucun des anciens poètes françois, qu'un peu Bertaut"(261). La condamnation d'ensemble atteint Ronsard. Mais on est en droit de se douter que les motifs de cette condamnation ne fussent d'ordre personnel au moins autant que d'ordre esthétique. Quand on veut s'ériger en pontife, il est parfois utile de se déclarer indépendant de tout prédécesseur. Ronsard lui-même n'avait pas fait autrement, en condamnant sans appel toute la poésie française antérieure à celle de la Pléiade, malgré sa dette envers le passé. Desportes, lui, n'avait pas osé aller si loin à l'égard de Ronsard; mais l'on sait qu'il trouva le moyen de s'absenter des funérailles du grand Vendômois.

Plus loin, Racan nous rapporte une boutade de Malherbe qui concerne Ronsard directement. Nous citons le passage en entier, parce que l'épisode est d'une importance extrême:

Il avoit... effacé plus de la moitié de son Ronsard et en cottoit à la marge les raisons. Un jour Yvandre, Racan, Colomby et autres de ses amis le feuillettoient sur sa table, et Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé: 'Pas plus que le reste', dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, et entre autres à Colomby, de luy dire que si l'on trouvoit ce livre après sa mort, on croiroit qu'il auroit trouvé bon ce qu'il n'auroit point effacé: sur quoy il luy dit qu'il disoit vray, et tout à l'heure il acheva d'effacer tout le reste(262).

Au premier abord, l'anecdote semble indiquer pour Ronsard un mépris complet. Il y a cependant des aspects de l'épisode qui nous donnent à réfléchir. Au début, Malherbe n'a pas tout effacé, le volume est simplement

simplement/

annoté. Mais plus de la moitié était déjà barré, nous dit Racan. Seulement, Brunot a montré que ce Ronsard n'était en aucun sens un livre de cours de la chapelle malherbienne, et qu'il s'agissait d'un livre de la bibliothèque du maître sur lequel les disciples étaient tombés par hasard(263). On l'a feuilleté, on y a vu beaucoup d'annotations, Longtemps après, Racan s'en souvient, et il écrit ce que nous venons de lire. Il serait naïf de chercher dans le "plus de la moitié" de Racan une exactitude mathématique. L'essentiel, c'est que Malherbe désapprouvait une partie de l'oeuvre de Ronsard. Soudain, on lui demande s'il en approuve donc le reste. L'admettre, ce serait avouer à ses élèves qu'il n'a pas lui-même tout inventé en matière de poésie. Et d'un geste théâtral, il efface tout.

Simple hypothèse, protestera-t-on. Mais il n'y a pas que des hypothèses. L'on sait l'attaque que Malherbe a menée contre Desportes: sincère, celle-là, car c'est justement du Commentaire sur Desportes que Brunot a pu dégager les bases mêmes de la "doctrine de Malherbe". Or, est-il besoin de dire que c'est à tort que les contemporains avaient vu dans Desportes l'héritier de Ronsard? Certes, Ronsard avait été obligé à un moment donné, à cause d'un virement de goût à la Cour, de verser dans la poésie italianisante où l'autre excellait. Mais c'est à contre-cœur que Ronsard frappe cette corde. Son idéal est encore le "souverain style", à mi-chemin entre les excès

excès/

de sa propre jeunesse, continués par Du Bartas, et le doux-coulant de Desportes. Malherbe, à en croire les manuels, aurait été le premier à réagir contre les négligences de Desportes. Mais Ronsard l'avait devancé, avec des vers que Brunot a remis au jour:

Desportes, corrige tes vers
Et les tourne mieux sur la presse,
Ou l'on dira que ta tristesse
T'a tourné le sens à l'envers.

Ménestrier, qui veut promptement
Avoir en nostre art quelque estime,
Pour bien fayre sonner ta ryme
Accorde mieux ton instrument(264).

Pour le XVIIe siècle naissant, le grand choix à faire avait été entre Malherbe et Desportes. Mais en 1622, la décision était déjà prise, et passée dans l'histoire. Depuis le début du siècle même, le nom de Desportes avait presque disparu des anthologies. Régnier, qui avait un instant voulu essayer sa verve satirique contre l'ancien ennemi de son oncle, était mort depuis 1613. Malherbe l'avait emporté, l'affaire était classée.

Nous pouvons donc très bien nous rallier à l'avis, à prime abord paradoxal, de Mme Winegarten, qui a soutenu récemment que l'oeuvre de Malherbe, loin d'être une réaction contre celui de Ronsard, marquait en fait une seconde apogée de la tradition de la Pléiade:

Malherbe's poetry, although it evidently differs in a number of ways from that of Ronsard, belongs to the tradition of the Pleiads: it is the second

second/

climax in that tradition. Significantly, it is to the part of Ronsard that is dead for the modern reader that Malherbe owes the most: to the official court poetry of the Mascarades, Combats et Cartels, and to the noble and serious ode. Malherbe's poetry is a selection of Ronsard's, pruned of its luxuriant overgrowths. He did nothing to renew poetic content or poetic inspiration, and it was only in doctrine that he took up a revolutionary attitude vis-à-vis the Pleiad. His conception of lyric poetry was the Graeco-Latin conception of it as understood by a humanism whose first enthusiasm had already waned. He stood with the Pleiad for the aim of acclimatizing in France the noble lyricism of antiquity as opposed to the minor poetry of fixed forms common in the Middle Ages or the narrative verse of Clément Marot. He believed with the Pleiad that such an aim could only be carried out by the imitation of classical antiquity. Differences from the Pleiad in method were really only differences of degree: the aim was identical for both Ronsard and Malherbe (265).

Malherbe négligeait ainsi le Ronsard que nous abordons le plus facilement aujourd'hui, celui qui avait chanté l'amour et la Nature. Mais ce chant n'était pas exclu par une réforme qui portait essentiellement sur la forme du poème. On remarque déjà un élargissement de la thématique malherbienne chez ses disciples chéris, Maynard et Racan. Si l'on suivait les règles de Malherbe versificateur, on n'était pas pour cela obligé de reprendre les thèmes de Malherbe poète. Nous insistons là-dessus: l'évolution de l'oeuvre de Tristan serait incompréhensible à moins qu'on ne s'en tienne compte.

Entre Ronsard et Malherbe donc, il n'y avait pas d'opposition foncière, et par conséquent il n'y avait pas pour Tristan de choix radical à faire. Il pouvait remarquer tout simplement une plus grande diversité de thèmes chez Ronsard; et une différence de degré dans le

le/

soin de la forme que tous les deux admettaient comme nécessaire - quelque ce soin aille croissant dans l'oeuvre de Ronsard.

Le cas de Théophile n'est pas moins révélateur. Si on a souvent voulu l'opposer à Malherbe en l'attachant à la fameuse "queue de Ronsard", c'est qu'on oublie que dans l'oeuvre de Théophile, comme dans celui de tous les poètes, dans celui de Malherbe même, il y a une évolution. La thèse de M. Adam a tout éclairci. De bonne heure, dès 1615 même, Théophile, qui a été jusqu'alors plus ou moins indifférent aux questions de forme, commence à respecter les règles qu'on dit de Malherbe (266). Pendant un temps, il s'essaie même au grand lyrisme officiel, et y obtient par moments de véritables réussites. Et quand il évolue, à nouveau, vers une poésie d'analyse, le changement de thème n'implique nullement un abandon de la forme (267). Théophile continue, autant qu'il lui est possible, et dans la mesure qui lui semble bonne, à respecter les exigences des malherbiens:

Je me contenterois d'imiter en mon art
La douceur de Malherbe... (268).

Tout ce qu'il pouvait reprocher à Malherbe, c'était un souci de la forme à son avis exagéré, au point de nuire au contenu du poème; cela, et les airs que Malherbe aimait se donner de dictateur du Parnasse. On voit comment le mot de Faguet, "insubordination", était bien choisi.

"Théophile...aimed at the destruction of Malherbe's

Malherbe's/

poetic content", déclare Mme Winegarten(269). Là, nous ne pouvons plus la suivre. Si Théophile traitait d'autres thèmes que son rival, ce n'était pas une raison pour vouloir que les thèmes de Malherbe n'existassent pas. "Malherbe a très bien fait..."(270).

Or, en ce sens que Malherbe doit beaucoup à la poésie officielle de Ronsard, et que Théophile accepte en gros les règles de Malherbe, on peut dire que Théophile a une dette envers Ronsard. Mais on ne peut certainement pas dire qu'il était un partisan de Ronsard contre Malherbe: ce serait dire qu'il préférerait le Ronsard des "luxuriant overgrowths" à celui du "souverain style"! Dans les vers que nous avons commencé à citer plus haut, Théophile fait l'éloge aussi bien de Ronsard que de Malherbe:

Je me contenterois d'imiter en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsard...

Mais ce mot d'ardeur n'implique pas une approbation totale de l'oeuvre du Vendômois; et surtout, il n'implique pas une approbation des restes de son premier pindarisme.

M. Adam l'a déjà dit, l'Élégie à M. du Fargis est le manifeste d'un modernisme plus avancé encore que celui des malherbiens. Malherbe admettait dans des conditions assez limitées l'emploi de l'appareil mythologique(271). Théophile n'en veut plus du tout de la "sotte antiquité". Envers ceux qu'on a appelés les "derniers fidèles de Ronsard" - "infidèles" serait un mot plus exact, car ils

ils/

l'imitaient en général dans ses aspects les plus archaïques - envers ces derniers ronsardisants, il est tout à fait hostile.

En fait, il a dû s'emporter parfois contre le chef de la Pléiade lui-même, dans des boutades aussi remarquables que celles de Malherbe. Garasse essaie, dans un passage de la Doctrине curieuse, de réfuter une prétendue proposition des "beaux esprits", selon laquelle les grands penseurs de toutes les époques auraient été athées. Comme exemples du contraire, il cite, entre autres, Ronsard, Rapin, Tournebu et Sainte-Marthe. Mais c'est la suite qui nous intéresse surtout:

Je sçay bien que vos beaux Esprits pretendus me diront qu'ils ne sont pas de mon aduis en tout ce narré, & nommément en ce qui touche l'esprit de Ronsard, & tascheront de le mettre au rabais comme vn esprit feneant, inculte, rimailleur, qui n'auoit d'autre dessein que de faire de gros liures: Il est vray que ie ne suis pas gagé pour defendre tout ce qui est dans les Escrits de Ronsard, & ie suis en cela de l'aduis de Malherbe, que s'il reuenoit il retrancheroit ou poliroit beaucoup de pieces qui luy sont vn peu aisément eschappées de la main: mais qu'il ne fust excellent en pensées, heroïque & genereux en desseins, sublime en inuentions & comparable à la force du meilleur esprit qui iamais mania les lettres, c'est cela que ie maintiens: & pour les reprehensions rencherries de nos grises mines, ie leur responds ce que le sieur Regnier respondit aux mespriseurs de Desportes son oncle... (272).

Car ces détracteurs de Ronsard sont précisément Théophile et ses amis! Ce passage devait suffire à lui seul à dissiper enfin la légende d'un Théophile attaché à la "queue de Ronsard". Remarquons d'autre part comment

comment/

"l'aduis de Malherbe" que nous rapporte Garasse, critique en fin de compte assez anodine, confirme ce que nous avons dit plus haut sur la position de Malherbe.

* *
*

Les vraies perspectives des années 1620 commencent ainsi à nous apparaître. Faguet s'est permis un jour de dire que "la littérature de 1605 à 1660 n'a presque aucunement subi l'influence de Malherbe"(273). Tout au contraire, à l'époque où Tristan cherchait la direction qu'il allait prendre, Malherbe touchait déjà à son triomphe définitif, dans le domaine où il voulait le plus triompher. Faguet, en ne regardant de près que le contenu de la poésie du temps, a été amené à cette conclusion par la simple constatation qu'avec le développement de la vie mondaine, et le retour d'une certaine stabilité politique, les poètes trouvaient de plus en plus des débouchés pour leurs talents ailleurs que dans les odes et les stances officielles. M. Bray a en partie corrigé cette erreur, en nous rappelant que la doctrine de Malherbe portait sur quatre matières essentielles: la langue, le vers, le style, et ses prédécesseurs. Il souligne le rôle qu'a joué Malherbe dans l'épuration rapide de la langue. Et il remarque que c'est encore Malherbe qui a donné au vers classique sa structure à peu près définitive. Là, le parti était gagné.

gagné./

Ensuite, cependant, Bray nous semble se tromper à son tour: d'abord quand il donne en partie raison à Faguet en déclarant que l'on ne s'est guère occupé des questions de style avant l'avènement du classicisme. Comment dire cela d'une époque où Balzac, Théophile, Saint-Amant y réfléchissaient, où Chapelain rédigeait sa Préface à l'Adonis, d'où l'on a pu déduire tous les principes du classicisme!(274). Et si le problème du style était déjà devant les esprits, c'est parce que Malherbe, entre autres, l'avait posé.

Mais nous croyons que Bray se trompe surtout - et rectifier l'erreur sera résumer nos conclusions jusqu'ici - quand il conclut:

L'oeuvre essentielle de Malherbe, ce n'est pas son oeuvre positive, c'est son oeuvre négative. En combattant Ronsard, il a rendu possible un renouvellement nécessaire... Si ses réformes se sont imposées... c'est parce que Malherbe a rompu avec Ronsard, le XVIIe siècle avec le XVIe(275).

Pour témoigner de l'opposition formelle qu'il y aurait eue entre les théories de Ronsard et celles de Malherbe, il nous fait entendre la voix de Mlle de Gournay:

Est-il rien de plus monstrueux que d'attacher la gloire et le triomphe de la poésie, je ne dis pas encore à l'élocution, qui est certes d'un grand poids en un poème... mais de l'attacher en la rime, en la polissure et en la syntaxe toute simple, vulgaire et crue de leur langage natal(276).

Comme s'il fallait chercher une analyse objective de l'esthétique de Malherbe dans ce morceau de polémique! Comme si Malherbe n'estimait en fin de compte que la rime, la polissure, la "syntaxe toute simple, vulgaire et crue"!

crue"!/

Il nous vient immédiatement à l'esprit le passage des Mémoires de Racan qui traite des différents mérites, aux yeux du maître, des deux principaux disciples de Malherbe:

Il disoit... que Mainard estoit celui de tous qui faisoit le mieux les vers, mais qu'il n'avoit point de force...: pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers; que le plus souvent, pour mettre une bonne pensée, il prenoit de trop grandes licences, et que de ces deux derniers on feroit un grand poète(277).

Il n'était pas question pour Tristan en 1622 de choisir entre deux conceptions de la poésie diamétralement opposées. Pour Malherbe, comme pour Théophile, la poésie était une synthèse de "force", entendons d'inspiration, et de technique. Maynard le technicien et Racan l'inspiré auraient, dans un même corps, réalisé cette synthèse. Malherbe, lui, l'avait réalisée. On lui reproche parfois l'impersonnalité de ses poèmes, mais à tort. Sans verser dans les adulations excessives de Francis Ponge(278), l'on doit reconnaître que l'inspiration éminemment personnelle de Malherbe est justement le bien de l'Etat, qu'il se figurait sous le signe de la monarchie absolue(279). Dans les petits genres, les poésies amoureuses de commande, il a échoué - Théophile aussi. Mais quand il chante le bien de la nation, il ne le fait pas, en dernière analyse, sur commande. Un poète n'est pas nécessairement absent de son oeuvre du simple fait d'être engagé, et Malherbe, dans les grandes odes, n'est pas plus absent que ne le sont de nos jours un Eluard, un Aragon. La "Force" y est. Et pour la forme... Théophile a pris d'autres thèmes; les

les/

disciples de Malherbe aussi, l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est que Théophile, lui aussi, réalisait la synthèse, mais dans des proportions différentes. On était d'accord sur les éléments de la synthèse qui était à faire. Le point en litige était la proportion dans laquelle ces éléments devaient être combinés.

Encore serait-ce présenter une vue trop schématique de la situation littéraire en 1622 que d'en rester là. Rien n'obligeait un jeune poète débutant d'adopter soit la formule malherbienne, soit la formule théophilienne. Dans un milieu où - et c'est là l'origine de beaucoup de malentendus - les antipathies personnelles jouaient au moins autant que les conflits théoriques, il n'y avait pas forcément que deux partis. Et dans une situation où l'on essayait de trouver la meilleure combinaison de deux facteurs complémentaires, il n'y avait pas nécessairement que deux solutions offertes. M. Adam nous a révélé la diversité qui seule régnait alors dans les lettres françaises :

Ce serait une erreur de croire que toute notre poésie, à cette époque, se résume en l'opposition d'un parti de Malherbe et d'un parti formé de ses adversaires... Les groupes sont nombreux, et leurs aspects sont plutôt divers qu'opposés(280).

M. Adam a découvert en premier lieu un groupe dont la vie sera éphémère, mais qui n'existe probablement en 1621 que depuis un an: le groupe d'Antoine Brun. C'est un groupe qui se recrute surtout parmi les jeunes provinciaux gardant la nostalgie du passé, et le seul qui soit

soit/

réellement en réaction contre Malherbe. Mais on y trouve des noms intéressants: Faret, Gomberville, Colletet... (281). Nous y reviendrons.

L'académie de Piat Maucours paraît toutefois bien plus importante. On y voyait Marolles, Colletet, Malleville, beaucoup d'autres encore, qui menaient en commun, à en croire les Mémoires de Marolles, un travail poétique acharné. Mais on se demande si nous connaissons encore la nature véritable de cette académie. M. Adam y a vu un groupe d'inspiration jésuite et ultramontaine, indépendant à la fois de Malherbe et de Théophile, et plus "moderne" que l'un ou l'autre, en ce sens que pour eux la poésie se réduisait presque entièrement au maniement habile d'une langue complètement épurée. Mme Winegarten vient toutefois de nous montrer le groupe sous un tout autre jour. Mlle^{de} Gournay aurait fréquenté cette académie: le groupe n'a donc pu être excessivement moderniste! Et leur penchant pour l'imitation et la traduction, surtout d'Ovide, dans lequel M. Adam a vu un signe de leur modernisme outrancier, serait dû à l'influence de Du Perron, dont la fille adoptive de Montaigne se considérait la disciple. Ce qui fait que l'académie de Piat Maucours, loin d'être un groupe qui ait dépassé Malherbe, ne représenterait qu'une première étape de la doctrine moderne, professant encore une certaine sympathie pour le siècle précédent (282).

précédent(282)./

En outre, Mme Winegarten nous a indiqué une petite académie qui se réunissait chez Nicolas Coëffeteau, et que fréquentait vers 1621 une curieuse compagnie: Mlle de Gournay, Marolles, Malherbe, Racan, Vaugelas, Théophile... (283). On se demande quelle a pu être la doctrine de cette académie! Et nous pouvons terminer notre catalogue avec le groupe, découvert encore par M. Adam, des amis de Guillaume Colletet. Colletet, vis-à-vis de ses aînés, est un éclectique; de ses contemporains, il est lié avec Marolles, Malherbe, Racan, mais il est aussi l'ami de Théophile ainsi que des ronsardisants. Il penche toutefois surtout vers le passé.

Le tableau n'est pas complet encore, il reste certainement des découvertes à faire, des précisions à apporter. Mais hormis la diversité des groupes, il y a une chose qui nous frappe: c'est la façon dont les frontières s'estompent entre les groupes. Faret va chez Antoine Brun; mais il est aussi, on le sait, ami de Saint-Amant, qu'on place dans les rangs des théophilien. Colletet, en quelque sorte chef de groupe lui-même, semble posséder un passe-partout pour tous les autres groupes. Marolles, Théophile et Malherbe font tous les trois partie de l'académie de Coëffeteau. On pourrait multiplier les exemples. Ajoutons-en simplement celui de Marino, qui fréquente surtout le groupe de Malherbe, mais dont les oeuvres sont imitées surtout par les amis de Théophile(284).

Théophile(284)./

La constatation de ce manque d'unité même dans la diversité nous surprend au premier abord. Mais en fait il n'y a rien de plus naturel. Si nous nous étonnons de découvrir que ces groupes n'étaient pas tous fermés les uns aux autres, qu'ils ne vivaient pas dans un état d'hostilité mutuelle, c'est à cause de notre tendance à découper et à schématiser le passé. La critique bergsonnienne de l'intelligence analytique aurait une application spéciale en histoire littéraire. Au XVII^e siècle comme aujourd'hui, il y avait un seul monde des lettres, monde en mouvement, et où les partisans des diverses tendances, tout en s'identifiant chacun plus ou moins vaguement à un groupe quelconque, se coudoyaient, s'entretenaient, parfois se disputaient. A travers un désordre croissant, nous arrivons donc enfin à une unité d'un ordre supérieur, celle de la république des lettres - et c'est le mot de république qu'il faut souligner.

* * *

Dans ce monde, Tristan se retrouva à la fin de 1621. Nous avons insisté sur le point que c'était un monde seul et indivisible. Des groupes que nous avons vus, seul celui de Malherbe constituait en quelque sorte un cercle fermé. Néanmoins, même Malherbe et ses disciples se mêlaient à la vie littéraire commune. Et si, comme le remarque Mme Winegarten, la "doctrine" de Malherbe n'était

n'était/

pas à la portée de tout le monde, étant donné que la plupart des écrivains ne soupçonnaient même pas l'existence du Commentaire, et qu'ils n'écoutaient pas ses cours(285), on pouvait pourtant trouver assez facilement dans les oeuvres de Malherbe l'application pratique de ses règles. Brunot et Mme Winegarten ont insisté sur les divergences entre la pratique de Malherbe et sa doctrine(286). Mais ainsi distinguée, la doctrine n'a qu'un intérêt académique. Seuls comptaient alors les résultats pratiques de cette doctrine, et ces résultats étaient accessibles à quiconque était prêt à parcourir avec soin les oeuvres de Malherbe.

Tristan vivait donc la vie commune des écrivains. Mais comme dans toute vie on établit une hiérarchie d'amitiés, une série de cercles concentriques mais de diamètres différents, quelques-uns de ces groupes que nous avons vus, quelques-uns des hommes, ont dû être plus proches de Tristan que les autres. C'est en ce sens, et seulement en ce sens, que nous entendons pour le moment l'expression: sa première orientation littéraire.

Or, ce que nous savons de la vie de Tristan jusqu'ici nous permet de deviner quelle a été cette orientation. Jeune page à la Cour, Tristan s'était intéressé à la poésie nouvelle des malherbiens. Mais on était maintenant loin de cette époque-là. Tristan était devenu l'ami de Théophile. Il avait été l'élève de Scévole de Sainte-Marthe, un des fidèles de Ronsard et admirateur de Desportes. Il

II/

avait vécu de longues années loin de la capitale, et l'on sait que, si la formule malherbienne s'imposait à Paris, la province était encore en retard sur les événements.

Par conséquent, tout poussait Tristan à s'attacher, au moment de son retour à Paris, aux partisans d'une formule assez en retard sur celle de Malherbe. Peut-être appartient-il au groupe d'Antoine Brun, fidèle, on l'a vu, à la poésie que Scévole avait enseignée à Tristan, et toujours prêt à accueillir les jeunes provinciaux débarqués à Paris: nous verrons au moins que notre poète était lié vers cette époque avec Faret et Colletet. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Tristan était en rapport avec des gens qui réagissaient vivement contre l'hégémonie que Malherbe voulait imposer. Il dut rester en contact avec les Sainte-Marthe, car lorsque le vieux Scévole mourut enfin en 1623, Pierre l'Hermitte l'invita à contribuer à son Tombeau. Et il s'était fait remarquer par Alexandre Hardy.

Hardy semble même avoir admiré fort les premières oeuvres du jeune Tristan. En 1624, il inséra une pièce liminaire de notre poète dans le premier volume de son Théâtre, et une seconde pièce paraît dans le troisième volume, qui est de 1626. Or, Hardy n'avait alors nullement besoin des suffrages du jeune inconnu qu'était Tristan, pour s'assurer le succès de son Théâtre. C'est donc lui qui rendait ainsi service à Tristan en mettant son nom

nom/

devant les yeux du public.

Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la position de Tristan vis-à-vis de Malherbe pendant ces premières années. Bien plus que Théophile, c'est Alexandre Hardy qui menait l'opposition à Malherbe. Et, coïncidence frappante, c'est justement dans l'Avis au lecteur de ce troisième volume de 1626, où l'on trouve la seconde pièce de Tristan à l'éloge du vieux dramaturge, qu'on trouve aussi ce que M. Adam appelle "la plus forte critique que l'on puisse lire contre Malherbe" (287).

Nous ne sommes pas sûrs que Malherbe fût à lui seul la cible des remarques de Hardy; les quelques mots qu'en cite M. Adam paraissent avoir une signification un peu différente quand nous les remettons dans leur contexte:

La Poesie passe desormais chez quelque autre nation plus iudicieuse, & moins ingrate que la nostre: car l'aparence de retenir dauantage les Muses chez nous, apres les auoir depouillées, & réduites à telle pauureté, qu'à peine se peuuent elles seruir de quelques paroles affectées, qui passent à la pluralité des voix, par le suffrage de l'ignorance, pour déplorer notre folie, & leur misère. L'excellence des Poëtes duiourdhy, consiste en la profession que faisoit Socrate, (mais plus à propos qu'eux) de ne rien scauoir; qu'ainsy ne soit, examinons la tyrannique reformation, que les principaux d'entr'eux veulent faire, & que des Arbitres sans passion, iugent apres, s'il est licite de détruire les principes d'vne Science pour la réformer en perfection: Leur premiere censure condâne entierement les fictions, ainsy que superflues, au lieu qu'vne infinité de belles conceptions s'y r'aportent, & se fortifient en leur apuy: les Epitetes, les Patronimiques, la recherche des mots plus significatifs, & propres à l'expression d'vne chose, tout cela ne leur sent que sa pédanterie: les rithmes pour lesquelles ils font tant de bruit, ce sont eux qui les obseruent le moins, aussi se veulent elles puiser dans vne source plus profonde.

profonde./

Si bien que nostre langue, pauvre d'elle-même, deuient totalement gueuse en passant par leur friperie, & par l'alambic de ces tymbres félez: J'approuue fort vne grande douceur au vers, vne liaison sans iour, vn choix de rares conceptions, exprimées en bons termes, & sans force, telles qu'on les admire dans les chefs d'oeuvre du sieur de Malherbe; mais de vouloir restreindre vne Tragedie dans les bornes d'une Ode, ou d'une Elegie; cela ne se peut ny ne se doit... (288).

Notons d'abord que Hardy se dit admirer l'oeuvre de Malherbe, qu'il en approuve la douceur, la structure, et même, jusqu'à un certain point, l'inspiration. Tout ce qu'il critique, c'est le manque de "force", et avant tout la tentative que fit Malherbe de faire valoir ses règles dans le théâtre aussi. Ses adversaires principaux, ceux du début du passage, sont tout autres. Ils interdisent au poète toute "fiction"; tandis que nous avons vu que Malherbe les admettait dans certains cas. Ils tentent une "tyrannique reformation" de la poésie; et pourtant Hardy sait apprécier l'oeuvre de Malherbe. Ne reconnaît-on pas qu'il s'agit ici d'un groupe très différent, de gens qui avaient peut-être des attaches avec l'académie de Piat Maucours (formule Adam) et qui poussaient le modernisme plus loin que les malherbiens, au point de vouloir faire de la poésie de simples exercices d'imitation et de traduction en une langue complètement épurée?

N'empêche que Hardy se place dans une position bien plus proche de la Pléiade que de Malherbe, auquel il ne reconnaît pas une véritable inspiration. La langue française est pauvre d'elle-même. La poésie n'est pas

pas/

destinée au "suffrage de l'ignorance". Sont inaptes à en faire ceux qui se font gloire de ne "rien sçavoir"... Et voilà que Hardy trouve Tristan digne de son patronnage.

A quoi l'on répondra que nous sommes en train de nous contredire. Nous avons rejeté toute opposition formelle entre Ronsard et Malherbe, et nous paraissions en train d'en faire une. Après avoir dit que Tristan était l'ami de Théophile - nous verrons même dans le chapitre suivant une lettre qui prouve que cette amitié continuait jusqu'après le procès - nous voulons faire de lui un disciple, pour le moins un protégé de Hardy, qui respectait la poésie du XVIIe siècle dont Théophile semble s'être moqué. Mais en fait il n'y a pas là de contradiction.

Prenons d'abord la première objection. Nous insistons encore sur le fait que la différence entre les esthétiques de Ronsard et de Malherbe, et par extension entre celles de Hardy et de Malherbe, n'était en dernière analyse qu'une différence de degré. Pour Hardy aussi, il ne suffisait pas, pour faire de la poésie, d'une simple impulsion créatrice. Plus loin dans la préface que nous venons de citer, il écrit:

La poesie...n'appartient qu'aux esprits solides,
& capables d'assoir vn iugement deffinitif... (289).

Double exigence donc, de "force", dont Hardy trouve une carence dans l'oeuvre de Malherbe, et de "iugement", c'est toujours la même synthèse à faire.

faire./

La seconde objection ne résiste pas non plus à l'examen. D'abord, on peut très bien nouer des liens d'amitié avec deux ~~gens~~^{hommes} ayant des opinions radicalement opposées. Rien n'empêchait Tristan d'être en même temps l'ami de Théophile et le protégé de Hardy, même si ces deux poètes étaient en désaccord complet sur la poésie en général et sur la valeur de Ronsard en particulier. Mais en l'occurrence, ce désaccord n'existait pas. Nous avons déjà critiqué ce procédé qui consiste à chercher dans le passé des oppositions fausses ou simplistes, afin d'en faire un tableau par trop schématique. Et il est vain de demander aux hommes du passé une immutabilité d'opinions que nous ne retrouvons pas toujours en nous-mêmes. Enfin, un homme n'exprime jamais sa pensée exacte dans une boutade; et la boutade est souvent le seul legs que le passé transmette à l'historien qui veut deviner l'avis d'un écrivain sur un sujet quelconque.

Peut-être, comme le prétend Garasse, Théophile et ses amis se sont-ils parfois moqués de Ronsard, au cours de quelques plaisanteries à table. Mais faut-il les prendre entièrement au sérieux? Théophile a écrit, dans des vers que nous avons déjà cités, qu'il aurait voulu pouvoir imiter Ronsard. Et pour Hardy, admirateur indiscutablement de Ronsard, Théophile avait l'admiration la plus profonde. M. Adam a pu démontrer que Théophile a commencé sa carrière poétique en prenant justement Hardy pour son maître(290). Depuis, évidemment, le style de Théophile avait subi une

une/

immense évolution; mais le poète n'avait pas pour cela perdu son admiration pour Hardy. En 1624 encore (291), il republiera son ode Au sieur Hardy, dans laquelle, après avoir loué les autres poètes du temps, il déclare que leurs mérites paraissent néanmoins insignifiants à côté de ceux de Hardy, qui les dépasse tous:

Tu parois sur ces arbrisseaux
Tel qu'un grand Pin de Silesie,
Qu'un Ocean de Poësie
Parmy ces murmurans ruisseaux (292).

Rien ne nous oblige par conséquent à abandonner les positions que nous avons acquises jusqu'ici.

* *
*

Pendant cette première période donc, période dont nous essayerons dans le chapitre suivant de déterminer la durée, Tristan écrit des vers d'après une autre formule que celle des malherbiens; si bien qu'il les supprimera plus tard. Il trouve chez Hardy une suite aux leçons que lui avait données autrefois Scévole de Sainte-Marthe. En même temps, cependant, il prend connaissance des autres courants littéraires, du simple fait de vivre dans ce monde d'écrivains où toutes les tendances se rencontraient.

Mais dans ce monde d'écrivains, on ne s'occupait pas uniquement à discuter une esthétique littéraire. On y vivait. Et certains ont tant parlé de la façon dont on y vivait, que bien des historiens n'ont pas cherché

cherché/

plus loin; d'où l'idée, fondée moitié sur les poèmes bachiques de Saint-Amant, et moitié sur les réquisitoires de Garasse, que l'on se fait couramment d'une partie au moins des poètes de la période: athées, buveurs, vicieux... autant de traits qu'on groupe généralement sous le titre de libertins. Nous ne saurions terminer notre enquête sur les premières prises de position de Tristan dans les milieux littéraires de Paris, sans essayer de préciser la nature du libertinage qui se répandait à l'époque, et de déterminer les rapports éventuels de notre poète avec ce mouvement.

Première constatation: la vie littéraire d'alors se menait à deux niveaux: au niveau des salons, qui reparaissaient lentement avec le retour de la paix, et au niveau des tavernes et des cabarets. Mais il ne s'ensuit nullement que des écrivains du temps les uns fréquentassent les salons, les autres les cabarets. Il faut souligner le fait que chaque poète vivait à chacun de ces niveaux; et surtout, qu'il n'était pas question d'une opposition entre le train de vie de tel groupe et de tel autre. Si Théophile n'entra jamais, paraît-il, à l'hôtel de Rambouillet, ses amis devaient bientôt y être admis, sans pour cela changer leur façon de vivre en dehors des heures passées chez Arthénice. M. Adam a démontré que Maynard, disciple de Malherbe, était longtemps lié avec Théophile (293). Et il serait presque obligatoire de citer dans ce contexte le voyage que Malherbe fit à Nantes.

Nantes./

Bref, tandis que se créait peu à peu dans les salons l'idéal de l'honnête homme, les poètes qui y étaient ou qui allaient y être honorés faisaient preuve d'un libertinage de moeurs assez général. Encore faudrait-il savoir plus exactement la portée de ce libertinage. On serait en droit de se demander si la plupart des écrivains à n'importe quelle époque ont vécu autrement. Saint-Amant nous a laissé maint tableau de l'existence que menaient lui et ses amis. Il est même probable qu'il exagère un peu. Et pourtant, on ne voit à travers ses poèmes que des hommes ayant tous les traits de l'éternelle bohème littéraire; à cette différence près, seulement, qu'on racontait parfois les faits et gestes de la vie quotidienne avec une franchise qui aurait fait scandale à d'autres époques. Ici non plus, d'ailleurs, il n'y a pas d'opposition à faire. Le libertinage de moeurs se traduisait en littérature par une liberté d'expression que le grand réformateur lui-même n'avait jamais songé à proscrire. On devait bientôt essayer de perdre Théophile pour avoir fait des vers du Parnasse satyrique. Mais Malherbe avait fait des vers qui n'étaient pas moins scabreux; les poésies obscènes des malherbiens étaient un peu mieux tournées, c'était la seule différence.

Le comportement social d'un écrivain n'était donc pas déterminé par son orientation littéraire. En optant pour l'instant contre Malherbe, Tristan ne se trouvait pas nécessairement acheminé pour cela dans une vie déréglée.

déréglée./

Décider en quelle mesure on allait s'engager dans la vie de bohème restait un choix personnel. N'était pas forcément débauché celui qui franchissait le seuil des cabarets qu'a chantés Saint-Amant. La compagnie y était bien mixte:

Mélange curieux de talons rouges et de rouges trognes, de goinfres rimeurs à gages et de débauchés du grand monde qui les soudoient, de poètes crottés et de beaux messieurs tout dorés qui viennent en carrosse au cabaret. Le cabaret est alors ce que sera au XVIIIe siècle le café et au XIXe le cercle. De nos princes, de nos seigneurs, de nos écrivains en renom, combien en pourrait-on citer qui ne se soient pas attablés dans ces salles basses, enfumées, sans élégance, même sans propreté(294).

Jusqu'à quel point Tristan s'est-il aventuré dans ce milieu où l'on retrouvait et gentilshommes et poètes?

Dans quelle mesure a-t-il versé dans le libertinage de mœurs qu'on affichait alors dans toutes les couches de la société? Il ne s'en est mêlé que de loin, nous répond M. Rousseau:

Tristan n'a jamais été libertin. Mais il a aimé pendant un temps, la compagnie des comédiens et des poètes, les plaisirs de la table, et surtout les émotions du jeu(295).

Mais l'on sent que c'est là ce que M. Rousseau aurait voulu, et non ce qu'il a pu établir; car il ne cite aucun fait pour soutenir son assertion. Dietrich va plus loin encore: il part du pessimisme foncier qui se dégage de certains passages du Page disgracié, pour conclure:

Tristan paraît constamment dominé par un fatalisme superstitieux contre lequel il n'a pas même l'air de chercher à réagir. Cet écrivain contraste curieusement, à cet égard, avec la plupart des romanciers et des poètes de sa génération... tous 'francs-buveurs'

francs-buveurs' /

et 'goinfres', qui puisaient surtout leurs inspirations dans les 'piots' humés aux 'cabarets d'honneur' ... Tristan, lui, cela se voit tout de suite, a l'estomac et les reins faibles et est buveur d'eau(296).

Un homme est mélancolique, il est donc buveur d'eau...!

Bernardin penche vers l'autre opinion:

Il nous paraît au moins fort probable que, à la fois gentilhomme et poète, le jeune Tristan ait alors mené la vie débauchée que, au début du règne de Louis XIII, menaient également les gentilshommes et les poètes(297).

Et il fournit des arguments à l'appui. Un de ces arguments est, pour en dire le moins, curieux:

M. le docteur Manouvrier, professeur à l'École d'Anthropologie, descendant par les femmes des L'Hermite de la Rivière, auquel nous avons soumis le portrait de Tristan, croit bien retrouver dans les traits du poète la marque de ce penchant au libertinage(298).

Même si l'on admettait la possibilité théorique d'induire des traits du visage les grandes lignes du caractère - et ce serait étonnant qu'on l'admette encore de nos jours - il faudrait se rappeler que le portrait que nous avons de Tristan nous montre un homme bien plus âgé, et déjà atteint de la tuberculose qui allait le tuer.

Les autres arguments qu'apporte Bernardin sont, heureusement, plus solides. Dans une scène de la Comédie des académistes, nous rencontrons Tristan dans un cabaret occupé à faire bonne chère et à chanter des vaudevilles avec Saint-Amant et Faret; et Tristan termine la scène avec des stances bachiques. Or, la Comédie des académistes date d'environ 1637, quand Tristan n'était pas encore académicien. On ne voit qu'une manière d'expliquer

d'expliquer/

l'erreur de Saint-Evremond: c'est qu'il s'est trompé au moment de rédiger la Comédie parce qu'une amitié déjà ancienne et fort connue liait Tristan aux deux autres qui, eux, avaient le droit d'y figurer. Et si Tristan ami de Saint-Amant et de Faret ne partageait pas leurs goûts, on se demande ce qu'il allait faire dans ce cabaret. Certes, on ne lit pas le nom de Tristan dans le poème de la Vigne, où Saint-Amant regrette l'absence de ses compagnons d'orgie passés et présents. Mais on y trouve le nom de Maricour, dont Tristan déplore la mort au début de son poème La Mer (299). Et nous avons déjà lu dans le Page disgracié comment à Bordeaux le jeune Tristan rencontra le premier homme qui lui "fist boire le vin un peu fort". En outre, l'on voit d'après la comédie du Parasite que même en 1653, deux ans avant sa mort, Tristan connaissait à fond les cabarets en vogue à Paris. Et Colletet fils déclare, dans une pièce de la Muse coquette de 1659, que c'est à la bouteille que Tristan devait une partie de son succès(300).

Aucun doute donc que Tristan fût aussi "franc-buveur" que ses amis. Aucun doute non plus, malgré la carence de poésies obscènes sorties de sa plume, qu'il partageât leur penchant à la sensualité. Bernardin cite à ce sujet deux phrases du Page: l'une, que nous avons déjà relevée, où le philosophe voit dans la main de Tristan "des marques d'une inclination à la volupté qui vus coustera beaucoup de peines"; et l'autre où Tristan déclare, en décrivant les

les/

débuts de son intrigue avec la fille de son hôte dans le Quartier latin en 1616, "Une matiere seche n'est pas plus capable de s'embraser à l'ap proche d'un miroir ardent que mon coeur l'estoit à la rencontre d'une beauté"(301).

Tristan était, paraît-il, un homme plus que moyennement sensuel. Si Bernardin en avait voulu une dernière preuve, il aurait pu la trouver dans un poème des Heures de la Sainte Vierge:

Des meschans j'ay suivi la troupe;
 Beuvant dans une mesme coupe.
 Je me suis enyvré du vin des voluptez;
 Et l'habitude prise en ce désordre extrême
 M'a réduit à tel point, que l'iniquité mesme
 Devient le chastiment de mes iniquitez(302).

L'aveu est formel. Arrivé à Paris, Tristan n'a pas tardé à s'associer à la vie déréglée des écrivains parmi lesquels il espérait se faire une place.

* *
 *

Cependant, nous en arrêter là serait nous refuser au problème essentiel du libertinage des années 1620. A côté du libertinage des moeurs que nous avons vu, il y avait aussi un libertinage de pensée. Les deux ne marchaient pas nécessairement de front. Les libertins de moeurs s'écartaient, bien entendu, de la morale chrétienne; mais s'en écarter ne signifie pas toujours que l'on en renie la valeur in abstracto. Bien des habitués des cabarets parisiens de l'époque se seraient vivement défendus contre l'accusation de ne pas être chrétiens au fond.

fond./

D'autre part; le libertinage intellectuel n'était pas seulement une simple profession d'athéisme de la part de jeunes débauchés entièrement insouciant de toute question d'ordre métaphysique ou religieux. La doctrine des "beaux esprits" contre lesquels devait s'emporter Garasse n'était pas une extension mal formulée de la Weltanschauung de cette bohème littéraire. On ne devenait pas "bel esprit" rien qu'à hanter les tavernes et à se livrer aux plaisirs charnels.

Certains passages de la Doctrine curieuse, considérés hors contexte, pourraient nous conduire dans l'erreur; surtout, peut-être, la description que fait Garasse de la fameuse Confrerie des Bouteilles:

Il est vray que pour cette Confrerie des Bouteilles, ie ne scay ny les loix, ny les fondateurs, ny les officiers... Seulement scay-ie que c'est vne assemblée de vilains subalterne & dependante des beaux Esprits pretendus qui font en cette confrerie, comme leur apprentissage d'Atheisme(;) le lieu de leur rendez-vous, a esté deux ou trois fois dahs cette petite Chapelle qui est en l'Isle du pont de bois, en laquelle ils ont commis des profanations & sacrileges horribles, quelques defenses & excommunications qu'on ait. peu letter contr'eux(303).

Il faut se rappeler qu'il s'agit ici d'un seul groupe, assez obscur d'ailleurs, à l'aveu même de Garasse, et non de la société quotidienne des tavernes; et aussi que Garasse change continuellement de position, qu'il aime autant accuser ses ennemis de débauches que d'hérésies. Ailleurs dans son livre, pourtant, il s'explique plus exactement. Il admet que l'essentiel de la "doctrine"

"doctrine"/

ennemie ne résidait pas dans la débauche, se contentant de déclarer que celui qui menait une vie débauchée se rendait vulnérable à cette doctrine:

En l'escholle de nos dogmatizans il y a deux sortes de disciples, les vns sont LIBERTINS, & les autres sont tout à fait IMPIES, les vns sont commençaans, les autres sont parfaits. I'appelle Libertins, nos yrongnets, mouscherons de tauernes, esprits insensibles à la pieté, qui n'ont autre Dieu que leur ventre, qui sont enroolez en cette maudite confrerie, qui s'appelle la Confrerie des Bouteilles... Il est vray que ces gens croyent aucunement en Dieu, haissant les Huguenots & toutes sortes d'heresies, ont quelquefois des interualles luisans, & quelque petite clarté qui leur faict voir le miserable estat de leur ame: craignent et apprehendent la mort, ne sont pas du tout abbrutis dans le vice, s'imaginent qu'il y a vn Enfer: mais au reste ils vivent licentieusement, iettant la gourme comme ieunes poulins, iouissant du benefice de l'aage, s'imaginant que sur leurs vieux iours Dieu les receura à misericorde, & pour cela sont bien nommez quand on les appelle Libertins: car c'est comme qui diroit apprentif de l'Atheisme (304).

Dans la bohème littéraire de l'époque, il y aurait ainsi une distinction à faire: la seule, à notre avis, qui soit légitime dans ce milieu confus. Chez la plupart, le libertinage de moeurs était une déviation par rapport à une norme théoriquement reconnue, celle de la morale chrétienne. Video meliora probocue, deteriora sequor. Soulignons toutefois qu'il n'était pas question normalement d'une véritable crise de conscience. Rares, parmi les poètes de la période, étaient les croyants comme Racan. Après le long martyre qu'avait subi la France, non seulement le fanatisme religieux, mais l'enthousiasme même, étaient devenus suspects:

suspects: /

On a vu un schisme nouveau déchirer l'Occident; on a vu, pendant des décades entières, se succéder controverses théologiques et luttes armées; on a vu s'entrecroiser arguments et assassinats. Et tout cela - grand scandale - au nom du Christ même et de l'Évangile. Parce que des docteurs, qui se disaient tous chrétiens, ont confronté sans résultat leurs affirmations sur la vérité religieuse, on s'est pris à douter qu'il y eût une vérité religieuse. Parce que, sous le prétexte de défendre leurs religions, des chrétiens se sont entretués, on s'est pris à penser que les religions pouvaient être néfastes. La Ligue, en poussant les dévots au fanatisme et à la sédition, cependant que les indifférents faisaient figure de sages, a continué d'amoindrir le prestige des croyances. Celles-ci sortent, de la terrible épreuve des haines civiles, déconsidérées aux yeux de la plupart, et avilies(305).

Pourtant, la conséquence n'en était pas toujours une révolte intellectuelle contre une religion qui paraissait périmée. Il y avait une autre réaction possible, qui en général répondait mieux aux tempéraments. On cessait déjà - et volontairement - d'aborder ce que La Bruyère appellerait plus tard les "grands sujets". Les conflits religieux avaient écartelé la France. Maintenant la paix était revenue; et dans la mesure où l'Église était un instrument de la monarchie absolue, garantie de la paix, celui qui voulait en finir avec les désordres civils avait toute raison pour respecter cette Église. Il serait même faux, dans la plupart des cas, de parler d'insincérité. L'on jugeait la religion d'après des critères matériels; auxquels venait se joindre on ne sait quel esprit de conformisme hérité d'une tradition séculaire.

Pour que ces remarques ne restent pas trop générales, examinons un cas typique - le cas Malherbe. Sans faire

faire/

aucunement preuve d'excès de zèle, il se souciait de paraître un homme moyennement dévot:

Il n'avoit accoutumé de se confesser qu'à Pâques; il estoit pourtant fort soumis aux commandements de l'Eglise, et quoiqu'il fust fort avancé en âge, il ne mangeoit pas volontiers de la viande aux jours défendus, sans permission; car ce qu'il en mangea le samedi d'après la Chandeleur, ce fut par mégarde. Il alloit à la messe toutes les fêtes et tous les dimanches, et ne manquoit point à se confesser et communier à Pâques, en sa paroisse. Il parloit toujours de Dieu et des choses saintes avec grand respect, et un de ses amis luy fit un jour avouer devant Racan qu'il avoit une fois fait voeu d'aller d'Aix à la Sainte-Beaume tête nue, pour la maladie de sa femme(306).

Mais ce n'étoit qu'apparence. On le sent d'emblée, et on le sait quand Racan, qui, véritable croyant lui, avait toute raison de vouloir "blanchir" son maître, continue:

Néanmoins il lui échappoit quelquefois de dire que la religion des honnêtes gens estoit celle de leur prince; et il avoit souvent ces mots à la bouche, à l'exemple de M. Coeffeteau. Bonus animus, bonus Deus, bonus cultus. C'est pourquoy Racan s'enquit fort soigneusement de quelle sorte il estoit mort. Il apprit que celui qui l'acheva de résoudre à se confesser fut Yvandre... Ce qu'il luy dit pour le persuader de recevoir les sacrements fut qu'ayant toujours fait profession de vivre comme les autres hommes, il falloit mourir aussi comme eux; et M. de Malherbe luy demandant ce que cela vouloit dire, Yvandre lui dit que quand les autres mouroient, ils se confessoient, communioient et recevoient les autres sacrements de l'Eglise. M. de Malherbe avoua qu'il avoit raison, et envoya querir le vicaire de Saint-Germain, qui l'assista jusqu'à la mort(307).

On voit donc clairement les bases du catholicisme de Malherbe: une base politique, cuus regio, eius religio; et une base sociale, "vivre comme les autres hommes". Nous avons dit que le mot d'insincérité n'est pas apte. Il n'y avait pas de contradiction dans les esprits.

esprits./

Voilà donc les conformistes du temps. Mais d'un autre côté, il y avait les véritables libertins, ceux que Garasse nomme les "impies". Paradoxalement, c'est dans ce second groupe que l'on trouve autre chose qu'une profonde indifférence aux questions d'ordre métaphysique et aux énigmes de la condition humaine. On est presque tenté de dire que seuls les libertins d'alors avaient l'esprit vraiment religieux, dans le sens le plus large du mot(308). Les libertins se distinguent, se définissent même en premier lieu, par le fait que chez eux le dérèglement de mœurs était, non pas une chose sans importance et sans besoin de justification, mais un acte positif, un geste voulu, un défi lancé consciemment contre la morale d'une religion dont on était l'adversaire. Libertinage intellectuel à l'origine, libertinage total, dont le libertinage de mœurs n'était qu'un aspect, disons plutôt un résultat(309).

Comme l'a démontré le livre magistral de M. Pintard, le mouvement de libre pensée au XVIIe siècle n'était pas l'oeuvre d'un seul groupe. En plus, les théoriciens en étaient plutôt des érudits que des poètes. Néanmoins, à l'époque et dans le milieu dont nous parlons, le monde littéraire sous le règne du jeune Louis XIII, nous ne connaissons qu'un groupe de libertins intellectuels; groupe dont le chef incontesté est Théophile, et dont M. Adam nous a révélé la nature et la composition. Or, nous savons que Tristan était depuis longtemps l'ami de Théophile. Main-

Main--/

tenant donc que nous avons distingué entre les deux libertinages de moeurs et d'idées, il y a lieu d'enquérir si notre poète avait des attaches avec ce second libertinage aussi.

Pour M. Adam, il n'y a pas de doute possible; Tristan aurait même été un des membres les plus extrémistes de ce groupe de libres penseurs(310). Vouant défendre le poète contre ces accusations d'athéisme, Lachèvre s'est chargé de rééditer ses poésies religieuses(311); mais sans s'en rendre compte, il n'a fait par là que renforcer la thèse de M. Adam. Car dans les Heures de la Sainte Vierge, Tristan ne s'en défend pas lui-même. On y trouve, à côté des inévitables repentirs conventionnels, des vers qui sont autrement explicites:

Lors que je me suis escarté
Parmy ceux dont la liberté
A le plus taché l'innocence,
Tu m'as fait avoir en horreur
L'impureté de la licence,
Et le visage de l'Erreur(312).

Il ne s'agit pas dans ce poème A son bon Ange, comme dans les vers que nous avons cités plus haut, d'un simple aveu de libertinage de moeurs. Le poète distingue ici entre "la licence" et "l'Erreur"; et il déclare s'être adonné pendant un certain temps à l'une comme à l'autre.

Or, la présence de Tristan au sein des "beaux esprits" pourrait sembler au premier abord assez difficile à concilier avec ce que nous savons déjà de son tempérament et de ses idées. On se résume généralement les idées de

de/

Théophile sous trois rubriques: athéisme, matérialisme, hédonisme. Tristan, par contre, est superstitieux; il ne saurait donc être complètement athée. Il a failli à un moment donné devenir le disciple d'un "philosophe" ayant des idées assez proches de celles des Rose-Croix; il n'est donc pas particulièrement matérialiste. Enfin, le héros du Page disgracié nous fait bien plus l'impression d'une âme profondément pessimiste que d'un être insouciant et hédoniste.

On pourrait multiplier les contradictions. Mais ce serait obscurcir d'autant plus la vérité. Car M. Adam a largement démontré la nature schématique de la conception traditionnelle des idées théophiliennes. Il serait faux de parler de la Weltanschauung de Théophile et des autres "beaux esprits" comme si elle avait la rigueur d'un système philosophique: ces gens étaient poètes, et non métaphysiciens. Néanmoins, Théophile avait lu les philosophes. Et il avait formé une petite école qui répondait aux affirmations du christianisme, non par le que sais-je d'un Montaigne, mais par d'autres affirmations non moins catégoriques. M. Adam a parfaitement exposé la pensée théophilienne, il n'y a pas besoin de le refaire ici. Nous devons toutefois en regarder de près certains aspects particuliers, afin de comprendre plus facilement l'acceptation de cette pensée par Tristan.

Notre première remarque porte sur un aspect plutôt

plutôt/

superficielle du système théophilien. Théophile était le chef d'un petit groupe de libertins en quelque sorte philosophiques. Mais on ne saurait en déduire qu'il y ait eu une esthétique libertine qui fût celle de Théophile. Ce dernier a revendiqué une poésie personnelle, spontanée, soit. Mais ce serait fausser notre enquête que d'en conclure que l'individualisme de la morale libertine se traduisait inévitablement en littérature par les négligences qu'on repère dans l'oeuvre de Théophile. D'abord, les faits prouvent le contraire. Revenons au cas de Maynard, qui partageait les croyances de Théophile, qui ne devait l'abandonner qu'à l'heure où le danger gronderait; Maynard, qui au dire de Malherbe "faisait le mieux les vers". Et d'autre part, même s'il y a un lien logique possible entre une motion morale et une forme artistique, aucun enchaînement logique ne peut, ce nous semble, nous conduire de la revendication d'un individualisme outrancier dans la vie à la négligence dans l'art que représente l'application partielle de règles dont on admettait en principe la justesse. Nous pouvons donc franchir un premier obstacle qui aurait pu paraître nous empêcher d'associer Tristan au groupe libertin. On peut concevoir que le poète ait été le disciple de Théophile dans le domaine intellectuel tout en étant dans le domaine littéraire le disciple d'un autre; en l'occurrence, de Hardy.

Notre seconde constatation porte toutefois plus sur le fond du problème. Malgré toutes les attaques de

de/

Garasse, le libertinage de Théophile n'égalait pas l'athéisme. C'est ce qu'a très bien vu M. Adam:

Comme Bruno certainement, comme Vanini sans doute, il admet l'existence, à la source de tout être, d'une Réalité infinie qui n'est pas simplement la somme des êtres visibles, mais qui les dépasse et les enveloppe. Cette réalité, il l'appelle Dieu. Mais ce n'est en aucune manière le Dieu des chrétiens, Dieu personnel, volontaire, capable de colère, de regrets, de rancunes, de pardons. C'est l'être infini, immobile, incapable de passion et sans doute même de conscience. Il ignore le monde et se borne à déverser incessamment sur lui son inépuisable richesse. Aucune relation de lui au monde, mais bien du monde à lui, car il 'donne l'âme au monde' (313).

On répondra qu'un Dieu qui n'établit pas de rapports entre lui-même et les hommes n'existe donc pas pour eux, et que le système de Théophile est par conséquent un athéisme effectif. Il n'en est rien. Ce qui oppose les libertins aux dogmes du christianisme, ce n'est pas un refus de toute métaphysique, mais l'affirmation d'une métaphysique anti-chrétienne, ou non-chrétienne. N'est pas athée celui qui substitue au Dieu personnel des religions occidentales une cause première qui nous rappelle maint concept des religions asiatiques; ou qui soutient la thèse - qui a elle aussi une résonance orientale - que l'âme humaine, loin de rester comme pour le chrétien à jamais autre que Dieu, gardant même en état de grâce l'identité séparée d'un instrument docile de Dieu, est enfin réintégrée à la totalité des choses, et réabsorbée dans l'univers d'où elle est surgie. N'est pas matérialiste celui qui voit partout dans la matière l'anima

l'anima/

mundi d'un Bruno ou d'un Vanini, avec tout ce que cette notion comporte de panthéisme, avéré ou impliqué. Sur un point capital, et sur ce point seulement, il y a divergence entre la pensée théophilienne et la pensée gnostique traditionnelle. Le gnostique se découvre séparé du Tout qu'il ne peut rejoindre que dans l'épreuve et la souffrance, soutenu par sa volonté; d'où un élan conscient vers la transcendance, et une morale d'ascète. Pour nos libertins, par contre, la réintégration de l'âme au Tout est inévitabile, l'être humain va de toutes façons connaître la transcendance. Le problème de la transcendance ne se pose donc pas pour lui, et en ce sens seulement la transcendance n'existe pas. Le moi se trouve planté dans l'espace et dans le temps, qui est seul son domaine; d'où une morale hédoniste qui traduit la volonté d'occuper entièrement le domaine qui lui appartient - seul but possible.

En conséquence, les penchants mystiques qu'on devine chez Tristan grâce à l'épisode du "philosophe" dans le Page disgracié ne le rendaient aucunement incapable de se rallier plus tard aux croyances théophiliennes. Au contraire, les idées du "philosophe" étaient bien plus proches de celles de Théophile que de celles du christianisme orthodoxe. Il ne restait pour Tristan qu'une étape à franchir, celle de l'acceptation de l'inévitabilité de

de/

la transcendance de l'âme. Et cette étape, il a très bien pu la franchir sous l'influence de Théophile son ami. La distance à faire n'était pas très grande. Garasse lui-même a été assez frappé par les ressemblances entre le système des Rose-Croix et celui des théophilieus, pour consacrer un chapitre de la Doctrine curieuse à un rapprochement des deux(314).

Nous croyons avoir démontré ainsi la possibilité pour Tristan d'adhérer au mouvement libertin. Encore serait-ce peut-être téméraire de déclarer catégoriquement qu'il y a adhéré, rien ^{qu'à cause} ~~que sur l'évidence~~ de quelques vers isolés écrits une trentaine d'années après la période dont nous parlons, et dans un recueil religieux où l'on pourrait redouter une certaine exagération des faits. Mais il y a d'autres indications aussi, moins directes, certes, mais qui ne font que confirmer ce témoignage. D'abord, nous avons vu que de la métaphysique théophilienne se dégagait une morale hédoniste. Qu'on relise maintenant un des rares poèmes de Tristan écrits pendant cette première période qui aient survécu à son changement de goûts venu plus tard: la Consolation à Idalie (nous verrons dans le chapitre suivant de quel droit nous datons cette pièce ainsi). Dans cette consolation, qui est adressée à une des premières femmes que Tristan ait aimées, aucune nuance de foi chrétienne. La constatation en elle-même ne prouve rien: dans les consolations de Malherbe aussi, le sentiment religieux fait défaut, et pourtant Malherbe

Malherbe/

est le modèle de ces catholâques en quelque sorte pragmatiques dont nous avons parlé plus haut. Mais la Consolation à Idalie est aussi éloignée de la Consolation à M. du Perrier qu'elle l'est, par exemple, de la Consolation à la Royne de Navarre de Ronsard. Si Tristan n'apporte pas comme élément consolateur l'immortalité de l'âme, sa pièce n'a pas non plus le stoïcisme de celle de Malherbe. De la mort du parent d'Idalie, Tristan ne tire que deux leçons. Celle de l'indifférence du sort aux actions des hommes:

Mais la Parque suiette à la Fatalité,
Ayant les yeux bandéz et l'oreille fermée,
Ne sçait pas discerner les traits de la Beauté,
Et n'entend point le bruit que fait la Renommée(315).

Et celle-ci: que de cette mort Idalie doit apprendre à
jouir de la vie avant que sa propre mort ne survienne:

Dés que nous commençons à raisonner vn peu
En l'Auril de nos ans, en l'age le plus tendre,
Nous rencontrons l'Amour qui met nos coeurs en feu,
Puis nous breuons la Mort qui met nos corps en
cendre.

Le Temps qui sans repos, va d'vn pas si leger,
Emporte avecque luy toutes les belles choses:
C'est pour nous auertir de le bien mesnager
Et faire des bouquets en la saison des roses(316).

En somme, le poème paraît comme le manifeste d'un hédonisme non moins franc que celui de Théophile.

Si Théophile prêchait une morale hédoniste, c'était parce que le reste de son système était déterministe, c'était parce que l'homme se dévêtait de ses responsabilités d'homme en faveur du destin, qui en répondait jusque dans les plus menus détails:

détails:/

Souverain qui regis l'influence des vers
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers... (317).

Ce déterminisme se retrouve dans l'oeuvre de Tristan. Il se retrouve surtout, peut-être, dans le Page disgracié, nous nous dispensons d'y relever les nombreuses allusions. Contentons-nous de citer un passage du début du livre, qui en résume à peu près le reste:

Ceux qui ont rectifié avec soin le point de ma
nativité, trouvent que j'eus Mercure assez bien
disposé, et le Soleil aucunement favorable: il
est vray que Venus, qui s'y rencontra puissante,
m'a donné beaucoup de pente aux inclinations
dont mes disgraces me sont arrivées. Je crois
que cette première impression des astres laisse
des caractères au naturel qui sont difficiles à
effacer, et que s'ils ne forcent jamais, au moins
ils enclinent sans cesse. On dit que le sage peut
dompter cette divine violence; mais il faut aussi
qu'il soit véritablement sage, et l'on ne trouve
guere d'esprits de cette marque(318).

Il faut dire que l'opinion qu'exprime Tristan dans la dernière partie de cette citation, était celle aussi de la plupart de ses contemporains - mais il semble en avoir été particulièrement obsédé. D'autre part, il faut se rappeler que le Page est de 1642, et que nous parlons d'une époque de vingt ans ^{avant cette date.} ~~plus tôt.~~ Les idées de Tristan, dira-t-on, auraient pu se modifier dans l'intervalle. Mais il n'en ~~est~~ ^{est} rien. Dans l'ode A Monsieur de Chaudelbonne, qui n'est pas, nous le verrons, de beaucoup d'années postérieure au retour à Paris, les mêmes sentiments s'expriment déjà:

Chaudelbonne, puisque le Ciel
A gardé pour moy tant de fiel,
Ne t'oposes point à sa hayne;
Et ne vas point mal à propos
Te donner tant soit peu de peine,
Pour m'acquérir plus de repos...

repos.../

Laisse faire à la Destinée;
 Il ne faut pas s'imaginer
 Qu'en l'humeur de m'importuner
 Elle soit toujours obstinée...

Si ces Astres dont l'influence
 Preside à mes prosperitez,
 Roidissent leurs severitez
 Contre ma petite esperance... (319).

Et nous avons déjà lu la lettre de 1620, où souffle un esprit de fatalisme assez étrange chez un jeune homme de dix-neuf ans.

L'on aura toutefois remarqué que le fatalisme de Tristan, surtout comme il se révèle dans le passage que nous avons cité du Page disgracié, n'est en effet que partiel. Il est théoriquement possible de résister à sa destinée. Mais la pensée de Tristan n'en est pas pour cela incompatible avec celle de Théophile. Nous avons déjà dit qu'il ne faut pas y chercher la rigueur d'un système philosophique. Ce système existait, mais ailleurs que dans le cercle de Théophile, chez les érudits et non chez les poètes. Et l'on trouve dans les idées des libertins dont nous parlons, certaines imprécisions, certaines contradictions même. Ainsi, d'une téléologie déterministe se dégage une morale hédoniste. Mais une morale pour être hédoniste n'en est pas moins une morale. Les libertins la prêchaient, on avait la possibilité de la suivre ou de la rejeter:

Qui suyvra son Genie et gardera sa foy,
 Pour vivre bien-heureux, il vivra comme moy (320).

Le libre arbitre existait donc, au moins dans certains

certains/

domaines. Nous avons lu la Consolation à Idalie, où Tristan, déterministe dans l'Ode à Chaudebonne, prêche lui aussi une morale. Plus tard, il limitera la portée de son déterminisme; la preuve en est l'extrait du Page disgracié. Mais pour le présent, la contradiction subsiste - et cette contradiction était justement imposée à quiconque acceptait les idées théophiliennes.

Tristan suit Théophile dans une autre inconsistance aussi. Nous avons déjà fait remarquer que Dietrich a voulu distinguer entre Tristan et les autres poètes de sa génération à cause du pessimisme foncier de notre poète. De ce pessimisme, le Page disgracié témoigne suffisamment. Ne nous rappelons que le passage du début: "Je trace une Histoire déplorable, où je ne parois que comme un objet de pitié, et comme un jouët des passions des Astres et de la Fortune"; ou bien les dernières lignes du roman, dans lesquelles Tristan parle du "dégoût que j'ay pour toutes les professions du monde", et de "l'apprentissage que j'ay fait en la connoissance des hommes". Cet aspect de son tempérament a frappé Koerting, qui est allé jusqu'à en faire un des thèmes principaux du Page:

Somit erraten wir, dass der Page disgracié ein doppeltes Interesse darbieten wörd: ein kulturhistorisches, indem er uns in die intimen und höchst wechsellvollen Erlebnisse eines Individuums einweht, das scharf zu beobachten imstande und wahrheitsgetreu zu schildern gewillt war; ein psychologisches, insofern dies Individuum in Folge eigentümlicher Veranlagung seine Schicksale in einem besonderen Lichte erblickt und an die Darstellung derselben Reflexionen knüpft, für deren in jener Zeit ungewöhnliche Färbung man damals nur

mur/

das Wort mélancolie, heute das bezeichnendere Weltschmerz hat(321).

Et la lettre de 1620 nous a montré par sa tonalité que cette tendance de l'esprit de Tristan n'était pas due aux mésaventures de son âge mûr.

Dietrich se trompe en croyant que Tristan se distingue par là des libertins de l'époque. Certes, le libertin n'avait prima facie aucune raison, d'après ses croyances, pour être pessimiste. Dieu ne ^{tenait} ~~tenait~~ aucun compte de leurs actions. Ils n'avaient pas à craindre l'avenir, pour eux comme pour Lucrèce la mort n'était pas là où ils étaient, et eux n'étaient pas là où était la mort. Après la mort du corps, le moi cessait d'exister en tant que moi. C'est l'origine de ce cri frénétique de "Jouissons", qui devait retentir jusque dans la poésie du début du XIXe siècle. Néanmoins, pour valable que fût cette conception de l'existence sur le plan intellectuel, les libertins ne vivaient pas que sur ce plan-là. On pouvait jouir autant que l'on voulait, le spectre de la mort n'en guettait pas moins les hommes au terme de leur existence d'hédoniste:

La frayeur de la mort esbranle le plus ferme... (322).
Et sur un niveau plus bas, les circonstances de la vie pouvaient empêcher le libertin, justement, de vivre à son gré.

Le pessimisme de Tristan n'était pas un cas spécial. M. Adam a insisté à plusieurs reprises dans sa thèse sur le pessimisme de Théophile même, pessimisme qui perce

perce/

jusque dans ses poésies amoureuses. Le philosophe arrive peut-être péniblement à se détacher complètement de toute considération d'ordre matériel ou émotionnel afin d'étudier objectivement son propre sort. Le poète ne saurait le faire et rester poète. Ces hommes de 1620 ne se bornaient pas à formuler en termes abstraits la condition humaine telle qu'elle leur apparaissait: ils la vivaient, avec toute la sensibilité du poète. C'est là la source des paradoxes; et ^{une} ~~l'une~~ ^{des deux} ~~partie~~ ^{des deux termes} du paradoxe ^{l'un} n'était pas pour eux moins réel ~~le~~ que l'autre.

Nous croyons donc que l'on peut en même temps démontrer et expliquer l'^{adhésion} ~~appartenance~~ de Tristan au mouvement libertin. M. Adam, qui pense comme nous devoir rattacher le poète au mouvement, arrive à cette conclusion par d'autres voies. Sa démonstration dépend d'une lettre de Maynard à Tristan, et d'une phrase de Cyrano de Bergerac. Nous en parlerons à leur place. Cette place n'est pas ici surtout en ce qui concerne le témoignage de Cyrano, qui ne ~~peut~~ rien savoir de la position de Tristan à l'époque dont nous parlons, puisqu'en 1621 il n'a que deux ans! Nous préférons terminer cette enquête avec deux considérations plus pertinentes. Si Tristan a si subitement quitté la maison de Scévole de Sainte-Marthe, nous avons vu que ^{c'est} ~~ce fut~~ probablement parce que le tempérament bien-pensant de Scévole s'accordait mal avec celui du jeune fugitif. Et enfin, Tristan dit son hésitation d'entreprendre le récit de sa vie dans les termes suivants:

suivants./

Que dira-t-on de ma temerité d'avoir osé moi-même écrire ma vie avec un style qui a si peu de grace et de vigueur, veu qu'on a bien osé blasmer un des plus excellens Esprits de ce siècle, à cause qu'il se met quelquesfois en jeu dans les nobles et vigoureux essais de sa plume? Il est vray que ce merveilleux Genie parle quelquesfois à son avantage en se dépeignant luy même... (323).

Les commentateurs s'accordent pour reconnaître dans cet "excellent esprit" l'auteur des Essais. Et malgré les inexactitudes chronologiques qu'il faudrait alors reprocher à Tristan - Montaigne est mort en 1592 - l'identification semble inévitable. Or, nous savons que Garasse ne s'est jamais attaqué directement à Montaigne; mais il ne faut pas en conclure qu'il admettait par conséquent ses idées:

His references to Montaigne are apparently full of respect for an illustrious author and a good man...but his forbearance with regard to the Essays is not the reflection of his own private opinion, but merely a tribute to Montaigne's reputation, solidier than that of Charron(324).

En fait, comment Garasse aurait-il pu approuver sincèrement un auteur dont les thèses étaient - on l'a formellement démontré(325) - à la base même de la doctrine théophilienne? Pour Tristan, par contre, cet auteur était un "merveilleux Genie". Dans le contexte historique et biographique que nous avons pu reconstituer, ces deux mots nous mènent au terme de notre enquête.

En 1621 Tristan revient à Paris et, gentilhomme à la suite de Gaston d'Orléans, se plonge dans les milieux poétiques et intellectuels de la capitale. Il fait des vers qui doivent plus aux préceptes de Hardy qu'à ceux

ceux/

de Théophile. Mais il reste lié avec Théophile, et par là au groupe libertin, dont il ne tarde pas à accepter les idées. Ses croyances libertines seront de longue durée. Ses fidélités poétiques ne seront qu'éphémères.

CHAPITRE 2: LES PREMIERES REUSSITES (1623-1629)

En même temps que Tristan nouait dans les milieux littéraires les relations que nous avons vues, il avait une autre tâche aussi: trouver des entrées dans les milieux aristocratiques. L'écrivain d'alors ne pénétrait pas dans la haute société du fait d'avoir réussi dans la carrière des lettres - y avoir déjà pénétré, y être déjà connu, était une condition essentielle de toute réussite littéraire. Or, remplir cette condition préalable était pour Tristan moins difficile que pour la plupart de ses contemporains. Ses premiers protecteurs avaient l'un après l'autre disparu. Mais notre poète était sorti, nous a-t-il dit, "d'une assez bonne maison"(326), d'une famille qui avait, ou qui croyait avoir, des liens de parenté avec certaines des premières familles du royaume. Il ne tarda pas à en profiter.

Mais d'abord il se décida, paraît-il, à renforcer un peu ses prétentions généalogiques en échangeant son nom de François l'Hermitte contre celui de Tristan. Car nous croyons que c'est à cette époque de sa vie qu'il a adopté le nom sous lequel il devait être connu dans la littérature. Certes, il se déguise dans le Page disgracié sous le nom d'Ariston(327), qui est presque une anagramme de Tristan, et sans doute voulu comme telle. Mais il

11/

faudrait y voir un artifice de romancier. En 1643, la transformation était complète, l'auteur était devenu Tristan pour le public, point n'était besoin de rappeler qu'il avait porté autrefois le nom plus prosaïque de François. Il se peut en effet que pendant les voyages de sa jeunesse le page, poursuivi dans trois pays, ait trouvé bon de déguiser son identité. Mais un simple changement de prénom aurait-il suffi? Tandis que, dès son retour à Paris, c'est comme Tristan que le jeune poète se présente à ses lecteurs, Les pièces liminaires qu'il fit pour le Théâtre de Hardy sont ainsi signées. Et le nom ne paraît pas s'être immédiatement imposé, car le sonnet qu'il contribua au Tombeau de Sainte-Marthe est signé: François l'Hermite, dit Tristan, sieur du Solier(328). Enfin Théophile, dans une lettre de 1625 que nous allons lire, a l'air de plaisanter sur le nouveau nom de son ami: "Ne soyez triste que de nom"(329). Il nous semble donc que M. Edelman a raison en voyant dans la métamorphose de notre poète une de ces tentatives de consolider ^{leur} sa position sociale si communes parmi les ambitieux de l'époque(330).

Quoi qu'il en soit, Tristan trouva vite les entrées qu'il cherchait. Bernardin a découvert les rapports les plus importants qu'il entretenait, à ce moment de sa vie, avec l'aristocratie. Parent éloigné par sa mère de Charlotte d'Etampes-Valençay, marquise de Puisieux, Tristan

Tristan/

trouva un accueil favorable, non seulement chez la marquise, mais aussi chez les frères et la soeur de cette dame. Un homme d'Eglise de ses parents, Charles Miron, avait déjà admiré l'intelligence de l'enfant précoce(331); ce fut maintenant au tour de Léonor d'Etampes, évêque de Chartres, et plus tard archevêque de Reims, d'apprécier les talents du jeune poète. Et Tristan était connu aussi du frère de Léonor, le chevalier Achille, qui allait devenir cardinal de Valençay. D'autre part, Elisabeth d'Etampes-Valençay l'avait présenté à son mari, le maréchal Louis de la Châtre, ~~bata~~ de la Maisonfort, et cousin de cet Edme de la Châtre, comte de Nançay, auquel Tristan devait dédier ses Amours. A cette liste, ajoutons encore les noms du maréchal de Choiseul et du colonel - bientôt maréchal - d'Ornano, et nous voyons que Tristan ne manquait pas d'appuis importants parmi les grands(332).

"C'est de cette époque, déclare Bernardin, que doivent dater une grande partie de ses lettres amoureuses et de ses vers d'amour"(333). Il a peut-être raison en ce qui concerne certaines des lettres amoureuses de Tristan, qui sont en général d'une insignifiance si complète, et qui conservent si bien l'anonymat de leur destinataire, qu'elles résistent à toute datation. Mais nous croyons qu'il se trompe en suggérant que beaucoup de poèmes - il ne réussit d'ailleurs pas à dire lesquels - proviennent de cette période. A l'époque où Tristan écrira la Maison d'Astrée, c'est-à-dire, nous le verrons, en 1626, il sera

sera/

amoureux d'une femme qu'il déguisera sous le nom d'Idalie. Car ce n'est pas d'Astrée elle-même que Tristan se déclare épris dans ce poème: il se dit content parce qu'une des peintures qui ornent la Maison

...instruit Idalie...

A me traiter sans artifice,
Montrant que la faveur accroist la passion(334).

Pour que cette Idalie surgisse dans une pièce adressée à une autre, Tristan a dû en être étrangement préoccupé. Et pourtant, nous ne connaissons qu'une seule pièce écrite pour elle, c'est la Consolation dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Le poète serait-il resté muet à l'égard de cette passion? Bernardin reconnaît que Tristan a dû faire d'autres pièces à l'adresse d'Idalie, et en explique la disparition:

Assurément, cette passion a inspiré à Tristan d'autres vers; mais son talent naissant ne produisait encore que des oeuvres imparfaites, et, comme les stances à Hardy, il n'a pas jugé ces oeuvres trop juvéniles dignes de figurer dans les recueils de ses poésies qu'après l'éclatant succès de Marianne il a formés pour le public(335).

Mais si un goût plus sûr avait porté Tristan à supprimer par la suite un cycle de poèmes écrits vers 1626, il nous semble vraiment peu probable qu'il eût conservé dans ses recueils beaucoup d'autres pièces faites même avant cette date. Tristan n'était pas homme à nous infliger ses juvénilia; seul l'historien littéraire saurait l'en blâmer...

Certaines des pièces disparues furent sans doute rimées en l'honneur des nouveaux protecteurs que Tristan

Tristan/

s'était trouvés, et grâce auxquels il pouvait espérer un avancement assez rapide. Mais soudain, au courant de 1624, toutes ses espérances semblèrent s'écrouler. Un dénommé Charles de la Vieuville parvint à déclencher un de ces bouleversements politiques qui caractérisaient les premières années du règne de Louis XIII, et obtint, coup sur coup, la disgrâce de Puisieux et de son père le chancelier de Sillery, et puis celle d'Ornano. Avant la fin de l'année, cependant, une nouvelle crise politique envoya Vieuville à son tour à la Bastille, et les protecteurs de Tristan furent réhabilités(336). Le poète pouvait respirer.

Du moins, il le croyait. Mais en fait, sa propre disgrâce se préparait. En 1626, le nom de Tristan ne figure plus sur la liste des gentilshommes de Monsieur, frère du roi(337). Bernardin s'interroge longuement sur les raisons de cette disgrâce. Il avait d'abord cru devoir l'associer à une nouvelle transformation de la situation politique. Au mois de mai 1626, Ornano se vit renvoyer de toutes ses fonctions dans la maison de Gaston, et peu après Chaudébonne, grand maréchal des logis de Gaston, alla lui aussi faire un séjour à la Bastille(338). Mais Bernardin a remarqué que, selon les comptes de Gaston, le maréchal d'Ornano a touché, avant d'être renvoyé, les six premiers mois de ses gages, tandis que Tristan cesse de toucher dès le début de l'année; et d'autre part, que lorsque Tristan est rétabli dans la maison de Monsieur l'année suivante, Chaudébonne et Ornano en restent exclus

exclus/

(339). La disgrâce de Tristan semblerait donc être sans rapport avec celle de ses protecteurs et amis. Bernardin aurait pu renforcer encore sa démonstration. Il constate qu'il faut attacher à cette disgrâce l'ode A Monsieur de Chaudebonne, dans laquelle Tristan demande à Chaudebonne d'essayer d'obtenir son rappel auprès de Gaston. Mais à quoi pouvait servir une telle requête, si Chaudebonne lui-même était compromis, sinon déjà à la Bastille? Tristan a donc été disgracié sensiblement avant Chaudebonne.

Comment expliquer alors cette disgrâce? Bernardin propose une hypothèse qui est, il le reconnaît, entièrement gratuite:

Il est possible que Tristan, déjà fort peu exact à remplir les devoirs de sa charge, ait été appelé dans la Marche par la mort de son père, et que des affaires d'intérêt et le beauté du paysage...l'y aient retenu assez longtemps. On a toujours des ennemis. Ceux du jeune homme profitèrent sans doute de son absence de la cour, peut-être prolongée encore par une maladie, pour indisposer contre lui soit son jeune maître, soit plutôt le maréchal d'Ornano(340).

On ne saurait, évidemment, démolir cette hypothèse, précisément parce qu'il n'y a rien là qu'on puisse contrôler. Mais il y aurait une autre explication plus vraisemblable du renvoi de Tristan: si vraisemblable qu'il est étonnant que Bernardin n'y ait pas pensé.

Car c'est Bernardin qui a retrouvé une lettre de Théophile à Tristan, laquelle ayant échappé à tous les éditeurs de Théophile, a été miraculeusement conservée dans les Lettres meslees de Tristan, volume qui à cette

cette/

exception près ne contient pas d'autres lettres que celles de notre poète. Elle y paraît sous le titre de: Lettre de Feu Monsieur de TH. à l'Autheur, estans tous deux malades en mesme temps. Nous nous permettons de la citer en entier, parce qu'elle témoigne de l'amitié qui subsistait encore entre les deux poètes, et de la façon dont Théophile appréciait le talent de l'ancien page:

Monsieur,

Ceux qui vous ont dit que ie suis malade m'ont appris que vous n'estes pas mieux traité que moy de l'Automne; & que vous n'avez pû vous parer de la mesme fièvre qui me prend en tierce, & en quarte. On peut iuger de là que les Elemens ne sont pas plus amis des bons esprits que la Fortune; & qu'Apollon est vn mauuais Maistre d'abandonner de la sorte ses seruiteurs. Vous scauez que depuis que ie luy rends des soins, il ne les a payez que d'ombre & de fumée: les persecutions de la Calomnie, l'infamie du banissement, & la cruauté de la prison, m'ont esté des fruits de sa bien-veillance. Puis qu'il est inuenteur des secrets de la Medecine, aussi bien que de ceux de la Poësie; il nous deuroit au moins octroyer la douceur de la santé, comme le plaisir de la renommée. Mais vous l'en deuriez solliciter, vous qui le gouvernez absolument. D. qui ne se connoist pas mal aux bonnes choses; m'a dit vne Stance de vous, qui tesmoigne bien hautement la faueur où vous estes auprès des Muses; & que vostre excellent Genie ne démentira pas les predictions que i'en ay faites. Au reste, ne meslez point de soucis estrangers à vostre melancholie naturelle; & ne soyez triste que de nom. Pour moy dont le temperament est inuincible, et qui ne romps pas facilement avec les plaisirs; ie ne laisse pas en l'estat où ie suis, d'auoir le mesme goust pour le bon vin que le veritable Gillot, & d'en verser quelquefois deux doigts de tout pur sur l'embrasement de ma fièvre. On me vient encore de desseruir vn plat de muscats, dont ie croy que vous mangeriez, si vous n'estiez point plus scrupuleux que moy, qui me moque des ordonnances de M. de la B. encore qu'il soit fort habille homme, et que ie sois son amy, comme ie suis,

Monsieur,

Vostre tres-humble seruiteur(341).

seruiteur(341)./

On peut dater cette lettre assez exactement. Théophile y parle non seulement de "la cruauté de la prison", mais aussi de "l'infamie du bannissement". La lettre a donc été écrite après le décret du Parlement du 1er septembre 1625, qui condamnait Théophile à s'éloigner de Paris. Il y a mieux: "Ceux qui vous ont dit que ie suis malade m'ont appris que vous n'estes pas mieux traité que moy de l'Automne". Des amis communs les visitent l'un et l'autre, ils sont donc tous les deux à Paris. Par conséquent, Théophile a dû rédiger cette lettre avant son départ pour La Rochelle avec Montmorency, pendant "l'Automne" de cette même année.

Or, quelle était cette pièce de Tristan qui avait tant plu à Théophile? La Responce à la lettre precedente dans les Lettres meslees nous permet de savoir qu'il s'agissait, précisément, de l'Ode à Chaudebonne:

Monsieur,

Vous vous plaignez de si bonne grace d'Apollon qu'il ne paroist pas que vous ayez sujet de vous en plaindre. Tous vos escrits éclatent si fort de ses diuins presens, que vous aurez de la peine à le conuaincre d'ingratitude, quelque temps que vous ayez employé à sa suite. Si tous ceux à qui le poil a blanchy à force de veiller sur le Parnasse, estoient en mesme faueur auprès des Muses, les grands Escrivains comme vous, ne seroient pas si rares qu'ils sont, & beaucoup de grands esprits de ce siecle voudroient auoir acquis vostre gloire au prix de toutes les persecutions que vous auez suportées, & de la fièvre qui vous importune. Ie vous diray que ie suis glorieux de l'estime que vous faites des Stances que i'adresse à Monsieur de Chaudebonne; c'est vn pur effet de la passion que i'ay pour le seruice de Monseigneur, & cela ne doit rien faire attendre de meilleur de ma plume, si

si/

ce n'est que ie sois jaloux de respondre à vos propheties; mais le mal qui me tourmente n'a pas treuvé un corps si bien constitué que le vostre, & ie rends presque l'ame à ses efforts. Au lieu que vous treuvez le vin bon, & que vous vous donnez la licence de manger des fruits, i'ay perdu le goust pour toutes sortes de viandes & de breuages, & suis à peine capable de vous escrire, ie suis, Monsieur,

Vostre tres-humble seruiteur(342).

En faut-il plus? Pour qui se rappelle les événements qui venaient d'ébranler les milieux littéraires, une explication du renvoi de Tristan saute aux yeux. En 1623, à l'heure du danger, Théophile avait été brusquement abandonné par la plupart de ses amis. Non seulement Maynard, Saint-Amant, Boisrobert, Des Barreaux s'étaient dépêchés de rompre tout contact avec lui, ils tentaient tous de passer dans le camp opposé, ou du moins de faire preuve d'orthodoxie: Maynard avec son dizain contre les impies, Saint-Amant avec le Contemplateur, Boisrobert avec sa paraphrase sur les Sept psaumes de la pénitence, jusqu'à Des Barreaux, avec son fameux sonnet religieux. Or, Tristan était, on l'a vu, du nombre des libertins; mais les deux lettres que nous venons de lire démontrent formellement qu'il n'avait pas, lui, abandonné son ami pendant ce terrible procès, qu'il n'hésite pas de qualifier de "persecutions". Maintenant, le procès était fini, et Théophile avait échappé aux foudres de Garasse; échappé de justesse, pourtant, il avait néanmoins été déclaré coupable, et frappé de banissement. N'y aurait-il pas un rapport

rapport/

entre ces événements et la disgrâce de Tristan? L'hypothèse semble s'imposer; mais il a fallu attendre l'étude de M. Carriat, sortie à l'instant où nous y réfléchissions, pour l'entendre:

En ces années 1624-1625 qui marquent l'aube de la réaction dévote, Tristan n'aurait-il pas été, par mesure de représailles, éloigné de Paris, comme l'ordre en fut donné pour Théophile, pour Colletet, pour Frenicle? Et nous tiendrions alors la clé du mystère, non éclairci jusqu'à ce jour, de cette disgrâce de 1625 qui fait l'objet de l'Ode à M. de Chaudebonne. D'autant qu'à l'époque, Chaudebonne n'a pas encore été converti à la foi par le R.P. Charles de Condren et penche vers la philosophie plus que vers Dieu. Rien de plus naturel donc que Tristan s'ouvre à lui de ses soucis. Comme son libertinage fut moins caractérisé sans doute que celui de ses amis, même s'ils ne trempèrent que d'assez loin dans l'affaire du Parnasse satyrique, fatale cependant à Théophile, Tristan, le prudent, le candide Tristan s'étonne du châtimeut qu'on lui inflige. Il s'éloignera donc s'il le faut, assuré que son esprit et sa franchise lui feront, où qu'il aille, trouver des amis... En attendant, avant même que d'envoyer à Chaudebonne l'ode en question, il la fait lire à Théophile lui-même, qui la trouve bien venue, pour le plus grand contentement de son auteur, dont ce sont presque les premières armes (343).

Disons toutefois que M. Carriat nous semble tirer de ces quelques données des conclusions trop vastes. Nous ne croyons pas que Tristan ait été impliqué directement dans le procès, ni frappé de la même condamnation que son ami - dans ce cas-là, son nom aurait figuré dans les documents concernant le procès, et il ne s'y trouve point. Il nous paraît donc plus vraisemblable que ceux qui géraient les affaires de l'héritier présomptif de la couronne de France aient trouvé discret d'écarter de la maison de

de/

Monsieur, sans que les tribunaux interviennent, un jeune homme taché lui-aussi de libertinage et qui, lié depuis longtemps avec Théophile, refusait encore maintenant de s'en désolidariser.

Certains vers de l'Ode à Chaudelonne nous semblent renforcer ces conjectures. Certes, Tristan proteste, comme le fait remarquer M. Carriat, qu'il ne comprend pas lui-même les raisons de sa disgrâce. Si la Fortune ne commence pas bientôt à sourire de nouveau,

J'iray perdre dans ma Maison
Les ressentimens d'une injure
Dont je ne sçay pas la raison(344).

Mais pour un homme soupçonné de libertinage en 1625, déclarer qu'il ignorait de quoi on l'accusait était peut-être la meilleure défense. Qui s'excuse... Et plus loin dans l'ode, on apprend que Tristan ne se sent pas en sûreté même dans son domaine du Solier:

Puis, quand les procès, ou la guerre
Que l'on ne sçauroit éviter;
Ligués pour me persecuter
M'auroient deslé cette Terre... (345).

Le danger de la guerre n'est, évidemment, qu'un lieu commun. Mais l'autre danger qu'il évoque fait bien moins l'impression d'un tour de rhétorique. Quels sont ces "procès" qui menacent de l'évincer de sa terre natale? On penserait d'abord au procès qui devait en effet lui enlever cette terre; mais il n'allait perdre son patrio-
moine qu'en 1629(346), et nous sommes en 1625. N'est-il

N'est-il/

pas possible que Tristan songe aux deux procès qui ont été tentés contre Théophile, et qu'il en prévoit d'autres, menés contre d'autres libertins?

Notons enfin que dans la strophe suivante Tristan semble attribuer sa disgrâce à certains traits de son caractère:

Par tout où ce n'est point un crime
Que d'aymer la fidélité:
Par tout où la sincérité
Peut trouver tant soit peu d'estime...
Je sçay que le Ciel m'a promis
Que mon esprit et ma franchise
M'y feront trouver des Amis(347).

Faut-il comprendre que là où il est, ces qualités, la fidélité, la sincérité, la franchise ont eu un tout autre effet? Pense-t-il à sa fidélité à Théophile persécuté? Evoque-t-il cette extraordinaire franchise des libertins, qui en poussait au moins quelques-uns à exprimer publiquement leurs pensées les plus hérétiques, même parmi les plus grands dangers, alors que le silence ou un conformisme feint leur aurait probablement apporté la tranquillité? Songe-t-il à cette sincérité foncière de Théophile, à cet effort d'honnêteté intellectuelle, qui le différenciaient si nettement de ces gribouilleurs frivoles de vers obscènes auxquels ses ennemis avaient voulu l'assimiler?(348).

Il serait téméraire de trop affirmer. Mais il est au moins très probable que Tristan dut sa disgrâce à sa loyauté envers Théophile. Et il est en tout cas certain que nous devons à cette disgrâce les premières poésies de

de/

sa plume, hormis quelques pièces liminaires et peut-être le sonnet A son cher Timante, que nous puissions dater avec certitude.

* *
*

En premier lieu, nous devons à la disgrâce de 1625 l'Ode à Chaudébonne elle-même. Nous l'avons déjà considérée en tant que document biographique, il convient maintenant de l'examiner en tant qu'oeuvre littéraire. Tristan, qui maîtrisait alors le sonnet, s'était peut-être déjà essayé à l'ode; car il comprend qu'il manque encore du souffle nécessaire à remplir l'immense cadre de l'ode en alexandrins. Il se contente donc de strophes de six octosyllabes. Mais avec cette forme que Malherbe même n'avait pas dédaignée, Tristan construit un poème qu'il ne jugera pas indigne de figurer seize ans plus tard dans la Lyre (349), et où sa pensée se développe avec une facilité qui démontre une fois de plus que les malherbiens n'avaient pas nécessairement le monopole de cette fameuse "clarté française" naissante.

Le poète, qui écrit l'ode dans l'espoir d'obtenir par l'intermédiaire de Chaudébonne sa réhabilitation dans la maison de Gaston, commence assez heureusement en conseillant à Chaudébonne de ne rien tenter du tout pour l'aider. Qu'on ne lui reproche pas pour cela un manque de spontanéité; l'auteur d'un poème personnel a après tout

tout/

autant le droit de ménager ses effets que le rimeur de vers officiels. D'ailleurs, il est possible que ces premières strophes correspondent à un premier mouvement de son esprit fataliste. Inutile, déclare-t-il, de s'opposer à la destinée. Son sort s'améliorera peut-être bientôt. Et sinon, il n'aura qu'à se retirer dans son domaine du Solier, où les beautés de la Nature le consolent facilement; pourvu, toujours, qu'on le laisse au moins tranquille là-bas - car il entrevoit soudain la possibilité qu'on le chasse du Solier. Mais alors même, il n'y aurait pas de raison pour désespérer:

Ces maux sont aisez à guerir,
Puis qu'il me reste encore en l'âme
Des Biens qui ne scauroient perir(350).

Il sent que, grâce à ses talents et à sa droiture, il trouvera toujours des amis. Onze des quatorze strophes se sont ainsi écoulées. Tristan a évité de bâtir son poèmes sur une longue série de descriptions monotones de ses malheurs et de demandes de secours. Ce n'est que maintenant qu'il semble se rendre brusquement compte que, même s'il était comblé d'honneurs par autrui, il serait toujours malheureux éloigné de Gaston. Il se décide donc enfin à demander à Chaudebonne d'intercéder pour lui auprès de ses anciens maîtres. Et l'ode se termine par une strophe dans laquelle une émotion sincère vibre derrière la pointe traditionnelle:

CHAUDEBONNE, si leur responce
A pour moy quelque trait humain;
Que tout au plus tard dans demain
Quelque'un de ta part me l'anonce.

l'annonce./

Mais s'il me succede autrement,
Trahny moy le plus doucement
Que peut faire un Amy fidelle;
Ne me fais faire le rapport
D'une si funeste nouvelle,
Qu'une semaine apres ma mort(351).

Cette pièce est donc née des sentiments et des expériences intimes du poète. Et pourtant, Tristan y exploite de bon coeur l'appareil mythologique qui ornait encore les grandes odes officielles. Chaudebonne, c'est

Toy que d'une voix generale
Mars et l'Amour ont avodé(352).

Les Olympiens peuplent le domaine du Solier:

Bacus y vient bien tost apres
Dans des Chars tous plains de vandange
Festoyer avecque Ceres(353).

L'Aurore avecque ses habits
Dont les Saphirs et les Rubis
Tanterent l'ame de Cephale;
Et l'Iris offrant à mes yeux,
Un Arc des coubeurs de l'Opale,
M'offrent tous les thresors des Cieux(354).

La pensée qu'il sera peut-être contraint de voyager à nouveau fait évoquer à Tristan d'autres grands voyageurs:

Que je traverse autant de Mers
Que j'aborde autant de desers
Qu'Ulisse, ou que le fils d'Anchise...(355).

Et les immortels de reparaitre lorsqu'il considère le terme de ses voyages:

En quelque Quartier où j'arrive,
Si l'on y fait estat des Arts;
Soit qu'en ces lieux Minerve, ou Mars
Plantent le Laurier, ou l'Olive...(356).

Or, dans les odes officielles, et dans toute la poésie à gages de l'époque, la mythologie classique était

était/

devenue presque indispensable. La part de l'inspiration personnelle dans ces oeuvres était en général très mince, il fallait y suppléer. Et il y avait tendance à y suppléer en prenant à la tradition gréco-latine soit des formules consacrées aptes à combler le vide d'une strophe trop grande pour le thème, soit des images forcées susceptibles de donner à un thème insignifiant une intensité tout artificielle. Mais l'Ode à Chaudebonne n'a rien du poème à gages. C'est la plainte discrètement modulée d'un jeune homme ambitieux qui se croit devant la ruine de tous ses espoirs, et qui demande un ultime secours. Comment expliquer par conséquent l'irruption dans cette pièce d'une mythologie toute conventionnelle? Tristan n'avait pas à se méfier de son sujet, assez important pour tenir tout seul. L'explication la plus simple serait donc que le poète aurait trouvé limités ses dons créateurs, et qu'il n'aurait pu développer son thème sans que son inspiration n'eût parfois recours aux béquilles traditionnelles.

Cette explication n'est malheureusement pas satisfaisante. D'abord, ce n'est pas là l'impression que nous fait la pièce. Et surtout, Tristan a pu écrire à l'ennemi avoué de "la sottise antiquité": "je suis glorieux de l'estime que vous faites des Stances que j'adresse à Monsieur de Chaude-bonne". De tous les poètes d'alors, Théophile était peut-être le moins susceptible de donner raison à un auteur qui suppléât par des moyens artificiels à une

une/

inspiration personnelle défaillante. Le prophète du modernisme a donc dû trouver justifié l'usage que Tristan fait de l'appareil mythologique. Le paradoxe n'est qu'apparent. De la théorie à la pratique il y a souvent long chemin. Qu'on relise les odes de la Maison de Silvie. Elles sont postérieures à l'Epître à M. du Fargis, et néanmoins Théophile s'amuse à y dépeindre un paysage peuplé, surpeuplé même, d'êtres surnaturels: il ne peut guère évoquer un ruisseau, sans parler de ses Nymphes, ni le vent, sans y voir Zéphire. Une trentaine d'années plus tard, un autre libertin allait écrire, dans la préface de son Moyse sauvé:

Pour ce qui est des noms fabuleux dont je me suis servy, comme de l'Olimpe au lieu du Ciel, d'Eole ou de Borée au lieu du Vent, de Cerés ou de Cybèle au lieu de la Terre, de Thétis au lieu de la Mer et de plusieurs autres noms de mesme sorte, ce n'est que pour rendre les choses poétiques, et comme chaque science, chaque profession et chaque art ont de certains mots affectez dont ils se servent particulièrement, de mesme la poesie a-t-elle les siens, dont elle se peut servir quand bon luy semble, sans qu'on l'en puisse reprendre avec justice(357).

On se demande si c'était vraiment l'avis de Saint-Amant. Ce n'était pas, en tout cas, l'avis de Théophile. Mais c'était, très précisément, l'avis du public.

Depuis quelque temps déjà, la hantise du "style noble" commençait à peser lourde sur la poésie française. Et l'emploi plus ou moins gratuit de la mythologie était un élément important de ce style. A partir de la Renaissance, l'allusion mythologique était devenue une constante

constante/

de la littérature. Nous entendons par là, dépêchons-nous de le dire, une constante du point de vue du lecteur. il y aurait un long travail à faire sur les rôles fort différents que joue la mythologie dans les oeuvres d'un Ronsard, d'un Desportes, d'un Malherbe, d'un Racine! Mais on doit soupçonner que le lecteur moyen ne reconnaissait souvent qu'imparfaitement les différentes intentions des différents poètes qui employaient le même instrument. Surtout quand on se rappelle que la poésie était alors le seul genre littéraire qui possédât encore une véritable tradition: tout le monde lisait en premier lieu la poésie, et le niveau moyen des lecteurs était, forcément, d'autant moins élevé. On comprend ainsi que ce public ait commencé à croire que l'allusion mythologique était un élément essentiel de toute poésie; croyance dont les résultats néfastes devaient pénétrer jusqu'en plein XIXe siècle. Or, nous avons déjà constaté que les poètes d'alors étaient plus que jamais assujettis aux exigences de leur public. Théophile même avait été obligé de se conformer à ce critère qui n'était visiblement pas le sien. A plus forte raison donc, Tristan dut se conformer, bon gré, mal gré, on ne le sait, en écrivant un poème dont il avait tant à espérer.

On remarque d'ailleurs qu'à deux reprises Tristan réussit à introduire la mythologie de telle manière qu'elle semble presque faire partie intégrante du poème. Nous parlons de sa description du paysage autour du Solier, où

où/

il fait adroitement entrer les allusions que nous avons relevées dans le cadre du poème pastoral. Cette description du domaine du Solier, à laquelle le poète a été amené à consacrer cinq des quatorze strophes de l'ode, est en outre intéressante du fait qu'elle représente une première exploration de la poésie de la Nature. Et ce qui nous y intéresse le plus, c'est une série d'images qui fait étrangement contraste avec la série plus longue de détails conventionnels sur lesquels la description est bâtie.

Pendant deux strophes entières, Tristan recherche soigneusement des correspondances entre les phénomènes les plus vastes de la Nature, et des objets artificiels et coûteux de la vie humaine:

Jamais le desir des richesses
 Ne troublera mes sentimens;
 La Nature et les Elemens
 Me feront assez de largesses,
L'Or esclatant dont le Soleil
 Vient couronner à son réveil
 Le front orgueilleux des Montagnes;
 Et l'argent pur qui va coulant
 Sur l'émail fleury des Campagnes
 Me rendront assez opulent.

La nuit quand mille pierreries
 Luy donnent un peu de blancheur,
 Quand son silence et sa fraîcheur
 Flatent mes douces resveries.
 L'Aurore avecque ses habits
 Dont les Saphirs et les Rubis
 Tanterent l'ame de Cephale;
 Et l'Iris offrant à mes yeux
 Un Arc des couleurs de l'Opale
 M'offrent tous les thresors des Cieux(358).

Cette série d'images semble ici organique: le poète

poète/

recherche dans la Nature de quoi se consoler de son éloignement de la vie mondaine, rien de plus naturel donc qu'il s'exprime ainsi. Il convient cependant d'y attirer l'attention: car nous verrons que la même sorte d'image revient sans cesse dans les oeuvres descriptives de Tristan, quand même le contexte ne l'exige pas. Nous ne faisons maintenant que constater ce tour stylistique; pour voir l'importance qu'il faut y donner, nous devons attendre d'avoir étudié une partie plus considérable de l'oeuvre de cette première période.

Avant de quitter l'Ode à Chaudebonne, il y a lieu de considérer un problème qu'a formulé M. Rousseau. Tristan a quitté le Solier pour aller à Paris à l'âge de trois ans. Il a été par la suite écolier dans la capitale, page au Louvre, fugitif dans quatre pays, pour devenir enfin gentilhomme à la suite de Gaston de France, de nouveau à Paris. Quand a-t-il eu l'occasion de revoir ce paysage qu'il décrit? M. Rousseau répond que Tristan est allé au Solier en 1616. Mais nous avons vu qu'il n'en est rien(359). Pour Bernardin, le poète serait allé faire un séjour dans son pays natal après son retour à Paris; il y serait même resté trop longtemps, précipitant ainsi sa disgrâce. Nous avons vu que la cause de cette disgrâce était probablement tout autre. N'empêche qu'il est tout à fait vraisemblable que Tristan ait trouvé le loisir, pendant les quatre ans qui ont précédé sa disgrâce,

disgrâce,/

d'y aller. Remarquons néanmoins qu'une telle visite n'est même pas indispensable pour expliquer l'Ode à Chaudebonne. En dernière analyse il y a, dans ce paysage que décrit Tristan, très peu de détails vraiment particuliers: des monts, du froid, de vielles Tours, ce Chasteau, un assez grand costeau, peu de raisins - pour le reste, c'est un paysage bien vague et général. Point n'était besoin d'être allé au Solier pour faire une description pareille: le souvenir d'une conversation avec quelqu'un qui connaît le pays aurait suffi. Il reste probable que Tristan y est effectivement allé. Mais en tout cas, le problème que soulève M. Rousseau n'existe pas réellement.

* * *

L'Ode à Chaudebonne resta sans effet. Le destinataire de la pièce fut disgracié à son tour. Et la disgrâce de Tristan continua. Elle nous a donc valu aussi la célèbre Maison d'Astrée. Cette ode ne devait être publiée que beaucoup plus tard, dans les Vers héroïques de 1648. Mais le poète nous y fait savoir que nous avons affaire à une pièce écrite longtemps auparavant, avant même son séjour aux Pays-Bas, et portant à l'origine le titre de Palais des Amours:

Ce Palais des Amours, qui est vn des premiers
Bourrages de l'Autheur, n'est pas icy dans l'estat
qu'il souhaiteroit, en ayant égaré quelques Vers
dans les voyages qu'il a faits hors du Royaume;
S'il peut vn jour les recouurer, vous aurez cette
superbe Maison mieux acheuée(360).

acheuée(360)./

Or, Bernardin a découvert qu'après la mort de Sillery, sa belle-fille, la marquise de Puisieux, soeur cadette de la maréchale, était allée séjourner dans son domaine de Berny, à une demi-lieue de Bourg-la-Reine, où elle avait commandé à François Mansart d'élever une maison de plaisance(361). C'est probablement de cette maison que parle Tristan dans une lettre A Madame de V V V, qui semble avoir été destinée à la marquise, et où le poète écrit:

...J'espere, Madame, que i'auray bien tost l'honneur de vous en dire dauantage, dans cette pompeuse Demeure, où les inuentions de l'Art ont ajousté tant de grace et de maiesté à la beauté de la Nature. On dit que ce grand bastiment eclate aussi fort que s'il estoit fait de pierreries, & que par tout la Peinture y semble triompher, dans la captiuité d'vne orgueilleuse Architecture. Je ne doute pas qu'il y ait là d'excellens ornemens, puis qu'ils sont sortis de vostre esprit. Et ie ne trouue pas estrange qu'ayant plus de charmes que n'en eut Arminde(sic), vous ayez vn Palais plus magnifique & plus durable que ne fut le sien(362)...

Et il paraît en tout cas certain que c'est de Berny et de la Maison d'Astrée que Tristan parle dans une autre lettre, A madame de Puisieux, sur vne description qu'il auoit faite de sa Maison:

Je vous enuoye la peinture d'vn Chef d'oeuvre qui vient de vous; & dans lequel il semble que vous ayez obligé l'Art et la Nature à se surmonter pour vous plaire. Je ne doute pas que l'on ne treuue beaucoup de difference entre ce Tableau, & les veritables beautez qu'il represente; puis que ce n'est icy qu'vne mediocre copie d'vn Miracle que vous auez fait, & qu'il est difficile qu'vn esprit commun, puisse agir aussi noblement qu'vne diuine Intelligence. Mais si cette Description ne passe point pour le commencement d'vne Merueille; Je m'asseure aussi, Madame, qu'on ne la prendra point pour vn Monstre: et qu'il ne sera pas dit que l'honneur de vos commandemens n'ait point

point/

fait treuver quelque nouvelle grace à mon obeissance. S'il auient que vous fauorisez tant mon dessein, que de le regarder de bon oeil, & que la fiéure qui me fait durer ses persecutions depuis si longtems, me donne enfin quelque relasche; I'espere de vous donner plus de satisfaction dans les finissemens de cet Ouurage, & d'en acquerir plus de gloire. Tous mes Amis m'ont déguisé leurs sentimens par la bonne opinion qu'ils m'ont donnée de mes escrits: où ie feray triompher avec pompe vostre beauté, dans ce Palais magnifique(363).

L'on voit donc quelles semblent avoir été les circonstances dans lesquelles Tristan a écrit la Maison d'Astrée. Après l'échec de son appel à Chaudebonne, il se décide à se réfugier chez la marquise - voyage qu'annonce la première lettre. Et il écrit par la suite, soit sur commande, soit pour remercier la marquise de l'abri qu'elle lui a donné, un éloge de la nouvelle maison de plaisance de sa protectrice. Une vingtaine d'années plus tard, au moment de préparer les Vers héroïques, il n'arrive pas à retrouver le texte définitif de cette ode, avec les modifications qui avaient constitué "les finissemens de cet Ouurage". Il se contente donc d'en publier la version première, seule version qui nous ait été conservée.

Telles sont vraisemblablement les origines biographiques de la Maison d'Astrée. Ses origines littéraires sont peut-être moins évidentes. Pour Bernardin, l'oeuvre serait tout naturellement sortie d'un milieu où l'on ne parlait que du procès de Théophile et de la récente Maison de Silvie(364). Mais nous ne croyons pas que Tristan doive ici beaucoup à son ami. "La Maison

Maison/

d'Astrée, déclare M. Tortel, ne souffre pas le parallèle avec la Maison de Sylvie"(365). C'est très juste; mais rien ne prouve que Tristan ait voulu un tel parallèle. Des défauts, il y en a, dans cette "ode...où se trahit encore en plus d'un endroit l'inexpérance de la jeunesse" (366). Mais il faudrait se rappeler qu'on ne possède de l'oeuvre qu'une première ébauche, dans laquelle Tristan à lui-même constaté des imperfections. Et il faut surtout se rendre compte que notre poète adopte ici un point de vue très différent de celui de Théophile.

Les deux poètes commencent avec la même intention: décrire la propriété d'une protectrice. Et Sylvie et Astrée pénètrent toutes les deux dans la description, dominant même leur milieu. Chez Théophile, les oiseaux,

...s'attachants
 Au dessein de plaire à Sylvie,
 Dans les longs efforts de leurs chants
 Semblent vouloir laisser la vie(367).

Tandis que chez Tristan, les Amours,

Dans le soin d'obeir à leur belle Princesse,
 En tous mestiers se treuverent scavans;
 Et de tous les costez travaillerent sans cesse(368).

Les deux domaines sont peuplés d'êtres mythologiques: Chantilly renferme les dryades et les nymphes dont nous avons déjà parlé, Berny contient ces Amours qui construisent la maison de plaisance. On pourrait multiplier ces exemples de ressemblances qui ne sont que superficielles. Ce qui est frappant, par contre, c'est que les deux hommes se sont sentis attirés par des aspects fort différents de

de/

deux paysages qui ont dû, après tout, être assez semblables.

Théophile, en homme du XVIIe siècle, s'étonne un peu de voir que les beautés de la Nature sont plus impressionnantes encore que celles de la Ville:

Le plus superbe ameublement
Dont le séjour des Roys esclate,
L'or, semé prodigalement
Sur la soye et sur l'escarlatte,
N'eurent jamais rien de pareil(369).

Mais il essaiera de bon cœur de dépeindre cette Nature révélatrice, tout en constatant l'immensité de la tâche:

Je scay qu'un seul rayon de jour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estances d'alentour
Pourroient bien engloutir ma veine;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont Nature a marqué ces arbres,
Merite tout un livre à part(370).

Seule compte cette Nature nouvellement découverte. Et les êtres surnaturels qui la peuplent viennent tout droit des paysages de la pastorale gréco-romaine.

Tristan réagit d'une manière toute différente devant le spectacle du domaine de Berny. Il commence par relever les traits saillants du paysage:

Grands et merveilleux bâtimens,
Agreables compartimens,
Bois si doux, si frais, et si sombre,
Claires Eaux, belles Fleurs, admirable Maison(371).

Mais c'est la maison elle-même qui retient surtout son attention. Elle l'éblouit. Il se demande même si le Palais du Soleil ou le Palais de Psyché étaient plus magnifiques que cette maison de plaisance française. Si

si/

Théophile a vu Chantilly en quelque sorte avec les yeux d'un Théocrite, Tristan regarde Berny comme l'aurait pu faire Ovide. Les seconde et troisième strophes de l'ode ne sont qu'un développement du début du second livre des Métamorphoses:

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro, flammisque imitante pyropo.
Cuius ebur nitidum fastigia summa tenebat;
Argenti bifores radiabant lumine valvae.
Matierem superabat opus...

Tristan imagine donc pour le palais d'Astrée aussi une origine surnaturelle: les Amours, épris de la marquise, auraient construit la maison sous ses ordres. Et le poète de s'amuser à considérer l'activité de "ces Enfants potelez" occupés à élever l'édifice.

Son regard se dirige enfin vers les environs de la maison. Mais là encore, on est loin du parc de Chantilly. Nous avons affaire à une Nature artificielle, fabriquée de toutes pièces:

Cetuy-cy d'un subtil pinceau,
Trace sur ce plaisant ruisseau
Une excellente perspective... (372).

Tandis que l'un donnant des loix
A la course des eaux rend leurs flots plus superbes;
L'autre en mettant de l'ombre dans ce Bois,
Epanche de la fraîcheur dessus l'émail des herbes(373).

Théophile avait été ravi de découvrir que la Nature produisait à elle seule des oeuvres plus splendides que celles dont se vantent les artisans humains. Tristan est enchanté par l'idée d'une Nature artificielle, créée, justement, par des artisans. On comprend ainsi une

une/

remarque de Mme de Mourgues: "Tristan's pictures of imaginary parks suggest the clever and dainty minuteness of Chinese gardens"(374). Mais nous avouons penser plutôt à une de ces gravures chinoises sur ivoire.

Matierem superabat opus. Tristan nous a lui-même proposé ce critère ovidien, en parlant de ce palais

Dont la matière est d'un prix sans pareil,
Et de qui l'art surpasse encore la matière(375).

On ne s'étonne donc pas de voir que Tristan passe vite de ce paysage plastique aux peintures réelles qui ornent la maison. La description de ces peintures ne remplit pas moins de vingt-cinq strophes de cette ode qui en contient quarante-et-une. Et le poète termine la pièce en félicitant les "Artisans immortels" responsables de toutes les merveilles qu'on a vues.

Tel est donc le grand thème de la Maison d'Astrée: une description hyperbolique des gloires réelles et imaginées du domaine de Berny. Un thème secondaire se fait jour par moments - celui de la Femme. Et Tristan s'exprime, alors, sur un ton franchement pétrarquiste:

...Le traistre qu'il est, ne fournit point ces lieux
De Moly, ny de Panacée;
Pour guerir du poison que versent deux beaux yeux(376).

On vous fera baiser la neige de ses mains,
Qui captiveroient la franchise
De tous les immortels, et de tous les humains(377).

Mais cet autre thème, Tristan ne pouvait pas trop le développer. Car il y a deux femmes dans ce poème: nous avons vu qu'au moment où le poète l'écrivait pour la

la/

marquise de Puisieux, il était amoureux d'Idalie, qui était, sans doute, une dame de l'entourage de la marquise. Il ne pouvait guère chanter trop longtemps sa passion pour Idalie dans une pièce destinée à une autre; ni trop protester une passion feinte pour la marquise dans une ode qu'Idalie allait vraisemblablement lire.

Aussi l'ode reste-t-elle en grande partie une simple pièce d'occasion; et elle est loin d'être parmi les meilleures oeuvres de Tristan. Pour nous qui étudions l'évolution littéraire du poète, cependant, elle est d'une importance capitale; car elle nous révèle la position esthétique de Tristan à cet instant. Surtout, elle jette un jour nouveau sur cette série d'images que nous avons relevée dans l'Ode à Chaudebonne:

lumière du soleil	= or éclatant, argeant pur
fleurs	= émail fleuri
étoiles	= pierreries
aurore	= saphirs, rubis
arc-en-ciel	= "tous les thresors des Cieux".

On saisit maintenant la différence entre l'emploi que fait Tristan de ce genre d'image, et celui qu'en fait Théophile dans la Maison de Silvie. Tristan veut suggérer, non pas, comme Théophile, que la Nature dépasse en beauté les meilleures réalisations de l'art, mais que la Nature, en certaines de ses manifestations, n'est pas loin d'égaliser les plus belles créations des hommes. L'accent est tout

tout/

différent. D'une suprématie de la Nature, il n'y a dans la Maison d'Astrée aucune suggestion. Les peintres qui ont orné la maison n'ont pas eu de difficulté à faire des oeuvres fort dignes de leurs originaux:

Sur le haut ils ont fait des fleurs
Avec de si vives couleurs,
Qu'elles paroissent naturelles... (378).

Chaque Satyr d'alentour...
Ne r'emporte que de la honte
Qu'un Objet si naïf l'ait trompé si souvent (379).

Voire, c'est l'artiste qui est en fin de compte suprême:

Un de ces Ouvriers emplumez
De qui Timante mesme eut appris la peinture,
A déjà fait mille traits animez
Qui témoignent que l'Art surpasse la Nature (380).

Tel aspect de la Nature possède, certes, une sorte de beauté; mais c'est une beauté contingente, gratuite, si l'on veut. Le beau n'est absolu que lorsqu'il a été créé consciemment par l'homme. C'est ce beau-là qu'ont réalisé les peintres et les artisans de la marquise de Puisieux, et Tristan essaie de le réaliser à son tour, verbalement, en écrivant la Maison d'Astrée. Il veut atteindre par la parole à une espèce de beauté plastique. C'est en ce sens-là qu'il faut entendre le mot de "Tableau" dans la lettre à la marquise citée plus haut.

Des mots comme "tableau", "peindre", reviennent dans la Maison de Silvie aussi. Mais Théophile dépeint son parc afin de communiquer à ses lecteurs le plaisir esthétique qu'il a ressenti devant les beautés de la

la/

Nature. L'âme de Tristan ne s'est pas encore ouverte à cette Nature, il ne la voit pas directement. Il se contente pour le présent d'une tentative de faire une oeuvre d'art verbal de ce qui est déjà une oeuvre d'art plastique - une peinture, un bâtiment de luxe. Nous devons attendre La Mer pour le voir franchir cette barrière et tâcher de saisir la Nature directement.

* *
*

Bernardin a remarqué dans la Maison d'Astrée un détail assez curieux. Tristan s'y adresse à la marquise de Puisieux à la troisième personne:

Madame, nonobstant l'afront
Que fait à la raison la douceur de ses charmes,
Devroit un jour porter dessus son front
Les Couronnes qu'elle a seulement dans ses armes(381).

C'est un usage qui était limité, à cette époque, aux soupirants et aux domestiques des grandes dames(382). Or, Tristan était amoureux, non de la marquise, mais d'Idalie. Reste la seconde possibilité, que le poète ait eu pendant quelque temps une place dans la maison de la marquise - ce qui expliquerait en partie comment il a pu vivre dépourvu de ses gages de gentilhomme à la suite de Monsieur. Et il aurait eu ainsi le loisir d'entretenir sa passion pour cette mystérieuse Idalie dont le nom ne survit guère que dans cette Consolation à Idalie qui est la troisième des pièces qu'on peut associer à la seconde disgrâce de

de/

Tristan.

Faguet a fait remarquer que cette consolation n'est pas très attachante, que Tristan ne réussit pas à y faire vibrer sa sensibilité foncière, parce que la douleur qu'il veut calmer n'est pas la sienne(383). Mais c'est là une tautologie, bien plus qu'une critique. Une consolation a pour objet d'apaiser la douleur d'un autre, non de l'exprimer. La sensibilité du poète ne devrait y avoir que très peu de place. En fait, Tristan a réussi ici à faire une pièce qu'il jugera digne de figurer dans deux de ses recueils, et qui marque dans le développement de son style une étape importante.

Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'on trouve dans cette Consolation des reflets du libertinage de Tristan, et que la pièce se distingue par là en même temps de la consolation chrétienne traditionnelle et de la consolation à la Malherbe. Ni Tristan ni Malherbe n'apportent comme élément consolateur la thèse chrétienne de l'immortalité de l'âme. Mais tandis que Malherbe voit la mort comme un gouffre effroyable au bord duquel on ne trouve un appui que dans la philosophie stoïcienne, Tristan réussit à garder son sang-froid sans un tel effort de volonté. Pourquoi craindre ce néant où, par définition, les morts ne sentent rien? Et par conséquent, pourquoi regretter les disparus? Il n'arrive pas à Tristan de dire explicitement du parent d'Idalie, comme

comme/

Théophile du père de Monsieur de L..., qu'il

...est ensevely,
 Et, dans les noirs flots de l'oubly
 Où la Parque l'a fait descendre,
 Il ne sçait rien de vostre ennuy,
 Et, ne fût-il mort qu'aujourd'hui,
 Puis qu'il n'est plus qu'os et que cendre,
 Il est aussi mort qu'Alexandre.
 Et vous touche aussi peu que luy(384).

Mais cette idée est implicite dans l'oeuvre.

Or, cette constatation d'une différence fondamentale des attitudes des deux poètes devant le spectacle de la mort jette un jour nouveau sur une comparaison qu'a faite Mme de Mourgues entre la Consolation de Tristan et telle pièce de Malherbe. Mme de Mourgues fait observer qu'à cette époque les poètes qui traitent de la condition humaine ne se permettent plus les cris frénétiques, le réalisme outrancier d'un Sponde ou d'un d'Aubigné. Elle rappelle la célèbre strophe de Malherbe sur la gloire éphémère des rois:

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que ceste majesté si pompeuse et si fière
 Dont l'esclat orgueilleux estonne l'Univers,
 Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
 Font encore les vaines
 Ils sont mangés des vers(385).

Et elle la commente ainsi:

The commonplace (sic transit...) is expressed with magnificent power. The abrupt concreteness of the last line contrasting with the fullness of movement and lofty images of the two preceding lines, shows the transition from Sponde to Classicism. This stanza is perhaps more perfect than anything Sponde could have written and still retains in the last three lines something of the dramatic irony which constitutes Sponde's achievement. But such dramatic accents will become rarer and rarer and the theme of death will assume the gentle melancholy and elegiac elegance

elegance/

it had in Ronsard(386).

Et Mme de Mourgues cite, justement, comme exemple de cette nouvelle tendance, la fin de la Consolation à Idalie:

Puis nous trouvons la Mort qui met nos corps en
cendre.

Le Temps qui sans repos, va d'un pas si léger,
Emporte avecque luy toutes les belles choses:
C'est pour nous avertir de le bien mesnager
Et faire des bouquets en la saison des roses(387).

"These lines, écrit Mme de Mourgues, are by the versatile Tristan who, when he is neither baroque nor précieux, is already a classicist poet"(388). Bref, Tristan serait plus "classique" que Malherbe, simple poète de transition!

Mais n'est-ce pas tirer des conclusions trop vastes de la juxtaposition de deux textes? Tout d'abord, il aurait fallu tenir compte de la différence d'intention des deux poèmes. La pièce de Tristan est en même temps une consolation et une sorte de poésie amoureuse; tandis que celle de Malherbe n'est même pas une consolation, c'est une méditation sur un thème religieux, Lauda anima mea Dominum (ce qui ne veut pas dire que c'est essentiellement une méditation religieuse, nous avons déjà vu les bases du catholicisme de Malherbe). Et d'autre part, là où le stoïcien a momentanément chancelé en contemplant la mort, le libertin a su y rester indifférent. En somme, la différence serait ici beaucoup plus d'ordre idéologique que d'ordre stylistique. Voire, si l'on considère l'ensemble de la Consolation à Idalie, on constate que, loin de s'écarter du style malherbien, Tristan semble

semble/

s'y rapprocher: car qu'y a-t-il de plus malherbien qu'une recherche soigneuse de l'abstraction, de l'élégance, de l'harmonie?

* *
*

En 1626, l'évolution littéraire de Tristan en est donc là. Sa poésie amoureuse, qu'il n'a pas voulu conserver, est probablement pour la plupart fort médiocre. Sa poésie descriptive ne révèle pas encore de sentiment réel de la Nature, elle trahit par contre une attitude d'esthète. Enfin, il y a quelques indices qui suggèrent que Tristan commence à reconnaître les valeurs positives de l'oeuvre malherbienne. D'autre part, dans certains domaines au moins, l'apprentissage est fini: les trois pièces essentielles de 1625-6 seront conservées. Seulement, c'est peut-être déjà trop tard: son renvoi de la maison de Gaston, et l'échec de son appel à Chaudbonne, semblent avoir brisé sa carrière dès le début...

Mais soudain ce fut la fin de la disgrâce. En 1627, le nom de Tristan figure de nouveau sur la liste des gentilshommes à la suite de Monsieur(389). Comment expliquer cette réhabilitation inattendue? Pour Bernardin, elle serait due à une amélioration des fortunes de Gaston. On sait qu'afin de décider Monsieur à épouser Mlle de Montpensier, on lui avait accordé le titre de duc d'Orléans, avec un revenu imposant et la promesse d'une maison

maison/

brillante. Dans cette maison élargie, Tristan aurait été réintégré grâce aux bons offices de ses compagnons de débauche Faret et d'Harcourt, ou plus probablement du sieur de Puylaurens(590). Mais nous avons vu que les causes de l'exclusion de Tristan avaient vraisemblablement été bien plus graves que ne l'avait soupçonné Bernardin: on avait renvoyé le poète, non parce qu'il avait déplu un instant à Gaston ou à ses conseillers, mais parce qu'il paraissait taché de libertinage. A l'heure de la réaction dévote, l'appui de quelques amis aurait-il suffi pour lui enlever cette tache? Saint-Amant, Maynard, Boisrobert, ont tous cru devoir manifester par écrit leurs prétendus sentiments chrétiens - comment Tristan aurait-il pu s'en passer?

C'est à l'étude de M. Carriat que nous devons l'idée que Tristan a très bien pu faire à son tour une pénitence littéraire:

Nulla trace à l'époque d'une possible amende honorable. Nulla trace non plus de religiosité dans ses recueils autres que l'Office de la Sainte Vierge - qui ne sera écrit que vingt ans plus tard. Ou plutôt si: une exception, une seule. Dans les Plaintes d'Acante, on trouve un sonnet intitulé L'Amour divin, lequel d'ailleurs laisse fort à penser par ses six premiers vers que Tristan ne fut pas toujours un croyant orthodoxe, si croyant il y a. Ce sonnet, nous le retrouverons dans les Amours, mais dans l'espace de cinq ans, il a changé de titre et est devenu, timidement, la Sage considération. Nuance! Dirait-on pas que Tristan veut rappeler comme une opportune exigence? Comme si, en l'occurrence, sagesse était bien près de signifier prudence... Qui sait si cette seule et unique pièce religieuse des Plaintes ne fut pas composée bien avant 1633, destinée à apaiser le courroux ultramontain? On la découvrirait un jour

jour/

mêlée à quelques autres rétractions manuscrites des années 1624-1627 que nous n'en serions nullement étonné(391).

Cette découverte reste toujours à faire. Et nous n'attachons pas autant d'importance que M. Carriat au changement du titre dans les Amours, qui pourrait être fortuit - bien d'autres pièces changent aussi de titre dans le second recueil. Mais le sonnet pourrait fort bien être en effet une "amende honorable":

Mon âme, esveille toy du dangereux sommeil
Qui te pourroit conduire en des nuits éternelles:
Et chassant la vapeur qui couvre tes prunelles
Ne pren plus désormais l'ombre pour le Soleil.

Ne croy plus de tes sens le perfide Conseil,
C'est assez adorer des objets infidelles:
Servons à l'avenir des beautés immortelles
Que l'on treuve toujours en un estat pareil.

Aymons l'Autheur du monde, il est sans inconstance,
Sa bonté pour nos voeux n'a point de résistance,
Nous pouvons en secret lui parler nuit et jour.

Il cognoist notre ardeur et notre inquiétude,
Et ne reçoit jamais de traits de nostre amour
Pour les récompenser de traits d'ingratitude(392).

La note de dépit amoureux qu'on remarque dans la pièce pourrait la rattacher à l'amour de Tristan pour Idalie, amour dont il ne sera plus parlé dans son oeuvre. Et nous associons d'autant plus volontiers l'Amour divin à ce moment de la vie de Tristan, que le poète n'a pas subi de conversion réelle avant l'époque des Plaintes. Il déclare dans une lettre écrite à Bruxelles et dont nous reparlerons: "Vous sçavez que i'ay le bruit d'estre plutost libertin que bigot"(393). La conversion qu'implique le sonnet était donc feinte. Et on ne voit pas

pas/

de moment plus propice pour cette conversion feinte que la fin de la disgrâce de 1625-1627.

Peut-être Tristan est-il rentré dans la maison de Monsieur avant même la fin de 1626. Paul Lacroix attribue à notre poète un très médiocre Ballet de S.A.R. Monsieur, les Dandins, qu'il date de cette année(394). L'attribution devient d'autant plus vraisemblable du fait que Tristan est probablement l'auteur d'un autre ballet de l'année suivante, Ballet de Monseigneur frère du roi(395), signé T.L., et d'une grossièreté achevée - c'est là, d'ailleurs, la seule oeuvre obscène qu'on ait attribuée à sa plume. Il ne faut pas s'étonner à l'idée d'un libertin nouvellement pardonné qui s'amuse à faire des vers scabreux destinés à être déclamés en public. On a vu que la réaction dévote était une réaction idéologique, qui n'exploitait les réelles ou prétendues tares morales des libertins qu'à des fins de propagande. A qui conformait dans le domaine religieux, elle laissait la liberté la plus complète dans tous les autres domaines.

Bernardin, qui veut à tout prix que Tristan fût bien-pensant, hésite d'attribuer ce second ballet à notre poète. Il suppose par contre que Tristan fût l'auteur des pièces Pour Monsieur, représentant une Sultane, et Pour Monsieur, représentant un Africain, signées T., qui font partie du Grand Bal de la Douairière de Billebahant, dansé au Louvre et ensuite à l'Hôtel de Ville au mois de

de/

février 1626(396). Cette attribution est la moins probable des trois: en février 1626, Tristan venait d'être congédié - Gaston aurait-il été prêt à réciter les vers d'un libertin dont on l'avait tout récemment débarrassé? La chose est juste possible. Tristan n'était pas, après tout, dans le premier rang des libertins. Peut-être avait-il suffi, pour protéger Gaston, de ne plus le garder dans sa maison, tout en lui permettant de continuer à rimer pour son ancien maître, sous l'anonymat, avec toute-fois la possibilité d'en recevoir quelque récompense. Mais alors le ballet des Dandins, même si l'attribution en était certaine, ne prouverait plus que Tristan a été réhabilité avant le début de 1627; il aurait pu être écrit dans les mêmes conditions que les vers pour le Grand Bal.

* *
*

Pour M. Adam, Tristan aurait toujours fait figure d'indépendant dans le monde littéraire d'alors:

C'était un solitaire. Il n'apparaît dans aucune des coteries de l'époque... (Il) était sans relations avec la chapelle malherbienne(397).

Nous croyons pouvoir démontrer le contraire. En 1627, Tristan est, précisément, membre de la "chapelle malherbienne". Et chose curieuse, c'est l'Histoire de M. Adam qui nous l'a révélé. Car M. Adam y souligne l'importance d'un recueil de 1627 qui consacre le succès du mouvement malherbien:

malherbien: /

Le Recueil des plus beaux vers publié par Toussaint du Bray se donne expressément comme l'oeuvre de Malherbe et de 'ceux qu'il avoue pour ses écoliers'. On y lit des vers du maître, de Mainard et de Racan, mais aussi de Monfuron, de Boisrobert, de L'Estoille, de Mareschal, et une pièce d'un nouveau venu, Tristan l'Hermite. Malherbe avait alors soixante et onze ans. Il pouvait se rendre témoignage que sa vie était une belle réussite, et que tout le Parnasse reconnaissait ses lois(398).

Le Libraire au Lecteur de ce recueil montre en effet clairement en quel sens du Bray a voulu orienter son anthologie;

Combien que dans ce Recueil, il y ait quelques pieces qui ont desia esté veuës; je les estime toutes nouvelles, estant sorties de Monsieur de Malherbe, & de ceux qu'il avouë pour ses écoliers. Les grands esprits comme sont ceux-cy, ne vieillissent iamais non plus que les Dieux. Et certes les excellents vers sont si rares qu'il me seroit bien mal-aisé d'en faire un iuste volume; si ie ne me seruois de ceux qui ont desia esté dans les Delices. C'est pourquoy ie ne me resoudray iamais de les suprimier que ie n'en aye d'aussi bons à mettre en la place(399).

Voilà ce qui est net. Le recueil ne contient que des pièces vieilles et nouvelles approuvées par Malherbe. N'y participait pas qui vouloit. Colletet même n'y a pas trouvé place:

A partir de 1620, il collabora activement aux divers recueils de l'époque. Son nom ne figure pas pourtant dans le Recueil de 1627. C'est qu'il avait beau louer Malherbe, le vieux maître ne l'avouait pas pour son écolier. Mais il fut de tous les autres recueils(400).

Dans cette anthologie exclusive on lit, cependant, des Stances de notre poète.

Nous reproduisons ces Stances en appendice. Elles n'ont été publiées depuis le XVIIe siècle que dans la

la/

thèse de Bernardin; et celui-ci n'a pas eu connaissance du recueil de 1627, il les cite d'après une anthologie de plusieurs années plus tard, si bien qu'il n'en a pas reconnu l'importance(401). Importante, cette pièce l'est non seulement à cause du contexte où elle paraît, mais parce que c'est, à l'exception probable du sonnet A son cher Timante, la première poésie d'amour de Tristan que nous possédions. Il est fort intéressant, étant donné le genre de poésie amoureuse que Tristan écrira par la suite, de constater que la conception de l'amour qui se révèle ici est en grande partie cette conception positive que suit Malherbe, non, certes, dans ses poésies de commande, où il est obligé comme tout le monde de sacrifier aux conventions pétrarquistes, mais dans ses oeuvres personnelles:

Nous savons...comment Malherbe pratique l'amour: c'est le régime du donnant-donnant; s'il aime, il exige en retour que la belle l'aime et lui accorde toutes ses faveurs(402).

Tristan, trompé par sa dame, déclare fièrement que sa passion s'est éteinte:

Enfin guery, de la folie
 Qui me troubloit le sentiment,
 Je me moque du changement,
 Et des attraits de Pamphilie.
 Enfin i'ay repris ma santé,
 Mon esprit n'est plus enchanté
 I'ay brisé pour jamais ma chaisne...

"Amant soupirant" devenu lucide, il se libère avec satisfaction des symboles de l'insidieuse tradition pétrarquiste:

Je m'en vais mettre dans la flâme,
 Toutes les marques de mes voeux:
 Tous ces noeuds, & tous ces cheueux,
 Dont elle empriçonnoit mon ame.

ame./

Avec ces traistres bracelets,
La Masse de tous ces poulets,
Sera maintenant allumée...

Suit une longue tirade contre la belle, et contre lui-même pour avoir aimé de façon si insensée:

...i'adorois dedans ton ame
Les seules qualitez qui n'y furent iamais.

Sa colère s'apaise, cependant, quand il regarde le sort actuel de la dame, en proie maintenant elle-même, paraît-il, à un amour malheureux. Il n'est pas besoin que les dieux punissent sa trahison,

Car de ta noire impiété,
Tu te punis assez toy-mesme.
Leur courroux n'a point de tourmens,
Qui s'esgalent aux chastimens
Que ta mauuaise foy t'ordonne;
Tes seueres bourreaux, te suivent pas à pas,
Et bien que le Ciel te pardonne
Ton remors eternal ne te pardonne pas.

.....

Pour la punition de ton esprit leger,
Qui changea si soudain de flame;
Tu vis dans un malheur qui ne sçauroit changer.

La satisfaction qu'éprouve Tristan devant ce spectacle n'est pas fort éloignée de celle qu'étale Malherbe en s'imaginant l'avenir d'une femme qui l'a repoussé:

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautez se passer quelque jour,
Lors je seray vengé...

Vous aurez un mary sans estre guere aimée,
Ayant de ses desirs amorty le flambeau... (403).

Ne poussons pas trop loin ce rapprochement des deux poètes. Il y a dans leurs conceptions de l'amour des différences qui ne sont pas que de degré. Malherbe n'aurait guère eu recours, dans une pièce personnelle, à

à/

l'image des dieux prêts à punir l'infidèle parce qu'elle
était venue autrefois

Dire que son ame & mon coeur,
Vivoient dans la mesme langueur,
Joindre à ce propos tant de gestes,
Me le iurer au Temple, & la main sur l'autel
En attester tous les celestes...

Il ne s'attendait pas, lui, à recevoir dans ses amours
une bénédiction divine! Tout ce qu'il reproche aux
destinataires de pièces telles que les Stances que nous
avons citées, ou que la fameuse Beauté, mon beau soucy,
c'est leur peu d'empressement à lui accorder leurs faveurs.
Tristan, par contre, s'en prend, non à la froideur, mais
à l'inconstance: il laisse dans sa philosophie amoureuse
une part au spirituel.

D'autre part, Malherbe n'était pas le seul à avoir
horreur du pétrarquisme conventionnel - on retrouve les
mêmes réactions dans la poésie d'analyse de Théophile, et
jusque dans les oeuvres des poètes mineurs tels que F. de
la Picardière. Ce n'est pas son attitude dans l'amour
qui a fait de Tristan un disciple de Malherbe. Pour
comprendre cette nouvelle étape de l'évolution littéraire
de Tristan, il faudrait trouver la réponse à deux questions
assez intrigantes. Prenons-en d'abord la moins difficile.
Comment expliquer la rapidité de cette conversion? A en
croire la correspondance entre Tristan et Théophile au
sujet de l'Ode à Chaudebonne, correspondance de la fin de
1625, Tristan était alors encore fier de recevoir de son
vieux ami une critique favorable de son travail. "Je suis

suis/

glorieux, avait-il écrit, de l'estime que vous faites des Stances que l'adresse à Monsieur de Chaude-bonne". Et M. Carriat a commenté, on l'a vu: "Tristan, avant même d'envoyer à Chaudebonne l'ode en question...la fait lire à Théophile lui-même, qui la trouve bien venue". On dirait qu'à la fin de 1625 Tristan est en passe de devenir un disciple de Théophile. Et voici qu'en 1627 au plus tard - car on ne sait combien de temps du Bray a mis à préparer son recueil - notre poète a été agréé comme disciple par Malherbe!

Mais c'est là encore un paradoxe qui n'a pas de substance. Tristan n'a jamais été le disciple de Théophile, et la correspondance des deux hommes ne prouve pas le contraire; elle ne prouve même pas, pace M. Carriat, que Tristan ait soumis son ode à Théophile. "D... m'a dit vne Stance de vous", écrivait ce dernier. Mais on ne peut savoir si D. donna lecture de la pièce à la demande de Tristan, ou simplement parce qu'il la trouvait bonne. Nous préférons donc, pour cet échange de lettres, le commentaire moins gratuit de Lachèvre: "Des amis communs apprennent à Théophile, en lui communiquant l'ode à M. de Chaudebonne, la disgrâce et la maladie de Tristan..."(404). Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de raison pour supposer modifiée la situation que nous avons exposée dans notre dernier chapitre: Tristan était l'ami de Théophile, et il en partageait les croyances libertines; mais il n'en était aucunement le disciple dans le domaine de la littérature -

littérature -/

ce qui n'empêchait évidemment pas Théophile, qui ne demandait pas mieux que de voir tout le monde en faire à sa guise, d'approuver le travail de son jeune ami, ni Tristan de se réjouir de cette approbation.

Nous avons vu que dans les années 1621-1622 Tristan était le protégé littéraire d'Alexandre Hardy, adversaire beaucoup plus acharné que Théophile du groupe malherbien. Mais notre poète était alors tout récemment arrivé de la province. Il avait eu depuis lors le temps d'étudier de près les milieux littéraires. Jeune et ambitieux, il avait pu voir que l'étoile de Malherbe brillait de plus en plus fort. Il avait pu constater la banqueroute des groupes qui voulaient perpétuer jusque dans les détails, par des imitations archaïques et stériles, les traditions poétiques du XVIIe siècle que lui avait inculquées Sainte-Marthe. Pourquoi n'aurait-il pas enfin compris que de l'oeuvre de la Pléiade, seule l'essence était à conserver, et que seul le mouvement malherbien était en mesure de faire ce travail?

Il y a seulement quelques années, on aurait vu dans cette question un non-sens achevé. On sera moins, peut-être, de cet avis depuis l'apparition de l'étude pénétrante de Mme Winegarten, dont nous avons vu la justesse de la thèse centrale: "Malherbe's poetry, although it evidently differs in a number of ways from that of Ronsard, belongs

belongs/

to the tradition of the Pleiad: it is the second climax in that tradition"(405). A travers les pages de cet ouvrage, on voit paraître un Malherbe qui, loin d'être l'assassin de la poésie traditionnelle, en est l'ultime défenseur; qui a hérité de la Pléiade la croyance à un idéal de beauté absolue venu des Anciens; qui veut, enfin, conserver le lâem traditionnel entre la poésie lyrique et la musique. Ce lien, Théophile tâchait de le détruire, avec sa nouvelle poésie analytique et son élimination de la strophe; tandis que les véritables "attardés" perdaient le cœur de la poésie antérieure tout en en gardant soigneusement l'extérieur, et que les modernes voulaient tout détruire sans discrimination, croyant que tout était à refaire. Tristan, plongé in medias res, et ayant l'immense avantage de ne pas avoir lu l'Art poétique, avait eu quatre ou cinq ans pour se rendre compte de la véritable situation. Il faut croire qu'il l'a bien comprise. Dès lors, seul, peut-être, quelque vague sentiment de loyauté envers Théophile abandonné pouvait le faire hésiter avant de rallier le clan de Malherbe. Le 25 septembre 1626, Théophile mourut.

Le second problème que soulève cette conversion littéraire de Tristan est autrement difficile. Comment notre poète a-t-il trouvé une entrée dans la chapelle malherbienne? On sait que ce groupe avait, à l'encontre des autres groupes de l'époque, l'aspect d'un cercle fermé.

fermé./

Il ne suffisait pas de reconnaître la maîtrise de Malherbe pour y être admis. Chapelain même n'y était pas entré, paraît-il, sans difficulté. Car il a écrit, en parlant d'un groupe dont il aurait voulu connaître de plus près les idées: "Je n'ay qu'un déplaisir en cela, qu'il n'en a rien paru encore, car le moyen m'est osté de suivre leurs règles et leurs décisions"(406). Et M. Adam de commenter cette remarque:

Ce texte date de 1619...En fait, Chapelain a presque certainement en vue Malherbe et son groupe. Il ne les fréquente pas en 1619. Mais sa préface attire l'attention. Malherbe l'appelle à lui(407).

Il fallait s'attirer en premier lieu l'attention du chef. Comment donc le jeune et obscur Tristan s'est-il fait remarquer par Malherbe?

On ne le saura probablement jamais de façon certaine. Mais nous pouvons proposer une hypothèse assez vraisemblable. Un groupe littéraire nouveau était récemment venu s'ajouter à ceux que nous avons vus jusqu'ici: c'était le groupe des "Illustres Bergers", dont on doit la découverte à M. Maurice Cauchie(408). L'existence de ce groupe se révèle dans deux oeuvres de Nicolas Frenicle, les Eglogues et l'Entretien des Illustres Bergers(409). Les membres du groupe y paraissent dotés de surnoms romanesques - Cérilas, Mélinte, Tarcis, Damon, Aminte... M. Cauchie a pu identifier immédiatement les personnages les plus importants. On y voyait, à côté de Colletet, qui semble avoir été l'initiateur du groupe, Ogier, Frenicle,

Frenicle,/

Malleville, Godeau et quelques autres. Et M. Adam nous rapporte que depuis, dans un travail non publié, M. Cauchie a vu la possibilité d'une autre identification: Tristan aurait été un des Bergers, sous le nom de Philinte(410).

Nous avons suivi cette piste à notre tour, et nous avons trouvé que l'identification est bien tentante. Le Philinte des Illustres Bergers se déclare tout franchement élève de Scévole de Sainte-Marthe. Et si ce Philinte est en effet Tristan, il a dû jouir dans le groupe d'une réputation assez favorable, à en croire Frenicle:

Ce berger étoit bien voulu de tout le monde; déjà ses ouvrages le rendoient fort recommandable; il avoit remarqué plusieurs secrets de la Poësie en la conuersation du grand Sceuole, fameux pasteur des riuages du Clain...S'estant fortifié des preceptes d'un homme si excellent il prenoit un vol qui étoit bien au dessus du vulgaire des bergers(411).

Invité par les Bergers à chanter, Philinte proteste:

Je ne suis pas encor ce que Sceuole étoit
Lors que d'un vers nombreux les Bois il enchantoit...
(412).

Il chante néanmoins, et reçoit les félicitations du groupe:

Continuez Philinte aux desseins entrepris;
Acquerez une place entre les grands esprits...(413).

Or, la position littéraire des Illustres Bergers est fort intéressante. Ronsard est, pour eux, suprême,

...ce grand Vandomois
Qui pressé d'Apollon fit résonner sa vois
Sur les riués du Loir, & comme un nouveau Cygne
Fit ouïr des chansons dont luy seul étoit digne(414).

Et pourtant, Malherbe lui-même figure un instant dans le groupe, sous le nom de Silvain. Il semble même y occuper

occuper/

une place d'honneur:

Après le festin...on proposa deux pris pour ceux
qui diroient les plus beaux vers: vnze bergers
tantent la fortune; Apollon lui-mesme sous la
figure du pasteur SILVAN en est le juge... (415).

.

Apollon qui des vers est le Prince, & le Maistre
Pour adjudger les pris entre eux se fit parestre
En berger transformé qui fut aussi-tost pris
Pour SILVAN qui brilloit entre les beaux esprits (416).

Ronsard parmi les morts, Malherbe parmi les vivants,
ce sont donc les deux idoles des Illustres Bergers. M.

Cauchie cite fort à propos un quatrain de Colletet:

De nos deux grands Heros dans l'art de bien escrire,
Les effets sont divers, ainsi que les accens:
Malherbe avec douceur nous flatte & nous attire,
Mais Ronsard nous transporte et nous charme les sens
(417).

Et il le commente ainsi:

Ces deux derniers vers sont à retenir: admiration
réelle pour Malherbe, mais enthousiasme pour
Ronsart(sic), telle est exactement la profession
de foi de ce groupe littéraire des Illustres
bergers. Pour eux Malherbe est incontestablement
le prince des poètes de l'époque, le plus 'poli'
d'entre eux, celui qui, suivant l'expression de
Frenicle, 'brille entre les beaux esprits'; mais
Ronsart est un Dieu dont l'éclat éblouit, une
sorte d'Apollon français. Cette dualité d'admiration
chez ceux que j'ai appelés les Illustres bergers,
dualité très nuancée comme on le voit, est un fait
digne de remarque, dont il serait bon de tenir
compte dans l'histoire littéraire de cette époque (418).

Le lecteur qui aura suivi nos remarques antérieures sur
les milieux littéraires de l'époque ne verra dans cette
"dualité d'admiration" rien de surprenant. Ce qui est
très frappant, par contre, c'est que Malherbe ait été prêt
à autoriser par sa présence parmi ces "bergers" cette
division de loyautés. On voit comment ce témoignage

témoignage/

nouveau renforce ce que nous avons dit précédemment sur la position de Malherbe vis-à-vis de Ronsard. Malherbe, dont la réputation était maintenant fermement établie, n'avait plus besoin d'insister à chaque coup sur son indépendance de tout prédécesseur; le moment était depuis longtemps passé où il avait cru bon d'effacer devant ses disciples les oeuvres de Ronsard.

L'on aperçoit ainsi comment Tristan a pu entrer dans la cabale malherbienne. Enthousiasmé pour la poésie de la Pléiade, et doué visiblement d'un certain talent, il aurait trouvé parmi les Illustres Bergers un accueil favorable - d'autre part, il avait vraisemblablement déjà des liens d'amitié avec Colletet, libertin lui aussi, et qui avait lui aussi été frappé par la réaction dévote à l'heure du procès de Théophile(419). Devenu membre du groupe, il y aurait appris qu'on pouvait légitimement admirer en même temps Ronsard et Malherbe, et il aurait fini par se rendre compte de la situation qu'a exposée Mme Winegarten, que Malherbe était le seul continuateur des vraies traditions de la Pléiade. Ce serait l'étape que marque la Consolation à Idalie. Enfin, Malherbe aurait remarqué, grâce à ses contacts avec les Illustres Bergers, les talents de ce jeune homme qu'on croyait "bien au dessus du vulgaire des bergers", et il l'aurait admis parmi ses intimes.

On aimerait savoir si cette entente aurait été de

de/

longue durée. En fait, elle ne devait pas être beaucoup éprouvée. La vie de Malherbe touchait à son terme. Le 13 juillet 1627, son fils fut assassiné, et le vieux poète eut désormais des préoccupations plus graves qu'une doctrine poétique. Peu après, ce fut le voyage à La Rochelle, pour demander au roi une vengeance qu'on ne lui accorda pas. Et le 6 octobre 1628, le grand réformateur s'éteignit.

* *
*

La mort de Malherbe n'était toutefois pas à prévoir en ce début de 1627. Tristan avait toute raison d'être optimiste. Son travail avait reçu l'approbation du maître. Il avait retrouvé sa place dans la maison de Gaston. Et en plus, sa santé s'était vraisemblablement améliorée: car si les crises de fièvre dont il a été plusieurs fois question dans les lettres que nous avons citées plus haut étaient les premiers signes de cette tuberculose qui allait le tuer, il faut croire que la maladie lui donnait pour le moment quelque relâche, puisqu'il a pu suivre Gaston dans les longs voyages qu'il devait bientôt faire. D'autre part Gaston, qui avait maintenant dix-neuf ans, ne permettait plus qu'on le traitât en enfant, et il adoptait un train de vie qui n'a guère pu déplaire à l'ancien camarade de Théophile. Esprit cultivé, Gaston aimait être entouré de poètes et

et/

d'hommes de lettres, et il songea même un instant à fonder une petite académie; en revanche, il ne garda pas à inaugurer son fameux "conseil de vauriennerie" et à mener, à ses heures de loisir, en compagnie justement de ces poètes et de ces hommes de lettres, une vie assez débrail-lée(420).

D'ailleurs, Tristan entretenait probablement déjà une nouvelle passion. On n'entend plus parler d'Idalie, ni de cette mystérieuse Pamphilie des Stances. Mais une autre entre en scène, sous le nom de Philis:

C'est vers cette époque qu'il conçut pour Philis une passion, qui paraît avoir été sérieuse. Ce nom est en effet celui qui revient le plus souvent dans les poésies amoureuses de Tristan. Le nom ne désigne peut-être pas toujours la même personne; il semble cependant que les poésies écrites pour Philis nous permettent de reconstituer dans ses grandes lignes un petit roman(421).

Ce "roman", Bernardin l'a reconstruit de façon ingénieuse. Mais nous croyons pouvoir le corriger sur un détail important. Certes, Croce a assez mis en garde les critiques contre les dangers d'imiter

...gli ottusi seguaci della cosiddetta 'scuola storica', che rovinavano coi loro metodi tutte le più delicate creazioni poetiche, e noiosamente e scioccamente andavano ricercando le donne amate dai poeti, e se poi le avessero amate con illibata fedeltà, e se ne fossero stati ricambiati, e se rispondessero o no di tutto punto, negli attributi fisici e morali, ai ritratti che essi ne davano nei versi(422).

Et nous devons considérer ce cycle de poèmes plus tard d'un point de vue purement littéraire, avec le reste des poésies amoureuses de cette première période. N'empêche

N'empêche/

qu'il paraît utile, ne serait-ce que du point de vue biographique, de savoir ^{quelles} ~~quels~~ étaient les ^{grandes lignes} ~~essentiels~~ de cette histoire d'amour.

Or, dans la version qu'en propose Bernardin, il y a une contradiction. Notre prédécesseur assimile à ce cycle de Philis la célèbre Plainte à la Belle Banquière, et il en conclut que Tristan, après avoir commencé par plaire à Philis, en aurait été repoussé, à cause de l'opposition du père, soucieux de marier sa fille à quelqu'un de plus riche. Cette opposition n'était peut-être pas permanente, suggère-t-il:

Les deux amants se réconcilièrent-ils? Tristan fut-il sur le point d'épouser Philis? On pourrait le supposer, à lire un sonnet des Amours, l'Amour durable, où le poète déplore la mort de Philis en termes assez touchants. Mais nous devons convenir que rien n'est moins certain, et ajouter que l'Amour durable n'a peut-être pas été écrit pour Philis, vu qu'elle n'est pas nommée dans la première rédaction de ce sonnet, intitulé dans les Plaintes d'Acante simplement Sur un Tombeau... (423).

Mais si la Plainte à la belle Banquière appartient au cycle de Philis, pourquoi n'apparaît-elle que dans les Amours, tandis que les autres pièces figurent dans les Plaintes d'Acante? "On peut penser que Tristan n'a pas voulu... (la)...publier soit du vivant de Philis, soit aussitôt après sa mort", répond Bernardin(424). L'idée est ingénieuse, mais gratuite. D'autre part, nous lirons plus tard une lettre qui prouve que la "belle banquière" a rompu définitivement avec Tristan pour épouser un autre.

autre./

Quel sens pourrait-on donc donner à ce sonnet Sur un Tombeau, qui déclare que Philis est restée fidèle jusqu'à la mort?

Il faudrait donc supprimer du cycle de Philis l'une de ces deux pièces. Mais pourquoi choisir le sonnet? Le fait que Philis n'est pas nommée dans la première version de cette oeuvre ne prouve rien. Tristan a évidemment beaucoup aimé la femme dont il regrette ici la mort. Il est donc presque certain qu'il a dû lui adresser mainte pièce de son vivant. Or, les Plaintes d'Acante ne révèlent que deux grandes passions de Tristan entre 1627 et 1633: après Philis, il a aimé Climène - mais nous verrons qu'il a fini par se guérir de son amour pour celle-ci. Aussi doit-on supposer que c'est en effet de Philis qu'il s'agit dans le sonnet. Dès lors, c'est la Plainte à la belle Banquière que nous devons rejeter du cycle. La "banquière" est une seconde femme que Tristan a chantée sous le nom de Philis quelques années plus tard. Et la Philis des Plaintes d'Acante, qui a sincèrement aimé notre poète, est morte avant même l'exil de Tristan - car c'est pendant cet exil qu'il a préparé le recueil.

La fin tragique de cet amour ne se laissait pas soupçonner pendant l'été de 1627. Si Tristan avait déjà rencontré Philis, il vivait encore avec elle cette période critique où l'amitié cède peu à peu la place à l'affection. Et puis, tout d'un coup, il fallut quitter Paris. Le 29

29/

mai, la duchesse d'Orléans donna naissance à une fille, qui devait être célèbre plus tard sous le nom de la Grande Mademoiselle. Six jours après, la duchesse mourut. Gaston fut, paraît-il, inconsolable. Enfin, dans une dernière tentative de lui faire oublier sa perte, le roi l'envoya prendre la charge du siège de La Rochelle. Gaston et ses gentilshommes partirent le 28 août rejoindre l'armée royale devant la ville assiégée(425).

C'est peut-être alors que Tristan écrivit ses stances Contre l'Absence. Il y fit le malheur de la séparation:

Des douleurs qu'on souffre en aymant,
 La peine de l'esloignement
 Se peut seule nommer extremesme:
 On peut treuer du resconfort
 Aux autres iniures du sort;
 Mais se diuiser de soy mesme
 Et viure loin de ce qu'on ayme,
 Il vaudroit autant estre mort(426).

Et il craint que, ne l'ayant plus sous les yeux, Philis ne l'oublie, comme l'ont déjà fait Idalie et Pamphilie:

Ainsi, deux merueilles des Cieux
 Ne m'ayant plus deuant leurs yeux,
 M'ont effacé de leur memoire... (427).

Mais il décide enfin qu'à Philis, au moins, il pourra faire confiance:

Ce seroit fort mal raisonner
 Que de la vouloir soupçonner
 Des deffauts d'vn sexe infidelle:
 Si l'on en croit mille bontez
 Et mille rares qualitez
 Qui sont d'vne marque immortelle,
 Les sentimens de cette Belle
 Sont diuins comme ses beautez(428).

beautez(428)./

A en croire le sonnet Sur un Tombeau, il n'a pas eu tort.

Louis XIII avait mal choisi le moyen de calmer la douleur de son frère. Gaston était loin de posséder les dons militaires nécessaires pour mener à bonne fin ce siège difficile. La seule attaque importante qu'il lançât contre la ville se solda par un échec sérieux. De nombreux gentilshommes périrent dans cette action mal-conçue; et parmi eux, un membre du clan libertin, le sieur de Maricour, un de ces "fameux buveurs" que Saint-Amant a chantés dans La Vigne(429), et ami intime de Tristan.

La mort de cet ami affligea fort notre poète. Les libertins avaient beau prêcher dans des consolations à autrui l'indifférence à la mort, ils étaient poètes plus que philosophes, et c'est en poètes qu'ils contemplaient l'écart qu'il y avait entre leur philosophie et leur sensibilité. Ce fut pendant qu'il errait le long des falaises près de La Rochelle, regrettant son ami disparu, que l'auteur de la Maison d'Astrée obtint soudain une vision plus large de la Nature, vision qu'il enchâssa dans une de ses pièces les plus célèbres, La Mer:

Depuis la mort de Maricour
 J'ay l'esprit plein d'inquiétude:
 J'abhore le bruit de la Cour
 Et n'aime que la solitude.
 Nul plaisir ne me peut toucher
 Fors celui de m'aller coucher
 Sur le gazon d'une falaise,
 Où mon dueil se laissant charmer
 Me laisse rêver à mon aise
 Sur la majesté de la Mer(430).

Mer(430)./

Bien content de cette ode, Tristan était empressé de l'offrir au public, qui n'avait vu de son oeuvre jusqu'alors, rappelons-le, que les Stances du recueil de du Bray. L'occasion lui en fut vite donnée. Le roi, effrayé par les résultats désastreux de la "drôlerie de Monsieur", vint lui-même diriger le siège de La Rochelle, et Gaston et sa maison retournèrent à Paris au milieu de novembre(431). Tristan entreprit immédiatement la publication de la pièce, qui sortit à Paris au début de 1628, dédiée à Gaston(432).

* *
*

Ce n'est pas sans intérêt qu'on remarque que Tristan a choisi de décrire la Nature dans un de ses aspects les plus vastes et les plus difficiles:

Le sol que tous les pieds foulent, le ciel que tous les yeux voient, sollicitent naturellement un nombre plus grand d'écrivains, s'imposent davantage comme sujets ou motifs, favorisent mieux une tradition littéraire. On n'est jamais très sûr qu'une description de plaine ou de montagne, celle d'un champ ou d'une brousse ne vienne pas d'un écrit antérieur. Et l'on sait qu'elle atteint un large public, s'adressant à une expérience presque unanime. Mais est-il beaucoup de lecteurs qui puissent garantir en toute connaissance de cause la valeur d'une page spécifiquement maritime? Qu'il s'agisse de la mer elle-même, considérée comme élément cosmique, ou de la mer en quelque sorte humanisée par ceux qui la parcourent et qui en vivent, combien sont-ils de ces témoins qualifiés? Le poète qu'elle inspire a donc plus que tout autre à compter sur lui-même. Il a peu de modèles, et risque de rencontrer beaucoup d'indifférents. Il est vrai que ce sont là des chances offertes à une personnalité forte. Mais, en fait, il est peu de belles pages qui se soient passées d'une attente ou d'un précédent. Il ne faut pas à la poésie trop

trop/

de solitude. Sinon il lui arrive ce qui est arrivé à celle de la mer en France, où, sauf de précieuses et rares exceptions, elle a dû longtemps attendre son heure (433).

Certes, Saint-Amant a choisi ce même visage de la Nature pour son Contempleteur; mais c'est pour y chercher des symboles factices des doctrines chrétiennes, non pour en faire une véritable poésie de la mer. Tristan a-t-il visé trop haut? M. Tortel le croit:

La Nature au XVIIe siècle n'est autre chose que la campagne. Quelque chose effraie les poètes, de l'orchestre mugissant, du théâtre impossible et grandiose, à l'envi célébré, adoré et maudit depuis Rousseau et Chateaubriand. Tout ce qui, dans la nature, est hors de l'échelle humaine, ils s'en détournent et ne le comprennent pas... Les poètes sont maladroits devant les grandes représentations naturelles, même Saint-Amant dans sa Solitude. La Mer, de Tristan, l'Ode sur une Tempête, de Théophile, sont froides (434).

Seulement, ne dirait-on pas que Tristan veut précisément faire ici une oeuvre en quelque sorte "froide", une sorte d'analyse impersonnelle des diverses faces de la mer? Comme le dit Faguet, "On sent que l'auteur a pris des notes, peut-être même un peu trop, comme pour faire une sorte de biographie" (435). L'une après l'autre, Tristan nous montre les différentes apparences de la mer, à des heures différentes de la journée. Il dépêché le calme et la tempête; le flux et le reflux; midi, la nuit et l'aurore au bord de la mer - c'est tout, hormis les éloges banals de Gaston à la fin. Assurément, l'imagination y est pour beaucoup, dans ces descriptions et dans la création des images. Mais c'est une imagination

imagination/

intellectuelle, dépersonnalisée, et voulue telle. Loin de désirer de se perdre, de nous perdre dans ce sujet "hors de l'échelle humaine", Tristan tâche très exactement de le réduire à cette échelle. Ainsi, il évoque les terreurs des marins près de faire naufrage:

Le Pilote desespéré
 Du temps qui l'est venu surprendre,
 N'a pas le front plus assuré
 Qu'un criminel qu'on meine pendre.
 La noire Image du malheur
 Confond son art et sa valeur;
 Il ne peut faire aller aux voiles:
 Il n'entend plus à son travail,
 Ne reconnoist plus les Estoilles,
 Et ne tient plus le gouvernail(436).

Mais nous ne sommes pas appelés à croire à l'existence de ce pilote, et à participer à ses souffrances. Tout ce que le poète demande, c'est que nous le félicitions de la façon dont il les a décrites. Tragique ou non, tout est dit sur le même ton, dans une même recherche du pittoresque:

N'est-ce pas un des beaux objets
 Qu'ait jamais formé la Nature;
 N'est-ce pas un des beaux sujets
 Que puisse prendre la Peinture?(437).

C'est La Mer qui, plus peut-être que toute autre pièce de Tristan, nous révèle toute la portée d'une intrigante profession de foi qu'on peut lire dans une de ses lettres:

La Poésie a plus de diuersitez que la Peinture, elle peut représenter beaucoup plus d'objets au sens commun que le pinceau n'en peut establir aux yeux, elle fait comme il luy plaist de parlans Tableaux de toutes les beautez de la Nature, & de toutes les richesses des Arts, de la force imperieuse des passions, & des differens visages de la Fortune...(438).

Tristan s'attaque à ce sujet infiniment plus vaste dans

dans/

le même esprit qui l'a poussé il y a un an et demi à entreprendre la description de la maison de campagne de la marquise de Puisieux: il veut faire, par la parole, une oeuvre plastique - que cette oeuvre ne soit pas en même temps émotive, qu'importe. Evoquer la Nature ne lui semble pas exiger d'autre technique que celle qui lui a valu ses descriptions des peintures de Berny.

Par tout cela, Tristan rejoint un courant de poésie descriptive créé, en langue française, par ses amis Théophile et Saint-Amant, et qu'a exposé admirablement Mme de Mourgues. Les excellentes pages qu'elle a écrites à ce sujet ne sont pas à refaire ici; il suffit de rappeler brièvement ses conclusions dans la mesure où elles s'appliquent à cette pièce. Les trois poètes libertins ont de la poésie de la Nature une notion commune:

Théophile, Saint-Amant and Tristan consider nature as a succession of landscapes to be enjoyed for their own sake and depicted with some precision; and precision for them consists in putting the stress on concrete details in a landscape(439).

Ainsi, Tristan n'essaie jamais de se faire de la mer une vue d'ensemble; il en saisit un aspect, le développe dans une ou deux strophes, et passe vite à un détail nouveau. C'est là cette "myopic and disconnected vision"(440) qui est la caractéristique de ce style. Et nous nous apercevons que le choix arbitraire de détails que fait Tristan rapproche encore La Mer de telle pièce de Saint-Amant:

Poems like Saint-Amant's Le Contemplateur or La

La/

Solitude are indeed fantasques tableaux, playful daydreams connected only by the whims of the poet's fancy. He seizes on an aspect of things which happens to suit his mood...then drops it and takes up another (441).

D'autre part, nous retrouvons dans Saint-Amant cette tendance à tout décrire sur le même ton, que le sujet soit tragique, sublime ou insignifiant, que nous révélent dans La Mer les descriptions des naufrages; dans, par exemple, La Solitude, où

...the tritons, the violence of the storm, the tragedy of drowned people, and ambergris are on the same level, just as, in Le Contempleteur, the mythological evocation of the sea-god is on the same level as the Day of Judgement(442).

Enfin, Tristan recherche dans La Mer le même type d'image que nous avons déjà relevé dans l'Ode à Chaudobonne, les mêmes correspondances entre les phénomènes de la Nature et des objets et des métaux précieux:

...les flots de vert émaillez
Qui semblent des Jaspes taillez;
S'entredérobent son visage;
Et par de petits tremblements
Font voir au lieu de son Image
Mille pointes de diamants.

Quand cét Astre ne vient encore
Que de commencer sa carrière
Dans des cercles d'argent et d'or...(443).

M. Rousset a écrit:

Les purs précieux escamotent le paysage... Urbaine et composée, la préciosité se porte d'instinct vers la pierre et le bijou; elle voit la nature, quand elle la voit, sous les espèces du métal et du minéral; le monde précieux est un monde pétrifié; or, argent, émail, pierreries, saphirs, rubis, rochers: voilà les matières dont Tristan construit sa bucolique (Ode à M. de Chaudobonne); pas d'eau ou à

à/

peine; quand elle paraît, comme dans La Mer, c'est minéralisée en jaspe, verre, argent, perles, pointes du diamant... Le plus souvent, l'eau de Tristan, c'est l'eau figée, endormie ou paresseuse(444).

Nous ne saurions admettre cette analyse telle quelle: d'abord, parce que comme nous l'expliquerons dans un autre chapitre, nous donnons à ce mot de préciosité un sens bien moins large que M. Rousset; et aussi parce que l'eau dans La Mer est souvent loin d'être "figée, endormie ou paresseuse". Tristan essaie fréquemment de suggérer le mouvement, dans sa peinture verbale. Reste que ces images finissent par pénétrer dans les paysages des trois poètes pour en faire une partie intégrante. Comme l'a dit Mme de Mourgues:

Their baroque landscape...has a sort of glittering solidity which reminds us of Crashaw's universe, the facets of the piecemeal composition being the more sparkling as a great number of the metaphors are borrowed from jewellery and precious metals: the sea is green enamel and cut jasper, with diamonds at the crest of the waves, pearls and coral roll in the foreground of seascapes, the stream is silver or crystal, and the light of the sun draws over the sky and the water rings of pure gold and flashing purple. Nature is thus made tame and ornate, infinitely artificial, an object of luxury(445).

Il vaut peut-être mieux souligner que nos remarques concernant cette première grande oeuvre de Tristan n'ont rien de péjoratif. Il est inutile de chercher dans La Mer ce qui ne s'y trouve pas - une appréhension cosmique, métaphysique, en un mot romantique, de la Nature. Même lorsque le poète dépeint l'orage,

Quand les vagues s'enflent d'orgueil,
Et se viennent crever de rage
Contre la pointe d'un Ecueil...

Ecueil.../

Et que les vents séditions
 Pour éteindre les feux Celestes,
 Portent l'eau jusques dans les Cieux(446).

ce qu'il veut traduire, c'est simplement le pittoresque du spectacle, et nullement la puissance d'un univers en fureur. Mais dans les limites de cette recherche du pittoresque - limites que le poète s'est consciemment posées et dans lesquelles seules nous avons le droit de le juger - la pièce est une réussite, et révèle une réelle sensibilité d'artiste:

Souvent de la pointe où je suis,
 Lors que la lumière decline,
 J'aperçois des jours et des nuits
 En même endroit de la marine.
 C'est lors qu'enfermé de broillards
 Cét Astre lance des regards
 Dans un nuage épais et sombre
 Qui réfléchissant à costé,
 Nous font voir des montagnes d'ombre
 Avec des sources de clarté(447).

Ici se pose pour la première fois une question qui va nous occuper par la suite. Quels sont les rapports entre la poésie de Tristan et le marinisme? Toutes les tendances que nous avons relevées dans ce style de 1627 paraissent aussi dans l'oeuvre de Marino. Deux points de ressemblance sont particulièrement frappants. En premier lieu, ce paysage minéralisé de La Mer est le paysage aussi de l'Adone:

Même sans un examen systématique de la langue, on est contraint, à la simple lecture, de remarquer la prédilection de Marino pour des mots comme or, argent, diamant, rubis, émeraude, perles, et ainsi de suite, qui se suivent avec une vigueur d'accent, une fréquence telles qu'ils en deviennent des mots thématiques, sinon même des mots-mythes... Les phénomènes de la Nature eux-mêmes sont revêtus de

de/

cette riche matière: les aubes et les crépuscules en sont ornés(448).

Et l'autre aspect du style de Tristan qu'il faudrait souligner dans ce contexte, c'est la "vision myope et discontinue" dont Mme de Mourgues a parlé. Car c'est là justement un trait que Croce a relevé dans le style mariniste, et qu'il a pu assimiler à l'ingegnosità qui est à la base de ce style:

Nelle sostanza, il descrittivo si riduce, per chi ben lo consideri, a una varietà dell'ingegnoso: all'ingegnoso ricercato nel mondo fisico, come l'altro è più particolarmente ricercato nel mondo del sentimento e del pensiero. L'uno e l'altro non avevano altro fine che di colpire con lo stupore: nel primo caso, con l'audacia o piuttosto con la stravaganza delle combinazioni arbitrarie; nel secondo caso, con la non meno straordinaria audacia e stravaganza della miope osservazione e dell'esattezza nel renderla(449).

Tristan devait-il ce style simplement à l'influence de ses amis Théophile et Saint-Amant, ou à une étude directe des œuvres du cavalier Marin? Était-ce un style transitoire, ou allait-il en faire la base même de son œuvre? C'est dans les nombreuses pièces qui ont suivi 1629 que nous devons chercher la réponse à ces questions.

* *
*

Après l'apparition de La Mer, Tristan ne s'empessa pas de donner d'autres œuvres au public. Il faut croire que ses devoirs chez Gaston et sa passion pour Philis ne

ne/

lui laissaient que très peu de temps, et que son activité poétique se bornait au cycle de Philis; cycle qui fut si rudement interrompu - car en 1628 ou 1629 la femme qu'il aimait mourut, et le sonnet Sur un Tombeau couronna tragiquement le groupe de poèmes qu'il lui avait écrits:

Celle dont la despouille en ce marbre est enclose
Fut le digne suiet de mes saintes amours:
Las! depuis qu'elle y dort, iamais ie ne repose,
Et s'il faut en veillant que i'y songe tousjours.

Ce fut vne si rare et si parfaite chose
Qu'on ne peut la despeindre avec l'humain discours:
Elle passa pourtant de mesme qu'une rose,
Et sa beauté plus uive, eut des termes plus cours.

La Mort qui par mes pleurs ne fut point diuertie
Enleua de mes bras cette chère partie
D'un agréable tout qu'auoit fait l'amitié.

Mais, ô diuin esprit qui gouvernois mon âme,
La Parque n'a coupé nostre fil qu'à moitié,
Car je meurs en ta cendre et tu vis dans ma flame(450).

Il perdit ainsi sa bien-aimée à un instant où son maître était en train de se consoler de la perte de la sienne. Car Gaston s'était depuis peu épris de Marie de Gonzagues, fille du duc de Nevers. Marie de Médicis, jalouse de la puissance des Nevers, s'opposait à ce mariage, et voyant que Gaston était résolu à l'épouser, fit enlever Marie de Gonzagues. Gaston, furieux, quitta le royaume au mois de septembre 1629, et alla se réfugier en Lorraine. Tristan ne semble pas l'y avoir immédiatement suivi(451). Mais peu après, en tout cas, le second exil de notre poète commença.

CHAPITRE 3: LE SECOND EXIL (1629-1634)

En fait, entre septembre 1629 et la fin de 1631, lorsqu'il reparaît en Lorraine, nous perdons la trace de Tristan. Au moment de quitter le royaume, Gaston dut licencier la plupart de sa maison(452), et notre poète fut sans doute du nombre de ceux qui se trouvèrent ainsi soudain abandonnés par leur maître. On lit dans le recueil des Plaintes d'Acante un Sonnet, fait l'an 1629, à l'adresse de Puylaurens, chambellan et favori de Gaston,

Vous qu'un noble desir porte sur tous les lieux
Où le peril se treuve & la valeur s'exprime,
Et qui fuyant tousiours le reproche et le crime,
Suiuez avec ardeur les pas des Demi-dieux(453).

Tristan y rappelle à Puylaurens, qui a encore le bonheur "d'apercevoir l'objet de nostre estime", une "promesse" que le chambellan lui aurait faite avant de partir. Il faut croire qu'il s'agissait d'une promesse de rendre à Tristan sa place de gentilhomme à la suite de Monsieur dès que ce serait possible. On ne sait quel a été le résultat de cet appel à Puylaurens, mais étant donné la manière dont Gaston négligeait ordinairement ceux qui le servaient, il est probable que le sonnet resta sans réponse. Peut-être Tristan est-il allé en Lorraine à ce moment-là refaire sa demande sur les lieux, peut-être est-il resté à Paris à vivre au jour le jour en espérant un changement de fortune. En tout cas, il ne devait pas être rétabli

rétabli/

dans la maison de Monsieur lorsqu'à la nouvelle que le roi était gravement malade Gaston revint en France en février 1630 y attendre la succession(454).

Ce fut une attente vaine. Le roi guérit, et tous ceux qui avaient rallié momentanément le parti du duc d'Orléans changèrent brusquement d'avis. Gaston se décida bientôt à s'en aller de nouveau. Marie de Gonzagues était maintenant tout à fait oubliée, le duc venait de s'éprendre de Marguerite, soeur du duc de Lorraine; et le 13 mars 1631, malgré la défense formelle du roi, il retourna à Nancy. Louis XIII déclara ceux qui l'avaient suivi coupables de lèse-majesté. Tristan fut peut-être de ce voyage; sinon, il allait bientôt partir. Au milieu de juillet la reine-mère, Marie de Médicis, qui avait elle aussi pêché en eau trouble pendant la maladie du roi, crut bon de s'expatrier, et elle alla s'établir à la cour de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, à Bruxelles. Louis XIII, voulant se mettre à l'abri des trahisons qui se préparaient de tous les côtés, décida de bannir du royaume tous les domestiques de Gaston(455). Tristan, s'il était toujours en France, aurait naturellement été frappé par ce décret. Il a donc dû rejoindre Gaston au plus tard dans les derniers mois de 1631.

Nous croyons comme Bernardin que c'est en Lorraine que Tristan a rencontré et aimé celle qu'il chante dans ses vers sous le nom de Climène, et qui était, selon une

une/

des Lettres meslees, une certaine comtesse de C. (456).

Nous n'en avons aucune preuve formelle. Mais ^{les preuves} ~~l'évidence~~
~~circostancielle~~ ^{indirectes} ne manqueⁿ pas: nous verrons au cours de
 ce chapitre que les indications biographiques que nous
 fournissent les poèmes à Climène s'accordent fort bien
 avec ce que nous savons de la vie de Tristan à cette époque.

Climène avait, nous dit Tristan, un mari très jaloux,
 qui "la tenoit tousiours soubs la serrure"(457). Le
 poète semble cependant avoir su détourner les soupçons du
 comte, car c'est Climène qui l'accompagne dans ce Promenoir
des deux amans que nous aurons bientôt à considérer. Ce
 chef d'oeuvre date vraisemblablement du séjour de Tristan
 en Lorraine. C'est probablement la seule pièce à Climène
 qui figure dans le recueil de 1633(458); d'autres vont
 paraître dans les Amours de 1638(459). Dans ces pièces
 ultérieures, on voit que Tristan est toujours éloigné de
 la dame: on supposerait donc qu'il fût resté épris de
 Climène pendant au moins deux ou trois ans, et que les
 autres pièces du cycle fussent écrites après la préparation
 du recueil de 1633. Nous verrons par la suite que cette
 conclusion est probablement juste.

Toujours est-il que Tristan dut bientôt quitter la
 belle comtesse. Au mois de janvier 1632, malgré les
 menaces de Louis XIII, Gaston épousa Marguerite de Lorraine.
 Mais le duc de Lorraine jouait double jeu, et traitait avec
 le roi en vue de renvoyer les réfugiés. Averti à temps,

temps, /

Gaston se sauva de Nancy en y laissant sa femme, et il se précipita avec sa suite à Bruxelles, pour s'y réconcilier avec sa mère. Comme tout ennemi du roi de France, il y reçut de l'infante un accueil chaleureux. Il fallait cependant le payer cher. On sait comment Gaston s'élança peu après en France pour rejoindre l'armée de Montmorency à Lodève, comment cette armée fut détruite par les forces royales à Castelnaudary, et comment Gaston abandonna Montmorency à la vengeance du roi et se sauva de nouveau en Flandre(460). L'obscur Tristan échappa au sort de l'ancien protecteur de Théophile, et se retrouva sain et sauf avec son maître à Bruxelles au mois de novembre. Il pouvait s'en féliciter.

Pourtant, on s'imagine que Tristan a dû être assez mécontent pendant cet hiver de 1632. Il avait été arraché à Climène. Et pendant qu'il vivait en exil à Bruxelles, se déroulait en France le procès qui allait lui enlever sa propriété du Solier(461). Tristan aurait peut-être pu faire sa paix avec le roi et rentrer en France pour y défendre ses intérêts; mais sa loyauté à l'égard de Gaston, qui en était si peu digne, le lui interdisait. Il écrivit alors dans une lettre à son frère Jean-Baptiste:

Il ne faut pas que ie m'esloigne de Monsieur; il m'a tesmoigné quelque bonne volonté dans son bonheur, et ie m'estimerois bien lasche si ie l'abandonnois dans ses disgraces. Il m'estoit permis, avant que de m'y donner, de faire choix d'un autre

autre/

maître. Mais aujourd'hui je ne dois plus avoir de volonté ni de vie que pour les immoler à ses intérêts, et pour suivre partout sa fortune... (462).

Le poète resta donc en Flandre, et le tribunal français permit à cette mère qui l'avait renvoyé à l'âge de trois ans de lui enlever son patrimoine.

Il avait une autre raison aussi pour se déplaire à Bruxelles. Le climat austère de la cour de l'infante n'était pas fait pour agréer au libertin qu'était Tristan, pas plus qu'à n'importe quel ^{autre} gentilhomme de Gaston. Les jeunes nobles et hommes de lettres français - Voiture et Vaugelas s'y trouvaient avec Tristan (463) - s'y ennuyaient ferme, devant la prudence et les mœurs sévères des Espagnols. Pour s'amuser, il n'y avait que les tripots en ville ou bien, à la cour, les jeux de société inspirés de l'Astrée qui étaient alors à la mode (464). Et il fallait à tout instant éviter de blesser les susceptibilités religieuses de leurs hôtes. En pays espagnol, l'alliance entre trône et autel n'avait pas ce caractère essentiellement politique qu'elle avait en France, et Isabelle-Claire-Eugénie conservait la foi rigide de ses ancêtres. Si l'on voulait être toléré à la cour de Bruxelles, il ne suffisait pas de ne pas prêcher ouvertement l'hérésie ou l'athéisme - il fallait afficher sa religiosité, réelle ou feinte. Tristan n'était pas le seul à trouver onéreuse cette ambiance, à en croire la lettre, écrite sans doute à Bruxelles, A M.B. Auis Secret

Secret/

pour le porter à la piété:

...Je suis tellement nay François que ie ne puis quitter ma franchise en Terre estrangere. C'est vne teinture en moy que rien ne scauroit effacer...Je vous advertiray donc que ie fis hier conuersation avec cinq ou six Gentilshommes d'honneur, & de qualité, qui s'entretenoient de vous assez librement. Je ne vous en diray point les noms, cela n'estant pas necessaire, mais ie vous protesteray bien qu'ils vous estiment beaucoup...Le seul deffaut qu'ils dirent d'une voix auoir remarqué en vous, c'est le peu de deuotion que vous tesmoignez à l'Eglise; où toutes ces personnes qui vous obseruent depuis long temps, n'ont iamais aperçû que vous ayez esté attentif... (465).

On doit, continue Tristan, respecter Dieu plus encore que "les Rois & les Empereurs". Mais nous ne saurions dire que ce sentiment chrétien est sincère, car la fin de la lettre suggère que Tristan voile sa pensée véritable, et que le conseil qu'il veut donner est strictement pratique - se conformer à son milieu pour y être toléré:

C'est tout ce que ie puis vous dire sur ce sujet, vous n'en auez point de me tenir suspect d'artifice. Vous scauez que i'ay le bruit d'estre plutost libertin que bigot; c'est pourquoy vous deuez croire que ie vous escriis toutes ces choses par le mouuement que me donne la qualité, Monsieur, de Vostre tres-humble seruiteur (466).

A cette cour étouffante, Tristan finit heureusement par trouver une distraction nouvelle. On lui commanda une longue poésie amoureuse. C'était là une occasion qu'il attendait: il n'était guère connu encore du public que par La Mer, cette commande lui offrait la possibilité de consolider sa position. L'oeuvre terminée, il la trouva bonne:

Je m'asseure que les honnestes gens y treuueront au moins des choses assez agreables pour auoder que tous

tous/

Les Exilez qui ont escrit d'amour, depuis l'ingénieur Ouide, n'ont pas mieux employé de tristes loisirs(467).

Et il eut l'heureuse idée de la publier, non isolée, mais dans un recueil de toutes les pièces amoureuses qu'il avait écrites jusqu'alors et qu'il voulait conserver. Tristan a dû s'acharner à la préparation de sa pièce de commande et de son recueil. Les Plaintes d'Acante et autres oeuvres du Sr. de Tristan parurent à Anvers au mois d'octobre 1633, avec approbation de la censure datée du 10 juin(468).

* *
*

La tradition obligeait Tristan à conserver l'anonymat des protagonistes des Plaintes d'Acante:

Sous ce voile pastoral...on a voulu desguiser les Amours d'un Cavalier de merite et de condition, qui sorti d'un pere illustre pour la valeur, s'est toujours nourri dans l'ambition de l'imiter. Je te diray que sa Maistresse est vne des plus parfaites personnes du monde, & que l'on y treuve tout ensemble, vne grande naissance, des vertus rares & des beautés merueilleuses ... (469).

Bernardin a le premier essayé d'identifier ces deux personnages. A cause d'une note manuscrite ancienne sur un exemplaire du portrait de Silvie qui orne l'édition d'Anvers, il a déclaré que Silvie était une certaine Mlle d'Arschot, fille du prince d'Aremberg. Et il a suggéré qu'Acante était probablement un parent de la comtesse de Moret, ancienne maîtresse d'Henri IV, qui semble être désignée dans le poème sous le nom de Cloris,

Moy qui d'un seul trait de mes yeux
Fis autrefois languir un des plus grands des Dieux(470),

Dieux(470),/

et qui, venant de perdre son fils à la bataille de Castelnaudary, pourrait bien être

La mere de Mirtil, de ce diuin Garçon
Dont l'esprit fut si doux et la valeur si rare(471).

L'identification de Silvie au moins semblait incontestable (472). Conclusion trop hâtive, hélas! Mlle Droz, qui a eu l'occasion d'examiner le manuscrit des Plaintes d'Acante, a pu établir en effet que Silvie était la jeune Elisabeth Catherine Fébronie, comtesse de Bergh(473). Le manuscrit s'ouvre par une dédicace dans laquelle Tristan demande à la jeune fille l'honneur de sa protection. Nous reproduisons cette dédicace, parce qu'elle met parfaitement en lumière, par la façon dont Tristan, gentilhomme, et vraisemblablement "plus instruit que gentilhomme de son temps"(474), s'abaisse devant cette jeune beauté de seize ans, les conditions pitoyables dans lesquelles les poètes d'alors devaient travailler, et dont il faut bien se rendre compte si l'on veut réellement comprendre la poésie de l'époque:

A très-belle et vertueuse damoiselle
Eleonore Febronie,
Comtesse de Berghe.

Mademoiselle,

Ces plaintes vous appartiennent légitimement puisque ce sont les effetz d'une passion dont vous estes auourd'huy la plus belle cause et que vostre image et vostre esprit ont tant de charmes qu'il faut au moins qu'on soupire sans cesse pour vostre sujet ou du contentement que vostre presence aporte ou de l'ennuy de ne vous voir pas tousiours. Certes, il semble que la Nature vous ait voulu former à plaisir pour mettre tout le monde en peine tant

tant/

les merveilles de vostre beauté tiennent de coeurs dans le martire. En quelque part que vous paraissiez, vous imposez generalement à toutes les ames des captivitez et des suplices. Vos regards et vostre parole ont une douceur qui n'espargne de tous les hommes que ceux qui sont sans yeux et sans oreilles et les apas qui vous font louer sont tels qu'il est impossible de les pouvoir observer sans se plaindre. Pour moy, Mademoiselle, je suis encore tout ravy du souvenir d'un objet si fort adorable. J'avoue que vostre merite est composé de mille parties qui sont divines et je ne croy pas que le ciel puisse jamais faire plus de liberalitez à une seule personne. Je sçay qu'il se treuve parfois des statues qui ne sont pas laides et d'antiques bastimens qui resonnent, je veux dire de belles femmes qui ne scavent pas seulement parler et des vieilles qui sont habiles, mais de rencontrer un esprit qui paroist avoir la cognoissance de plusieurs siècles, encore qu'il anime un corps qui pourroit passer pour la plus agreable image de la jeunesse, c'est un miracle qu'on n'aperceut jamais qu'en vous seule et c'est un chef d'oeuvre dont le prix est beaucoup au dessus de l'estime et de la louange des hommes, Aussy ne pretens je pas en vous ofrant cet ouvrage que mes vers vous immortalisent, je cherche plutost icy l'honneur de vostre protection, afin que vostre nom qui ne peut perir conserve les traits de ma plume. Je m'assure que si vous leur faites un bon accueil, ils ne treueront rien qui les choque, pour le moins apres ce devoir on ne m'accusera pas d'avoir manqué de sacrifier aux Graces, puis que vous les possédez toutes aussy veritablement que je porte la qualité

Mademoiselle,

de
Vostre tres humble et tres
obeissant Serviteur

Tristan(475).

Mlle Droz a pu révéler également qu'Acante était Frédéric-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, prince de Sedan, neveu du prince d'Orange. Les mémorialistes ont raconté comment à un des bals de la cour en 1632 le duc rencontra la comtesse de Bergh et en tomba immédiatement

immédiatement/

amoureux. Il lui rendit plusieurs visites, puis il dut partir dans l'expédition désastreuse de Gaston. Il revint à Bruxelles plus passionné que jamais. Apprenant qu'on parlait de marier la jeune fille avec le comte de Bossu, il se déclara. Mlle de Bergh le repoussa longtemps, mais il l'épousa enfin, malgré l'opposition du prince d'Orange (476).

Telle était donc la passion que chante Tristan dans les soixante-treize strophes des Plaintes d'Acante. Cette longue pièce paraît, dans le recueil de 1633, affublée en outre d'un assez curieux commentaire. Bernardin et Madeleine se sont vainement interrogés sur les raisons qui ont pu pousser Tristan à rédiger ce commentaire(477), qui est, déclare Madeleine, "d'une naïveté qui ne le cède qu'à son inutilité"(478). Naïves, ces Annotations sur les Plaintes d'Acante le paraissent en effet, par la façon dont Tristan s'efforce d'expliquer jusqu'aux vers les moins difficiles. Voyons par exemple comment il croit devoir commenter le début de la pièce:

Vn iour que le Printemps rioit entre les fleurs
Acante qui n'a rien que des soucis dans l'ame... (479).

C'est vn equiuoque au mot de soucis, qui sont vne
espece de fleurs, & de soucys qui sont des soins
& des pensers ennuyeux(480).

Voilà ce qui était bien obscur! De telles "explications" fourmillent dans ce commentaire. L'objet principal des Annotations est cependant tout autre: le poète s'évertue à y indiquer les parallèles les plus recherchés entre telle

telle/

strophe ou tel vers des Plaintes, et tel passage des

Anciens. Un exemple suffira. Acante s'écrie à Silvie:

Considerez vn peu ce que vous desdaignez.

Je ne suis point sorti d'vn vulgaire Pasteur
Que l'on ait veu couuert de honte et de disgrace(481).

Et Tristan de rappeler qu'Ovide à mis des paroles analogues dans la bouche d'Apollon amoureux de Diane:

Cui placeas, inquire tamen. Non incòla montis,
Non ego sum pastor; non hic armenta, gregesve
Horridus observo... (482).

Ce genre de rapprochement, qui est d'ailleurs assez superficiel, ne sert à rien, si ce n'est à démontrer l'érudition du poète, laquelle semble, après tout, avoir été considérable. Il cite au cours de son commentaire, à côté d'Ovide, dont le nom revient le plus souvent, les auteurs les plus divers: Musée, Homère, Théocrite, Anacréon, Pindare, Athénée, Apulée, Virgile, Aristote, Philostrate, Sénèque... La seule lacune sérieuse qu'on y voit, c'est que Tristan ne semble pas avoir maîtrisé la langue grecque - il cite toujours les auteurs grecs en traduction latine. Pourtant, pour un gentilhomme-poète de 1633, c'est un catalogue de connaissances littéraires assez imposant. Seulement, pourquoi a-t-il fait de ses connaissances cet étalage? On n'était plus au seizième siècle, l'homme cultivé du règne de Louis XIII honnissait le pédant là où son grand-père, son père même, avaient honoré l'érudit. L'on comprend que les critiques aient trouvé ce commentaire de Tristan assez étonnant.

étonnant./

Il nous semble pourtant que les Annotations sont bien moins difficiles à expliquer si l'on se souvient des circonstances dans lesquelles a été publié le recueil de 1633. Ce recueil a paru en territoire espagnol, destiné à créer une réputation pour Tristan à la cour d'une princesse espagnole. On voit alors que Tristan a pu croire utile d'enlever aux lecteurs étrangers de la pièce centrale du recueil la moindre difficulté de compréhension. Et du même coup, on comprend mieux l'étalage d'érudition que fait le poète dans son commentaire. La littérature espagnole évoluait d'une manière très différente de la littérature française, et l'esprit de l'humanisme soufflait encore dans une poésie où le nom de Góngora s'imposait parmi les premiers. Tristan ne faisait donc qu'adapter un peu son recueil au goût de son milieu insolite. D'ailleurs, ancien élève de Scévole de Sainte-Marthe, il n'était pas lui-même étranger à l'esprit humaniste; quelques lignes de l'Advertissement des Plaintes sont comme un lointain écho des manifestes de la Pléiade:

Au reste, ie t'auertis que cet Ourage n'est point fait à l'vsage de tout le monde, Et que s'il y a ici de mauuais vers, ils ne sont pas toute-fois de la Iurisdiction des esprits vulgaires, encore qu'il m'importe peu s'ils sont condemez mal à propos, par des juges qui ne seroient pas capables de les fauoriser de bonne grace(483).

Néanmoins, Tristan savait fort bien que les goûts français s'étaient beaucoup changés depuis le temps de Scévole. L'édition des Plaintes qu'on vendait à Paris l'année suivante contient également les Annotations, mais ce n'est,

n'est, /

nous le verrons, qu'un tirage d'une seconde édition flamande. Lorsque Tristan vient à réimprimer les Plaintes d'Acante dans les Amours de 1638, les Annotations sont supprimées dans ce recueil destiné à un public purement français.

Bernardin et Madeleine se sont consolés de l'apparente erreur de jugement de Tristan, en faisant remarquer que le commentaire nous permet au moins de découvrir les sources littéraires des Plaintes d'Acante(484). Nous croyons toutefois qu'ils se trompent en voulant voir des indications sincères de sources dans ce qui n'est en dernière analyse qu'un tour de force de littérature comparée. Des échos d'Ovide, il y en a dans les Plaintes. Mais faut-il croire que Musée, Athénée, Philostrate ont réellement été pour beaucoup dans la composition de cette pièce? On s'attendrait plutôt à lire dans le commentaire le nom d'Honoré d'Urfé - il n'y figure pas. Et il est un nom dont l'absence dans les Annotations est plus frappante encore: c'est celui du cavalier Marin. Car M. Adam a révélé que l'apport de Marino à la pièce de Tristan n'a pas été inconsiderable:

L'oeuvre la plus célèbre de Tristan, les Plaintes d'Acante, révèle l'imitation de Marino. Elle répond, par le titre même et la conception générale, aux Sospiri d'Ergasto, et quelques imitations très précises prouvent que Tristan écrivit ses Plaintes avec, sur sa table ou dans sa mémoire, les vers du poète italien (485).

Il ne faudrait ^{pas} cependant en conclure que nous

nous/

avons affaire ici à une pièce purement et simplement mariniste. Tristan a su prendre à l'Italien certaines idées, certains détails, comme il a su en prendre à Ovide, à Virgile. Mais d'autre part il s'éloigne nettement dans les Plaintes d'Acante du style que nous avons relevé dans La Mer. M. Mornet s'en est aperçu. Il écrit, en parlant des méthodes de composition des poètes libertins:

J'ai cité des exemples de poésie lyrique désordonnée dans Théophile, dans Saint-Amant; j'aurais pu aussi bien en trouver dans Tristan... Mais ces irréguliers eux-mêmes n'ont été capricieux que par boutades. Malgré leurs protestations d'indépendance et le droit qu'ils réclamaient d'écrire "confusément", ils ont été des élèves de la rhétorique, jetés hors des sagesse scolaires par la force de leur tempérament, mais tout prêts cependant à s'instruire et à croire aux leçons de l'Ecole(486).

M. Mornet remarque comment même chez Théophile, malgré les longueurs, les disproportions, les prolixités, beaucoup de pièces tendent à devenir des "discours", des séries d'arguments qui mènent à la démonstration d'une conclusion voulue; et comment, dans la Maison de Silvie, tout semble ordonné pour que la dixième ode couronne logiquement le cycle. Et il continue:

Le souci de la composition est encore plus sensible dans les célèbres Plaintes d'Acante de Tristan. Là aussi, il y a des longueurs, car le poète se préoccupe moins de dire 'à peu près tout ce qu'il ressentait' que de le dire avec les grâces et trouvailles de style que la mode exigeait des amants 'plaintifs'. L'ornement l'emporte encore sur le corps du morceau. Pourtant Tristan a fait effort pour que le corps fût bien proportionné. Les 'Stances' deviennent vraiment un discours du 'genre démonstratif', une cause plaidée longuement pour démontrer à l'amante cruelle qu'elle a tort de le dédaigner... (487).

La construction des Plaintes est en effet tellement

tellement/

ordonnée que l'on soupçonne que Tristan a dû tirer beaucoup de profit du bref séjour qu'il a fait dans la chapelle malherbienne. Le poète commence par nous montrer Acante désespéré, qui

Sembloit vn morceau du rocher
Sur lequel ses pensers le venoient d'atacher(488),

Puis il laisse parler Acante lui-même qui, repoussé par Silvie, n'en reste pas moins conscient de sa propre valeur:

Au moins, si vous ne me pleignez
Considerez vn peu ce que vous desdaignez(489).

Il est de bonne famille, et il a hérité du courage de ses ancêtres. Il est fidèle à Silvie malgré les cruautés de celle-ci à son égard - c'est ce que prouve l'épisode, emprunté selon toute vraisemblance à l'Aminte du Tasse, de la "Beauté d'une rare excellence" qu'il a sauvée d'un "Centaure espouventable à voir", sans pour cela songer à en profiter:

La Nimphe contre vn arbre atachée en ces lieux,
Parut toute honteuse apres cette victoire,
Se voyant exposée à nud deuant mes yeux;
Son corps possible estoit d'yuoire,
Mais soyt qu'elle fut blanche, ou bien qu'elle fut
noire,

La belle se peut asseurer
Que ie la destachay sans la considerer(490).

En outre, il n'a pas seulement le courage irréfléchi des héros de roman; c'est un homme instruit:

Ie n'ay pas simplement cette noble fierté
Qui protege par tout vne foible innocence:
Mon esprit que vos yeux priuent de liberté,
N'est point priué de cognoissance(491).

Et c'est là l'homme qu'a rejeté Silvie! Si seulement elle voulait revenir sur cette décision, lui accorder au

au/

moins un peu de son temps, elle ne le regretterait pas. Car à visiter le parc qu'il possède, Silvie verrait des chefs d'oeuvre de l'art et des merveilles de la Nature. En évoquant ce parc, Tristan réussit d'ailleurs à ôter en partie au cadre pastoral du poème son caractère factice - car Mlle Droz a pu établir que le poète pense ici à un paysage réel, le jardin royal, bien connu de toute la cour de Bruxelles(492). Mais hélas, la promenade qu'y ferait les deux amants n'est qu'un rêve vain. Silvie sera toujours aussi cruelle, Acante ne connaîtra jamais que les atroces souffrances que cause une passion qu'on ne lui rend pas, et qui ne le quitte point. Il rejette néanmoins les conseils qu'on lui donne de tourner ailleurs son amour, il restera ferme dans cette passion malheureuse. Et sa plainte se termine sur une note de masochisme sentimental:

Je n'en saurois jamais guerir,
Et quand ie le pourrois, i'aymerois mieux mourir.
.

Car l'ombre seulement, du bonheur où i'aspire
Me promet des contentemens
Qu'on ne peut obtenir avec trop de tourmens(493).

En somme, la vision discontinue qui nous a valu La Mer ne domine nullement cette nouvelle pièce. Le but primordial du poète est ici, non d'éblouir, mais de convaincre. Il le dit même explicitement à la fin du poème:

Aussi tost se tournant, il veid derriere luy
Daphnis qui venoit de l'entendre

l'entendre/

Et qui de cette amour si fidelle et si tendre
 Marqua les mouuemens diuers,
 Qu'aucc peu d'artifice il a mis dans ces vers(494).

Encore faut-il dire que ce "peu d'artifice" est purement relatif. Tristan s'est bien exercé, comme l'a dit M. Mornet, à donner à sa composition "les grâces et trouvailles de style que la mode exigeait". Mais le point que nous voulons ^{retenir} ~~souligner~~, c'est que le poète ne choisit pas de préférence, comme moyen d'embellir sa pièce, l'image mariniste. En fait, ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans les Plaintes d'Acante, c'est la rareté de toute image. Les procédés les plus communs sont l'anthèse et la pointe traditionnelles:

Je pris les Fans d'une Tigresse;
 La Mere les sentant, m'ataignit de vitesse;
 Mais non de ses ongles malins,
 Car d'abord, ses petits en furent orphelins.

Il ne m'en reste qu'un, que je veux vous offrir...
 Ses yeux clairs & perçans tesmoignent son Courage:
 Mais mon soin l'a rendu plus doux,
 Et ne l'a point treuvé si sauvage que vous(495).

Depuis que de vos yeux l'ardeur me vint saisir,
 Mon ame qui toujours languit dans la souffrance,
 Pour les autres Sujets n'a point plus de desir
 Que vous me laissez d'esperance(496).

Je sçay le cours des Cieux, et cognoy la puissance
 De cent racines de valeur
 Qui peuvent tout guerir excepté ma douleur(497).

Je ne fay que me plaindre en cette inquietude;
 Car tousiours mon penser me despeint vos Beutez
 Auecque votre ingratitude(498).

...Je tiens qu'icy bas la gloire la plus grande
 Seroit celle de la seruir
 Aussi parfaitement qu'elle m'a sçeu rauir(499).

rauir(499)./

Certes, il arrive à Tristan par moments de substituer à ces procédés la recherche d'une image. Mais en général il ne la cherche pas très loin, il ne semble pas trop se soucier de cette novità qu'exigeait Marino dans ce domaine. Car comment aurait-il voulu far stupire ses lecteurs avec ces images séculaires que seule le contexte pastoral rachète?

...Les roses,
 Qui grossissent d'orgueil dès qu'elles sont écloses,
 Voyant leur portraict si bien peint
 Dans la viue blancheur des lys de vostre teint(500).

...Vos yeux, en vint plats de Pourcelaine fine,
 Pourroient confronter à souhait
 La blancheur de vos mains avec celle du lait(501).

Voire, il a souvent recours même à l'arsenal vétuste des pétrarquistes:

Acante...
 Pour fleschir ses destins, faisoit parler ses pleurs
 Humides tesmoins de sa flame(502).

Mon ame est si portée à cherir sa prison
 Qu'elle pense tousiours à la rendre plus forte,
 Et ne scauroit souffrir que iamais la Raison
 Luy parle d'en ouurir la porte(503).

Desormais mon amour ne peut diminuer
 Pour voir augmenter mon martire(504).

Ce n'est pas seulement la nature traditionnelle de ces dernières images qui distingue les Plaintes d'Acante de telle pièce de Marino. Le pétrarquisme est aux antipodes de la position sentimentale des poètes marinistes, qui exigeaient de l'amour des satisfactions autrement positives:

Dall'amore che essi cantano è sparita ogni traccia
 residuale di concezione stilnovistica o platonica;
 né si scorgono acceni di quella che sarà poi la
 concezione sentimentale o romantica(505).

romantica(505)./

Parfois cependant, Tristan réussit à faire de ce genre d'image usée un emploi assez original. Ainsi, l'idée de l'amant emprisonné par les cheveux de sa dame revient sans cesse dans la poésie pétrarquiste. Cette idée était chère aussi à Tristan, qui paraît avoir eu pour la chevelure féminine une sorte de fétichisme érotique qui nous fait quelquefois penser à Baudelaire. Nous avons déjà vu ce thème dans le Bracelet, nous le retrouverons ailleurs dans son oeuvre. Mais le poète semble l'exploiter ici pour ébaucher une correspondance plus singulière entre les cheveux de Silvie et les arbres du parc:

La, parmy des Iasmins plantés confusement,
Et dont le doux esprit à toute heure s'exale;
Cependant que par tout le chaud est vehement
On se peut garentir du hâle;
Et se perdre aisement dans ce plaisant Dedale
Comme entre mille aymables noeux
Mon Ame se perdit parmy vos beaux cheueux(506).

Ou bien il renouvelle par un retouchement discret une vieille formule courtoise:

Mes pensers au moins, baiseroient
Le sable & le gazon que vos pieds fouleroient(507).

S'il tente une identification entre la belle et le soleil, il l'associe étroitement à l'idée de Silvie penchée sur l'eau:

Lors que l'on sent leuer vn Zephir gracieux
Et baisser le flambeau du monde:
Vous pourriez comme luy vous aprocher de l'onde,
Et par vn miracle nouveau
Faire voir à la fois deux Soleils dessus l'eau(508).

Et s'il prend à Desportes (ou à Annibal Caro) le fameux thème de la chute d'Icare, il en fait un usage tout neuf

neuf/

et, il faut le dire, assez bizarre: les "Diuinitez des eaux", éblouies par les "feux" et les "clartez" des yeux de Silvie, seraient susceptibles, déclare Tristan, de croire

...qu'en voulant gouverner la lumière,
 Quelqu'autre ieune audacieux
 Dans le char du Soleil seroit tombé des Cieux(509).

L'on pourrait peut-être soupçonner une vague influence de Marino - quoique rien n'en prouve l'existence - dans ces quelques concetti où Tristan cherche visiblement à augmenter l'écart entre les deux termes de l'image. Mais de tels concetti sont très rares dans ce long poème. Et nous pouvons affirmer que la plupart au moins des images des Plaintes d'Acante ne doivent rien à la stylistique de l'Italien.

Si l'influence de Marino a joué dans les Plaintes, nous croyons que cela a été surtout à un autre niveau, sur la tonalité même de la pièce. Le lecteur aura remarqué comment il se fait entendre par moments dans les déclarations pétrarquistes d'Acante une note discordante de sensualisme. Nous avons déjà vu l'épisode de la nymphe attachée à l'arbre, qui s'accorde après tout assez bien avec l'intention générale du poème, puisqu'il sert à démontrer la fidélité d'Acante. Mais on ne saurait expliquer de la sorte le passage où le poète se complait à imaginer l'embarras que ressentirait Silvie à la vue des "Diuinitez des eaux":

eaux?:/

Vne chaste pudeur dont l'esclat est si beau
Semeroit vostre teint d'une viue peinture
Voyant tant de Beutez pres de vostre bateau
Le corps nud jusqu'à la ceinture
Et ie vous ferois rire apres cette auanture
Voyant de quelle agilité
Ie ferois le Forçat en ma Captiuité(510).

Et que faut-il penser de la description que donne Tristan d'un portrait de Silvie?

Vous teniez vers l'espaule vn bras tout renuersé,
Vostre gorge estoit descouuerte
Sur qui deux monts de neige animez pour ma perte,
Ne vous souffrent de respirer
Que par des mouuemens qui me font soupirer(511).

Ecrits en France, ces vers ne nous auraient peut-être pas surpris. Mais les Plaintes ont été composées dans le but de convaincre de l'amour durable du prince de Sedan une jeune beauté sévère de seize ans à une cour espagnole. S'écarter même momentanément de la convention platonique semblerait un procédé assez dangereux. Si Tristan a quelquefois oublié la raison d'être de la pièce, ne dirait-on pas qu'il a dû le faire sous l'empire de quelque influence étrangère au poème?

Or, l'on remarque que le poète, tout en réagissant ainsi contre les fades conventions des poètes "mourants", évite même de friser les excès contraires des poètes satyriques. Et c'est là justement une caractéristique de Marino aussi, qui a vivement défendu son Adone contre les accusations d'indécence qu'on y livrait:

Che vi sia dentro qualche lascivietta le confesso,
ma quanto vi è di lascivo è tutto indirizzato al
fine della moralità...si come io farò vedere al
mondo in un lungo discorso scritto da me sovra

sovra/

questo soggetto, dove dimostro la differenza ch'è tra la lascivia dello scrivere e l'oscenità e quali sono i poeti che Platone discacciò dalla repubblica come perniciosi(512).

Il ne faut pas prendre trop au sérieux sa prétention de faire oeuvre de moraliste. Ce qui est à retenir, c'est la distinction qu'il veut faire entre "l'obscénité" et la "lascivité", et qu'il s'est en fait efforcé de respecter dans son oeuvre:

L'amour, pour Marino, s'il se limite essentiellement à une pure satisfaction des sens, apparaît d'autre part dépouillé de toute ardeur brutale, étranger à toute violence, à toute crudité, à tout grossier matérialisme. Il ne devient pas, comme disait le poète lui-même, 'chose sale'. L'amour se chante avec morbidesse, et se transforme en douceur langoureuse(513).

L'on protestera qu'un tel sentiment de l'amour n'est pas exclusivement mariniste. Les poètes de la Pléiade, par exemple, savaient déjà écrire des poèmes d'une riche sensualité sans pour cela verser dans l'obscénité. Il y a cependant une différence. Tandis que pour Ronsard l'amour est vivant, humain, personnel, il devient vite chez Marino complètement dépersonnalisé et artificiel, un sujet que lui impose bon gré mal gré sa conception générale de la poésie:

L'amour apparaît comme l'occupation dominante, la pensée principale d'une vie élégante et luxueuse; il semble devenir lui-même une forme de luxe. C'est l'unique activité concevable en ce monde d'une immobile splendeur décorative, l'unique possibilité d'action dans ce cadre doré de choses parfaites(514).

Si bien que cet amour finit par n'être que le thème par excellence qui permet à Marino d'étaler son ingéniosité

ingéniosité/

et ses dons descriptifs. Sensuelles, les oeuvres du cavalier Marin sont aussi froides, on y sent toujours l'absence du poète:

L'Adone è stato talvolta definito il 'poema della voluttà'; ma dov'è mai la voluttà in quel poema, la voluttà che è umanità, piacere e sofferenza ad una? Nonché la voluttà, non c'è nemmeno in esso la sensualità o la lussuria, ma sempre un'intima freddezza, una pienezza che mai dissimula il vuoto(515).

C'est un art qui est en dernière analyse, pour reprendre le jugement de Valéry sur La Fontaine, "étranger à toute volupté". Or, n'en est-il pas de même de l'art de Tristan dans les passages que nous avons cités? L'apparente sensualité qui s'y révèle n'est qu'un prétexte à décrire et à démontrer son esprit. Les deux strophes en question se terminent chacune par une pointe. Tristan dépeint les embarras et les charmes de Silvie avec la même objectivité que nous avons déjà relevée dans la Maison d'Astrée et dans La Mer.

D'autre part, la "vision myope" des pièces descriptives antérieures n'est pas entièrement absente dans les Plaintes d'Acante. En plus, cette vision s'applique une fois de plus à des objets de luxe. Ainsi, Tristan consacre quatre strophes à la description de deux cadeaux coûteux qu'Acante voudrait offrir à Silvie, et s'extasie de nouveau devant ces réalisations merveilleuses de l'art humain:

Vn grand bassin de Cedre artistement graué
Dont l'ordre est merueilleux autant qu'il est antique,
Vous feroit admirer quand vous auriez laué,

laué,/

Les traits d'une histoire rustique;

.

Bref vn pinceau scauant a peine eust peu pretendre
 Dans le tableau le plus exquis
 L'honneur que sur ce bois le couteau s'est aquis.

Je vous le donnerois dans l'accompagnement
 D'une corbeille vnique en sa riche maniere;
 On ne la composa que d'osier seulement,
 Mais fut elle d'or toute entiere,
 L'art en seroit d'un prix plus cher que la matiere,
 Tant vn Ouurier industriel
 La voulut releuer d'entre les curieux(516).

On remarque pourtant que ces descriptions minutieuses sont maintenant subordonnées à la démarche générale du poème. Et surtout, on constate que ce culte de la beauté plastique ne remplace plus, comme dans la Maison d'Astrée, un sentiment véritable de la Nature. Mme de Mourgues suggère que les Plaintes d'Acante évoquent tout aussi bien que la Maison d'Astrée "the clever and dainty minuteness of Chinese gardens"(517). Et elle cite à titre d'exemple les vers suivants:

Aux niches de rocher qui sont aux enuirons
 On void tousiours mouoir de petits personnages;
 Icy des charpentiers, et là des forgerons...(518),

vers qu'elle veut assimiler à certain passage de l'autre pièce:

Avec autant de soin ces autres Jardiniers
 Plantent aussi pour leur usage,
 Une grande forest de petits Citronniers(519).

Mais dans le fait ces "charpentiers" et "forgerons" n'ont rien à voir avec les petits êtres mythologiques qui étaient censés hanter le domaine de la marquise de Puisieux. Ce ne sont ici que des jouets mécaniques qui ornent "une

"vne/

Grote superbe" dans un coin du parc! Le parc a des horizons plus larges que cette grotte; c'est un vaste domaine où Acante a l'habitude de se retirer pour goûter les visages divers de la Nature, en compagnie, sinon de Silvie, au moins de son portrait:

Quelque part que ie sois, il n'en est iamais loin;
 Soit que i'erre dans la prairie,
 Soit qu'à l'ombre d'vn Bois ie tombe en resuerie,
 Soit que sur vn lac escarté
 Ie contemple des eaux la molle oysiueté(520).

Voire, cette Nature, loin d'être la création factice de la Maison d'Astrée, est une présence réelle, qui participe aux souffrances de l'amant:

Aussi tout est sensible à mon affliction;
 La bas dedans ces prez l'herbe eh est presque morte:
 Ces troncs ne sont sechez que de compassion
 Des desplaisirs que ie suporte.
 Les vents en sont muets, & d'vne aymable sorte,
 Echo tasche à m'en consoler
 En chaque solitude où ie vay luy parler(521).

Et par là encore Tristan s'écarte de la poétique mariniste. Certes, la Nature participe aussi aux amours de Marino et de ses confrères: Croce a reconnu comme une constante de la poésie baroque italienne "il paesaggio visto amobosamente"(522). Mais les amours difficiles ou impossibles n'intéressaient point des Italiens; et la Nature qu'ils voyaient mêlée à leurs passions, ils la voyaient par conséquent uniquement "come espressione di piacere o compagno e complice del piacere"(523). La Nature de Tristan est beaucoup plus variée. Et le poète nous fait songer beaucoup plus au seizième siècle français qu'au

qu'au/

Seicento italien. Ces bois et ces prés qui reflètent l'amour désespéré du poète, ils nous rappellent même par moments la Nature de d'Aubigné:

Les herbes secheront soubz mes pas, à la veue
Des miserables yeux dont les tristes regards
Feront tomber les fleurs et cacher dans la nue
La lune et le soleil et les astres espars.

Ma presence fera desecher les fontaines... (524).

N'exagérons pas la portée de ce rapprochement. Le Printemps n'a été publié qu'à notre siècle. Et de toute façon, d'Aubigné aborde la Nature avec une violence outrancière qui est absente dans la pièce de Tristan. Tout ce que nous voulons démontrer, c'est que la conception de la Nature qui se révèle dans les Plaintes d'Acante ne doit rien à l'Italie.

Nous avons suggéré dans notre dernier chapitre la possibilité d'une influence de Marino sur les oeuvres de cette première période. Les Plaintes d'Acante paraissent en effet témoigner d'une telle influence. Elle ne semble cependant avoir été que partielle: on dirait que Tristan a pris à Marino certaines idées, certaines tendances, sans pour cela l'avoir imité assez systématiquement pour que nous puissions l'assimiler aux poètes marinistes. Cette impression est confirmée lorsque nous considérons les autres pièces du recueil de 1633.

* * *

Le recueil de 1633 ne contient pas exclusivement des poésies amoureuses. On y lit pour la première fois la Consolation à Idalie et les sonnets A Puylorent et l'Amour divin. Y figurent en outre deux pièces plus ou moins officielles. Une de ces pièces surtout, les stances A Messire Anthoine de Villeneuve... Consolation sur la Mort de Monsieur Clemens son Frere, retient l'attention; car elle semble révéler ^{que jouait} ~~qu'il s'exerçait~~ encore sur Tristan cette influence de Malherbe dont nous avons déjà vu des indices dans le ton cynique des stances Enfin guery de la folie... et dans la construction ordonnée des Plaintes d'Acante. Tristan abandonne ici les raisonnements hédonistiques de la Consolation à Idalie pour s'inspirer du stoïcisme de Malherbe; et sa pièce suit d'assez près le mouvement habituel des consolations malherbiennes. Le poète s'étonne que la raison du maître d'hôtel de Gaston ne l'ait pas empêché de prolonger sa douleur hors mesure:

Tant de jours escoulez avecque tant de nuits,
N'ont ils fait jusqu'icy qu'irriter des ennuis
Dont un sage Conseil n'avoit sceu te distraire:
Et veux tu qu'il soit dit que le mesme poison
Qui gagna ton esprit, quand tu perdis ton frere,
T'ait fait perdre encor la raison?(525).

L'analogie avec le début de la Consolation à M. du Perier est ici frappante. Il est tout naturel, continue Tristan, de regretter la disparition d'un parent aimé; mais il ne faut pas laisser son malheur tourner en désespoir:

Veux-tu contre tout ordre et contre tout discours
Sur ce triste accident, introduire en ton ame
Un hiver qui dure tousiours?(526).

tousiours?(526)./

Il rappelle, tout comme Malherbe, des héros d'autrefois qui ont subi avec honneur les épreuves les plus dures :

Tes Peres indomtez, de qui le souvenir
 Passe avec tant de gloire aux siècles avenir
 N'ont point changé de front aux plus grandes alarmes.

.

L'invincible Troyen que la gloire animoit
 Fut privé comme toy d'un Frere qu'il aymoit,
 Ainsi qu'ils se mesloient dans une Grecque bande...
 Il ne se porta point à mourir pour un mort... (527).

Et il termine la pièce en invoquant la nécessité d'accepter les conditions inéluctables de l'existence humaine :

DEMONTS, dans les malheurs qu'on ne peut éviter
 C'est accroistre son mal que de s'en tourmenter;
 Cette ordonnance passe encor qu'on en murmure.
 Et par la fermeté d'un courage constant
 Lors qu'on ne peut gauchir la mauvaise aventure,
 On la brave en la suportant(528).

Depuis 1625, la mort était plusieurs fois surgie dans le cercle immédiat de Tristan. Elle lui avait arraché Théophile, Maricour, Philis... Et le libertinage du poète changeait lentement d'aspect, les cris de carpe diem se transformaient en appels à une sagesse stoïque.

Tristan a trouvé pour cette consolation un modèle assez heureux. On ne saurait, hélas, en dire autant de ses stances Sur la Venue de Madame. Pendant qu'on préparait l'impression des Plaintes d'Acante, Louis XIII avait marché sur Nantes pour réclamer la personne de Marguerite de Lorraine; mais la femme de Gaston avait réussi à s'évader, déguisée en gentilhomme, à Bruxelles (529). Pour célébrer son arrivée, Tristan n'a pas songé à suivre le modèle qu'aurait pu lui offrir l'Ôde A la Reine

Reine/

sur sa bien-venue en France. Les stances de notre poète sont fort médiocres, et il y emploie très mal à propos l'esprit fantaisiste qui a créé le paysage de la Maison d'Astrée:

Amour qui conduisoit ce Miracle des Belles
Ne surprenoit il pas toutes les sentinelles,
Leur mettant pour cacher ce chef d'oeuvre des Cieux,
Son bandeau sur les yeux(530),

et les fades images de la poésie amoureuse à la mode:

On dit que ma Princesse avec vne pommade
Avoit rendu son teint de couleur de malade:
Et que sous du safran, ses peillets & ses lys
Estoient enseuelis(531).

L'on voit que Tristan n'est pas encore rompu au grand lyrisme politique.

A ces quelques exceptions près, Tristan consacre son recueil à ses pièces d'amour. Il est malheureusement impossible de décider au juste lesquelles de ces poésies amoureuses sont des oeuvres personnelles, et lesquelles ont été écrites pour autrui. Les trois pièces à Silvie qui précèdent dans le recueil les Plaintes d'Acante ont dû être faites pour le compte du prince de Sedan. Mais on ne sait que penser des quelques pièces pour Amarille, Iris et Dorinde, ni de la plupart des nombreuses pièces où aucun nom ne figure.

Un groupe de poèmes au moins semble, pourtant, refléter l'inspiration personnelle de Tristan: ce sont les pièces adressées à Philis. Et chose intéressante, la conception de l'amour qui se révèle dans ce cycle écrit,

écrit,/

nous l'avons vu, vers 1627-1629, n'est ni le donnant-donnant malherbien des Stances du recueil de 1627, ni le sensualisme froid de Marino. Au contraire, les origines du cycle semblent nettement pétrarquistes. Les thèmes anciens y reviennent sans cesse: le poète contraste ses "feux" avec la "glace" de la dame; il se plaint des "cruautés" et de la "rigueur" de Philis; son amour est pour lui une "prison" d'où sa "raison" ne peut le libérer...

Néanmoins, il faut se garder de l'erreur de croire qu'on a tout expliqué dès qu'on a donné au cycle l'étiquette de "pétrarquiste". L'emploi dans la poésie amoureuse de ces conventions traditionnelles n'implique pas nécessairement de la part du poète une seule conception immuable de l'amour. Comme l'a très bien fait remarquer Mme de Mourgues:

A great deal of confusion has arisen from giving to certain images or certain rhetorical devices a value in the absolute, and labelling as petrarchan any poem in which the use of certain decorative images, of hyperboles and antitheses, reminds the critic of the Italian poets who used them too(532).

L'amour de Tristan pour Philis n'était ni éphémère ni facile; le matérialisme de Malherbe et l'érotisme de Marino n'ont donc pas de place dans ce cycle. Mais sous l'éternelle rhétorique pétrarquiste des poèmes pour Philis nous décelons une diversité d'attitudes qui semblent suivre le rythme de l'évolution de ses sentiments à son égard.

Sous l'empire de ce nouvel amour obsédant, Tristan

Tristan/

a ressenti d'abord cette même sorte de masochisme sentimental qui devait dominer les Plaintes d'Acante: victime d'une passion malheureuse qui le détruit, il ne voudrait cependant à aucun prix en être délivré:

Que le treuve de gloire & d'heur en ma disgrace;
 Quelque secret ennuy qui m'outrage si fort,
 De quelque empeschement dont m'afflige le Sort
 Et de quelque rigueur dont Philis me menace.

Encore que mes feux ne fondent point sa glace;
 Mourant pour son sujet, i'auray ce reconfort
 Qu'il sera malaysé qu'une plus belle mort
 Puisse iamais punir vne plus belle audace(533).

Et son désir de le démontrer le fait tomber parfois dans les pires excès de la poésie galante:

Amour, je t'avertis qu'une fièvre cruelle
 Est preste d'envoyer Philis dans le tombeau;
 Et c'est un bruit commun que tu vas perdre en elle
 Tout ce que ton Empire eut jamais de plus beau.

La neige de son corps se résoust toute en eau;
 Tempère son ardeur du doux vent de ton aïse
 Et lui serrant le front avecque ton bandeau
 Hausse de ton carquois le chevet de la Belle.

Mais s'il faut que la Mort viene pour l'assaillir,
 Amour, fay qu'elle puisse heureusement faillir;
 Change son dard funeste en un doux trait de flame:

Afin qu'exécutant un coup si hasardeux,
 Lorsqu'elle persera le beau sein de Madame,
 Pensant perdre une vie, elle en conserve deux(534).

On lui sait gré de l'image du cinquième vers. Mais une maladie grave de la bien-aimée est un prétexte étrange pour développer une pointe qui aurait mieux convenu à une poésie de salon.

Il a failli même entrer dans cet amour une note néo-platonicienne:

platonicienne:/

Que l'objet est divin qui s'est fait mon vainqueur.. (535).

Mais ici, le poète se corrige vite, il comprend qu'il n'a affaire qu'à une femme dont la beauté l'a ébloui:

Si le l'adore aussi, pardonnez moy grands Dieux;
En un pareil sujet on se peut bien mesprendre(536).

S'il se conduit en amant "soupirant", ce n'est pas sans en vouloir à Philis pour sa dureté:

Depuis, en accusant vos lois
Je cherche le plus fort des Bois
Et le bord des Estats paisibles,
Où pour adoucir mon tourment
Je parle aux choses insensibles
De vostre peu de sentiment(537).

Et il lui arrive d'accuser Philis d'être la cause consciente de son malheur:

Après vn favorable acueil
Mes deuoirs treuent trop d'orgueil
En des graces toutes diuines.
O belle cause de mes pleurs!
Que de Serpens & que d'espines
Estoient cachez dessous des fleurs(538).

Dans une autre pièce, il étend cette accusation, pour en inculper tout le sexe féminin: les femmes ont l'habitude d'encourager la passion naissante de leurs victimes dans le seul but de les abattre par la suite; et il s'effraie à l'idée d'être pris une fois de plus au piège:

Après tant de regrets confus
Et tant d'ayguillons aperceus
Sous le trompeur esclat des roses;
Suis-je bien assez malheureux
Pour permettre aux plus belles choses
De me rendre encore amoureux?

Après tant de viues douleurs,
Après tant de sang & de pleurs
Que i'ay versez dessus ma flame;
Auroy-je l'indiscretion
De liurer encore mon Ame
Au pouuoir de ma passion?(539).

passion?(539)./

Or, Tristan se distingue ici de ces poètes "mourants" chez qui la seule attitude était ce masochisme sentimental dont nous avons parlé. La simple adoration d'une beauté cruelle idéalisée ne lui suffit pas à la longue. Il est encore pétrarquiste, si l'on veut, mais en ce sens qu'il quitte la lignée des imitateurs mièvres de Pétrarque pour rejoindre le solitaire de Valchiuse lui-même:

Dante chiama 'infamia' l'accusa di avere espresso il suo amore troppo sensualmente; e a cessare da sè l'infamia, trasformò Beatrice nella filosofia e scrisse canzoni filosofiche. Ma le continue proteste e dichiarazioni del Petrarca non convincono nessuno; perchè è il corpo di Laura, non come la bella faccia della sapienza ma come corpo, che gli scalda l'immaginazione(540).

Chez Tristan aussi frissonne derrière les ornements conventionnels la nudité du désir. S'il tolère si longtemps les cruautés de Philis, c'est parce qu'il espère finir par la vaincre. Et la victoire sera d'autant plus belle à cause des souffrances qu'il aura connues pour y parvenir:

Quant les difficultez irritent nos desirs
Nous en goustons mieux les plaisirs;
Et la palme que donne vne victoire aisée
Est tousiours mesprisée(541).

C'est le désir de connaître cette victoire qui se cèle dans la galanterie du sonnet Aux conquérants ambitieux:

Vous pourriez conquérir s'il plaisait au Destin,
Les terres du Couchant, les climats du Matin,
Et l'Isle dont la Rose est la Reyne de l'onde.

Vous pourriez asservir l'Estat des fleurs de lys,
Vous pourriez imposer des lois à tout le Monde,
Mais tout cela vaut moins qu'un baiser de Philis(542).

Et, obsédé par cette ambition de vaincre la résistance de Philis, Tristan reste assez lucide pour trouver la tactique

tactique/

qu'il faut y employer:

...Son ingrate humeur me réduit à tel point
Que mon dernier secret, pour me faire aymer d'elle,
C'est de faire semblant que je ne l'ayme point(543).

Cette tactique a dû être la bonne. Car dans les stances Contre l'Absance, l'amant méprisé cède la place à l'amant jaloux. Philis s'est enfin montrée moins sévère, il s'agit maintenant de savoir si elle sera fidèle au poète en l'absence de celui-ci:

Possible qu'au desçeu de tous,
Pres d'elle quelque esprit ialous
M'a rendu de mauuais ofices:
Et que son esprit inconstant
Ne treuant plus rien d'important
Dans mes plus excellens caprices,
A fait au feu des sacrifices
De ces vers qu'il estimoit tant(544).

Mais nous avons vu que Tristan a décidé de se fier à Philis, et qu'elle semble en effet lui être restée fidèle jusqu'à l'instant où

La Mort qui par mes pleurs ne fut point divertie
Enleva de mes bras cette chère partie
D'un agréable tout qu'avoit fait l'amitié(545).

* *
*

Si donc Tristan semble s'inspirer assez largement dans le recueil des Plaintes d'Acante de la tradition pétrarquiste, il va toutefois chercher cette inspiration directement dans l'oeuvre de Pétrarque lui-même, et de ses imitateurs les plus fidèles. Dans les pièces où il analyse sa passion pour Philis, on retrouve, évidemment,

évidemment, /

le masochisme sentimental des poètes "mourants". Mais cette attitude devant l'amour n'est en elle-même ni plus ni moins valable, du point de vue poétique, que n'importe quelle autre: tout dépend de l'usage que l'on en fait. Or, à l'encontre des poètes italiens du quattrocento et des pétrarquistes décadents plus récents, et à l'encontre aussi de la plupart des pétrarquisants français, Tristan se garde bien de présenter ce masochisme comme étant la seule attitude possible. Ce n'est pour lui qu'une des nombreuses attitudes variées et souvent contradictoires qui se succèdent chez l'homme amoureux.

Encore faut-il insister que sa philosophie amoureuse est loin d'être exclusivement d'origine pétrarquiste, même si l'on emploie cet adjectif dans son sens le moins péjoratif. Le lecteur du cycle de Philis a dû remarquer que par un côté au moins Tristan appartient à la lignée théophilienne. La lucidité du poète, son esprit d'indépendance qui le fait longtemps hésiter avant de s'engager, sa demande de franchise, la finesse avec laquelle il étudie ses propres sentiments, ce sont autant de traits qui font de Tristan un continuateur de cette poésie qu'avaient initiée Etienne Durand et Motin, et dont Théophile avait montré toutes les possibilités dans les œuvres analytiques de ses dernières années. Si notre poète continue à s'exprimer dans le cadre d'une rhétorique vétuste dont Théophile s'était peu à peu débarrassé, il faut y voir surtout,

surtout, /

nous semble-t-il, une concession aux goûts du public, et une tentative de rendre plus "poétiques" selon l'optique d'alors des thèmes dont Théophile avait semblé trop souvent faire de la "prose rimée" ^{plutôt} ~~plus~~ que des poèmes traditionnels.

D'autre part, l'amour de Tristan est autrement positif que celui de Pétrarque. L'Italien avoue que le désir charnel fait constamment irruption dans un amour qu'il aurait voulu dépouillé de tout élément matériel; mais il n'essaie jamais de réaliser une synthèse des deux impulsions qui le travaillent, et son oeuvre en devient un long conflit entre la chair et l'idéal. Chez Tristan, ce conflit n'existe pas, ou n'existe guère. Certes, nous avons vu comment, même dans la pièce désabusée et cynique du recueil de Toussaint du Bray, le poète laisse une part au spirituel. Mais nous avons vu aussi qu'il finit par rejeter, dans le cycle de Philis, la conception néo-platonicienne de l'amour. Tristan ne saurait à la longue envisager l'amour sans la possession:

Voyons... plus qu'un juvénile élan vers la beauté et autre chose aussi que cet amour courtois né cinq siècles plus tôt sur ce même granit limousin, terre des premiers troubadours. La tradition pétrarquiste elle-même, à laquelle Tristan doit plus d'un emprunt formel, se trouve dépassée quant à l'esprit: sous les plus chastes images transparait une sensualité latente. Son sentiment à l'endroit des femmes est passionné plus que galant. Il est galant de tour et passionné d'âme. Coeur vulnérable, coeur épris de possession. Et en même temps délicat et charmant, se gardant bien de la grossièreté des satyriques, dont certains furent ses amis(546).

Vers 1628, dans les pièces à Philis, cette "sensua-

"sensua-/
 lité latente" ne se fait encore jour qu'à de rares endroits. Deux ou trois ans plus tard, cependant, dans le très célèbre Promenoir des deux amans, elle se laisse plus facilement deviner derrière le masque de la galanterie.

En premier lieu la Nature, presque absente du cycle de Philis, revient dans ce nouvel amour pour y former un arrière-plan baigné déjà d'une vague sensualité. Avant même de commencer à chanter sa passion pour Climène, Tristan s'évertue à dresser pour son idylle d'amour un décor convenable. Ayant remarqué que le "promenoir" se déroule dans un jardin tranquille autour d'une "grote sombre", Faguet et ensuite Ascoli ont pensé à tel chapitre du Page disgracié(547), et ont prétendu que Tristan évoque dans cette pièce ses anciennes amours avec la "belle Angloyse" dans ce château près de la frontière écossaise (548). Mais l'amour de Tristan pour Climène date, nous le verrons, de son second exil et non du premier. Mlle Droz s'en est rendu compte; mais elle en conclut que le jardin du Promenoir est ce même jardin royal de Bruxelles qui avait servi de décor aux Plaintes d'Acante(549). Cette identification nous semble, pour tout dire, assez gratuite. Car ce qui est particulièrement frappant, dans ce poème, c'est la façon dont Tristan s'abstient rigoureusement de faire de son jardin de délices une description précise et détaillée. Certes, il y apporte la même vision myope que nous avons soulignée dans ses oeuvres antérieures:

antérieures: /

saisissant soudain un détail qui l'intéresse, il l'examine rapidement avant de passer ensuite à l'étude d'un détail nouveau et sans lien logique avec le précédent. Néanmoins, les détails qu'il relève dans ce paysage sont justement tels qu'ils ne sauraient donner au jardin la moindre individualité. Ce sont pour la plupart des constantes de toute la poésie de la Nature de l'époque:

L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre(550).

Les plus aymables influences
Qui raieunissent l'vniuers
Ont releué ces tapis vers
De fleurs de toutes les nuances(551).

Ce Rossignol melancholique
Du souvenir de son malheur,
Tasche de charmer sa douleur(552).

Et voilà qu'une fois de plus, Tristan peuple son paysage d'êtres mythologiques. Telle strophe pourrait n'être qu'un sacrifice à la convention d'alors:

Dans toutes ces routes diuines
Les Nymphes dancent aux chansons,
Et donnent la grace aux buissons
De porter des fleurs sans espines(553).

Mais ailleurs, ces êtres cessent de paraître les produits d'une simple convention littéraire, pour faire presque partie intégrante de la pièce. Ce jardin où les deux amants font leur "promenade", c'est le terrain où s'est déroulée jadis toute la légende gréco-romaine:

Ces flots laissez de l'exercisse
Qu'ils ont fait dessus ce graurier,
Se reposent dans ce Viuier
Où mourut autre-fois Narcisse(554).

Narcisse(554)./

Dans ce Bois, ny dans ces montagnes
Jamais Chasseur ne vint encor:
Si quelqu'un y sonne du Cor,
C'est Diane avec ses compagnes(555).

Vn jour Venus avec Anchise
Parmy ses forts s'aloit perdant...(556).

Il y a sans doute à l'origine de ce paysage quelque propriété du comte de C. en Lorraine. Mais l'on sent que Tristan a voulu supprimer dans le poème toute suggestion d'un jardin réel, situé dans le temps et dans l'espace, pour donner à son idylle un cadre vague et flottant, évocateur de tous ces jardins romanesques qui remplissaient la littérature française depuis le Roman de la Rose, et par delà, des paysages lointains de Théocrite et d'Anacréon.

Et c'est presque la moitié de la pièce qui s'écoule en créant cette atmosphère, avant que le poète ne se décide à introduire Climène dans ce décor dressé pour elle:

Croy mon conseil, chere Climeine,
Pour laisser arriuer le soir,
Ie te prie, alons nous assoir
Sur le bord de cette fontaine(557).

Là, il l'entretient de son amour, d'un amour d'où est absent tout sentiment pétrarquiste. Pour s'exprimer, il verse encore dans les conventions littéraires; mais ce sont maintenant les conventions de la poésie purement galante. La bien-aimée attire l'attention des êtres surnaturels: de même que les "diuinitez des eaux" n'avaient pas su dans les Plaintes d'Acante rester insensibles aux charmes de Silvie, Zephire tombe amoureux de Climène. Et ces Amours

Amours/

emprisonnés dans les cheveux de la belle, ne sont-ils pas les mêmes qui ont construit autrefois la maison d'Astrée, avant de s'éprendre de cette nouvelle maîtresse?

Cette troupe ieune et folastre
Si tu pensois la despiter,
S'iroit soudain precipiter
Du haut de ces deux monts d'albastre(558).

Songeant peut-être à ce Narcisse dont il a évoqué déjà le triste sort au début du poème, Tristan invite Climène a se regarder dans les eaux de la fontaine, afin qu'elle puisse voir elle aussi

L'objet le plus charmant du monde(559);
et il se demande si, déguisée en garçon, elle ne fût pas devenue ainsi amoureuse d'elle-même. Ce ne sont qu'autant de lieux-communs, plus ou moins usés.

Il arrive, certes, un instant où Tristan songe à se transformer en amant soupirant, et à ne demander que la moindre des faveurs:

Veux tu par un doux priuilege
Me mettre au dessus des humains?
Fay moy boire au creux de tes mains
Si l'eau n'en dissout point la neige(560).

Mais que ces flatteries, ces plaintes ne trompent personne!
Le poète brigue bientôt, et obtient, une faveur plus grande:

Ah! ie n'en puis plus, ie me pasme,
Mon ame est preste à s'enuoler;
Tu viens de me faire aualer
La moitié moins d'eau que de flame...

Climeine, ce baiser m'enyure,
Cet autre me rend tout transi.
Si ie ne meurs de celui-cy,
Ie ne suis pas digne de viure(561).

viure(561)./

Il n'était pas venu dans ce jardin simplement pour y admirer le paysage et pour dire à Climène de douces flatteries. Derrière le ton galant et la pointe finale surgit la sensualité à l'état brut.

Cependant la sensualité, pas plus que le pétrarquisme ne donne en elle-même à une pièce une valeur poétique et esthétique. Les dernières strophes du Promenoir sont en effet fort fastidieuses. Et d'après l'analyse que nous en avons faite, le poème semble assez médiocre. Quella en est donc cette qualité mystérieuse qui l'a rendu plus célèbre que toute autre pièce de Tristan, qui a poussé Debussy à le mettre en musique, et qui l'a fait figurer dans les anthologies, si bien que c'est grâce à lui si les lycéens d'aujourd'hui reconnaissent encore le nom de Tristan l'Hermite?

Le sujet même, une promenade amoureuse, est évidemment loin d'être original. Et Tristan pouvait suivre deux modèles relativement récents, la Solitude de Théophile, et la chanson Sus debout la merveille des belles de Malherbe, publiée dans ce même recueil de 1627 qui témoigne de l'admission de notre poète à l'école du grand grammairien. Mais le souvenir justement de ces autres poèmes ne nous permet-il pas de voir en partie les raisons de la survie du Promenoir? Toute analyse trop détaillée d'une oeuvre littéraire risque d'en détruire l'effet total. Et l'effet total de la pièce de Tristan est bien différent

différent/

soit de celui de la Solitude, soit de celui de la chanson de Malherbe. Le Promenoir est beaucoup mieux articulé que l'oeuvre de Théophile, qui n'était pas à l'origine une pièce homogène. En même temps, il n'a pas la froideur des vers à la "merveille des belles". Le génie élégiaque de notre poète a su donner à son idylle d'amour une fine musicalité, une sensibilité discrète dont aucun vers isolé ne peut nous montrer les sources, mais qui jaillissent de l'ensemble de l'oeuvre malgré le bruit discordant d'une insipide galanterie. Faut-il en dire plus? Les critiques du Grand Siècle s'effaçaient eux-mêmes devant le mystère de ce phénomène du je ne sais quoi...

Sur un aspect au moins du Promenoir, nous pouvons nous arrêter un instant: c'est l'imagerie. Les images dont se sert le poète ressortissent pour la plupart à la vieille rhétorique amoureuse. Mais il y en a certaines devant lesquelles, bien avant la grande réhabilitation de la poésie de cette période, Faguet s'était déjà extasié:

Les songes de l'eau qui sommeille: voilà de ces choses, un peu recherchées, que nous reverrons au XIXe siècle...et que nous avons déjà vues au XVIIe siècle avec les premiers pétrarquistes français et surtout avec Maurice Scève. C'est la poésie symbolique. L'allégorie se borne à figurer une chose abstraite comme une personne qui vit, pense et parle; il y en a des exemples vraiment beaux, éclatants même, dans toutes les littératures. Le symbole va plus loin. Il consiste à imprégner en quelque sorte d'un sentiment, que l'on éprouve, les choses matérielles que l'on voit, à prendre ces choses comme l'image même et la représentation de ce sentiment. Voilà un homme qui rêve devant une fontaine: cette fontaine prend ses sentiments, elle rêve à son tour, et le poète peut écrire les songes de l'eau qui sommeille. De même pour

pour/

cette image de la femme aimée, reflétée dans le cristal de la source, non pas crûment, durement comme dans un sot miroir de salon, mais d'une façon vague et tremblante, le poète trouve ceci qui n'est pas une vaine affectation:

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs(562).

On sait gré à Faguet d'avoir relevé il y a de longues années ces vers magnifiques. Néanmoins, nous croyons que son premier enthousiasme l'a poussé un peu loin. Parler à propos de Tristan de "poésie symbolique", c'est beaucoup dire. Et faire des comparaisons avec le XIXe siècle... On sent que c'est tout juste si Faguet n'a pas écrit "poésie symboliste". Quoi qu'il en soit, il aurait fallu distinguer non seulement entre le symbole et l'allégorie, mais aussi entre le symbole et la simple image. Et c'est, nous semble-t-il, purement et simplement à la recherche réussie d'une belle image que nous devons ces vers célèbres.

Pour soutenir cette affirmation, nous renvoyons le lecteur au texte du Promenoir. Remarquons-y d'abord que ce "symbole" des "songes de l'eau qui sommeille" n'existe pas encore dans la version des Plaintes d'Acante, où la quatrième strophe révèle une variante significative:

Ces roseaux, cette fleur vermeille,
Et ces glaix dans l'eau paroissans,
Forment les songes innocens
De la Nayade qui sommeille(563).

Où est ici cette volonté d'"imprégner en quelque sorte d'un sentiment, que l'on éprouve, les choses matérielles que l'on voit"? Tristan ne fait qu'inventer une jolie

jolie/

image autour d'un être déjà imaginaire qu'il a glissé dans son paysage. Quelque temps plus tard, il se rend compte que l'image pourrait être plus jolie encore, il la retourne pour que les ombres dans l'eau deviennent les songes de l'eau même, et la version des Amours nous présente la trouvaille que l'on sait. Mais l'état premier de la pièce nous montre trop clairement le procédé qui a abouti à cette trouvaille, pour que nous puissions y voir une véritable "correspondance" intuitive, que le poète aurait trouvée d'instinct.

Le texte de 1633 ne nous fournit pas une variante semblable de l'autre image relevée par Faguet:

Je tremble en voyant ton visage
Floter avecque mes desirs...

Mais ici le contexte nous en apprend beaucoup. Le poète regarde dans la fontaine le reflet de la bien-aimée, et il s'écrie:

Je tremble en voyant ton visage
Floter avecque mes desirs,
Tant i'ay de peur que mes soupirs
Ne luy facent faire naufrage.

De crainte de cette auanture,
Ne commets pas si librement
A cet infidele Element
Tous les tresors de la Nature (564).

N'a-t-on pas l'impression que ces deux premiers vers, qui seraient pour Faguet parmi les vers les plus essentiels du poème, ne sont pour Tristan qu'un prétexte qui lui permet de dégager un beau conchetto qu'il tourne enfin en compliment? Il n'est pas question d'une réelle correspondance

correspondance/

entre le reflet mouvant et les désirs changeants du poète; si ce reflet est toujours en mouvement, c'est à cause des "soupirs" tout à fait traditionnels que pousse Tristan...

Dans l'un et l'autre cas, nous croyons donc qu'il faut voir à l'origine de ces vers frappants, non pas une tentative d'établir une série de correspondances, de symboles proprement dits, mais une simple recherche d'images nouvelles et inattendues. Ce qui ne veut pas dire que nous ayons pour cela le droit de déconsidérer les résultats certainement heureux d'une telle recherche. Ces vers célèbres ont été conçus dans le cadre d'une esthétique qui est loin d'être la nôtre; mais il serait simpliste de prétendre en conséquence que s'ils sont encore admirés aujourd'hui, c'est uniquement parce que nous leur donnons une valeur toute subjective, en les jugeant d'après des critères anachroniques, et en attribuant au poète des intentions qu'il n'a manifestement pas pu avoir. Car lorsque toutes les analyses, toutes les explications sont épuisées, nous nous retrouvons de nouveau en face de ces triomphes poétiques:

Les songes de l'eau qui sommeille...

Je tremble en voyant ton visage
Floter avec mes desirs...

qui ont une existence réelle et indépendante en dehors de toute question d'exégèse, et qu'il est aussi impossible de dévaloriser en les remettant dans leur contexte littéraire ou historique qu'il l'est, par exemple, d'enlever leur

leur/

qualité de poésie pure à des pièces comme El Desdichado en les rattachant à tel ou tel fait précis de la vie de Nerval. La critique doit se tenir momentanément à l'écart, ou bien admettre qu'on trouve dans le Promenoir des deux amans de ces vers qui survivent aux changements de goût et à la disparition des écoles littéraires successives, qui s'accommodent aux critères du XXe siècle comme à ceux du XVIIe, et qui restent capables à toute époque de toucher les ressorts cachés de cette constante qu'est l'âme humaine - et n'est-ce pas là, en fin de compte, le seul critère valable qui nous permette de reconnaître la grande, l'authentique poésie?

Mais ici, la critique reprend tout d'un coup ses droits, pour nous poser une question apparemment épineuse. Nous avons refusé au Promenoir le titre de poésie symboliste ou symbolique, *en* prétendant que Tristan n'y devait ses succès les plus remarquables qu'à une simple recherche d'images nouvelles et inattendues. Mais celui qui incarnait surtout le culte de l'image, n'était-ce pas Marino? Et à ce moment-là, nous semblerions nous trouver devant le paradoxe suivant: le Promenoir, là où il touche à la grande poésie, serait d'inspiration mariniste. En d'autres termes, c'est en s'inspirant d'un des poètes européens les moins appréciés par la critique moderne, que Tristan se serait vu accorder droit de séjour sur le Parnasse par cette même critique moderne.

moderne./

Essayons donc de nous entendre. La recherche d'une belle image insolite n'était nullement limitée, à l'époque dont nous parlons, à Marino et à ses imitateurs. Ainsi, en 1634, Mlle de Gournay déclare qu'il y a, à côté de l'image ordinaire, la simple juxtaposition de deux objets semblables, un autre genre d'image plus fine, plus difficile, plus poétique:

C'est l'art de représenter (deux objets) l'un par l'autre, bien que souvent ils soient éloignés d'une infinie distance; l'entendement de l'Écrivain semblant par son entremise, transformer les sujets en sa propre nature, souple, volubile, applicable à toutes choses (565).

Va-t-on donc faire de Mlle de Gournay une apologiste de Marino? La pensée est grotesque. Comme l'a dit Mlle Holmes,

Let it not be imagined...that Mlle de Gournay was a systematic propounder of theories. Her literary articles are in no sense an apology for any one particular 'style', but rather a vindication of complete poetic liberty. It would, moreover, be foolish to claim anything approaching an identity of aim and purpose between Marie de Gournay and the poets of the baroque era in France...On the other hand, Mlle de Gournay was a product of the baroque age just as much as her more illustrious contemporaries. Unconsciously and instinctively she reflected in her writings the temper of that age, with all its exuberance and its unbridled enthusiasm. She shared to the full the baroque writer's love of the unexpected, his 'goût du rare, du neuf, du subtil' in the realm of metaphorical language(566).

N'insistons pas trop pour l'instant sur ce mot de baroque, dont nous aurons à déterminer plus tard la portée. Il suffit de dire que cette recherche d'une image rare et inattendue n'était pas le propre d'un écrivain ou d'une

d'une/

école quelconque, mais caractérisait toute la littérature de l'époque.

Cette recherche, les marinistes la menaient comme les autres. Mais ils en avaient une conception assez particulière. Les nuove e capricciose fantasie que réclamait Marino(567) ont très peu à voir avec les métaphores forcées qu'exigeait Mlle de Gournay. L'image vraiment mariniste est purement gratuite. Tout le monde était prêt à admettre qu'une image pouvait avoir sa valeur propre, individuelle, indépendamment du contexte. Mais seuls les marinistes en ont conclu que le poète se trouve par conséquent totalement affranchi des exigences de la réalité et de la logique, voire que ce qui fait toute la valeur d'un poème, c'est le choc qu'éprouve le lecteur en y constatant l'écart entre les données du monde réel et les termes de l'image(568).

Or, les quelques images du Promenoir qui sortent de l'ordinaire n'ont pour cela rien de gratuit. Elles ne se bornent peut-être pas autant qu'aurait pu le vouloir Malherbe à renforcer et à illustrer la marche de la pensée du poète. N'empêche qu'elles s'accordent si bien avec le contexte d'où elles surgissent que nous avons vu Faguet les confondre avec de la poésie symbolique. Ce n'est pas en suivant les leçons de l'Italien que Tristan a effleuré parfois dans cette pièce le grand lyrisme poétique.

poétique./

Remarquons en outre que ce n'est pas seulement par sa façon d'utiliser l'image que Tristan se sépare, dans le Promenoir, de l'esthétique mariniste. A côté de leur conception particulière de l'image, M. Adam a reconnu dans le style des marinistes une conception également particulière de la pointe. Marino n'était pas l'inventeur des pointes, qui fourmillaient déjà chez les pétrarquistes. Il en faisait, cependant, un usage assez spécial. Alors que dans la poésie antérieure la pointe était employée soit pour sa valeur expressive et rhétorique, soit pour traduire une subtilité psychologique, les marinistes en faisaient "un jeu purement gratuit d'images et de concepts sans idée à traduire, sans aucun sentiment à exprimer"(569). Mais dans la pièce que nous venons de lire, les pointes ne sont nullement gratuites, ce sont au contraire les véhicules par lesquels Tristan essaie de communiquer sa passion pour Climène.

En plus de ses façons d'employer l'image et la pointe, M. Adam a relevé chez les Italiens un troisième critère qui nous permet de reconnaître le style mariniste: c'est le caractère purement descriptif de cette poésie(570). Mais ici encore, Tristan n'est pas l'élève de Marino. S'il décrit longuement le cadre où se déroule son "promenoir", nous avons vu que c'est pour créer une atmosphère romanesque dans laquelle ses protestations d'amour puissent s'épandre plus efficacement. Des pièces comme la Maison

Maison/

d'Astrée ou La Mer sont à ce titre beaucoup plus marinistes que le Promenoir des deux amans.

Dans le fond de son âme, Tristan n'était pas mariniste. Nous avons relevé dans les poésies de cette première période plusieurs traces d'une influence directe ou indirecte du style de Marino. Mais cette influence s'est avérée très ^{restreinte.} ~~partielle~~. Elle n'existe pas dans le cycle de Philis. Et lorsque notre poète s'est mis à réaliser le chef d'oeuvre qu'est le Promenoir, il s'est fié à sa propre imagination, et au génie de la poésie française.

* *
*

Si nous avons longuement insisté sur ce point, c'est afin que l'on n'exagère pas la portée d'une autre constatation que nous avons à faire maintenant. On trouve dans le recueil des Plaintes d'Acante des pièces qui sont indiscutablement et purement marinistes. Citons d'abord le célèbre sonnet des Cheveux blonds(571), dont M. Adam a pu rapprocher chaque vers de textes de Marino ou de ses disciples, et la pièce à la Belle en duel(572), qui n'est qu'un abrégé de la Bella vedova du maître(573). Nous n'avons pas pu faire un rapprochement analogue pour le sonnet de la Négligence avantageuse(574), mais celui-ci nous semble néanmoins trahir ses sources italiennes par son caractère purement descriptif, et par sa sensualité

sensualité/

factice. L'imagerie gratuite des stances Pour une excellente beauté qui se miroit paraît tout à fait mariniste:

Amarille en se regardant
 Pour se conseiller de sa grace
 Met aujourdhuy des feux dans cette glace
 Et d'un ehristal commun fait un Miroir ardent.

.

O Dieux! que de charmans apas
 Que d'oeillets, de lys & de roses,
 Que de clartez & que d'aymables choses,
 Amarille destruit en s'ecartant d'un pas! (575).

Et ne voit-on pas à l'origine du Ravissement d'Europe (576) ces petites pièces "héroïques" que Marino avait mises à la mode, et qui avaient déjà fait les délices de Saint-Amant:

Particulièrement j'ay pris quelque plaisir à de certains petits essais de poèmes héroïques dont, parmi les modernes, le Cavalier Marin nous a donné les premiers exemples dans son livre intitulé la Sampogna. Ce sont des descriptions de quelques aventures célèbres dans la Fable ancienne (577).

De ces imitations, dont les deux premières au moins sont incontestables, il ne faut toutefois pas tirer des conclusions trop vastes, surtout après les résultats que nous avons obtenus de notre analyse du Promenoir. Nous y trouvons, certes, une réponse à la question que nous nous sommes posée dans notre chapitre précédent, de savoir si Tristan doit les échos marinistes que nous avons relevés dans certaines pièces à une étude directe des oeuvres de Marino, ou simplement à l'influence de ses amis Théophile et Saint-Amant. Mais rappelons que l'on peut très bien imiter de temps à autre un poète étranger - surtout s'il

s'11/

est célèbre comme l'était Marino - sans pour cela en subir une influence profonde. Comme l'écrivait autrefois Lanson,

On peut rechercher combien, parmi les œuvres originales de notre littérature, sont inspirées, adaptées, imitées d'une littérature étrangère, Mais est-ce là une influence? Une exploitation matérielle n'implique pas toujours une dette d'art, si l'exploiteur est dénué de préoccupation artistique, ou s'il réduit spontanément la matière étrangère au caractère artistique de sa nation. On peut emprunter les sujets d'une littérature et ne lui rien prendre de son génie. Ce n'est que le grand nombre et la continuité de tels emprunts qui sont expressifs et signes d'une influence à déterminer(578).

Or, Tristan n'était en aucune sorte "dénué de préoccupation artistique". Mais nous croyons que ce qu'il a fait des possibilités offertes par l'œuvre de Marino, c'était, comme nous tâcherons de le démontrer dans le chapitre suivant, de les accorder au caractère artistique de la France à l'homme baroque. Notons déjà ici que les Cheveux blonds et la Belle en deuil sont parmi les plus heureuses réussites de la méthode mariniste, laquelle, après tout, ne faisait pas toujours banqueroute. Et notons aussi que ce premier sonnet, dans lequel l'esthétique des Italiens se surpasse pour toucher à la grandeur d'un Scève,

Fin Or, de qui le prix est sans comparaison,
Clairs rayons d'un Soleil, douce et subtile trame
Dont la molle estandue a des ondes de flame
Ou l'Amour mille fois a noyé ma raison... (579),

permet une fois de plus à notre poète de donner libre cours à son fétichisme érotique pour la chevelure féminine; comme le font aussi, d'ailleurs, la Négligence avantageuse:

avantageuse:/

Ses cheueux autour d'elle errans confusement
Ne lierent mon coeur que plus estroitement...

Plus elle est négligée et plus elle est charmante,
Plus son poil est espars, plus il presse mon coeur
(580),

et les stances Pour une excellente beauté...:

Ces doits ajeanceant ses cheueux,
Doux flots où ma raison se noye,
Ne touchent pas vn seul filet de soye
Qui ne soit le suiet de plus de mille voeux(581).

Eclectique, Tristan a su reconnaître les possibilités poétiques partout où il les trouvait, même dans le marinisme. Et l'on n'est pas sans regretter, en fin de compte, qu'il ne se soit pas livré plus souvent à de telles explorations de ces possibilités, au lieu d'avoir inclus dans son recueil un nombre de pièces insignifiantes et d'une galanterie aujourd'hui insupportable:

Tout ce que l'Art et la Nature
Ont produit de plus rare au jour,
Vénus, les Grâces et l'Amour.
Dans la plus divine peinture,
Tout ce qui peut plaire à nos yeux,
L'Aurore, le Soleil, les Cieux,
L'or, les perles, les lys, les roses,
L'émail du Printemps le plus doux,
Bref, toutes les plus belles choses,
Ne sont point si belles que vous(582).

Remarquons néanmoins que même dans ces pièces de destination anonyme et de conception traditionnelle, le vrai lyrisme n'est pas toujours absent. Ainsi, dans telles stances de l'Amant discret, il souffle dans l'invocation à la Nuit un esprit d'authentique poésie, qui ne se laisse pas étouffer sous le poids mort des lourdes pointes conventionnelles:

conventionnelles:/

Douce & paisible Nuit, Deité secourable,
 Dont l'Empire est si fauorable
 A ceux qui sont lassez des longs trauaux du iour:
 Chacun dort maintenant sous tes humides voiles,
 Mais malgré tes pauots, les espines d'Amour
 M'obligent de veiller auecques tes estoilles,

Tandis qu'vn bruit confus reigne auec la lumiere,
 Ma passion est prisonniere;
 Ie crains d'estre aperçeu, i'ay peur d'estre escouté;
 Il faut que ie me taise & que ie dissimule,
 Mais sous ton cours muet ie prends la liberté
 D'entretenir tes feux de celui qui me brusle(583).

Pétrarquisme déniâisé et dosé d'analyse théophilienne, marinisme, galanterie, ce sont donc là les sources immédiates des poésies amoureuses du recueil de 1633; à l'exception de certaines rares pièces dont nous n'avons pas encore parlé, et dans lesquelles le poète délaisse toutes les conventions littéraires pour nous parler directement et sans artifice - des pièces où Tristan n'est que Tristan. Ainsi, il reprend dans Le Mespris(584) le ton désabusé des stances de l'anthologie de 1627. Ou bien, dans les Plaintes d'amour, c'est le pétrarquiste pris au piège qui prend la parole, l'homme qui a enfin constaté que le langage poétique dont il s'est si longtemps servi est tellement usé qu'il ne dispose plus des moyens linguistiques nécessaires à exprimer la passion qui le bouleverse:

Aux peines que ie prens ie seme dessus l'onde
 Et flatant les beaux yeux qui m'ont empoisonné
 Ie ne puis emouoir vn courage obstiné
 D'vne amour qui pourroit esbranler tout le Monde.

Pleuray-ie incessamment, on se rit de mes pleurs,
 Montray-ie mes soucys, on les prend pour des fleurs,
 Contay-ie mon ardeur, on ne croit pas ma flame(585).

Et qu'y a-t-il dans la poésie alambiquée d'alors qui vaille

vaille/

cette simple et charmante Palinodie, où toute la façade des conventions pétrarquistes s'écroule d'un coup pour dévoiler la réalité non moins mystérieuse de l'Eternel féminin:

Je pensais que vous eussiez
Mille vertus héroïques,
Je croyais que vous feussiez
De ces esprits angéliques,
A la fin l'émotion
D'une folle passion
Montre le fonds de votre âme
Où je voy distinctement
Que vous n'êtes qu'une femme,
Mais femme, parfaitement(586).

* *
*

Représentant, comme nous l'avons vu, toutes les tendances littéraires qui pouvaient répondre aux goûts de la cour gallomane de Bruxelles, le recueil des Plaintes d'Acante connut dès son apparition un grand succès. Une seconde édition sortit dans le courant de l'année(587). Et Tristan, voulant sans doute profiter de la réputation qu'il venait de se créer, entreprit rapidement une longue pièce à la destination de l'infante elle-même: ce fut l'ode A la Serenissime Princesse Isabelle Claire Eugenie, Archi-Duchesse des Pays-Bas(588). Le poète s'attendait, probablement, à se voir attribuer, grâce à cette ode, quelque place permanente à la cour, ou du moins à en recevoir une récompense importante. Mais au mois de novembre 1633, l'infante tomba subitement malade, et en

en/

décembre elle succomba(589). La Peinture de son Altesse Serenissime qui sortit peu après contient donc non seulement cette ode, mais aussi des stances Sur le Trespas de la Serenissime Princesse Isabelle Claire Eugenie Infante d'Espagne(590). Le recueil fut dédié au marquis d'Aytone, qui avait pris la direction des affaires après la mort de l'infante(591).

Pour des raisons qui restent obscures, la Peinture fut assez mal reçue par d'Aytone(592). Mais l'oeuvre semble au moins avoir eu un certain succès auprès du public, et jusqu'en France même, où Peiresc, conseiller au Parlement de Provence, écrivit alors dans une lettre:

Ces vers de Tristan pour l'infante, quoique d'un langage un peu moins français que ne se persuade, je m'assure, l'auteur, mériteraient d'être vus pour ce qu'il peut y avoir de bon... (593).

Cette citation de Peiresc est importante d'un autre point de vue aussi. Le lecteur y aura remarqué une parenthèse assez frappante: "ces vers...d'un langage un peu moins français que ne se persuade, je m'assure, l'auteur..." Certes, Peiresc a pu penser tout simplement à quelques galanteries à l'italienne que l'on relève dans l'ode, et dont nous parlerons plus tard. Mais il y aurait aussi une interprétation autrement intéressante. Tristan vivait depuis un certain temps en pays espagnol. Et avant même son arrivée à Bruxelles, il comprenait la langue espagnole (594). Parlant tous les jours deux langues différentes,

différentes, /

le poète n'aurait-il pas fini par laisser se glisser dans ses oeuvres quelques hispanismes? Et d'autre part, certains de ces hispanismes ne seraient-ils peut-être pas dûs à une influence sur Tristan de l'oeuvre de Góngora? Lanson a pu démontrer que l'influence de Góngora sur l'ensemble de la poésie française d'alors était pratiquement nulle(595). Mais Tristan, vivant en exil aux Pays-Bas, était après tout un cas exceptionnel, et pouvoir découvrir sur son oeuvre une influence du grand poète espagnol serait assez important pour notre étude. La question est donc à approfondir.

On relève d'emblée dans l'ode certains vers qui semblent difficilement sortis de la plume de l'ancien élève de Malherbe, des vers où Tristan paraît oublier momentanément les règles de la grammaire française. Tantôt, la négation n'est exprimée qu'à moitié:

Vous jugeoit-il pas desormais
Capable d'en porter le faix?

Se reposa-t'il pas sur vous
Du soin de ces belles Provinces...

Ses desirs conformes aux tiens,
Pour combler la Flandre de biens,
Ouvrirent-ils pas mille portes...?
Et les Arts de toutes les sortes
Furent-ils pas ressuscitez? &c(596).

Tantôt, par contre, Tristan la double, et aboutit à un contre-sens:

Et si je n'ay pas recité,
O mortelle Diuinité,
Que la moindre part de vos gestes...

gestes.../

Or, cet usage était courant au XVII^e siècle, et survit si longtemps même chez certains auteurs du XVIII^e siècle que l'on ne saurait dire au juste à quel moment l'usage moderne s'est établi de façon rigoureuse. Mais il est extrêmement rare dans les oeuvres de Tristan, ailleurs que dans cette seule pièce, où les exemples en fourmillent. N'y soupçonne-t-on pas une vague tentative, délibérée ou inconsciente, d'employer en français une négation plus simple? (597).

En second lieu, nous avons vu que toute la poésie française évoluait dans le sens d'une clarté de plus en plus parfaite, et d'une ordonnance systématique des idées. Or, les mêmes exigences ne régnaient pas dans la poésie ibérique, et l'on se doute bien que c'est à la plus grande souplesse de la langue de ses hôtes que Tristan doit d'avoir écrit des vers comme:

Les Muses qui dans vos ébas
Serâoient en vn âge si bas,
Furent apres vos Secretaires;

Que de poussieres épanduës,
Et durant ces calamitez,
Que d'ames aux extremittez
Se sont dans le Ciel renduës,
Qui seroient possible perduës
Sans ses extremes charitez.

Ces apparents échos de la langue espagnole dans l'ode à l'infante n'impliqueraient pas nécessairement, même si l'on pouvait les démontrer formellement, une influence de Góngora. Ce poète est après tout loin d'être un

un/

interprète typique de cette langue. N'empêche que sur un point au moins Tristan semble avoir suivi Góngora lui-même dans ses tentatives de refaire la syntaxe poétique d'après la syntaxe latine. Nous parlons du penchant que révèle notre poète pour l'hyperbate, trait stylistique que Díaz-Plaja a souligné comme étant une des caractéristiques essentielles du culteranismo:

El orden normal de la oración castellana es, como nota Meyer-Lübke: sujeto-verbo-predicado, y dentro de los complementos directo-indirecto-circunstancial. Grandgent nota a su vez que el orden románico es, en general, más simple que el del latín clásico, si bien cree que ciertas formas exageradas del mismo no eran válidas en la expresión cotidiana. Pero es sin duda de ahí de donde Góngora toma los hipérbatos más frecuentes: el adjetivo antes del nombre, separación excesiva entre dos elementos lógicamente encadenados por el sentido y la concordancia, etc. También es típica del cultismo y puede notarse ya en el barroco frustrado del Cuatrocientos - Arcipreste de Talavera, la Celestina - la tendencia a colocar el verbo al final de las oraciones (598).

Or, tous ces types d'hyperbate se retrouvent dans l'ode de Tristan à l'infante:

Les champestres Diuinitez...

De vostre dard victorieux
Eprouoit la mortelle atteinte...

Beaucoup de plus charmans appas...

Et dans les vices enchaînez,
Ie tiens que les Princes mal nez
Ces jouëts du Temps & des Parques:
Bien qu'ils passent pour des Monarques,
Sont des Esclaues couronnez.

Les Graces, ces trois belles soeurs,
Tour à tour au col vous porterent...

Depuis en ces pais brodillez,
De tant de guerres travaillez;
Vn meilleur estat on obserue...

obserue.../

Il nous semble donc que l'ode à Isabelle-Claire-Eugénie révèle une certaine influence linguistique et stylistique du cultisme; d'un cultisme, bien entendu, le plus modéré qui soit. Cette influence est pourtant très superficielle. Le style gongoriste se fondait autant sur le néologisme que sur l'hyperbate, et de néologismes il n'y a, évidemment, aucune trace chez Tristan. D'autre part, la véritable clé de la poésie de Góngora, ce n'est ni le néologisme ni l'hyperbate, mais l'image. Et contrairement à ce que l'on aurait pu espérer, il y a dans cette ode une absence totale d'images marquantes. Le paysage de Tristan, c'est encore le paysage minéralisé des marinistes:

On vous portoit des vases d'or
 Sur le vert émail des prairies,
 Que vous remplissiez d'un trésor
 De ces fragiles pierreries.

Si le poète veut décrire les charmes de la jeune princesse d'autrefois, il reprend le ton fastidieux et ridicule des pièces galantes des Plaintes d'Acante:

Souvent à l'envy, les poissons
 Se rendoient à vos hameçons,
 Comme aux plus beaux filets du monde.
 Et lors qu'ils ne s'y prenoient pas,
 C'estoit qu'oubliant le repas,
 Cette troupe si vagabonde,
 S'arrestoit à voir hors de l'Onde
 Beaucoup de plus charmans appas.

Vous alliez prendre des Oyseaux,
 Dont l'aisle estoit embarrassée.
 Mais ces petits hostes de l'air
 Auoient de-quoy se consoler,
 Lors que vous leur faisiez la guerre:
 Puis qu'en cette aymable saison
 Des Princes de grande Maison,

Maison, /

Dont on a veu que le Tonnerre
A fait trembler toute la Terre
Eussent enuié leur prison.

Et dans l'ensemble, la pièce n'est qu'une longue et plate série de flatteries conventionnelles qui sont loin de répondre aux ambitions de Tristan

...Que les Siecles à venir
Conseruans le beau souuenir
D'vn sujet si digne d'vn Temple;
Treuent un jour en me lisant,
Qu'vn Esprit fort peu complaisant,
Dans vn témoignage assez ample
Vous apella le digne Exemple,
Et l'honneur du Siecle present.

Au lieu d'y faire exception, l'ode à l'infante vient donc en fin de compte renforcer la thèse de Lanson que toute influence réelle de Góngora était impossible dans une poésie française qui n'avait pas encore perdu le souvenir de l'échec des premiers enthousiasmes de la Pléiade, fondés sur des idées analogues à celles du grand Espagnol. D'ailleurs, Tristan a dû se rendre bientôt compte de l'incompatibilité du culteranismo et de sa propre poétique, car les stances sur la mort de l'infante nous le montrent presque revenu déjà de cette expérience fâcheuse. On n'y relève qu'une seule strophe où il dépasse les limites de la syntaxe française:

La Flandre la vint voir portant cent belles Villes,
Peintes sur un manteau de fin pourpre de Tyr,
Qui plaingit plus son mal que ses guerres civiles,
Et fondant tout en pleurs en la voyant partir,
Fit pour la retenir mille voeux inutiles(599).

Soit dit aussi, cependant, que le deuil de Tristan s'exprime parfois avec une force qui semble s'inspirer bien

bien/

plus de la littérature espagnole que de la poésie française de l'époque:

Quand ce funeste coup respondant à nos craintes,
Trahit nostre esperance et tant de justes voeux,
L'Air retentit par tout de mille tristes plaintes;
Et la nuit dans le dueil esteignit tous ses feux,
Voyant en ce Climat tant de clartez esteintes(600).

Remarquons enfin, par parenthèse, que le libertinage de Tristan paraît se manifester de nouveau, mal déguisé, à la fin de ces stances, où le poète ne respecte la conception chrétienne de la mort que dans deux vers qui créent une étrange dissonance dans un contexte qui est tout stoïcien:

O vif et prompt esclair de la splendeur mortelle,
Qui nous vient esblouir, et ne fait que passer!
Il ne reste plus rien que le nom d'ISABELLE.
De tant de qualitez qui nous faisoient penser
Que le flambeau du jour finiroit avec elle.

Sourde, aveugle et muette au tombeau qui l'enserre,
Elle n'oit plus nos bruits qui troubloient son
sommeil,
Elle n'aperçoit plus tant d'apareils de guerre;
Et montant dans le Ciel claire comme un Soleil,
Son Ame n'a laissé qu'un Tronc dessus la Terre.

Mais si son corps ressemble aux insensibles souches,
Au moins la Renommée en parle en mille lieux.
Elle en fait souspirer les coeurs les plus farouches,
Lors que pleurant sa perte avec que ses cent yeux,
Elle conte sa gloire avec autant de bouches(601).

Les stances du Trespas semblent ainsi rejoindre la lettre A M. B. que nous avons lue au début de ce chapitre, pour indiquer que le séjour de Tristan dans ce pays du roi très-catholique n'avait en rien bouleversé les croyances libertines que lui avait inculquées autrefois Théophile. Le fait est à retenir.

* *
*

Ironiquement, ce même sort qui l'avait amené à la cour de Bruxelles, où il jouissait d'une réputation croissante, retenait Tristan éloigné de la belle comtesse lorraine qu'il aimait encore. Car il correspondait toujours avec Climène:

Puisque vous blessez aussi bien de loin que de près, et qu'après avoir esblouy nos yeux par l'éclat des vostres, vous liez encore nos coeurs de vingt lieues avec les chaines de vostre eloquence; il est bien difficile de refuser vos loix, & d'oposer aucune resistance à vos charmes. La raison dont nous implorons en vain le secours, est visiblement du party de vostre merite, & vos belles Lettres ont rendu l'absence impuissante à guerir les blessures que vous auez faites... (602).

Et elle avait su apprécier le recueil des Plaintes d'Acante qui contenait le Promenoir écrit en son honneur(603).

Mais très naturellement, il brûlait de la revoir. Et c'est probablement à cette époque qu'il écrivit les Vains Plaisirs(604), où se dévoile une sensualité ouverte très rare dans ses oeuvres, et qu'il lui déclara dans une lettre:

Je feray tout ce qui me sera possible pour sortir de cette sorte de supplice, en faisant un voyage en la Prouince qui vous retient(605).

L'occasion lui en fut bientôt donné. Trouvant l'ambiance de Bruxelles fort changée depuis la mort de l'infante, Marie de Médicis envisageait d'aller se réfugier ailleurs(606). Et c'est probablement pour porter ses décisions à ses parents en Lorraine que Tristan entreprit

entreprit/

les voyages hasardeux décrits dans une ode des Vers héroïques, les Terreurs nocturnes(607). Bernardin y a déjà relevé des vers assez explicites:

Destournez Dieux debonnaires
Les presages malheureux
De ces monstres solitaires;
Et ne soyez point contraires
Aux desseins d'un amoureux...

Pleust aux bons Dieux qu'il ffit jour,
Et que je fusse en Lorraine
Deussay-je y vivre en la peine
D'y mourir bien tost d'amour(608).

M. L. Vérane a voulu rapprocher cette ode des célèbres Visions de Saint-Amant(609). Mais en fait les Terreurs nocturnes ne supportent pas la comparaison avec l'autre. La pièce de Saint-Amant sort d'un esprit qui passe sa saison en enfer, un esprit troublé par les excès de la vie de bohème, ou bien qui chancelle devant le gouffre métaphysique qui s'ouvrait par moments aux pieds de tous les libertins; tandis que Tristan n'essaie que d'évoquer, sur un ton de raillerie beaucoup plus soutenu que celui de Saint-Amant, les terreurs passagères d'un voyage de nuit à travers un terrain inconnu et dangereux. Néanmoins, l'ode de Tristan n'est pas mal réussie, et le style pointilliste du poète vient traduire ici très heureusement l'effroi que causent les étranges objets qui surgissent tout d'un coup et l'un après l'autre des ténébres qui semblent menacer le voyageur inquiet:

Il a plû sur ces Ormeaux;
En entrant dans ce Bocage
Je rencontre des rameaux
Qui m'aspergent le visage...

visage.../

Par un triste changement
Que produisent les ténèbres;
Les Bois et les Elemens
Ont pris des habits funèbres...

Une ronce m'a piqué,
Sous mes pas la terre tremble,
Et mon cheval a manqué
Des quatre pieds tout ensemble.
Nous voilà tout embourbez
En une mare invisible:
Mes pistolets sont tombez,
Par cette cheute terrible:
Et quelque lutin possible
Me les aura dérobez...

Au terme de quelques-uns de ces voyages, Tristan a donc dû retrouver Climène. Mais il y a ici une nouvelle pointe d'ironie:

I'ay repris ma franchise en reuoyant Clymene;
I'ay trouué que ses yeux me donnoient trop de peine
Avec trop peu d'apas:
Et i'eusse bien iuré, la treuant si peu belle,
Que ce n'estoit pas elle
Que i'admirois si fort en ne la voyant pas(610).

Finie la séparation, et finie, paraît-il, la surveillance soupçonneuse du mari, Tristan se rendit soudain compte un jour que son amour pour Climène n'avait été qu'un rêve, et écrivit l'Enchantement Rompu, qui reprend le ton de la pièce de 1627, mais avec une finesse psychologique et une lucidité personnelle qui sont toutes nouvelles, et qui laissent pressentir le futur dramaturge:

...Les soins d'un Mary que la melancholie
Portoit à des exces de rage et de folie,
Seruoient à me piper:
Car si l'accez fascheux de cette ame indocile
M'eust esté plus facile,
Ie n'eusse pas esté si facile à tromper(611).

Pour l'âme sensible qu'était Tristan, la fin subite

subite/

d'un amour pouvait être aussi pénible que la prolongation d'un amour malheureux. Par bonheur, il trouva vite une nouvelle distraction. Au mois de février 1634, il se vit envoyer comme messenger de la reine-mère auprès d'Henriette, fille d'Henri IV et reine de Charles Ier d'Angleterre(612) - probablement parce qu'il pouvait prétendre connaître déjà Londres et la langue anglaise. Sa mission n'a pas dû être très onéreuse, car il trouva en Angleterre le temps de composer son "églogue maritime" Pour les Serenissimes Majestez de la Grand'Bretagne(613). Cette pièce d'occasion est d'une médiocrité si complète que nous nous dispensons d'en faire une analyse détaillée. Il suffit de dire que Tristan y reprend cette poésie descriptive qui consiste en quantité de petits tableaux discontinus et que nous avons relevée dans ses premières oeuvres; et de remarquer qu'ici, comme déjà à la fin de La Mer, il s'empare d'un thème qui devait être, trois siècles plus tard, un des thèmes de choix du romantisme européen - la libération de la Grèce:

Dieux! veuillez-le favoriser
 Où votre gloire est engagée:
 Permettez qu'il aille briser
 Les fers dont la Grece est chargée.
 Déjà ses braves Matelots
 Devroient foudroyer tous les flots
 Que Leandre passoit à la nage:
 Les termes en sont arrivez;
 Ne retardez pas davantage
 L'honneur que vous luy reservez(614).

Et puis ce fut le retour à l'ennui de la cour de Bruxelles. Mais il ne devait pas y traîner longtemps.

longtemps./

Au mois d'octobre, Gaston d'Orléans s'avisa tout d'un coup de faire sa paix avec le roi son frère, abandonna à Bruxelles sa femme et sa mère, et rentra à Paris(615). Tristan l'y a sans doute suivi dans les premiers jours de novembre. Grâce aux Plaintes d'Acante, sa réputation grandissante y était arrivée avant lui. Après la turbulence de sa jeunesse et le désespoir de son exil, l'époque commençait pour lui de la respectabilité et de la gloire.

TROISIEME PARTIE**- Le Poète Précieux -****(1634 - 1655)**

CHAPITRE 1: PRISONNIER DES RUELLES (1634-1641)

Lorsque donc vers la fin de l'année 1634 Tristan revint à Paris, il s'était déjà fait un nom dans les milieux littéraires de la capitale, où l'on vendait depuis quelque temps une édition du recueil des Plaintes d'Acante (616). Il avait cependant de sérieux ennuis. D'abord et surtout, il n'était même pas sûr de rester longtemps en liberté, dans ce pays soumis à la volonté d'un seul homme, Richelieu, plus fort maintenant que jamais, et auquel depuis des années Tristan s'était systématiquement opposé, en soutenant par ses actes et par sa plume la cause de Gaston d'Orléans(617). Sous les régimes autoritaires, la simple célébrité ne suffit pas toujours à protéger un homme de lettres des foudres des pouvoirs établis - et Tristan, qui avait été l'ami de Théophile et qui s'était comparé autrefois à Ovide, a dû très bien s'en rendre compte.

Il s'agissait par conséquent de faire sa paix le plus vite possible avec le cardinal. Et Tristan ne tarda pas à trouver le moyen de plaire à ce dictateur, homme de lettres lui-même à ses heures. Boisrobert préparait alors un recueil de tous les éloges rimés en l'honneur de son patron, sous le titre de Sacrifice des Muses au grand cardinal de Richelieu. Connaissant certainement depuis

depuis/

longtemps déjà cet autre libertin et ancien ami de Théophile, notre poète réussit à faire insérer à la dernière minute, à la fin du volume, un sonnet par lequel il fit sa soumission au prélat. Ce sonnet est d'une parfaite médiocrité(618); Tristan ne l'a d'ailleurs reproduit dans aucun de ses recueils. L'essentiel, c'est que la pièce semble avoir permis au poète de se faire pardonner par le cardinal. Car non seulement le gouvernement le laissa tranquille, mais comme l'a déjà fait remarquer Bernardin, les Amours de 1638 contiennent deux pièces qui ont manifestement été écrites pour Richelieu: ce sont le madrigal Auis à M. de C., destiné à la nièce du ministre, et les stances Sur une statue de Didon, où Tristan fait l'éloge d'une sculpture présentée au cardinal par Montmorency(619).

Sur le plan politique donc, Tristan comprit vite qu'il n'avait plus rien à craindre. Mais il avait aussi d'autres préoccupations. Gaston, qu'il avait si longtemps servi dans les circonstances que l'on sait, l'abandonna dès son retour en France, et Tristan ne put retrouver sa place de gentilhomme à la suite de Monsieur(620). Il lui était même presque impossible de reprendre contact avec Gaston, qui s'absenta de la capitale pendant la plus grande partie de 1635, pour se distraire dans son château de Blois. Certes, Tristan ne se trouvait pas pour cela complètement sans ressources. Il écrit dans un poème des Amours:

Amours:/

Encore qu'à bien compter
 Je ne puisse me vanter
 Que de mille francs de rente:
 Je me treuve plus content
 Qu'un Auare qui se vante
 De plus de vingt fois autant(621).

Néanmoins, il a voulu, dans cette pièce, pour des raisons que nous verrons plus loin, avoir l'air d'accepter sa pauvreté de meilleure grâce qu'il n'a pu le faire en réalité. Ces "rentes", représentant sans doute une part qu'il avait su conserver des revenus du Solier, ne lui permettaient aucunement de mener le train de vie que l'on exigeait alors d'un poète qui désirait réussir. Et il existe des lettres de cette époque qui nous laissent entrevoir la détresse dans laquelle se trouvait notre poète:

Ainsi, il écrivit alors à un certain Monsieur de P.P.:

Encore que mon merite ny les tres-humbles seruices que i'ay rendus depuis douze ans à son Altesse, ne soient guere considerables; i'ose esperer à la faueur de vostre bonté que vous me ferez l'honneur de vous souuenir de moy dans le soin que vous prendrez de vos creatures: & que comme vos rares qualitez ont tousiours esté la matiere de mes loüanges; mes infortunes pourront deuenir l'obiet de vostre generosité. Au premier voyage que son Altesse fit en Lorraine, vous me fistes l'honneur de me promettre par plusieurs lettres que vous me restabliez en sa Maison. Depuis, vous n'avez pas eu le loisir ny l'occasion, de faire ualoir votre parole. Mais auourd'huy, MONSEIGNEUR, rien ne scauroit empescher que ma mauuaise fortune ne change, pourueu que l'affection dont vous m'avez tousiours honoré, ne se treuve point diminuée(622).

Bernardin a suggéré que ce Monsieur de P.P. était peut-être Puylaurens, favori de Gaston, et devenu depuis peu duc et pair(623). Et nous croyons en effet que c'était presque sûrement lui. Le lecteur se souviendra du Sonnet,

Sonnet,/

fait l'an 1629, dans lequel Tristan rappelle à Puylaurens, lors justement de la fuite de Gaston en Lorraine, une promesse qu'il lui aurait faite:

Achevez vostre ouvrage, & qu'il ne soit pas dit
Que ie sois malheureux contre vostre promesse(624).

Cette "promesse" ne serait-elle pas selon toute vraisemblance la même que celle dont il est question dans la lettre?

Toujours est-il que Tristan ne paraît pas avoir obtenu de réponse à celle-ci, et qu'il se décida enfin à demander à un M. de L.V. de ses connaissances, qui serait peut-être d'après Bernardin un certain sieur de La Vergne (625), de rappeler à P.P. sur place la promesse d'autrefois. Dans cette seconde lettre, on voit que l'appel devient plus pressant:

Ne treueez pas mauuais que ie me veüille seruir de vostre bouche avec la mesme franchise dont ie vous ay seruy de ma plume, lors que vous m'en auez prié... Ie vous diray...qu'il est necessaire à mon restablissement chez Monseigneur, que Monsieur vostre Amy en die vn mot; & qu'il n'y a personne qui puisse le faire parler fauorablement, comme vous. Ie vous coniure donc de le vouhoir faire souuenir des obligations que ie luy ay, des bontez dont il m'a fait esperer que ie luy serois redeuable. Vous le pourrez assurer qu'en cette action il ne violera point les Loix, & ne fera rien que tout le monde ne treuee equitable. Il estoit iuste qu'vn Gentilhomme doué d'vn peu d'esprit, seruist avec grand zele & grande fidelité, vn Prince dont les qualitez sont generalement admirées: mais il ne sera pas déraisonnable qu'vn si digne Maistre prenne quelque soin de ses seruiteurs, & qu'il ait égard au temps qu'ils luy donnent(626).

"En cette action il ne violera point les Loix"; faut-il y voir une allusion discrète au fait que Tristan s'était

s'était/

déjà réconcilié, comme son ancien maître, avec Richelieu? Ce qui est certain en tout cas, si M. de P.P. est effectivement Puylaurens, c'est que ces deux lettres ont été écrites à la fin même de 1634, ou tout au début de 1635. Car le 14 février 1635, on arrêta Puylaurens au Louvre, et on l'incarcéra à Vincennes, où il devait mourir quatre mois plus tard(627).

Une fois de plus donc, la carrière de Tristan semblait brisée par une crise politique. Le poète n'abandonna pas, cependant, l'idée de se faire réintégrer un jour dans la maison de Gaston. Un an plus tard, après le succès de sa Mariane, dédiée à Monsieur, et dont la seconde édition contenait une Ode pour Mgr. le duc d'Orléans, lorsque S.A. commandoit les armes du roi en la province de Picardie(628), il lui fit appel de nouveau dans une pièce A S.A.R., faisant l'estat de sa maison à Blois, en l'année 1636, qui est reproduite dans la Lyre:

Verrez-vous sans ressentiment
Que mon coeur depuis quinze années
Vous adore inutilement(629).

La Lyre contient également deux autres pièces de cette époque rédigées dans le même but, l'une adressée au comte de Erion, l'autre au nouveau favori de Gaston, l'abbé de La Rivière(630). Toutes ces démarches devaient rester sans réponse.

Par bonheur, Tristan parvint enfin à trouver les protecteurs qu'il lui fallait. Il vivait alors à Paris

Paris/

une certaine Madame de Modène, nièce de ces deux frères le marquis de Villars et le duc de Mayenne qui eux-mêmes avaient protégé autrefois le jeune page, et que Tristan avait sans doute déjà connue au château du Grand-Pressigny. Elle avait épousé en secondes noces Esprit de Raymond, chevalier de Modène, qui devait épouser plus tard, après la mort de sa femme et après celle de Tristan, la nièce de notre poète, Madeleine l'Hermitte(631). Tristan fut aimablement accueilli tant par le chevalier que par sa femme, et fréquenta assidûment l'hôtel de Modène, et en été leur château de Malicorne, dans le Maine, où il a dû connaître Scarron. Grâce à ses relations avec les Modène, il fit aussi la connaissance de Madelaine de Lavardin, jeune beauté de seize ans, fille de Mme de Modène par son premier mariage avec le marquis de Lavardin. C'est pour elle qu'il allait écrire une épître rimée qu'on peut lire dans les manuscrits de Conrart, sans valeur littéraire aucune, mais assez amusante, pour lui raconter, à Malicorne, le dernier scandale de la ville; et plus tard, après son mariage, un sixain de la Lyre, Pour Mme la comtesse de Tessé la jeune(632).

Il convient peut-être de faire mention ici d'une pièce qui avait échappé à Bernardin, et que M. Carriat a découverte avant nous, reliée à la suite des Vers héroïques de la Bibliothèque nationale. Il s'agit des stances Les Forges d'Antoigné, dédiées "A Monsieur le Baron(sic)

(sic)/

de Lavardin". Sans donner de raisons, M. Carriat voudrait ^{en chercher la date} ~~les dater~~ entre 1632 et 1640(633). Mais Tristan est à l'étranger jusqu'à la fin de 1634. Il est juste possible que l'erreur de l'éditeur soit même plus grande qu'elle ne le paraît, et que ces vers fussent destinés au second mari de la marquise de Lavardin, c'est-à-dire à Modène - auquel cas, ils dateraient vraisemblablement de cette époque. Mais nous avons que rien n'est moins certain.

L'oeuvre, que M. Carriat a publiée en appendice de son étude, est en tout cas assez intéressante. On y sent fort l'influence de Saint-Amant. En proie à un amour malheureux, le poète va se consoler, non dans la Nature, mais en regardant le travail de forgerons:

Que dans la douleur qui me presse,
Et qui rend mon sort malheureux,
Ces objets qui semblent affreux,
S'accordent bien à ma tristesse:
Que ce séjour rempli d'horreur,
Est agréable à ma fureur;
Et que je trouve de délices,
Dedans la rigueur de mes fers,
A voir en ces lieux de supplices,
Le portrait de mon ame, et celui des enfers.

Ces manoirs funestes et sombres,
Sont des lieux qui sont destinez
Pour la demeure des damnez...

Tristan se met donc à faire une étude minutieuse de ce travail, et se livre à toutes les fantaisies:

...D'abord je creus qu'en ces lieux,
Vulcan le forgeron des Cieux,
Aidé du Dieu de la lumière,
Ayant sceu que Mars et Venus
Sodilloient son lit d'un adultere,
Les surprit dans ses rets, qui se baisoient tous nus..

nus.../

Le fer dont la masse allumée
Rougit les objets d'alentour,
C'est une image de l'amour
Qui gesne mon ame enflammée:
Cette enclume en sa dureté
Représente ma fermeté;
Cette rivière fond mes larmes,
Ce brasier ardent mes desirs,
Ces marteaux mes vives alarmes,

Et ces soufflets ont moins de vent que mes soupirs...

Dans cette dernière citation, l'influence de Desportes vient peut-être se joindre à celle de Saint-Amant. Mais dans l'ensemble, la pièce fait preuve d'une spontanéité et d'une originalité qui iront diminuant dans l'oeuvre de Tristan.

Mais revenons à nos Modène. Ce qui est frappant, c'est que Tristan réussit à maintenir d'excellents rapports avec chacun des deux époux, qui en 1635 étaient déjà brouillés. En 1637 arriva la rupture définitive, lorsque Mme de Modène quitta son mari à cause de la liaison de celui-ci avec Madeleine Béjart, et s'en alla avec sa fille à Malicorne. Correspondant toujours comme nous l'avons vu avec le château, Tristan n'en resta pas moins en relations avec Modène. Et c'est dans le groupe d'amis d'Esprit de Raymond que bien des poèmes des Amours ont pris naissance:

(Modène) faisait avec quelques jeunes seigneurs, élégants, galants, beaux danseurs, passionnés par le jeu, amis des lettres, de la comédie et des comédiennes, une sorte de petit cercle, où était bien accueilli le poète gentilhomme, qui avait toujours au service de ses amis un tendre madrigal ou un sonnet amoureux(634).

Parmi les membres de ce cercle, notons surtout le comte

comte/

de Nançay, auquel Tristan allait dédier les Amours; son ami le comte de Saint-Aignan; et le jeune Henri de Lorraine qui, âgé de vingt-et-un ans en 1635, était déjà archevêque de Reims - ce qui ne l'empêchait nullement de partager le libertinage de moeurs, et vraisemblablement d'idées, des autres. Plus tard, après la mort de son père et de son frère aîné, il allait pouvoir se libérer de l'habit ecclésiastique, en devenant duc de Guise. Il faut croire - Bernardin ne semble pas s'être demandé comment Tristan a vécu pendant ces années difficiles - que ces amis donnèrent au poète une aide non seulement morale mais aussi financière. Car la Mariane, nous dit Tristan, "fut élaboré(e) dans vn assez tranquille loisir"(635).

Grâce aussi à ces amis, Tristan put pénétrer dans la vie des salons. A partir de 1636, tout le groupe fréquentait chez Madame des Loges(636), amie de la marquise de Rambouillet, et dont le salon avait même balancé un moment le succès de la Chambre bleue. Liée avec Gaston d'Orléans, et compromise dans ses activités politiques, elle avait quitté Paris en 1629; elle y revint sept ans plus tard, et rouvrit son salon. C'est presque certainement sous l'égide de Madame des Loges, plutôt que sous celle d'Arthénice, que Tristan fit la plupart des poésies de salon que nous lisons dans les Amours. Certes, il a dû trouver tôt ou tard une entrée dans la Chambre bleue, ne serait-ce qu'après le succès éclatant de Mariane et des Amours.

Amours./

Il était en outre l'ami de Voiture, compagnon de son exil à Bruxelles, auquel il a écrit une pièce des Vers héroïques pour le remercier d'un grand service qu'il lui aurait rendu :

Voiture c'est trop de moitié;
 Les marques de ton amitié
 Me rendent trop ton redevable.
 Prends tu plaisir à me jeter
 Au point d'un débiteur insolvable
 Qui ne peut jamais s'aquiter?(637).

Ce "bon office receu" pourrait fort bien être une présentation à la marquise. Enfin, la Lyre contient un sixain Pour Mademoiselle de Rambouillet(638). Néanmoins, nous ne pouvons pas dater avec exactitude ces deux pièces. Et d'autre part, Tristan ne semble avoir jamais fait partie du cercle intime d'Arthénice - il ne participe même pas à la Guirlande de Julie. En somme, rien ne nous autorise à affirmer que Tristan ait pénétré dès 1634 rue Saint-Thomas-du-Louvre.

A cause également de ses rapports avec Monsieur de Modène, Tristan put renouer ses contacts d'autrefois avec les gens du théâtre. S'intéressant autant à l'art dramatique qu'aux actrices, les amis d'Esprit de Raymond visitaient régulièrement l'hôtel de Bourgogne, ainsi que le nouveau théâtre du Jeu de Paume que venait d'ouvrir Mondory(639). Ce fut Mondory qui demanda un jour à Tristan de lui écrire une tragédie; demande dont le résultat fut Mariane, jouée dès 1636 et éditée en 1637(640), et qui était destinée à préserver son nom de l'oubli longtemps après qu'on eut cessé de lire ses poésies lyriques. Nous

Nous/

n'avons pas à étudier ici les oeuvres dramatiques de Tristan, Bernardin y a d'ailleurs consacré d'excellents chapitres, surtout en ce qui concerne Mariane. Nous nous contentons de constater l'énorme succès de cette première pièce, tel que nous le rapportent les frères Parfaict:

La pièce...non seulement surpassa par son succès la tragédie de Medée, de Corneille, mais sembla balancer celui du Cid, avec lequel elle parut en concurrence l'hiver suivant(641).

Encouragé par cette réussite, Tristan entreprit aussitôt une nouvelle tragédie, Panthée; travail difficile, car il luttait, en 1637, contre la maladie:

L'vn de ces Poèmes fut elabouré dans vn assez tranquille poisir; et l'autre n'a receu ses finissemens que dans les interuales d'vne maladie(642).

Cette seconde pièce, dont le thème est assez stérile, eut beaucoup moins de succès que la première; comme, d'ailleurs, Tristan semble l'avoir prévu, car il écrit: "N'eust esté quelque secrete raison, i'eusse pris vn plus fauorable Sujet pour donner vne Soeur à Mariane"(643). On doit supposer que le sujet lui en avait été imposé par quelqu'un qu'il voulait, ou devait obliger(644). Panthée fut jouée en 1637, et sortit des presses en 1639(645), un an après le second recueil de poésies lyriques, les Amours(646).

* *
*

Depuis son retour en France, Tristan n'avait pas cessé de faire des vers. Il avait déjà rapporté dans

dans/

ses bagages deux pièces écrites trop tard pour être insérées dans les Plaintes d'Acante: les Vains plaisirs et l'Enchantement rompu, qui représentaient, l'une la passion qu'il avait eue pour Climène, et l'autre la déception par laquelle cette passion s'était soldée. C'est peut-être au printemps de 1635 qu'il se souvint soudain de cette Philis disparue qu'il avait aimée avant son exil, et qui, elle, ne l'avait pas trompé; et qu'il écrivit cette charmante Chanson qui figure parmi ses plus pures effusions lyriques:

Doux Printemps ne reuenez pas
 Avec tant d'apas
 Vous oposer à ma melancholie:
 Depuis qu'une Beauté que j'aimois chèrement
 Se treuve enseuelie,
 Tous mes plaisirs sont dans le monument.

O beaux iours si tost alongez,
 Que vous m'affligez
 Moy qui tousiours ay des pensers si sombres;
 Deslors que le sujet de ma felicité
 Erre parmy les Ombres,
 I'ay de l'horreur quand ie voy la clarté.

Claire eaux qui lauez des fleurs
 Ainsi que mes pleurs,
 Vostre cristal a pour moy quelques charmes:
 En mon affliction j'aime à voir vostre cours,
 Il ressemble à mes larmes,
 La Mort a fait qu'elles coulent tousiours(647).

Toujours est-il que de 1635 à 1638 les pièces se succèdent, et que les Amours contiennent, non seulement l'ensemble des pièces des Plaintes d'Acante - moins toutefois le sonnet à Puylaurens et les stances Sur la venue de Madame, supprimés pour des raisons politiques, et la Consolation à Anthoine de Villeneuve, qui devait être reproduite dans la Lyre - mais aussi quatre-vingts pièces nou-

nou- /

velles, presque exclusivement des poésies d'amour.

A en croire le recueil, les passions de Tristan auraient été, pendant ces trois ou quatre ans, plutôt changeantes! On y découvre, à côté de Climène, toute une série de femmes dont le poète se proclame amoureux: Philis, Olimpe, Amaranthe, Orante, Silvie, Olinde, Rosalie, Clorinde, Iris, Angélique, Isabelle... Mais bien des poèmes des Amours ont dû être faits pour autrui, et surtout pour le comte de Nançay, auquel Tristan dit dans la dédicace:

C'est avec beaucoup de raison que ie vous offre ces
Vers d'amour, puis qu'il y en a vne partie que vous
auez treuuez dignes de conseruer en vostre memoire;
& d'autres que vos propres passions ont fait produire
(648).

Il serait évidemment impossible de dresser une liste des pièces écrites pour Nançay, une seconde des pièces faites pour d'autres amis du cercle de Modène, et une troisième des pièces où le poète chante ses propres amours. Nous croyons cependant qu'un groupe de poèmes au moins doit être mis définitivement à la charge d'un des amis de Tristan: c'est le cycle d'Amaranthe.

Dans deux pièces, l'Amant en langueur et l'Incrédulité punie(649), Tristan évoque la passion qu'a pu susciter cette belle:

En ces tristes deserts, où s'aresté la Cour,
I'entretiens vostre Image au doux bruit des fontaines;
Et me plains de l'absence aux sablons d'alentour
Qui n'ont pas tant de grains que mon coeur a de peines
(650).

Néanmoins, cette passion, ce n'est pas Tristan qui la

la/

ressent, mais un ami, Daphnis, qui commence d'ailleurs bientôt à en guérir, et même à être infidèle à Amaranthe, créant ainsi pour le poète la situation difficile qu'il décrit dans l'Innocente trompée:

Cette ieune Beauté dont ie fais tant d'estime,
Et que Daphnis adore avec tant de raison;
Cet obiect sans deffauts, & sans comparaison,
Qui n'a pas vn penser qui ne soit legitime,

Amaranthe est trahie, ô detestable crime!...

Celuy qui la trahist, m'en a dit le secret,
Ie n'en puis voir le cours sans mourir de regret,
Et ie pers mon Amy s'il faut que ie le die... (651).

Et voilà qu'après avoir chanté la passion de son ami pour Amaranthe, Tristan se fait maintenant, dans l'Amante soupçonneuse, le porte-parole de la dame, pour rappeler à son ami l'amour que celui-ci a su faire naître et dont il semble se désintéresser:

Vous dont la chere Image erre deuant mes yeux,
Et que ie vois tousiours de ceux de la pensée;
Vous diuertiriez vous quand ie pleure en ces lieux,
Beaux lieux, tristes tesmoins de ma gloire passée?

Amour le plus cruel et le plus grand des Dieux,
D'vne secrete peur rend mon Ame glacée;
C'est que sans redouter la iustice des Cieux
Par quelque changement vous m'ayez offensée.

S'il faut qu'il soit ainsi, Daphnis, ie veux mourir...
(652).

Au premier abord, nous étions tentés de rattacher en plus à ce cycle ces stances toutes théophiliennes dont le titre, Le Cruel, pourrait faire croire que c'est à nouveau d'une femme trahie que Tristan se fait le porte-parole:

porte-parole:/

Sçay tu pas que mes sentimens,
Pour les soins & pour les tourmens,
Sont d'vn naturel vn peu tendre?...

Contante toy que souz tes loix
I'ay supporté plus de six mois
Vne tyrannie importune...

Si tu formes donc le dessein
De me prendre encore au passage;
Fay moy voir l'Amour dans ton sein
Comme il est dessus ton visage:
Permits que sans peine & sans bruit
Ie me charge en secret du fruit
Dont mon esperance est bornée:
Car i'ay pris assez de soucy
De semer toute l'autre année
Pour recueillir en cette-cy(653).

Mais ces derniers vers nous empêchent, en fin de compte, de proposer une telle interprétation de cette pièce. Une femme s'exprimerait-elle jamais sur ce ton, même par la bouche d'autrui? L'on est obligé de conclure que c'est le "cruel" lui-même qui parle, et que sa "cruauté", c'est la proclamation de la philosophie du donnant-donnant; d'un donnant-donnant, toutefois, beaucoup plus théophilien que malherbien, qui laisse, comme dans les stances de 1627, une part au spirituel.

Daphnis serait-il le comte de Nançay lui-même? La façon dont Tristan s'exprime dans la dédicace nous permettrait de le croire; il écrit, l'on s'en souvient, qu'il y a dans les Amours des vers "que vos propres passions ont fait produire" - ce qui n'est pas nécessairement la même chose que de dire des vers "que vous m'avez demandé de produire". Mais ce n'est là qu'une simple hypothèse.

hypothèse./

Si l'on peut considérer le cycle d'Amaranthe comme étant fait pour autrui, il y a par contre dans le recueil deux autres groupes de poèmes qui ont très nettement leurs sources dans l'expérience intime du poète. Notons d'abord le cycle d'Iris, où Tristan se donne la peine d'indiquer explicitement que c'est pour son propre compte qu'il parle:

Je scay bien que i'ay mille fois
 Apellé des obiets mes Rois
 Dont ie n'estois point tributaire:
 Et iuré que pour leurs appas
 I'estois pensif et solitaire
 Quand mesme ie n'y pensois pas.

I'ay souuent feint une langueur
 Pour accuser vne rigueur
 Qui m'estoit fort indifferente:
 Et lodé mille appas charmans
Au visage d'une Amaranthe,
Contre mes propres sentimens.

Mais depuis que vous m'engagez
 Tous ces subjects sont bien vangez
 Des passions qu'ils m'ont veu feindre... (654).

Mais cet amour, qui n'est dit que dans trois pièces, le Baiser, le Favory mal content et le Triomphe d'Iris, ne semble pas avoir duré longtemps. Car Tristan ressentit bientôt une nouvelle passion, plus troublante celle-ci, qui est racontée dans un second cycle de Philis.

Nous avons déjà vu que, contrairement à ce que croyait Bernardin, le pseudonyme de Philis ne représente plus la même femme quand on passe des Plaintes d'Acante aux pièces nouvelles de 1638. La première, celle dont il déplore le trépas dans un sonnet des Plaintes, était morte avant l'exil du poète. La seconde, la "belle banquière",

banquière",/

il l'a aimée à une époque entre 1635 et 1638. Si nous situons le second cycle de Philis après le cycle d'Iris, c'est d'abord parce qu'il faudrait supposer un laps de temps assez important pour que Tristan reprît, pour une autre, le nom qu'il avait donné autrefois à celle qu'entre toutes les femmes qu'il a chantées il semble avoir le plus aimée; et ensuite parce que dans un des sonnets du cycle, les Delires, le poète se plaint de la fièvre:

Je suis prest à mourir, voicy mon dernier iour;
Je ne voy plus Phiis, & le Ciel que i'implore
Pour comble de mal-heurs veut adiouster encore
La chaleur de la fieure à celle de l'Amour(655).

Or, nous savons qu'à l'époque où Tristan terminait sa Panthée, c'est-à-dire en 1637, il était, justement, en proie à la maladie.

Tristan nous dit dans l'Absence ennuyeuse qu'une séparation vint entraver, et en même temps renforcer, cet amour naissant:

Les obiects les plus doux me sont des monumens
Depuis que ceste Belle a repassé la Loire;
Et i'esprouue depuis de si cruels tourmens,
Que sans les ressentir, on ne les scauroit croire
(656).

Si bien que ce n'est que dans ses rêves que le poète revoit Philis: les sonnets des Vaines douceurs et des Delires reprennent le thème des Vains plaisirs, sans, pourtant, la sensualité de la pièce à Climène. C'est enfin le retour de la belle; et Tristan de découvrir que Philis à Paris n'est guère plus accessible que Philis en province. Déjà dans les Vaines douceurs, il avait parlé de

de/

...tant de jaloux,
Et tant d'empeschements qui sont si difficiles(657).

Et maintenant, dans le sonnet Pour la belle éclairée, il s'emporte vivement contre ceux qui voudraient l'empêcher de faire sa cour à Philis:

Que vostre diligence à mes voeux est contraire,
Vous qui sur ma Philis veillez incessamment...

Prenez plus de repos pour mon contentement,
Ne vous en tenez pas si près qu'à l'ordinaire;
Et souffrez qu'en secret ie luy parle vn moment
Puisque c'est le seul bien qui me peut satisfaire
(658).

La Plainte à la belle banquière nous apprend que Tristan réussit cependant en partie à triompher de ces obstacles, et à plaire à Philis:

Mon humeur a des apas
Qui ne vous déplurent pas
Dés la premiere visite... (659).

Il fut même parlé de mariage. Mais alors vint la débâcle:

...vn fatal entretien,
En vous lodant mon merite,
Vous aprit mon peu de bien.

Ce mot glaça vos esprits;
C'est de là que vos mespris
Ont leur veritable source...

O sentiment criminel!
Bien qu'vn pouuoir paternel
Vous oblige de le prendre.
Quoy, cet auare aujourd'huy
N'acceptera pas vn gendre
S'il n'est riche comme luy(660).

Cette nouvelle déception, venant après toutes celles qu'il avait déjà connues, a profondément bouleversé Tristan. Car nous croyons devoir associer à ce cycle deux lettres que Bernardin n'a pas relevées(661), et qui lais-

lais- /

sent deviner, derrière l'amertume de l'expression, l'angoisse du poète grisonnant qui avait tenté, près de la quarantaine, une dernière chance - et qui avait perdu:

N'avez vous point honte de l'iniustice que vous me faites en preferant Lucile à moy? Ne sçavez vous pas bien que c'est le fils d'un vzurier qui suit la profession de son pere, & que ie suis nay Gentil-homme? Quoy? vous ne sçavez pas discerner un gueux illustre d'auec un riche diffamé... (662).

Vostre pere vous a trahie en faueur de son auarice, & vous auez esté si lasche que de consentir à la trahison qu'on vous a faite. Il ne falloit que parler pour vous en deffendre, & vous vous estes contentée de verser des pleurs. Vous auez beau pleurer... vos larmes n'effaceront iamais vostre crime, & ne vous deliureront iamais du suplice... (663).

* *
*

Déjà dans l'Avertissement des Amours, on remarque une différence d'avec les Plaintes d'Acante. On se rappelle l'assurance, l'intransigeance même, avec lesquelles Tristan avait présenté au public son premier recueil:

Je t'auertis que cet Ouurage n'est point fait à l'vsage de tout le monde, Et que s'il y a ici de mauvais vers, ils ne sont pas toute-fois de la Iurisdiction des esprits vulgaires, encore qu'il m'importe peu s'ils sont condemnez mal à propos, par des juges qui ne seroient pas capables de les fauoriser de bonne grace(664).

On dirait une préface de la Pléiade. Mais en 1638, l'attitude du poète vis-à-vis de ses oeuvres s'est profondément modifiée. Tristan s'excuse, presque, d'avoir fait publier ce recueil. Il n'a plus la prétention d'avoir écrit des poèmes dont les réelles qualités artisti-

artisti- /

ques ne sauraient être appréciées que par une minorité cultivée. Et s'il déclare se désintéresser absolument des critiques qu'on pourrait leur faire, ce n'est plus parce qu'il met en doute le droit de la majorité de se prononcer sur son oeuvre, mais parce que lui-même il ne lui attribue pas une très grande valeur :

Voicy des premieres productions de mon esprit, & des effets de ma jeunesse: Il faut que le Printemps pousse des fleurs, auant que l'Automne produise des fruits... Aussi ie vous donne ces ouurages qui sont faits seulement pour plaire, attendant que i'en mette d'autres au jour, qui puissent plaire et profiter tout ensemble. Cela fera voir, que pour reparer la perte du temps que i'ay employé à écrire sur des matieres vaines & fragiles, i'ay mis au moins quelques loisirs en des travaux plus vtiles & plus serieux: Cependant voyez ces Vers, ou ne les voyez pas; et les chargez selon vôtre goust, de lodanges ou de censures; pour moy ie vous en diray librement mes sentiments: Comme ie ne suis plus dans l'humeur de tirer aucune gloire de l'estime qu'on fait de mes erreurs; aussi ne me piquay-ie guerre des deffauts qu'on y remarque(665).

On croirait un jeune débutant dans la carrière des lettres, qui veut se faire connaître un peu par ses premières oeuvres, en attendant de donner au public des pièces autrement importantes. Mais ce n'était pas du tout cela...

En 1638, Tristan n'est plus ni jeune ni débutant: il a trente-sept ans, et il s'est déjà fait une réputation grâce aux Plaintes d'Acante, à Mariane, à Panthée. Cette hésitation que l'on discerne dans l'Avertissement des Amours, ce n'est pas une première attitude, mais une attitude nouvelle.

Nous croyons qu'en lisant attentivement les pièces

pièces/

nouvelles de 1638, ces "ouvrages...faits seulement pour plaire", ces "matieres vaines & fragiles", on peut comprendre assez facilement ce revirement. Car les oeuvres elles-mêmes reposent sur des bases nouvelles. Dans ce second recueil, le poète abandonne progressivement les deux principales sources d'inspiration qui avaient caractérisé sa première période, pour s'adonner à une autre, présente déjà dans ses oeuvres de jeunesse, mais qui prend maintenant de plus en plus d'importance, et qui ne saurait jamais être aussi féconde: la galanterie. Nous avons relevé jusqu'ici chez Tristan deux tendances susceptibles de faire maître des poésies de valeur: l'une, cette richesse de description, issue dans une mesure plus ou moins grande de Marino, et aboutissant surtout à la Maison d'Astrée, à La Mer et aux Plaintes d'Acante; l'autre, cet esprit d'analyse psychologique que nous avons pu remarquer dans le premier cycle de Philis, et qu'inspirait sans doute la poésie des dernières années de Théophile - quoique les pièces amoureuses de Tristan restent affublées d'une stylistique pétrarquiste dont son ami s'était peu à peu débarrassé. Or maintenant, dans les Amours, la description s'appauvrit, la finesse psychologique s'émousse, et le poète se met à écrire sous le signe de la vie mondaine.

L'on sait comment les salons, effacés un moment pendant les désordres de la Régence, prirent une impor-

impor-/

tance plus grande que jamais dans les années vingt, et comment peu à peu les hommes de lettres abandonnèrent la Cour pour venir fréquenter chez la marquise de Rambouillet, Mme des Loges, la baronne de Vigean, la marquise de Sablé, la marquise d'Entragues, la vicomtesse d'Auchy... Le développement des salons a été longuement étudié(666), il serait superflu d'expliquer à nouveau ici ce phénomène sociologique. Ce qui nous intéresse, ce sont les répercussions littéraires de cette évolution sociale. Les poètes se trouvaient contraints d'adapter leurs thèmes et leurs styles aux goûts de leur public nouveau. Pour Tristan, la décision s'imposait entre 1634 et 1638. Et le recueil des Amours révèle toutes les caractéristiques que l'on s'attendrait à voir dans une poésie de salon.

Tout d'abord, le recueil de 1638 contient une minorité de pièces dans lesquelles Tristan est encore un poète personnel, et réagit sans trop d'artifice au réellement vécu(667). Nous avons déjà parlé des deux pièces du cycle de Glimène, de la chanson qui semble évoquer la mort de la première Philis, et du sonnet de l'Innocente trompée, où il est question d'un conflit de loyautés assez troublant. Nous avons parlé aussi de la Plainte à la belle banquière, qui termine le second cycle de Philis, et où nous retrouvons le jeune homme d'autrefois qui aimait aller oublier dans la Nature les déceptions de la vie mondaine:

mondaine:/

Le bien de sentir des fleurs
De qui l'ame & les couleurs
Charment mes esprits malades,
Et l'eau qui d'un haut rocher
Se va jettant par cascades
Sont mon tresor le plus cher.

Le doux concert des oyseaux,
Le mouant cristal des eaux,
Un bois, des prez agreables;
Echo qui se plaint d'Amour,
Sont des matieres capables
De m'arrester tout un iour(668).

Ailleurs, c'est sur un ton de douce raillerie qu'il décrit ses tentatives de voir la bien-aimée malgré le refus d'un

Portier inexorable:

Si l'amour du bon vin qui ton visage enflame
Adoucit quelquefois ton courage irrité,
Suisse, rabats un peu de ta seuerité,
Et permets ce matin que j'aille voir Madame.

Deux flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'ame
Seront le prix certain de ta civilité...(669).

Il raconte, avec une certaine finesse psychologique, un

Souçon qui le tracasse:

Vostre amour, dont ie suis rauy,
Me paya sans auoir seruy
Par vne grace fort insigne;
Mon coeur bien au vif la ressent,
Et du moins si ie n'en suis digne
Ie n'en suis pas mescoignoissant.

Mais ie me plains en vous aimant,
D'apercevoir qu'un autre Amant,
S'attende à des faueurs pareilles;
Et que vostre facilité
Preste vos yeux, & vos oreilles
Contre vostre fidelité.

Vous sçavez que ce fut ainsi
Que ie vous appris le soucy
Dont mon Ame estoit trauersee;
Vostre sexe estant inconstant,
Vne peur m'entre en la pensée,
Qu'un autre en vienne faire autant(670).

autant(670)./

Ou bien, dans la Retraite avantageuse, il met fin élégamment à une liaison en dernière analyse trop irritante:

Je ne suis plus dans la folie
De perdre des soins & du temps;
Je vous dis adieu pour cent ans,
Belle et trompeuse Cephalie:
Je proteste avec verité
Qu'en adorant vostre beauté
Les espines m'estoient des roses;
Mais quoy, je suis de ces esprits
Qui souffent tout hormis deux choses,
L'ingratitude, & le mespris(671).

Il ne faut pas trop s'étonner de cette légère persistance de poésie personnelle. Dans les ruelles, le moi n'était pas haïssable comme il le serait pour Pascal; il pouvait fort bien être toléré de temps à autre, à condition, toujours, d'être amusant. Et il arrive parfois à Tristan, passionné, de pousser cette tolérance aux limites. Il ne rompt pas toujours une liaison avec la ^{réserve} ~~restreinte~~ de la Retraite avantageuse; lisons maintenant le Despit salutaire:

Despit altier Enfant d'un desdain rigoureux
Dont on fait vanité lors qu'on me desespere;
Vien rompre d'un grand coup les fers d'un mal-heureux
Et te rends dans mon Ame aussi fier que ton Pere.

Ostons nous d'un sentier inégal & pierreux
Où l'on ne trouue en fin qu'une longue misere;
Les Roses qu'on y void dont i'estois amoureux,
Couurent de leur esclat vne noire vipere...(672).

Ou dans une situation analogue à celle du Portier inexorable, il ne se borne plus à la raillerie, mais s'acharne contre la Gouvernante importune avec une véritable fureur qui nous fait penser à telle ode du Printemps:

Vieux Singe au visage froncé...

froncé.../

Vieux simulachre de la Mort...

Tu ne fais plus rien que cracher,
Et toute la terre s'estonne
De te voir encore marcher.

Mais on ne vit plus si long-temps:
Ton corps deuenü pourriture,
A payé depuis cinquante ans
Ce qu'il deuoit à la Nature...

Fay tarir la glus de tes yeux... (673).

En fait, à plusieurs reprises Tristan abandonne sa modération habituelle pour adopter la violence d'une époque antérieure. Tantôt, c'est une violence de thème, une recherche volontaire de la mort:

Je veux bien contenter vostre cruelle enuie,
Et finir d'vn beau coup vn si funeste Sort,
Esteignant deuant vous par vn dernier effort,
Le feu de mon amour, & celuy de ma vie(674).

Allons voir si l'Enfer est vn supplice égal
A celuy d'vne Amour qui n'est point reconnu(675).

Sans espoir de secours ie souffre nuict et iour,
Et quand ie veux mourir, ie suis contraint de viure
De crainte que ma mort parle de mon amour(676).

Tantôt, la violence est dans l'expression même, et ici encore c'est à d'Aubigné que nous songeons:

Cette nuict en dormant d'vn somme inquieté,
I'ay tousiours combattu de trâstes resveries;
La clarté d'vn tison dans vne obscurité
M'a fait à l'impourueu paroistre des Furies.

Prés de moy la Discorde, & l'Infidelité
Monstroient leur violence en mille barbaries,
Et de sang espandu, par tout leur cruauté
Souilloit l'argent de l'onde, & l'esmail des
prairies(677).

prairies(677)./

Ces vers sont de ma flame vne preuve euidente,
Et tous ces traits de pourpre en font voir la grandeur:
Cruelle, touche les pour en sentir l'ardeur,
Cette escriture fume, elle est encore ardante.

Voy nâger dans le sang mes esprits desolez...(678).

Les gens de salon cherchaient partout de quoi se faire un passe-temps, de quoi s'amuser, même dans les frénésies d'un amant désespéré. Il ne fallait toutefois pas troubler la tranquillité des ruelles en criant trop fort, ni trop longtemps. Ou bien donc ces traits violents disparaissent après quelques vers, ou bien ils subissent une modification subtile qui les adapte aux normes des salons:

Sexe ingrat & leger, deffaut de la Nature
Sans foy, sans iugement, & sans election,
Qui changes en vn iour cent fois d'affection,
N'aimant que par caprice & que par auanture.

Afin que ma vangeance égale mon iniure
Je veux ainsi que toy suiure ma passion,
Et décrier si fort ton imperfection
Qu'elle soit detestable à la Race future.

Mais quel transport t'égare? vne rare Beauté
Que tu nommes ta Reine & ta Diuinité,
T'impose la douceur dans le sang & la flame.

Vn Romain dont l'Histoire a ses traits embellis
Fit grace à tout vn peuple en faueur d'une femme,
Fais grace à tout vn sexe en faueur de Philis(679).

La violence ici est toute factice, le tournant du sonnet apporte la contradiction préparée dès le début et inscrite, déjà, dans le titre: Les vaines imprecations. Ailleurs, si le poète veut maintenir la violence pour en faire une gigantesque hyperbole, c'est une hyperbole très différente de celles d'un d'Aubigné. Chez celui-ci, ce procédé

procédé/

exprime l'effroyable tension d'un univers apocalyptique de destruction et d'amour. Chez Tristan, l'hyperbole finit par exister pour elle-même, par devenir la raison d'être du sonnet:

S'il est rien de funeste en ma natiuité,
Que ie rende l'esprit par vn cruel suplice;
Que la foudre m'accable, ou qu'vn peuple irrité
Me iette en sa fureur dans quelque precipice.

Que la Terre s'escroulle & s'ouure sur mes pas,
Qu'vn grand embrasement auance mon trespas,
Qu'vn fleuve desbordé promptement m'engloutisse.

Mais ne permettez pas, ô iustes immortels!
Que par vn changement, Clorinde me trahisse,
Et perde le respect qu'on doit à vos Autels(680).

Tout ce qui s'exprime ici, c'est une des thèses des ruelles: la souveraineté de l'amour.

Pour rester à la portée des salons, les paroxysmes de certains poètes du XVII^e siècle - d'Aubigné, Sponde - deviennent de simples extravagances, susceptibles d'amuser. Cette édulcoration du thème de l'amour frénétique en est un exemple. Un second est l'évolution d'un autre thème de ces poètes, celui de la mort et du macabre. Mme de Mourgues a fait remarquer(681) comment déjà dans un sonnet des Plaintes, ce thème ne sert plus que comme prétexte à une pointe galante:

Seiour melancholique, où les ombres dolentes
Se pleignent chaque Nuit de leur auersité
Et murmurent tousiours de la nécessité
Qui les contraint d'errer par les tombes relantes.

Ossemens entassez, & vous, pierres parlantes
Qui conseruez les noms à la Postérité,
Representans la vie et sa fragilité
Pour censurer l'orgueil des Ames insolentes.

insolentes./

Tombeaux, pas les tesmoins de la rigueur du Sort
Où ie viens en secret entretenir la Mort
D'une amour que ie voy si mal recompensée.

Vous donnez de la crainte & de l'horreur à tous;
Mais le plus doux obiet qui s'offre à ma pensée
Est beaucoup plus funeste et plus triste que vous (682).

Et l'on trouve un troisième exemple de ce phénomène dans la constatation que si la véhémence des stances à la Gouvernante importune rappelle celle de la fameuse Ode XXIII du Printemps, l'effet final des deux pièces n'est pas le même. Celle-ci nous fait frémir, avec son évocation d'une hideur humaine. Celle-là touche en fin de compte au burlesque, on y sent une arrière-pensée de faire rire.

Encore était-ce un procédé assez difficile que d'adapter les thèmes et les méthodes sortis d'une autre esthétique. Mieux valait se borner à traiter plus directement l'amour tel que le concevaient les habitués des salons. On a beaucoup écrit sur cette conception de l'amour - ou plutôt, cette conception qui remplaçait celle de l'amour - nous n'allons pas la développer à nouveau (683). Nous nous contentons de reprendre une définition du professeur Boase:

Un jeu de société dont une des règles est la simulation d'une nuance d'attachement qui peut varier de l'inclination à l'adoration sans cesser de se présenter toujours bien clairement comme un jeu (684).

Pour exprimer cet "attachement", on choisissait, bien entendu, le medium le plus facile, la convention pétrarquiste, ~~dans~~^{en} sa forme la plus banale et la plus superficielle. Ainsi, telle Chanson de Tristan n'est qu'une

qu'une/

série de variations sur le thème séculaire du conflit
entre l'amour et la raison:

Les vents qui se sont dechaisnez
Courans par tout à l'auanture,
Ne sont pas si fort mutinez
Contre les loix de la Nature
Durant la plus belle saison,
Que mon penser l'est contre ma raison.

Depuis que j'ay reueu les yeux
Et les doux apas de Syluie,
Mille desirs seditieux
Troublent le repos de ma vie,
Et s'oposans à ma raison,
Pressent mon coeur de rentrer en prison.

Mon coeur, tu me le disois bien
Qu'il falloît éuiter sa veuë,
Et que dans son doux entretien
Les Graces dont elle est pourueuë
Me feroient boire d'vn poison
Qui troubleroit mes sens & ma raison.

I'en ay reconnu le succès,
Ce presage estoit veritable:
Mais voyant mon mal dans l'excés,
Ma blesseure estant incurable,
Ie veux deffenäre à ma raison
De me parler iamais de guerison(685).

C'est le même thème, traité plus longuement, dans les

Vains efforts(686). Et le sonnet des Travaux inutiles

reprend tout simplement des recettes des poètes "soupirants"

Ie perds pour trop aimer l'vsage du sommeil,
Ie gouste peu de ioye avec beaucoup de peine:
Aux desseins que ie fais ie seme sur l'arene
Et mon espoir se fond comme neige au Soleil.

Tousiours de ma raison i'abhorre le Conseil
Pour suiure obstinément la voix d'vne Sereyne:
Et blessé dans le coeur d'vne atteinte inhumaine
De crainte d'en guerir, i'en oste l'appareil.

Ma crainte & mes desirs aux atteintes pressantes
Sont de mesme que l'Hydre aux testes renaissantes
S'acharnans sur mon Ame avecque cruauté.

cruauté./

Mais vne amour si rare & si bien tesmoignée
Touche si peu l'esprit d'une ingrante Beauté,
Que mon travail ressemble aux toiles d'Araignée (687).

C'est là, si l'on veut, la face neutre de cette poésie de salon, par laquelle elle ne se différencie pas de la poésie galante ordinaire. Elle avait aussi, cependant, une face autrement intéressante. S'il ne fallait pas troubler l'ambiance des salons en étalant trop ses sentiments personnels, il ne fallait pas non plus ennuyer le groupe en traitant toujours les mêmes sujets de la même façon. D'ailleurs, les habitués, malgré leur détestation du pédantisme, n'étaient nullement dépourvus de curiosité intellectuelle. Et l'on remarque dans cette poésie un désir de faire, toujours dans le cadre de la convention pétrarquiste, quelque chose de mieux qu'une simple reprise des vieilles platitudes. On ne devait pas trop parler de soi, ni des autres membres du cercle. Mais on pouvait fort bien parler des sentiments humains dans l'abstrait. Aussi trouve-t-on certains poèmes où l'on semble vouloir fixer, dans un esprit d'analyse psychologique, des instants de l'expérience universelle dans l'aventure amoureuse.

Dans une pièce comme le Souçon, on sent encore la présence du poète personnel, de l'individu, dans une situation particulière. Dans la Bevue, on la sent déjà moins: ce pourrait être n'importe qui, ébloui un moment par une femme dont il constate maintenant qu'elle n'avait rien

rien/

d'extraordinaire:

Vous vous trompez mes yeux, elle n'est pas si belle
Que vous la dépeignez à ma crédulité:
Comparant la peinture avec la vérité,
Je puis vous accuser d'un rapport infidelle.

Faites donc désormais meilleure sentinelle,
Employez à garder ma chère liberté;
Et ne vous troublez plus de voir une Beauté
Dont le trompeur éclat surprend à la chandelle.

Revoyant cet Objet à la clarté du jour,
Vous portez ma raison à bannir cet amour
Qui par votre surprise en mon cœur fut retraite:

Et dans l'heureux état où mes sens sont remis,
Mes pensers sont ainsi qu'une troupe défaite,
Qui soudain se rallie et bat ses ennemis(688).

C'est le même thème que l'Enchantement rompu; mais combien
c'est généralisé par rapport à la pièce à Climène! Ou
bien dans deux pièces le poète se fait le porte-parole de
tous les amoureux qui réussissent malgré des obstacles
extérieurs à entretenir leur amour:

Quoy que d'un vieux jaloux l'artifice ait produit,
L'entretiens en secret Orante jour & nuit:
Mais, que sa chasteté n'en soit point offensée.

Je luy parle sans cesse & la vois en tous lieux,
Car toujours mon amour fait faire à ma pensée
L'office de ma langue, & celui de mes yeux(689).

Bien que nos corps soient attachés
Et tous nos plaisirs empêchez
Par cette cruelle manie:
Amour Roy de nos libertés
Ne veut pas que sa tyrannie
S'étende sur nos volontés.

Malgré ces inhumaines loix
Qui de la vue & de la voix
Nous veulent empêcher l'usage;
Moquons nous de cette rigueur,
N'obéissons que du visage
Et soyons rebelles de cœur.

Ne pouvons nous pas nous aimer
Sans éclat, & sans alarmer

alarmer/

Toutes ces Ames insensées;
Et trouver assez de loisir
Pour faire parler nos pensées,
Et nous voir des yeux du desir?(690).

Le sonnet du Despart forcé formule la contre-proposition
de celle de Lovelace,

I could not love thee, Dear, so much,
Loved I not Honour more,

mais sur un ton de généralisation qui est absente de la
pièce anglaise:

Tyrant qui de ma vie absolument disposes,
Honneur tu m'as bien tost pressé de m'en aller;
Cependant tout le bien qu'ailleurs tu me proposes
Est vn mal dont mon coeur ne se peut consoler.

Faut-il donc s'esloigner de tant de belles choses
Pour acquerir vn bruit qui n'est rien que de l'air?
Et pour suiure la guerre abandonner des Roses
Que les plus beaux Lauriers ne scauroient égaler?

Mais, Amour, qui te dis le Monarque des Ames,
Toy qui dans ses beaux yeux tout couronné de flames
Te maintiens en l'estat d'vn Vainqueur triomphant,

Souffres tu que l'honneur trauerse mon enuie,
Et que sur ce despart, Mars te traite en Enfant,
Toy qui l'as desarmé mille fois en ta vie?(691).

Le poète du Vol trop hautain pourrait être tout homme
terrassé d'un amour qu'il n'ose pas déclarer:

Je donne tous mes soins, & n'en veux rien attendre,
On n'a point sceu mon mal, & ie me trouue mort,
On n'a point veu ma flame, & ie suis tout en cendre
(692);

comme l'auteur de la Vengeance pourrait être tout homme
qui, ayant trouvé enfin une femme digne de son amour,
regrette d'avoir si mal aimé dans le passé:

Olimpe, en me quittant, vous m'avez fait plaisir;
De bon coeur ie rens grace à vostre ingratitude.
Puis qu'elle m'a tiré de ceste seruitude
Où i'auois trop perdu de peine & de loisir.

loisir./

Vn plus digne sujet arrestant mon desir,
Me donne plus de joye & moins d'inquietude;
Et quand i'en receurois vn traictement plus rude,
C'est le plus beau destin que ie voudrois choisir.

Vne chose m'afflige en seruant ceste Belle,
C'est que la cognoissant ieune, chaste & fidelle,
Auecque des appas qui peuuent tout raurir;

Je voy que ie ne puis offrir à sa puissance
Que ceste mesme foy dont ie viens de seruir
La mesme Perfidie & la mesme Inconstance(693).

Cette recherche de vérités psychologiques universelles, qu'accentuent les titres tout abstraits que Tristan a voulu donner à ses pièces(694), donne au recueil des Amours un certain intérêt. Mais les résultats qu'on pouvait obtenir d'une telle recherche étaient très limités. D'une part, le poème de salon ne doit pas être trop long, il ne faut à aucun prix ennuyer ou fatiguer les auditeurs et les lecteurs; et il est difficile d'épuiser un sujet pareil dans un sonnet ou un madrigal. Le thème de l'homme qui demande à la femme qu'il désire de le tuer peut être d'une grande portée psychologique et esthétique: on songe au Cid, on songe à cette scène de Richard III où Gloucester tend son épée à la lady Anne... Mais tout dépend du contexte; et dans le sonnet de la Pitié cruelle, ce même thème devient ridicule dans un contexte qui n'en est pas un:

Puisqu'on ne peut rien voir d'egal à ta beauté,
Et que le Ciel t'a faite aussi fiere que belle,
Prend ce poignard, Clorinde, & par ta cruauté
Donne de ta clemence vne preuue nouvelle.

Fais vn acte au iourd'huy d'vne Diuinité
Sans faire de contrainte à ton humeur cruelle;

cruelle; /

Et montrant ta douceur dans l'inhumanité,
Gueris d'un coup mortel une atteinte mortelle... (695).

D'autre part, la rhétorique galante elle-même empêche une exploration en profondeur. La femme trop fière pour pouvoir aimer celui qui est assez faible pour pouvoir l'aimer, c'est un type connu, et intéressant; c'est là, par exemple, la clé d'un des personnages les plus obsédants de Stendhal, Mathilde de la Môle... Mais que devient-elle dans la Guirlande? - un simple prétexte à faire une belle pointe finale:

Celle de qui la grace et les yeux ont la gloire
D'asseruir tant de coeurs, & tant de libertez,
Se couronne de fleurs pour monstrier la victoire
Qu'elle emporte aujourdhuy sur toutes les Beutez.

Chacun de ces Iasmins exprime la conquête
Qu'elle fait en tous lieux des plus grands des humains;
De sorte qu'elle met les fleurons sur sa teste
Des Sceptres que l'Amour a mis entre ses mains.

Parmy ce beau Trophée on verroit ma franchise
Captive sous le ioug de ses Divins apas:
Mais quoy; c'est un honneur que l'Ingrate mesprise
A cause que mon coeur ne luy resista pas(696).

Cette poésie potentiellement psychologique avorte donc le plus souvent, et nous nous trouvons en face, soit d'une généralisation totale, et sans valeur:

Les perles aiment chèrement
L'humeur dont l'Aube les arrose;
Les serpens ont pour aliment
La fraîcheur dans la terre enclose;
L'air est aymé par les oyseaux,
Les poissons cherissent les eaux,
Et la Salamandre les flames,
Les Abeilles aiment les fleurs:
Mais l'Amour ce Tyran des Ames,
Le cruel n'ayme que les pleurs(697);

soit d'une pointe qui elle seule renferme la vérité, et

et/

qui peut même être en contradiction flagrante avec le reste de la pièce:

Chef d'oeuvre sans exemple, où l'Art et la Nature
Ont employé leur soin si libéralement,
Toy qui par tes secrets peus si facilement
Conduire tes amis loin de la sépulture.

De Lorme, je t'implore en ma triste avanture:
Je suis dedans le sein blessé cruellement,
Et tout ce que j'ay fait pour mon soulagement
N'a rien fait jusqu'ici qu'irriter ma blessure.

Je sens dans mes humeurs un grand feu s'embraser:
Travaillé de douleurs je ne puis reposer,
Et n'espère plus rien qu'en ton sçavoir extremes.

Mais que peux-tu fournir qui serve à ma langueur?
Las! j'ay le coeur atteint, et tu m'as dit toy-mesme
Qu'il n'est point de remède aux blessures du coeur
(698).

Quod erat demonstrandum.

Le souci de la vérité n'a plus qu'à disparaître de la pointe aussi, et la voie est ouverte à toute fantaisie. La fantaisie peut avoir une certaine élégance, comme dans la plainte Pour une beauté qui sçait parfaitement peindre (699), ou dans le Bracelet:

Amour en soit beny, le sujet de mes voeux,
Cette ieune Beauté qui captiue mon Ame
De cent chaines de flame,
La veut lier encore avecque ses cheueux.

Cette chere faueur que ie n'osois pretendre,
Rendra de mon destin les Dieux mesmes ialoux;
Voyans qu'vn feu si doux
Se trouue accompagné d'vne si belle cendre.

Agreables chainons, beau fil d'Ambre flottant,
Vous ne faisiez qu'errer autour de son visage:
Estiez vous si volage
Pour venir aujourd'huy me rendre si constant?

O Cieux! ma seruitude est tellement plaisante,
Que comparant les fers où ie suis arrêté

arresté/

A quelque Royauté,
I'estime vne Couronne importune & pesante(700).

Mais cette façon de manier les congetti pour eux-mêmes
peut également conduire au mauvais goût:

O que l'esprit de Silvie
Est cruel & deceuant!
Ie voy bien qu'en la seruant
Il faudra perdre la vie.
Pour monstrier que sous ses loix
La mort m'est toute certaine,
Elle me donne vne chaine
Qui finist par vne croix(701).

Elle peut aussi, et ceci est plus fréquent, tourner au
ridicule à l'état pur. C'est le cas de l'Incredulité
punie(702), des Yeux criminels(703), de toute une série
de poèmes des Amours. C'est le cas surtout des vers Pour
les yeux de *, où Tristan, voulant tirer toutes les con-
séquences possibles de l'idée de départ, que l'on puisse
s'adresser directement aux yeux d'une belle, va jusqu'à
souhaiter que ces yeux fussent enchaînés comme Andromède,
pour que lui, nouveau Persée, pût venir les délivrer:

Dans le desir qui me possede,
Que n'estes vous comme Andromede
Exposez sur quelque Rocher;
L'ardeur dont j'ay l'ame occupée
A la faueur de mon espée
Vous yroit bien tost destacher(704)!

Au terme de cette évolution, l'amour n'est donc plus
présenté que comme ce qu'il est le plus souvent en réalité:
un jeu élégant. Tristan peut se permettre d'écrire un
dixain qui s'appelle l'Egalité des charmes(705), ou de
s'exprimer dans les Agreables pensées avec une franchise
inattendue sur la nature strictement passagère de l'amour

l'amour/

qu'il chante:

Mon plus secret conseil & mon cher entretien,
Pensers, chers confidens d'une amour si fidelle,
Tenez moy compagnie & parlons d'Ysabelle
Puis qu'aujourd'huy sa veuë est mon souverain bien
(706).

Il peut ironiser:

Cy-gist un chien qui par Nature
Sçavoit discerner sagement
Durant la Nuit la plus obscure
Le voleur d'avecque l'Amant.

Sa discrète fidelité
Fit qu'avec beaucoup de tendresse
A sa mort il fut regretté
Par son Maistre et par sa Maistresse(707).

Mais il peut aussi laisser la poésie devenir un simple
ornement, Pour mettre devant un livre d'Endimion, Pour
mettre devant vn livre d'emblemnes d'amour(708). C'est
là enfin, dans ces deux dernières pièces, la face purement
négative de cette poésie de salon.

* *
*

Ici semblent s'imposer enfin deux mots dont jusqu'à
maintenant nous avons soigneusement évité l'usage: ce sont
les termes de baroque et de précieux. Si nous avons
hésité à les employer, c'est parce que l'accord est loin
de s'être fait sur la signification qu'il faut leur donner.
Encore s'il ne s'agissait que d'un problème de définition
exacte, comme on en a vu pour les concepts de "romantisme"
ou de "classicisme"... Mais la controverse s'est même
engagée sur l'existence réelle du baroque et du précieux

précieux/

en tant que phénomènes littéraires distincts. Les deux positions extrêmes sont celle de Bray et celle de M. Adam. Pour Bray, la préciosité serait tout un courant de la littérature française, sinon européenne, qui aurait revêtu pendant un certain temps la forme du baroque; et il faudrait

...considérer le phénomène par-dessus les frontières linguistiques, le suivre de siècle en siècle, de génération en génération, à travers la Provence des troubadours, la France des trouvères, peut-être les cours arabes, en tout cas l'Italie de Pétrarque, la Pléiade, l'euphuisme, le marinisme, le gongorisme, les salons du grand siècle, à travers tout ce qu'on a commodément, mais confusément compris sous le vocable du baroque, enfin dans mainte école et maint talent du XIXe et du XXe siècles(709).

Pour M. Adam, par contre, la préciosité serait un phénomène bien plus sociologique que littéraire, dont la durée n'aurait été que de quelques années au milieu du XVIIe siècle, et serait par conséquent sans attache aucune avec, par exemple, la poésie des années 1630:

La préciosité est née très exactement en 1654... (elle) est essentiellement, non pas une attitude en face de l'art et des lettres, mais une position prise devant les problèmes de la vie sentimentale... La prétendue préciosité que des historiens découvrent au début du grand siècle est sans ressemblance et sans contact avec la vraie préciosité de 1654, elle en diffère de façon essentielle. Elle est autre chose; elle doit recevoir un autre nom. Les Nervèze, les Des Escuteaux, La Serre, les poètes de 1620 et de 1630 ne sont pas des écrivains précieux. Ce sont des écrivains baroques(710).

Entre ces deux extrêmes, il y a presque autant de positions intermédiaires qu'il y a d'historiens de l'époque - et le nombre de ceux-ci va croissant...

croissant.../

Descendre à notre tour dans l'arène se fait donc dépasser de loin les limites de cette étude. Pour pouvoir classer et critiquer toutes les doctrines qui ont été formulées à propos de ces deux vocables énigmatiques, il faudrait y consacrer un ouvrage entier, et un ouvrage très ambitieux. D'ailleurs, nous finissons par croire qu'une telle enquête s'avérerait en dernière analyse stérile. Car il est évident qu'on peut tout prouver, selon la définition préalable que l'on donne à ces termes. On part de cette définition a priori du baroque ou du précieux, et pour l'illustrer on refait l'histoire littéraire à sa guise. C'est un procédé parfois légitime, qui peut donner sur la littérature de riches aperçus nouveaux. Mais il peut aussi aboutir à des conclusions surprenantes. Ainsi, Bray veut démontrer la persistance de la préciosité à travers les âges: il prend donc les termes de référence les plus larges qui soient, et il est amené, non seulement à grouper sous une même étiquette les poètes des derniers Valois, Baudelaire, Mallarmé et Giraudoux, mais aussi, comme l'a très succinctement fait valoir Mme de Mourgues (711), à se contredire ou à se corriger. Ou bien, M. Adam date les débuts de la préciosité de 1654, parce que ce n'est qu'alors que les contemporains ont commencé à employer le mot, et dans un contexte sociologique; et il en conclut que la poésie mondaine de 1630 est inéluctablement "baroque", bien qu'elle ressemble fort peu, soit à celle de 1620, soit à celle des poètes

poètes/

dits baroques du XVIIe siècle; et le mot de baroque se trouve démuné de toute valeur indicative en histoire littéraire.

Plus donc la controverse continue, et plus la ligne de démarcation s'estompe entre ces deux mots de précieux et de baroque. Il s'agit en conséquence, non pas de s'amuser à les confondre encore plus, ni d'en élargir la signification au point où ils n'en ont plus, mais de leur rendre une certaine utilité en tant qu'instruments de critique. Car c'est comme des instruments de critique, et non pas comme des essences platoniciennes, qu'il faut voir ces termes. Nous nous proposons donc de leur donner, pour les buts de cette étude, des définitions qui nous permettront de distinguer entre deux aspects différents de l'oeuvre de Tristan. Nous soulignons que ce ne seront que des définitions ad hoc, ni plus ni moins valables que celles de nos prédécesseurs (elles auraient peut-être des applications plus larges que celles que nous allons leur donner, mais comme nous l'avons dit, ce serait là matière à une autre étude).

Postulons d'abord notre concept du baroque. Nous voyons en premier lieu un baroque majeur, dans lequel un sentiment de l'instabilité, du "branle" de l'univers, issu de la crise religieuse, politique, intellectuelle et métaphysique du XVIIe siècle, fournit à des poètes tels que d'Aubigné et Sponde leurs grands thèmes de la hantise de

de/

la mort et de l'amour forcené, qu'ils traduisent avec les procédés stylistiques que l'on sait, l'hyperbole, la métaphore pour elle-même, un mouvement heurté, une tension de base, des contre-batteries de mots, une syntaxe embrouillée, calquée sur la pensée... Et plus tard, nous voyons un baroque mineur, qui diffère de l'autre comme d'une norme dont on s'écarte. Il nous semble être lui aussi surgi d'un état idéologique dont il était l'expression inévitable. Nous disons cela sous toutes réserves: ce qui est pour quelques-uns une nécessité d'expression devient vite pour d'autres une simple convention littéraire. L'exemple séculaire du pétrarquisme est là pour nous le rappeler. Néanmoins, nous croyons que la clé de ce que nous appelons le baroque mineur, c'est un désir, non plus d'exprimer les angoisses d'un univers en dissolution, mais d'imposer un ordre à un monde en état d'anarchie; et d'imposer cet ordre, non pas comme les classiques selon les préceptes d'une logique éternelle, mais gratuitement, à son gré. Ces longues guerres à la fois religieuses et politiques se soldèrent par une monarchie devenant absolue qui s'appuyait sur le catholicisme. On respirait de voir l'ordre - n'importe quel ordre - rétabli dans le pays. En même temps cependant, on souffrait sous le poids d'un conformisme souvent forcé.

Le baroque mineur, c'est donc pour nous cette poésie descriptive, riche d'images et de fantaisies, que

que/

nous avons vue dans les oeuvres de la première période de Tristan, C'est un style que l'on trouve chez des poètes des croyances les plus diverses. Mais nous pensons que c'est chez les poètes dits libertins - Théophile, Saint-Amant, Tristan - qu'il trouve son expression la plus heureuse. Comme l'a dit le professeur Boase :

C'est chez ces trois poètes qu'on saisit le mieux ce qui constitue la forme du baroque la plus répandue dans la poésie française du XVII^e siècle. La Maison de Silvie, Les Plaintes d'Acante, Le Contemplateur, pour ne nommer que des oeuvres très connues, remplissent exactement trois critères qui me semblent définir le plus clairement le lyrisme baroque - modernisme voulu, richesse descriptive, qui se condense souvent épigrammatiquement dans une pointe, intention d'étonner (712).

Car ce second baroque nous semble répondre chez ces poètes à des impératifs intellectuels. Nous avons déjà parlé des croyances du groupe libertin de Théophile. Mais comment ces croyances pouvaient-elles trouver une expression littéraire? En premier lieu, évidemment, sous la forme de simples professions de foi rationalistes. Mais c'est toujours difficilement que la polémique se transforme en littérature, et surtout en poésie. M. Adam a bien souligné que Théophile était plus grand comme prosateur que comme poète(713). Et d'autre part, la réaction cléricale des années vingt, et le procès de Théophile, mirent bientôt fin aux tentatives d'expression directe des idées libertines. Il y avait cependant une autre voie, plus fructueuse du point de vue littéraire comme elle était moins dangereuse du point de vue pratique.

pratique. /

Les libertins avaient, non seulement à propager leurs doctrines, mais encore à s'adapter en tant qu'êtres humains à l'univers nouveau que leur révélaient ces doctrines.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, comment les libertins s'étaient libérés de soucis métaphysiques. Ayant éliminé de leur système toute eschatologie et toute téléologie, ils se retrouvaient dans un univers fortuit et dépourvu de surnaturel. Mais ils auraient difficilement compris l'angoisse et la nausée de nos existentialistes modernes:

Il faudra attendre le cri solitaire de Pascal pour que soit lâchée la bride à l'effroi devant le silence éternel des espaces infinis. Les espaces pascaliens n'ont rien de commun avec la nuit 'claire', 'animée' de Tristan, non plus qu'avec les 'plaines du jour' où aborde Cyrano(714).

Les immenses horizons qu'avait ouverts la Renaissance s'étaient subitement rétrécis pour ne renfermer plus qu'un monde matériel et amorphe, parce que sans raison d'être. Mais ce fut avec optimisme que les libertins s'y plongeaient:

Une fois dans les limites de l'humain, ils entendent occuper entièrement leur domaine: ils prétendent le cultiver à fond, et ce domaine n'est pas seulement celui du rationnel(715).

Car si ce monde des libertins était amorphe, voilà justement un prétexte pour lui donner la forme qu'on voulait, pour "irrationnelle" qu'elle fût; et sans pour cela le moins du monde prendre cette forme au sérieux:

La civilisation baroque ne possède ni foi ni certitude uniques. Peut-être son unique foi est-elle celle qu'elle

qu'elle/

a en la validité d'une technique toujours plus perfectionnée. Sa seule et unique certitude est la conscience de l'incertitude de toutes choses, de l'instabilité du réel, des apparences trompeuses, de la relativité des rapports entre les choses. Disposition essentielle que celle-ci, qui ne se résout pas nécessairement en une condition dramatique d'inquiétude et de tourment(716).

C'est en ce sens que nous disons que pendant les années vingt, et jusqu'à son retour à Paris en 1634, Tristan est essentiellement un poète baroque.

Or, nous entendons toute autre chose par le mot de précieux. Nous allons l'employer pour désigner une poésie qui existe surtout en fonction, non pas du complexe idéologique d'où elle est sortie, mais de sa destination: la poésie de salon dont nous avons vu des exemples dans les pièces nouvelles des Amours. Mme Winegarten préfère donner à cette poésie le nom de poésie galante:

The kind of poetry which was intended to give pleasure to a limited salon or social circle, the badinages en vers, the poetry of the honnête homme, began to abound during the sixteen-thirties. None of the terms which have offered themselves as names for this type of verse appear entirely satisfactory. Poésie badine, for instance, has no historical foundation. Poésie précieuse, which has the advantage of being a seventeenth-century term, has been extended to cover many manifestations of seventeenth-century literature it was not intended to cover, and has since been applied to poetry of all kinds and all ages, so that the word précieux now conveys little that is specific to the modern reader. Poésie galante is likewise a seventeenth-century term, and has the very considerable advantage that it was used for just the type of poetry we shall be attempting to describe and illustrate... Its disadvantage is that it nowadays has the connotation of love poetry only, whereas in the seventeenth century it could be used for all kinds of salon or society poetry, including, but not necessarily, poetry dealing with love(717).

Le terme a cependant un autre désavantage aussi. La

La/

galanterie est de toutes les époques. Desportes, par exemple, avait été un poète galant, écrivant pour les gens de la Cour des derniers Valois, et les cercles de Mme de Retz et de Mme de Villeroy. Et pourtant, comme l'a fait remarquer le professeur Boase,

Même si sa destination explique en partie le souci de clarté et de douceur chez Desportes, c'est le sens de son métier de poète qui explique ses remaniements, et dans l'ensemble, nous y trouvons plutôt une poésie de cour qu'une poésie de ruelle(718).

Si donc nous n'avons pas recours au concept de préciosité, nous risquons de nous tromper sur le compte de l'évolution que connut au XVIIe siècle la poésie galante; évolution que Mme Winegarten a d'ailleurs fort bien étudiée(719), et dont nous avons vu les débuts dans les Amours.

* *
*

A partir de 1634 donc, Tristan commence, selon les définitions préalables que nous avons établies, à devenir un poète précieux. Insistons toutefois que le baroque et le précieux ne sont pas nécessairement incompatibles, ils peuvent très bien coexister dans la même oeuvre. Seulement, cette coexistence agit toujours au détriment du baroque: car notre concept de la préciosité implique le droit du public de dicter dans une grande mesure au poète ses sujets et son style. Nous avons vu des survivances inattendues du baroque majeur dans les Amours, mais réduites à l'usage des ruelles. Nous avons dit que

que/

le recueil de 1638 reproduit les pièces de 1633, et même que ce furent les Plaintes d'Acante qui avaient créé pour Tristan une réputation dans les cercles parisiens dès avant son retour de Bruxelles.

Les habitués des salons étaient relativement éclectiques. Néanmoins, le poème précieux avait tendance, par une logique intérieure, à évoluer vers une simple pièce d'occasion. L'on sait qu'un Mallarmé même aimait faire des pièces de circonstance qu'on pourrait assimiler dans une plus ou moins grande mesure à telles poésies du XVIIe siècle. Mais il distinguait entre ces pièces et ses oeuvres sérieuses. Dans les Amours, par contre, cette distinction n'existe guère: nous avons été amenés à considérer, par exemple, des pièces du second cycle de Philis au même titre que des poésies vraisemblablement de commande, dans notre enquête sur ce que nous devons maintenant appeler la préciosité du recueil. Et c'est là un aspect essentiel de la préciosité: dans les limites du bon ton, un poète précieux peut exprimer des sentiments ou des pensées qui sont très sérieux et très sincères, tout en ajoutant au poème de quoi fournir au lecteur une sorte d'agrément esthétique accessoire. Malheureusement, il devient alors vite impossible pour le lecteur de distinguer les oeuvres personnelles des pièces d'occasion.

Mme de Mougues en conclut:

One might perhaps deduce from this that a poet who

who/

has an important individual experience to impart
will not chose to write précieux poetry, which would
necessarily stifle his creative power(720).

Mais elle présuppose l'existence d'une sorte d'essence abstraite de préciosité, dont les oeuvres individuelles ne seraient que des reflets plus ou moins représentatifs. Nous avons trouvé plus commode d'appeler précieux tout poème destiné aux salons. En ce sens, toutes les pièces des Amours sans exception sont précieuses. Et un poète ayant une expérience personnelle à communiquer allait vraisemblablement décider, non pas de cesser d'écrire pour les salons - seul public possible - mais de chercher un compromis, une sorte de poésie qui répondrait encore aux goûts des ruelles, et qui resterait ainsi par définition précieuse, mais qui ne se laisserait cependant pas confondre avec les pièces d'occasion.

Dès les Amours, Tristan a trouvé ce compromis. La tendance vers l'analyse psychologique que nous avons relevée dans la poésie précieuse offrait en quelque sorte la possibilité d'extérioriser ses propres sentiments, en les traduisant en universaux. Seulement, les dimensions réduites du poème précieux empêchaient d'aller très loin dans ce chemin. Or, Tristan eut l'heureuse idée d'avoir recours à la seule sorte de poésie qui ne présentât pas cet inconvénient, et fût encore susceptible d'être acceptée de temps à autre par les précieuses. Ses Plaintes d'Acan-
te lui en avaient d'ailleurs déjà donné l'exemple. C'était

C'était/

le monologue dramatique.

Parmi les pièces de 1638, il y a deux de ces monologues. L'un, c'est la longue invocation au Desespoir, où Tristan se permet toute la frénésie et tout le macabre du grand baroque,

Affreuse Deité, Démon pasle & deffait,
Qu'on n'inuoque iamais qu'en vn tragique effet...

Auance toy, de grace, o fantosme inhumain!...

Ah! ie te voy venir accompagné d'horreur,
La tristesse, l'ennuy, la rage & la fureur
N'environnent ton corps que de fer & de flame...

Sur vn ruisseau de sang qui coule sous tes pas,
L'image du despit, & celle du trespas
Brauent le sort iniuste, & la rigueur indigne... (721),

quitte toujours à rendre tout cela acceptable aux blasés des salons en suggèrent que ce n'est pas lui, mais quelque passionné imaginaire, qui fait étalage de ses sentiments avec si peu de retenue:

Ainsi disoit Tersandre en regardant les Cieux,
Mille tristes hiboux passoiēt devant ses yeux,
Faisant autour de luy mille plaintes funèbres:
Il tenoit un poignard pour ouvrir son cercueil,
Et la nuit desployant sa robe de ténèbres,
N'attendoit que sa mort pour en prendre le deuil(722).

Même chose dans l'autre monologue, l'Absence de Phillis, qui fait vraisemblablement partie intégrante du second cycle de Philis, mais qu'il tâche de dépersonnaliser en lui donnant comme sous-titre Elegie pour vn roman. En pleine époque précieuse, la Nature surgit ici à nouveau, une Nature vue par ce baroque pessimiste qui frôle souvent de si près le préromantisme:

préromantisme: /

Iours ennuyeux, d'espais broillardz humides,
 Qui ne semblez marcher qu'à pas timides;
 Vous deuriez bien couler plus promptement
 Durant le cours de son esloignement.
 Et vous, ô Nuict, d'Estoilles couronnée,
 Reine des Feux qui font la Destinée:
 Nuict qui placez vne pasle blancheur
 Dans le silence & parmy la fraischeur,
 Et vous monstrant si seraine & si claire,
 Semblez pretendre à l'honneur de me plaire:
 Pour m'obliger, esteignez ces flambeaux
 De qui l'image errante dans ces Eaux,
 Du vif esclat de sa flame incertaine
 Nuit au repos des Nymphes de la Seine.
 Quittez, de grace, vn si pompeux orgueil;
 Vous estes mieux quand vous portez le dueil,
 N'empruntez point de faueur de la Lune,
 Soyez plus froide & deuez si brune
 Que nul obiect ne paroisse à mes yeux,
 Soyez plus triste & vous me plairez mieux... (723).

Violence, pessimisme, mélancolie, nous croyons que s'il avait été né à une autre époque, ç'auraient été là les trois caractéristiques essentielles de l'oeuvre de Tristan, poète d'amour, et dont ce "philosophe" avait bien dit, autrefois, qu'il avait "une inclination à la volupté qui vous coustera beaucoup de peines" (724). Prisonnier des ruelles, il n'a pu, à l'époque où il écrivait, réunir ces trois caractéristiques qu'exceptionnellement, et en prenant toutes les précautions nécessaires pour rendre la synthèse acceptable à ses contemporains.

Il faudrait dire un dernier mot sur l'imagerie des pièces de 1638. Rappelons tout de suite que c'est dans les Amours que Tristan a trouvé pour son Promenoir la réussite des "songes de l'eau qui sommeille". Et relevons dans l'Absence de Phillis une image qui, si elle existait déjà en Italie, n'était pourtant pas vétuste, et qu'on

qu'on/

retrouve chez Donne:

Veillez, de grâce, apprendre à mon amour
 Quelque secret pour haster vn retour:
 Et m'assistez d'un si fort caractere
 Qu'en fin ce coeur sauvage & solitaire,
Ce coeur de fer qui s'esloigne de moy,
Soit attiré par l'aimant de ma foy(725).

Mais presque toujours, dans les Amours, c'est l'éternelle imagerie pétrarquiste. Or, nous avons déjà attiré l'attention sur ce que Mme de Mourgues a nommé "the red herring of Petrarchism" (726). On peut manier cet appareil stylistique de maintes façons différentes. Et il arrive à Tristan de le manipuler pour créer des tensions qui rappellent le baroque majeur, comme il lui arrive de le manipuler pour exprimer avec élégance les ennuis que donne l'absence de la bien-aimée:

I'esperois en voyant ce bel Astre d'Amour
 Qu'à iamais sa clarté me donneroit le iour:
 Mais elle est à mes yeux pour long temps éclipsée:

Et i'aprehende bien d'auoir un Sort pareil
 Au sort des habitans de ceste Mer glacée
 Qui demeure six mois sans reuoir le Soleil(727).

Mais le plus souvent, c'est le pétrarquisme le plus banal, manié de la façon la plus conventionnelle, même lorsqu'il s'agit de fournir un point de départ aux pièces de pure fantaisie dont nous avons parlé plus haut.

En somme, il n'y a rien de moins mariniste que les images de ce recueil qui est par définition précieux. La constatation est importante. Selon une longue tradition, Marino aurait été l'influence déterminante dans la poésie française d'alors, et aurait même créé de toutes pièces

pièces/

la préciosité. Cabeen, et ensuite Hauvette, ont réagi contre cette vue beaucoup trop simpliste, et ont fini par prétendre que l'influence réelle de Marino était pratiquement nulle(728). Or, il est en tout cas certain que le cavalier Marin n'est pas à l'origine de la préciosité française. Ce n'est pas lui qui a inventé les concetti, chers aux précieux; on les trouve déjà dans la poésie lyrique italienne du XVe siècle, sinon chez Pétrarque lui-même. Ce n'est pas lui qui en a fait la définition et la théorie, le Tasse s'était déjà occupé de la question(729). Marino n'a fait que pousser les concetti jusqu'à leur extrême limite, tout en abandonnant presque entièrement les bases pétrarquistes de l'imagerie poétique pour donner à son invention un champ d'action totalement libre. Les poètes précieux ne l'y ont pas suivi.

Mais faut-il en conclure qu'il existait une esthétique précieuse qui s'opposait, même, à celle de Marino? Mme de Mourgues semble le croire:

All the devices of précieux poetry are precisely worked out so as to provide the reader with what he expects, and the intellectual pleasure he will experience is not that of the discovery of something new, but the conceited delight of finding that thanks to his knowledge of the conventions of the group, he has been able to recognize something familiar to him; or, if the feeling or idea is not familiar to him, he will be reassured by the conventional medium through which it is offered to him. If unexpected, out-of-the-way, queer, inouï, the conceit would shock, would disturb the pattern of conventions which holds together the members of the group(730).

Seulement, la préciosité pour Mme de Mourgues est, comme

comme/

nous l'avons déjà suggéré, une essence abstraite, dont elle essaie de trouver des manifestations littéraires. Nous croyons qu'il faut arriver au concept en raisonnant à partir des oeuvres individuelles, plutôt que d'expliquer les oeuvres en raisonnant à partir du concept. Il y avait sans doute une certaine connivence entre les poètes et les lecteurs, un certain respect des conventions communes. Mais il nous semble que si la plus grande partie de la poésie de salon nous est aujourd'hui très fastidieuse, c'est surtout à cause de la médiocrité de la plupart des poètes (en général des amateurs) qui y participaient; et, dans le cas des poètes plus doués, à cause de leur manque d'intérêt réel pour le jeu social, du besoin d'improviser à tout instant, et du débit continu que leur imposaient les ruelles. Rien ne prouve que ces poètes n'auraient pas produit des concetti plus "marinistes" s'ils avaient eu les dons, le loisir ou l'enthousiasme dont disposait l'Italien.

Le cas de Tristan est particulièrement révélateur. Si Marino n'a pas influencé directement les poètes précieux en tant que tels, il a par contre beaucoup influencé les poètes des années vingt, et Tristan parmi les premiers. Or, les oeuvres essentielles de cette période, la Maison d'Astrée et La Mer, Tristan va les faire éditer plus tard, en pleine époque précieuse, à la destination de ce même public des salons. Et nous verrons aussi que dans

dans/

son troisième recueil l'influence de Marino commence à s'exercer à nouveau sur notre poète. On ne cessa pas forcément d'écrire des vers marinistes pendant cette époque que nous disons "précieuse".

* *
*

Le recueil des Amours se termine par une pièce où se révèle un profond pessimisme et dégoût de la vie: c'est le sonnet Misère de l'homme du monde -

Venir à la clarté sans force et sans adresse,
Et n'ayant fait long temps que dormir et manger
Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger
Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse:

Après, servir long temps une ingrate Maïtresse
Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger;
Ou qui d'un naturel inconstant et léger
Donne fort peu de loye et beaucoup de tristesse,

Cabaler dans la Cour; puis devenu grison,
Se retirer du bruit, attendre en sa maison
Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables,

C'est l'heureux sort de l'homme. O misérable sort!
Tous ces attachemens sont-ils considérables,
Pour aimer tant la vie et craindre tant la mort(731).

Tristan venait de vivre des heures difficiles. Son dernier amour, la seconde Philis, l'avait trahi. Sa Panthée avait été un demi-échec. L'évolution des goûts littéraires le faisaient s'engager dans un chemin pour lequel, à en croire l'Avertissement des Amours, il avait peu d'enthousiasme. Et la maladie qui allait le tuer le persécutait de plus en plus.

plus./

Mais les choses ne tardèrent pas à s'améliorer.

Les Amours firent fortune, et comme l'a écrit Bernardin,

A cette époque, et surtout peut-être à cette époque, il était ce 'Tisimante, gentilhomme fort estimé parmi le grand monde pour les beaux ouvrages qu'il a faits', dont nous parle Somaize dans son Dictionnaire des Précieuses (1660, art. Dalmotie). Les capitaines lui demandaient des odes célébrant leurs victoires, et les dames des madrigaux vantant leur beauté; ses sonnets exaltaient les morts héroïques, et il produisait des vers pour les ballets de la cour (732).

Et pour comble de bonheur, il parvint enfin à réaliser l'ambition qu'il chérissait depuis des années et à se faire réintégrer dans la maison de Gaston d'Orléans. On ne sait au juste la date de cet événement si longtemps désiré, mais ce fut certainement antérieur au 10 octobre 1641, date du Privilège de l'Orphée, où Tristan est qualifié de gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans. Il avait alors quarante ans.

CHAPITRE 2: L'ABANDON DE LA POESIE LYRIQUE(1641-1655)

Se rappelant, sans doute, le succès des
~~Comme avait déjà été le cas pour les~~ Plaintes

d'Acante, Tristan décida en fin de compte de ne pas publier l'Orphée isolément, mais d'en faire un prétexte pour sortir tout un recueil de poésies. Ce troisième recueil, la Lyre, parut à la fin de 1641(733). Il nous laisse croire que ce fut en effet juste avant l'obtention du Privilège de l'Orphée, et pendant même l'impression, que Tristan se trouva enfin réintégré dans la maison de Gaston d'Orléans. Car il y a dans la Lyre toute une série de pièces qui représentent les démarches qu'avait faites le poète dans l'espoir de réaliser ce but. On y lit les vers A Monsieur le Comte de Brion(734), et A Monsieur l'Abbé de la Rivière(735) dont nous avons déjà parlé. La pièce A Son Altesse Royale, faisant l'Etat de sa Maison à Blois, en l'année 1636 y est reproduite(736), comme l'est aussi l'ode Pour Mgr le Duc d'Orleans, lors que son Altesse commandoit les Armes du Roy en la Prouince de Picardie(737), où Tristan, après avoir chanté les victoires de Gaston, lui rappelle discrètement les longs services qu'il lui a rendus:

Mais sois jaloux de cette gloire
 Que le temps ne pourra finir,
 Tesmoigne aux Filles de Memoire
 Qu'elles sont en ton souvenir:
 GASTON, ces Vierges cognoissantes,
 Attendent sans estre pressantes

pressantes/

Le bien qu'elles ont mérité:
Et laissent aux lâches courages
La poursuite des avantages
Qu'on a par importunité (738).

Dans une autre pièce A Son Altesse Royale, il parle plus directement de la façon dont Gaston l'a négligé:

Grand Miracle de l'Uniuers,
Diuin GASTON, vous devez craindre
Que le feu d'où naissent mes vers
Faute de Bien, vienne à s'esteindre;
Possible serez vous blâmé
De n'auoir pas assez aimé
Tout ce qui sert à vostre gloire;
Si la Lampe qui dignement
Peut éclairer vostre memoire
N'a de l'huile suffisamment (739).

Et l'on remarque enfin le sonnet, reproduit par Camo, où Tristan s'étonne du peu de considération de Monsieur à son égard:

Daphnis fay moy raison de mes auersitez;
Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France;
Et bien qu'il soit illustre en rares qualitez,
Je ne suis reconnu d'aucune recompense... (740).

On doit par conséquent supposer que Tristan avait voulu faire avec ce recueil une dernière tentative auprès de son maître capricieux, et que la nouvelle inattendue de sa réintégration lui était parvenue trop tard pour qu'il pût supprimer ces pièces qui n'avaient plus de raison d'être et qui paraissaient même maintenant fort mal à propos.

A l'exception du sonnet que nous venons de citer, ces vers à Gaston datent probablement tous de plusieurs années avant 1641. La Lyre contient aussi d'autres

d'autres/

pièces plus anciennes encore. L'Ode à Chaudebonne y paraît pour la première fois. Deux pièces des Plaintes, la Consolation à Villeneuve et Au-dessous du portrait de Sylvie, qui n'avaient pas trouvé place dans les Amours, figurent à nouveau dans la Lyre sous des titres différents (741). Les vers Sur le portrait de la Reyne de la Grande Bretagne(742) et Pour mettre sous le portrait de la Serenissime Reyne de la Grande Bretagne(743) rappellent la mission en Angleterre en 1634. Et de la Peinture de cette même année, Tristan reprend les stances Sur le Trespas de la Serenissime Princesse Isabelle Claire Eugenie Infante d'Espagne(744).

Restent comme bilan de sa production lyrique entre 1638 et 1641 l'Orphée, et quatre-vingt-dix pièces diverses. De ce bilan, Tristan fait semblant d'être assez fier. Dans l'ode qui sert de dédicace à Montauron, receveur général de Guyenne(745), il se compare sans ambages à Homère et à Pindare, et se fait fort de conserver par ses écrits aux siècles futurs le nom de son nouveau protecteur:

...Si les sons de ma LYRE
Sont heureusement goustez:
Le Sort n'aura point d'empire
Sur le nom que vous portez(.)
Par ce digne tesmoignage
Qu'estimera d'Age en Age
Toute la Posterité:
J'establiray la memoire
De la generosité
Qui vous donne tant de gloire(746).

Hélas, ce ne sont là que des flatteries conventionnelles et sans substance. En parcourant la Lyre, on ne tard

tard

pas en fait à sentir que la poésie de Tristan est en pleine régression.

Le mot de régression n'est cependant pas tout à fait exact. Il faudrait dire plutôt que ce troisième recueil représente l'aboutissement d'un processus amorcé depuis assez longtemps. Dans les Amours, nous avons pu tracer l'évolution de Tristan vers la préciosité, au sens péjoratif du mot, en le voyant ^{lutter} ~~se débattre~~ de moins en moins contre les excès de ce style imposé. Dans la Lyre l'évolution est presque complète, la préciosité du recueil est pratiquement totale.

De la poésie d'analyse sentimentale, il ne reste plus que quelques rares échos. Dans l'ode A Roxane pour une reconciliation amoureuse, il peut toujours évoquer brièvement les chagrins passés d'un passionné qui s'était cru abandonné,

La nuit, je songeais des Enfers,
Des Bourreaux, des flammes, des fers,
Et des morceures de viperes...

Tout ce qu'un sang noir et brûlé,
Qui dans les veines est colé,
Peut former d'images affreuses,
Venoit en ce triste sejour
Me représenter nuit et jour
Ces credulitez dangereuses,
Et ces atteintes rigoureuses
Dont on a blessé mon amour(747),

et sa joie présente d'avoir fait sa paix avec la dame. C'est encore sur un ton vaguement théophilien qu'il critique, dans la Plainte inutile, une femme qui l'a déçu

déçu/

en faisant semblant de l'aimer:

Vous pouveiz(sic) aysément juger
 Avant que de vous engager
 A faire estat de mes services,
 Que lors que vous me souffririez,
 Vous mesleriez trop d'injustices
 Aux faveurs que vous me feriez(748).

Et l'on pourrait même à la rigueur croire discerner dans les Inquietudes apaisées une faible nuance psychologique, alors que le poète ose espérer que son amour sera heureux, non pas à cause de qualités exceptionnelles qu'il ne se vante pas de posséder, mais à cause de la loyauté de la bien-aimée:

Ce n'est pas que je pense avoir tout le merite
 Qui pourroit retenir l'esprit de Roselite:
 J'aurois trop d'insolence et trop de vanité.

Mais c'est sur sa vertu que mon espoir se fonde:
 Car je sçay que la foy d'une Divinité
 Surpasse en fermeté les fondemens du Monde(749).

Mais c'est là à peu près tout. Généralement, lorsque Tristan prend encore pour thème tel instant d'une aventure sentimentale, ce n'est plus pour bien le conserver et bien le faire sentir au lecteur, mais plutôt pour amuser et s'amuser avec un conchetto d'où est maintenant absent tout souci de vérité psychologique. La technique est aux antipodes de celle qui nous avait valu les meilleures de ses poésies amoureuses antérieures. Et pour constater à quel point elle est inférieure, nous n'avons qu'à étudier la façon dont il se met à traiter à nouveau des sujets qui lui ont déjà servi. Voyons par exemple sa première et sa seconde manière de traiter le thème de

de/

la dame qui repousse les avances peut-être trop matérielles du poète. Se heurte-t-il, dans une pièce des Amours, à une certaine pudeur quand il va près de la bien-aimée couchée?

Si i'approche de vostre lict
 Quand vostre beau corps l'embellit
 Et met les Graces à leur aise:
 Dès que ie regarde vos bras,
 Si blancs, si Jolis, & si gras,
 Dont la Neige augmente ma braise;
 De crainte que ie ne les baise,
 Vous les retirez dans vos draps(750).

C'est une observation prise sur le vif, un moment d'expérience que Tristan veut communiquer. Mais lorsque le poète de la Lyre rencontre la pudeur, sa réaction est toute différente:

O fille ingrante autant que belle,
 Par quel sentiment inhumain
 Oses tu repousser ma main
 Et la traiter en criminelle?
 Sçache que sa temerité
 Ne scauroit avoir mébité
 Ny de châstiment ny de blâme.
 Puis qu'elle n'avoit fait dessein
 Que d'aller reprendre mon ame
 Que tes yeux m'ont volée, et mise dans ton sein(751).

Seul compte le conchetto, qui pourrait faire rire la dame et ainsi tirer le poète d'affaire.

Ou bien, que l'on se rappelle les plaidoyers éloquents des premiers recueils, et qu'on lise maintenant Sa Requête ingenieuse:

S'il est vray qu'on meure de joye
 Beaucoup plustost que de douleur;
 Belle cause de ma douleur,
 Fay moy perir par cette voye.
 Puisque ma mort est ton desir
 Et que mon cruel déplaisir

déplaisir/

Na(sic) peu contenter ton envie;
 Philis ayme moy, seulement
 Pour m'envoyer au monument
 Car je perdray soudain la vie
 Par l'excès du contentement(752).

Requête bien "ingénieuse" en effet, et formulée selon une logique interne sans attache avec le monde réel.

Le thème de l'absence a souvent inspiré Tristan; de ses recueils antérieurs, ne citons que Contre l'absence, L'absence de Phillis, le Despart forcé... Ce dernier sonnet, l'on s'en souvient, traite d'un conflit entre l'amour et le devoir. Que devient maintenant ce conglit? - matière à une petite chanson:

La Guerre me ravist, et l'Amour me transporte,
 Qui me veut retenir icy.
 Ma douleur est trop forte;
 Mon esperance est morte,
 Heureux si je l'estois aussi(753).

Et Tristan, qui avait déclaré autrefois que

Des douleurs qu'on soufre en aymant,
 La peine de l'esloignement
 Se peut seule nommer extremes(754),

va maintenant, par esprit de paradoxe et par goût du concetto, jusqu'à tourner un madrigal sur Les Avantages d'une longue absence:

Objet dont la grace invincible
 Range les Dieux sous son pouvoir;
 Belle Astrée est-il bien possible
 Que je vive un mois sans vous voir?
 S'il falloit que le Ciel d'une jalouse envie
 Traitast ainsi toute ma vie,
 Que mes yeux seroient mal contans.
 On verroit d'un seul bien flatter mes destinées,
 C'est que jamais mortel ne vescu si long-temps
 Parce que tous les jours me seroient des années(755).

années(755)./

Les bases du poème deviennent ainsi de plus en plus factices, comme dans l'Injure prise en bonne part:

Belle Philis, je vous assure
Que je baiserois de bon coeur
Une bouche qui me censure(756).

Et le ton habituel dans la Lyre, c'est une fade galanterie que seules rénovent les pointes et la délicatesse. Parfois, toute la pièce n'est qu'un seul conceit, développé à travers plusieurs vers: l'Avis à Madame la Duchesse d'Ayguillon est typique de toute une série de petits poèmes flatteurs et fantaisistes:

La Charmante mere d'Amour
Se plaignoit de vous l'autre jour,
Contre vos beautez irritée;
Et le sujet de son courroux
C'est que les Graces l'ont quitée
Pour demeurer avecque vous(757).

Mais souvent, le conceit est trop faible, et la pièce trop longue, de sorte que l'on n'y comprend rien avant d'arriver aux derniers vers, comme dans le madrigal Pour Mademoiselle de Saintot L'Ainée qui chantoit sous des voutes:

Ne chantez plus dans ces concavitez
Où la triste Echo se retire;
Cét Air nouveau dont vous nous enchantez
Acroist son ancien martire.

O rigoureuse loi!
O merveilleux supplice!
Faut-il qu'elle meure deux fois,
L'une d'amour à l'objet de Narcisse,
L'autre d'envie au son de vostre voix?(758).

Et le cas extrême, c'est peut-être les stances Pour Mademoiselle de Soucariere qui se miroit, où Tristan s'amuse pendant quarante-deux vers à considérer la belle qui se

se/

regarde, pour aboutir enfin à la conclusion suivante:

La glace qui vous représente
Est moins glace que votre coeur(759).

C'est ainsi que s'accentue une tendance que nous avons déjà relevée dans les Amours: le poème devient un long acheminement vers une pointe inéluctable:

Vous qui lancez les traits dont mon coeur est atteint,
Qui mettés tout en flâme et n'estes rien que glace;
Vous qui portez des fleurs le surnom et le teint,
Et qui tenez des Dieux et l'esprit et la grace.

Si j'osay soupirer pour un objet si saint,
O belle Florimene, excusez mon audace:
Plaignez un malheureux, qui jamais ne se plaint
Dans le Tissu des maux où le Ciel l'embarrasse.

Si vous sçaviez l'estat où vous m'avez réduit,
Et comme en vous servant je soufre jour et nuit,
Vous en auriez pitié fussiez vous plus barbare.

Mais je n'espere pas d'estre heureux à ce point;
Car de croire une amour si parfaite et si rare,
Une si grande foy ne se rencontre point(760).

Et avec cette disparition progressive du fond du poème, nous nous trouvons enfin en face d'une pièce où seule compte la virtuosité de la versification:

Vous demandez à tous
Pourquoy je suis si triste
Caliste,
Hélas! c'est pour l'amour de vous
Ma langueur
Ne sçait point autre chose
Qui la cause
Que l'excès de vostre rigueur.

A l'éclat de vos yeux
Dont la couleur fatale
Egale,
L'azur qui paroist dans les Cieux
Des douleurs
Que je ne puis dépeindre
Me font plaindre,
Souspirer et verser des pleurs(761).

pleurs(761)./

L'ancien Tristan ne survit guère que dans l'unique monologue dramatique du recueil, la Plainte de l'Illustre Pasteur. Ici c'est encore le jeune amoureux qui vient se soulager dans la Nature:

Douce et plaisante solitude,
 Vous connoissez l'inquietude
 Que me donne un mal si pressant,
 Combien de fois le jour en vous contant ses charmes,
 Ay-je troublé vos eaux avec l'eau de mes larmes,
 Et percé de mes cris vostre Bois innocent?(762);

qui analyse ses sentiments:

Je ne sçay quel Demon dont la force est extrême
 Me fait vivre en autrui beaucoup plus qu'en moy mesme,
 Et défend à mes sens d'écouter ma raison(763),

ainsi que ceux de la belle:

Amour, à cet esprit celeste
 Passe pour le nom d'une Peste
 Dont chacun doit se retirer;
 Et de ce petit Dieu, la fausse Renommée,
 En cette Ame innocente est si fort imprimée
 Qu'elle se troubleroit d'entendre soupirer(764);

et qui décrit la façon dont cet amour malheureux a désorienté sa vie:

Durant la nuit la plus obscure,
 Le vif éclat de sa peinture
 Vient de nouveau m'inquieter.
 Je voy mon beau Soleil dans l'ombre la plus noire;
 Car mille esprits de flame occupans ma memoire,
 Empruntent ses apas pour me venir tanter(765).

Pour cette pièce, le nom de monologue dramatique nous semble admissible: le titre en laisse supposer que c'est une pièce d'occasion, écrite pour avancer les amours d'un de ses patrons; néanmoins, la personnalité de Tristan se projette dans cette plainte de son ami "illustre". Mais de préférence, et ceci marque encore son évolution

évolution/

vers une préciosité totale, le poète cultive dans la Lyre la prosopopée. On peut lire dans l'édition de Camo le sonnet de Polipheme en Furie et le madrigal sur Angelique guerissant Medor de ses blessures(766), citons donc de parmi les pièces que Camo n'a pas reproduites le dixain sur Hercule filant, qui est représentatif de toute une série de morceaux, Achille, Marc-Anthoine, Roland amoureux...

O Secret des Destins qui m'estoit incognu!
O puissance d'Amour fatale à ma memoire!
Ay-ie en tant de combas remporté tant de gloire
Pour me voir desarmer par vn Enfant tout nu?
Après auoir esteint des Serpens effroyables,
Après auoir domté des Geants indomtables,
Rauagé les Enfers, & soustenu les Cieux;
Lors qu'il n'est point d'orgueil que ma valeur ne braue,
Ie ne puis resister aux traits de deux beaux yeux;
Et ie deuiens en fin l'Esclaue d'vne Esclaue(767).

On y sent l'absence complète du poète; et ce genre aussi, dramatique à l'origine, finit à son tour par n'être plus qu'un prétexte à la fantaisie, comme dans l'Accident merveilleux(768), ou dans cette extraordinaire Fortune de l'Hermaphrodite:

Les Dieux me faisoient naistre, et l'on s'informa d'eux.
Quelle sorte de fruit accroistroit la famille,
Jupiter dit un fils, Venus dit, une fille,
Mercure, l'un et l'autre, et je fus tout les deux.

On leur demande encor quel seroit mon trespas:
Saturne d'un lâcet, Mars d'un fer me menace,
Diane d'une eau trouble: et l'on ne croyoit pas
Qu'un divers prognostiq marquast mesme disgrace.

Je suis tombé d'un saule à costé d'un estang,
Mon poignard desgainé, m'a traversé le flanc,
J'ay le pied pris dans l'arbre, et la teste dans l'onde.

l'onde./

O sort donc (sic) mon esprit est encore effroyé!
 Un poignard, une branche, une eau noire et profonde,
 M'ont en un mesme temps meurtry, pendu, noyé(769).

Si bien que cette poésie désormais tout objective ne se distingue guère plus de cette autre sorte de pièce que nous avons déjà vue dans les Amours, et qui se fait remarquer beaucoup plus souvent dans la Lyre - nous parlons de la pointe limite de la préciosité, là où le poème devient un simple ornement. Tristan s'amuse à tourner un madrigal Sur un narcisse de marbre fait en relief, de la main de Michel-Ange(770), ou des vers Pour deux vases de fleurs de tapisserie, faits de la main de Madame de Chameson:

Ces fleurs et ces feuillages verts
 Ne craignent point que des hyvers
 La rigueur leur face la guerre;
 Car c'est l'ouvrage nompareil
 D'un Astre qui luit sur la terre
 Plus noblement que le Soleil(771).

* *
 *

Dans les salons des années quarante, la poésie de Tristan finit ainsi par faire banqueroute. Son oeuvre devient d'une préciosité totale - le lecteur aura compris que nous entendons par cela une poésie qui n'est plus précieuse simplement du fait d'avoir été modifiée pour rester à la portée des salons, mais qui dépend directement de la vie quotidienne des ruelles. Encore le poète pouvait-il espérer sauver des débris de son inspiration quelque chose d'un peu valable, en abandonnant momentanément-

momentané--/

ment ces ruelles pour se tourner vers la poésie dite héroïque. Et nous trouvons dans la Lyre un petit groupe de poèmes où Tristan s'efforce de traiter des sujets autrement importants que les faits divers des cercles mondains. Il y a d'abord les pièces d'inspiration plus ou moins politique. Nous avons déjà parlé des vers écrits à la gloire des exploits militaires de Gaston. Mais le meilleur exemple du style plus sérieux de notre poète est ailleurs, dans les stances A Monsieur Berthod, allant voir Madame la Duchesse de Savoye, par commandement du Roy en 1639, lors que les habitants de Thurin se furent revoltez contre son Altesse Royale. Tristan s'y rappelle qu'il a été autrefois l'élève de Malherbe, et prend le ton de son ancien maître pour décrire en prophète la victoire imminente des armes françaises et le retour de la duchesse dans sa capitale:

HARCOURT est destiné pour punir l'insolence
De ces nouveaux Titans, de qui la violence
A voulu détronner ce Chef d'oeuvre des Cieux...

Esclairé d'Apollon, je voy déjà sa foudre
Reduisant de Thurin tous les rempars en poudre,
Abaisser à ses pieds l'Orgueil qui le deffend.
Et treuvant son Esprit et ses Provinces calmes
La PRINCESSE y revient sur un Char triomphant
Par un chemin semé de Lauriers et de Palmes(772).

Le second groupe de pièces où Tristan se révolte contre la préciosité, c'est la série de vers funèbres, dont la plupart n'ont pas été reproduits par Camo. Chose étrange, nous remarquons dans ces pièces une sorte de parallélisme avec l'évolution que nous avons vue dans la

la/

poésie amoureuse de Tristan. Nous avons déjà constaté dans cette dernière une tendance vers une abstraction de plus en plus grande, une volonté de faire d'un instant d'expérience personnelle l'illustration d'une certaine face de l'expérience universelle. Or, dans les pièces funèbres de ce troisième recueil, c'est la même abstraction que nous retrouvons. Un seul exemple suffira. Les stances Pour le tombeau de feu Monsieur de, d'où est disparu jusqu'au nom du défunt, pourrait être l'éloge de n'importe quel homme d'état qui ait dignement vécu et gagné le respect de ses contemporains; derrière la rhétorique impersonnelle et les louanges généralisés, nous ne retrouvons la forme d'aucun individu précis:

Celui de qui ce marbre environne les os,
Fut digne également de bon-heur & d'estime:
Passant garde tpy bien de troubler son repos
Il ne troubla iamais de repos legitime.

Il se portoit au bien d'vn Esprit ingenu,
De crainte ou d'interest il ne fut point capable:
Et dans vne rencontre il auoit maintenu
L'Estranger innocent contre son fils coupable.

Cet esprit genereux abhorroit la noirceur
Il paroissoit si noble, (et) se monstroit si sage
Que parmy ses Riaux n'eust esté sa douceur,
On l'auroit apelé le Caton de son âge.

Les beaux desseins qu'il eut ne furent point trahis:
Et par son entremise avecque de grands Princes,
Il dissipa la guerre en beaucoup de Païs,
Et redonna la paix à beaucoup de Prouinces.

Son Automne esprouua la rigueur des Autans,
Il se veid assailly des coleres celestes:
Mais dans cette disgrace il fut des plus constans,
Comme dans sa faueur il fut des plus modestes.

Il acheua ses iours dans la tranquillité
Que peut donner à l'Ame vne habitude sainte;

sainte; /

Lors qu'il rendit l'esprit, & perdit la clarté,
Ce fut en la façon d'une lumière esteinte(773).

Cachées parmi tant de pièces purement précieuses, nous trouvons ici des traces de la réapparition d'une stylistique malherbienne. Nous disons bien des traces, car dans ces pièces funèbres la préciosité intervient parfois à nouveau, pour conduire le poème vers le même type de pointe finale toute gratuite qui caractérise les vers de salon. Lisons cet autre Tombeau où la pointe est autant la raison d'être du poème qu'elle l'était dans les stances Pour Mademoiselle de Soucariere...:

Les soins d'une fidelle amour
Ont mis sous ces pierres luyantes
Vn coeur qui seruit de séjour
A mille Vertus esclatantes.
La Sagesse, la Piété,
La Valeur & la Probité,
Y furent iusqu'au dernier terme:
O sort digne d'estonnement!
Il semble qu'ici l'on renferme
Vn Temple dans vn Monument(774).

L'esprit précieux s'était bien emparé du génie de Tristan, il ne pouvait désormais d'en débarrasser que difficilement et momentanément. S'adresse-t-il dans quelques courtes pièces aux membres de la famille royale, c'est encore sur le ton précieux qu'il s'y prend, comme dans le sixain Pour des satyres:

Nous avons veu mille fois
Avec sa troupe fidelle
La chaste Reyne des Bois;
Mais elle n'est pas si belle,
Et sent moins son Immortelle
Que la Reyne des Francois(775).

Francois(775)./

Et pourtant notre poète, qui gardait toute sa lucidité, et qui déjà en 1638 avait senti qu'il faisait fausse route, tâchait toujours de résister à cette préciosité qui envahissait partout. Deux pièces heureusement reproduites par Camo sont d'un tout autre ordre que l'amas de poésies mondaines qui les entourent. Les stances des Soins superflus sont une véritable critique sociale, une attaque habilement maniée contre une noblesse qui faisait plus d'attention à ses origines qu'à sa valeur actuelle:

Quitte les soins où tu t'apliques
 Cherchant les parchemins antiques
 Qui nous font voir ton nom dans les siècles passez:
 Car de quelques Ayeulx que tu puisses descendre,
 Tes rares qualitez nous tesmoignent assez
 Comme tu n'es pas nay moins noble qu'Alexandre.

Bien que ta Maison soit illustre,
 Ta gloire ne prend pas son lustre
 De ceux dont ton país reçeut jadis la loy.
 Et si tu n'avois point de coeur ny de franchise,
 Je ferois plus d'estat d'un Berger que de toy,
 Quand tu serois sorti de la race d'Anchise...(776).

Et malgré les résonances marinistes de son premier quatrain, le sonnet "emblème" de l'Ambition tancée est loin d'être purement décoratif, il y pénètre une rare note d'angoisse métaphysique, comme Tristan rappelle aux fiers et aux ambitieux la faiblesse de la nature humaine:

Aux rayons du Soleil, le Pan audacieux,
 Cét Avril animé, ce firmament volage,
 Estallé avec orgueil en son riche plumage
 Et les fleurs du Printemps, et les Astres des Cieux.

Mais comme il fait le vain sous cet arc gracieux
 Qui nous forme d'Iris une nouvelle Image,
 Il rabat tout à coup sa plume et son courage
 Si tost que sur ses pieds il a porté les yeux.

yeux./

Homme, à qui tes desirs font sans cesse la guerre,
 Et qui veux posséder tout le rond de la Terre:
 Voy le peu qu'il en faut pour faire un Monument.

Tu n'es rien que l'Idole agreable et fragile
 Qu'un Roy de Babylone avoit veuë en dormant,
 Ta teste est toute d'or, mais tes pieds sont d'argile
 (777).

Préclassique, Tristan révèle dans ses oeuvres les caractéristiques de cette école qui allait prendre son essor si tôt après sa mort. Après le psychologue, le poète politique, le rhétoricien, nous trouvons le moraliste. Mais dans tout cela, c'est le mot préclassique qu'il faudrait souligner. Comme tout précurseur, Tristan parvient à s'inspirer des mêmes sources que les grands hommes qui vont le suivre, sans pour cela pouvoir rivaliser avec eux de façon continue ou soutenue. Il en est pour le moraliste comme pour les autres aspects de son génie: après les deux pièces que nous venons de citer, lisons maintenant le huitain Pour une excellente beauté, qui jouoit aux cartes -

Cela n'estoit point rare à ses beautez divines
 Alors qu'il arrivoit qu'elle prenoit des Rois;
 Et qu'enlevant des coeurs avecque ses beaux doigts,
 Elle mesloit parmy des fleurs, et des espines:
 Mais qu'elle ait tout gagné, quelque jeu qu'elle ait eu,
 Cette heureuse aventure est vrayment peu commune:
 Ce n'est pas tous les jours que l'on void la Fortune
 En bonne intelligence avecque la vertu(778).

L'observation morale n'est plus ici qu'une pointe sur laquelle on a construit selon les recettes une poésie de salon. Le moraliste sombre à son tour dans la préciosité.

Somme toute, le recueil de la Lyre représente donc une dégénérescence de la poésie de Tristan, dégénérescence provoquée moins par un affaiblissement du goût du poète que par des impératifs d'ordre sociologique. Et comme dans toute poésie décadente, l'inspiration cède bientôt la place à l'imitation. Tristan se tourne à nouveau vers ses Italiens bien aimés. Dans l'Imitation d'Annibal Caro, il reprend, comme Malleville et Voiture, le thème de la "Belle Matineuse":

L'Amante de Cephale entr'ouvroit la barriere
Par où le Dieu du jour monte sur l'Horison;
Et pour illuminer la plus belle saison,
Desja ce clair flambeau commençoit sa carriere.

Quand la Nimphe qui tient mon ame prisonniere,
Et de qui les appas sont sans comparaison;
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cét Astre brillant opposa sa lumiere.

Le Soleil s'arrestant devant cette Beauté
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédoit, au vif esclat de l'Objet que j'adore:

Et tandis que de honte il étoit tout vermeil;
En versant quelques pleurs, il passa pour l'Aurore,
Et Philis en riant passa pour le Soleil(779).

Dans le sonnet de la Belle esclave more(780), il ne fait, comme l'a établi M. Adam(781), que suivre Marino dans une série de variations que celui-ci a construites sur un texte du Cantique des Cantiques, Nigra sum sed formosa:

Nera si, ma se' bella, o di natura
Fra le belle d'amor leggiadro mostro
Fosca è l'alba appo te, perde e s'oscura
Presso l'ebeno tuo l'avorio e l'ostro...

Et surtout, la pièce la plus importante du recueil, l'Orphée, est une traduction presque textuelle de l'Orfeo du cavalier Marin.

Marin./

Bernardin avait déjà reconnu que les souvenirs de l'Italien avaient été pour beaucoup dans cette longue pièce, qu'il trouvait fort insipide:

Cette froide et proluxe imitation d'Ovide, où le poète ajoute aux défauts de son modèle ceux de l'école de Marino, est de toutes les oeuvres de Tristan celle qui a le plus vieilli. Elle a plu beaucoup, par son mauvais goût même, aux contemporains, qui lui ont prodigué les applaudissements (782).

Mais c'est Mlle C. Rizza qui a démontré, dans une étude minutieuse, que l'imitation de Marino était en fait prédominante dans le poème:

Il poemetto d'Orphée è apparentemente desunto dall'episodio raccontato da Ovidio nei libri X e XI delle Metamorfosi, ma un'attenta lettura rivela un accostamento più preciso al poemetto di Marino a tal punto che Tristan pare quasi ignorare il testo latino(783).

Elle a pu faire valoir qu'une fois passés les vingt premiers vers de la pièce, consacrés à l'éloge de Berthod, ami du poète, Tristan se met à traduire presque mot à mot l'oeuvre de l'Italien, avec toutefois un peu plus de prolixité et de prosaïsme que l'on ne trouve dans l'original:

La prolissità e la prosasticità che alle volte sono apparse in Tristan sono indubiamente dovute all'imitazione, ma probabilmente anche determinate dall'adattamento in versi francesi del più duttile verso italiano. Marino si serve prevalentemente del settenario e varia la sua metrica secondo le esigenze del testo; Tristan adopera l'alessandrino: di qui nasce una certa rigidezza della frase poetica che accentua l'intellettualismo del contenuto e costringe a portare ancora più a fondo lo sviluppo della descrizione. Tutto ciò nuoce generalmente all'espressione che si diluisce e perde in vigore, ma può giovare a volte a una certa gravità di tono che in Marino inutilmente si cerca. Soltanto per il canto d'Orfeo Marino si serve della strofe saffica e Tristan, imitandolo anche in questo, adopera lo stesso metro(784).

metro(784)./

Nous nous dispensons par conséquent de faire une analyse détaillée de cette pièce si peu originale, que l'on peut d'ailleurs lire intégralement dans l'édition de Camo(785). Nous nous dispensons également de reproduire inutilement ici les parallélismes que Mlle Rizza a établis entre les textes des deux poèmes. Et nous nous contenterons de résumer brièvement ses conclusions principales.

Chez Ovide, l'histoire de cet Orphée qui descend aux Enfers pour obtenir par son chant le retour de sa femme sur terre, qui la perd à nouveau par son impatience, qui pleure Eurydice deux fois disparue si éloquemment que les arbres et les rochers partagent sa douleur, et qui trouve enfin sa mort aux mains des Bacchantes, tout cela est raconté en moins de deux cents vers. Chez Marino, ce cadre est de loin dépassé, car il affublit son récit d'un grand nombre de descriptions et de détails inutiles. Or, ce sont justement ces éléments nouveaux que nous retrouvons traduits en leur totalité par Tristan. ^{En} ^{endroit} ~~à~~ un seul ~~instant~~, notre poète lâche momentanément le modèle de Marino, et alors même c'est pour se livrer à des essais indépendants de la technique mariniste:

L'unico episodio completamente originale dell'Orphée è quello della Baccante. Mentre Orfeo canta alle selve ...una Baccante si presenta. L'episodio è inutile al racconto: alla fredda accoglienza del musico famoso, la donna risponde sì con un lancio di pietre ma queste non colpiscono Orfeo e la Baccante è costretta a fuggire. Il poemetto poi non si chiuderà come in Ovidio e in Marino con la morte d'Orfeo ad opera delle Baccanti ma si arresterà al ritorno d'Orfeo sulla terra dopo che per la seconda volta ha perduto Euridice...

Euridice.../

L'episodio della Baccante non ha quindi alcun senso, ma è un buon pretesto per un'altra descrizione, e questa c'interessa particolarmente perché in essa ritroviamo gli accenti tipici di tutta l'imitazione marinista; immagini nuove e inconsuete, una certa sensualità che ricorda la vivacità di descrizione della reggia di Plutone, ancora la ricerca intellettuale portata all'estremo limite, attraverso lo quale il pensiero trae dall'immagine tutte le possibili accezioni fino a svuotarlo completamente d'ogni forza (786).

Remarquons aussi que Tristan ne reprend pas les idées de l'Orfeo dans l'ordre exact où il les a trouvées chez Marino:

Tristan del resto non segue sempre la struttura e l'ordine esteriore del racconto di Marino, ma per allontanarsi dal testo italiano si scosta ancora più da Ovidio: la discesa di Orfeo all'Inferno che nelle Metamorfosi e nell'Idillio italiano avviene prima del canto di Orfeo alle selve è invece postposto a questo di Tristan, perché secondo il poeta francese soltanto dopo aver sperimentato sugli animali e sulle piante la forza della sua musica, Orfeo si sarebbe deciso ad affrontare Plutone. Giustificazione logica che né Ovidio né Marino avevano creduta necessaria al simbolismo del mito e che rivela il ragionamento introdotto a posteriori su di un contenuto già esistente, ciò che è tipica dell'imitazione (787).

"Justification logique" - nous dirions plutôt justification dramatique: même en s'amusant à traduire presque textuellement une oeuvre étrangère, le sens dramatique de l'auteur de Mariane restait suffisamment aigu pour le conduire à modifier son original là où des considérations psychologiques semblaient l'exiger. La constatation est à retenir.

Mlle Rizza se demande si le marinisme de l'Orphée ne nous donne pas un aperçu sur les origines des goûts étranges du public français de l'époque:

l'époque:/

Resta tuttavia da vedere se la sua imitazione si esercita perché il gusto del suo tempo amava questo genere di poesia o non piuttosto se fu l'imitazione di questa poesia a determinare il gusto stesso della società francese del Seicento. E certo sintomatico notare che quando Tristan scrive L'Orphée non è più un poeta alle prime armi e non di meno si dimostra strettamente legato all'imitazione marinista(788).

Mais nous croyons que c'est là essayer de tirer d'un cas isolé d'imitation italienne des conclusions trop vastes. Le goût de la société française de l'époque, c'était essentiellement la préciosité, la poésie de salon; et celle-ci existait indépendamment de toute influence étrangère. D'autre part, on n'a qu'à parcourir la Lyre pour voir comment les quelques pièces italianisantes se détachent très nettement sur le fond incolore et monotone des morceaux précieux qui forment la plus grande partie du recueil.

Pourtant, l'existence de ces quelques pièces dans le recueil vient renforcer notre assertion que le marinisme n'était pas incompatible avec la préciosité. Nous avons dit que l'esprit précieux était éclectique, qu'il cherchait partout de quoi s'amuser. Nous avons remarqué dans les Amours que même une poésie en quelque sorte personnelle avait pu survivre un moment dans les salons. A plus forte raison, la poésie mariniste pouvait espérer y trouver une certaine tolérance. En plus, il y avait ce snobisme qui s'était attaché pendant un certain temps au nom de Marino(789) - phénomène dont il faut toujours tenir compte en examinant les goûts littéraires. Et enfin, le poème précieux finissait, on l'a vu, par n'être plus qu'un

qu'un/

ornement pur et simple; mais le poème mariniste est lui aussi en fin de compte un ornement, un ornement toutefois de bien plus de valeur que des pièces sur des vases de fleurs ou des vers pour mettre devant un livre d'Endimion. Contraint d'écrire selon les exigences des ruelles, Tristan pouvait encore essayer de contenter parfois son public avec les techniques qui lui avaient valu certaines de ses réussites antérieures.

* *
*

Après la publication de la Lyre, Tristan cesse de considérer la poésie lyrique comme méritant son attention principale. Beaucoup de poètes avaient su s'accommoder sans difficulté à la préciosité; d'autres, et surtout son ami Voiture, étaient beaucoup plus les créateurs que les produits de la préciosité, ils avaient donné à un phénomène sociologique son expression littéraire. Mais pour Tristan, cette poésie nouvelle était aux antipodes de sa conception de l'art. Ancien élève de Malherbe, il vivait maintenant à une époque où Maynard écrivait tristement que selon les critiques à la mode:

Les maîtres que j'ai suivis
Sont indignes de mémoire.
Les Malherbes, les Bertauts
Ont laissé toute leur gloire
Dans le siècle des courtauds(790);

une époque dont Saint-Evremond devait dire plus tard:

J'ai vu qu'on trouvait la poésie de Malherbe admirable

admirable/

dans le tour, la justesse et l'expression. Malherbe s'est trouvé négligé quelque temps après comme le dernier des poètes, la fantaisie ayant tourné les Français aux énigmes, au burlesque, et aux bouts-rimés(791).

Ancien camarade de Théophile, il se trouvait dans une ambiance où la spontanéité était écrasée sous le poids des pièces d'occasion qu'il fallait débiter sans cesse; écrasée, c'est-à-dire, à moins de s'intéresser réellement, comme Voiture, au jeu social. Et de ce jeu, Tristan se désintéressait complètement - quelque temps plus tard, il allait l'avouer ouvertement:

Nous sommes en vne saison où ceux qui reüssissent le plus heureusement en ces especes de trauaux n'en doiuent gueres atendre le prix durant leur vie. Cét(te) Etude demande vn trop grand détachement du tumulte & de la conuersation du grand Monde, pour estre beaucoup apuyé(e). On a beau cultiuer ces plantes des Muses dans la solitude, si l'on ne sçait pas l'art de les faire debiter dans les Palais. De sorte que pour en retirer le fruit, il ne suffit pas d'estre grand Escriuain, il faut estre aussi grand Courtisan, & quitant la contemplation, aller cabaler dans les ruelles & faire autant de visites que de Vers.

Pour moy qui suis nay avec vne paresse assez grande, & quelque honneste retenuë, il m'est impossible de prendre ces soins & de m'exposer à des rebuts, par des sollicitations pressantes. Je ne sçaurois entreprendre de faire valoir mes Escrips avec tant de peines, il me suffit de celles que j'ay prises à les enfanter... (792)

Son mécontentement s'était déjà laissé voir dans la préface de 1638. Il avait quand même fallu qu'il tentât l'expérience, qu'il essayât de s'entendre avec l'esprit précieux. Mais les deux recueils de 1638 et de 1641 marquent l'échec de ces tentatives.

Même les possibilités du monologue dramatique ne sont guère plus étudiées après 1638. Nous croyons que

que/

l'on n'en doit pas chercher très loin l'explication. Faire étalage de ses sentiments intimes n'était plus permis aux poètes. Ils pouvaient donc essayer d'écrire une poésie impersonnelle ^{à laquelle} ~~sur~~ les bases mêmes tendaient à enlever toute valeur réelle. Mais il existait un autre domaine poétique où l'"absence" du poète, au lieu d'être un défaut esthétique, était essentielle. Le monologue dramatique n'était qu'un pis-aller, une étape provisoire. Lorsqu'une époque s'intéresse surtout, non pas aux hommes divers qui la peuplent, mais à l'Homme tout court, les poètes qui ont gardé leur vocation de poète n'ont plus qu'à se tourner vers le théâtre.

Or, Tristan s'était déjà essayé à l'art dramatique, et il y avait réussi. L'on parlait encore de cette Mariane jouée cinq ans auparavant et dans laquelle, comme l'a dit Bernardin, "Trente ans avant Andromaque, Tristan a donné la première tragédie fondée exclusivement sur l'amour"(793). Et avec quelle joie Tristan s'était-il livré à ce coup d'essai dans un genre où le poète n'était pas obligé de se plier à chaque instant aux exigences des ruelles! Il avait écrit dans l'Avertissement de la pièce:

Voy ceste peinture en son iour, & n'y cherche pas des finissemens qui pourroient affoiblir en quelque sorte la hardiesse du dessein: Je ne me suis pas proposé de remplir cét ourage d'imitations Italiennes, & de pointes recherchées; i'ay seulement voulu descrire avec un peu de bien-seance, les diuers sentimens d'vn Tyran courageux & spirituel, les artifices d'vne femme enuieuse & vindicative, & la constance d'vne Reine dont la vertu meritoit vn plus fauorable destin: Et i'ay dépeint tout cela de la maniere que i'ay creu

creu/

pouvoir mieux reüssir dans la perspective du Theatre; sans m'attacher mal à propos à des finesses trop estudiées; & qui font paroistre vne trop grande affectation, en vn temps où l'on fait plus d'estat des beautez qui sont naturelles, que de celles qui sont fardées.

Etant donné le contexte historique, et la main-mise de la préciosité sur les lettres, il n'y a qu'un seul sens à donner à cette dernière phrase. "On", c'est-à-dire ceux qui ont du goût, on fait plus d'état des beautés naturelles justement parce qu'elles sont bien plus rares que les autres, les faux-brillants des salons.

Après le demi-échec de Panthée, Tristan s'était momentanément découragé:

I'ay presque perdu...la disposition d'esprit que i'auois pour escrire en ce genre Dramatique. Et... n'estoit que Mgr le Cardinal se delasse par fois en l'honneste diuertissement de la Comedie, & que son Eminence me fait l'honneur de me gratifier de ses bienfaits, i'appliquerois peu mon loisir sur les ourages de Theatre. C'est vn labour penible, dont le succez est incertain(794).

Mais la Lyre s'était maintenant avérée une banqueroute artistique. Il se souvint alors du succès qu'il avait eu avec sa première pièce. Et à partir de cette époque, c'est surtout comme dramaturge que notre poète figure dans la littérature française.

Avant cependant de commencer cette série de pièces de théâtre qui allait bientôt lui valoir un siège à l'Académie, Tristan s'essaya un moment comme prosateur. Entre 1642 et 1643, il donna coup sur coup au public ses Lettres meslees, le Page disgracié et des Plaidoyers

Plaidoyers/

historiques basés sur une oeuvre assez obscure de 1581 par un dénommé Alexandre van den Bosche, dit Le Sylvain (795). Il voulait sans doute se trouver en vitesse de l'argent - car en 1642 il avait cessé, pour des raisons qui restent inconnues, de faire partie de la maison de Monsieur(796).

Lié avec bien des membres du parti de l'opposition, il a dû espérer obtenir enfin de l'avancement lorsque la mort de Louis XIII advint le 14 mai 1643, quelques mois seulement après celle de Richelieu. Mais le règne des Importants ne dura que trois mois. Tristan essaya donc de rentrer en faveur auprès de Gaston avec des vers de 1644 à S.A.R. sur la prise de Gravelines(797), et en dédiant à Madame sa troisième pièce de théâtre, la Folie du Sage. La démarche resta vaine. Mais Tristan avait déjà retrouvé un de ses anciens protecteurs, Saint-Aignan, sorti maintenant de la Bastille, et auquel il dédia la Mort de Sénèque. Le comte trouva pour Tristan une place comme chevalier d'honneur de la duchesse de Chaulnes(798), et c'est à elle qu'est dédiée la Mort de Crispe de 1645.

Puis, soudain, le poète lyrique reparait. Le 22 décembre 1646 fut publié l'Office de la sainte Vierge, mélange de prose et de vers qu'il dédia à la reine(799). Etant donné le laps de temps entre la Mort de Crispe et sa pièce suivante, la Mort du grand Osman, qui est de 1647, nous devons supposer qu'il avait passé la plus grande partie

partie/

de 1645-6 à préparer ce recueil(800).

* *
*

Le poète d'amour se transforme ici tout d'un coup en poète religieux. Tristan s'était-il repenti de son libertinage passé, était-il devenu chrétien? Bernardin le croit:

Tristan en effet était devenu très pieux. Au temps de sa jeunesse un peu libertine la foi avait pu sommeiller dans son âme; jamais il n'avait perdu le respect. La maladie et l'approche prématurée de la vieillesse avaient réveillé en lui ses sentiments de piété, en l'avertissant de songer à la mort(801).

Il aurait pu citer à l'appui de cette assertion des lignes que Tristan a écrites deux ans plus tard:

Je vous aduertis que lors que je parle icy de Diuinitez, Cieux, Destins, Fortune, & autres termes profanes, pour l'ornement de la Poësie, à la façon des Escriuains passez, ce n'est pas que je ne croy fidelement toutes les Veritez Chrestiennes. Car je soumets humblement & respectueusement tous mes Escrits, toutes mes opinions & toutes les actions de ma vie à la Censure, la Direction & la correction de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine(802).

Si ces sentiments sont sincères, la conversion de Tristan a dû être en tout cas assez subite. Nous avons vu qu'il était resté libertin à Bruxelles, en se contentant d'adopter et de prêcher un conformisme feint. Et de retour en France, il était rentré en contact, en contact assez étroit, avec le libertin qu'était Maynard, comme le prouve une lettre de celui-ci à notre poète qu'a découverte M. Adam:

Adam:/

Rappelons la précieuse lettre de Mainard à Tristan... A Mainard qui se lamente de l'oppression sous laquelle la France étouffe, Tristan répond que le sage doit se replier, s'isoler, attendre. Il prêche le courage, l'attente de jours meilleurs. Et Mainard le remercie, il lui promet le secret sur sa lettre. Il attendra 'la mort de ce détestable Moine'(803).

Critique politique, et non pas nécessairement anticléricale, dira-t-on. Mais il y a mieux. Cyrano de Bergerac, dans ses Estats et Empires de la Lune, écrit de Tristan:

Je ne puis rien adjouster à l'éloge de ce grand homme, si ce n'est que c'est le seul Poète, le seul Philosophe et le seul Homme libre que vous ayez(804).

Comme l'a dit M. Adam, pour qui connaît Cyrano, cela ne peut laisser aucun doute(805). Aux yeux de Cyrano, Tristan était un libre-penseur. Or, c'est justement pendant les années quarante que Cyrano, qui ne renonce à la carrière militaire pour venir s'installer à Paris que vers 1641, a dû connaître notre poète. Et même après l'apparition de l'Office de la sainte Vierge, Tristan restera lié avec des libertins:

A voir les noms de ses meilleurs amis, on se prend à soupçonner que s'il était devenu sage, il continuait de fréquenter des gens qui ne l'étaient pas. En 1648, le Jugement de Paris de D'Assoucy se présente sous le patronnage des amis de l'auteur, et nous y relevons le nom de Tristan, à côté de ceux de Scarron, de Cyrano, de La Mothe le Vayer fils, et de Le Bret. Il était également lié avec l'excellent, mais libre D'Alibray, et celui-ci a écrit une pièce à la louange des Vers héroïques(806).

Rien ne nous autorise en somme à supposer que le recueil de 1646 représente un abandon par Tristan de ses croyances libertines. Tout ce qu'on peut dire avec

avec/

certitude sur ses idées philosophiques, c'est que le penchant vers le stoïcisme que nous avons vu aux environs de 1633 s'était accentué. Dans une pièce de la Lyre dont nous n'avons pas encore parlé, les Misères humaines, il n'y a rien, dans les méditations du poète sur l'existence éphémère de l'homme, de spécifiquement chrétien, mais il n'y a rien non plus de l'hédonisme de sa première période:

De combien de rares Beutez
 Qui captiuoient nos libertez
 La gloire est elle enseuelie?
 Philis n'est plus dans l'Vniuers
 Et rien ne reste d'Idalie
 Que son nom qu'on void dans mes vers.

Le Parnasse n'est pas exempt
 D'vn trait si rude & si cuisant
 Qui reduit tant de corps en poudre:
 Les fronts qu'il couure de Lauriers,
 Sont abatus par cette foudre
 De mesme que ceux des Guerriers...

Malherbe qui fut sans pareil
 A treuué le dernier sommeil
 A la fin de ses doctes veilles...

SAINTOT ne prenons point d'amour
 Pour ce miserable sejour
 Puisque ce n'est rien qu'vn passage.
 L'insensé suit la vanité,
 Mais il faut que l'esprit du Sage
 Butte droit à l'ETERNITE(807).

Remarquons aussi, cependant, que M. Adam croit discerner dans la Folie du sage des signes de l'influence d'une sorte de gnosticisme moderne:

Ce qui semble autoriser ce soupçon, c'est d'abord la complaisance que l'on discerne dans le monologue du sage pour la théorie des émanations, pour l'idée d'un 'esprit universel du monde', et pour les sciences occultes. Mais aussi la dédicace contient des phrases

phrases/

curieuses. Tristan dit à la femme de Gaston d'Orléans: 'Vous avez saintement considéré cette éternelle Beauté dont la vostre n'est que l'image' et il parle du 'divin Auteur de toutes choses, ce grand Ouvrier qui fait ordinairement espreuve de la bonté de ses Ouvrages'. Ces formules sont à coup sûr orthodoxes, mais elles rendent un son un peu particulier, surtout lorsqu'on les rapprochent des indications qu'on a par ailleurs sur la pensée de Tristan(808).

Il est juste possible que Tristan ait réussi à la fin à réconcilier sa pensée, maintenant plus systématique, avec le christianisme. Peut-être était-il d'ailleurs entré en rapport, par l'intermédiaire de Cyrano, avec Gassendi, et avait-il appris l'art de mettre ses croyances philosophiques et ses croyances religieuses en deux compartiments différents de son esprit... Mais nous avouons que rien n'est moins sûr. Et il est bien plus vraisemblable que le poète ait tout simplement voulu, en écrivant l'Office, profiter à son tour de la vogue que connaissaient les livres de dévotion depuis que Louis XIII avait consacré son royaume à la Vierge en 1638.

Bernardin comble d'éloges ce quatrième recueil de Tristan. Il y voit une franchise d'accent, une sincérité d'émotion et une fermeté de style qui le font conclure:

Dans la poésie lyrique religieuse le XVIIe siècle n'avait produit aucun poète supérieur à Tristan avant le jour où Racine a donné, avec les choeurs d'Esther et d'Athalie et ses quatre Cantiques spirituels, les chefs d'oeuvre du genre(809).

Camo, par contre, exclut de son édition les pièces religieuses de notre poète, lesquelles, déclare-t-il, "n'ajoutent rien à sa gloire"(810). Nous ne saurions qu'être

qu'être/

de l'avis de ce dernier. Ce long recueil est pour le lecteur moderne presque insupportable. Nous savons de nos jours apprécier encore la poésie religieuse baroque du XVIIe siècle, d'un Sponde ou d'un d'Aubigné, qui donne expression à toutes les tensions, tous les doutes, toutes les angoisses d'une vie tourmentée. Mais en 1646 l'heure n'était plus à cette poésie-là. Il s'agissait simplement de faire preuve des sentiments les plus orthodoxes, et de reprendre avec le maximum d'élégance des formules fixées d'avance. Certes, il se fait entendre parfois dans l'Office de la sainte Vierge un cri d'angoisse qui pourrait à la rigueur être sincère et personnel:

Hélas! je fus conçu dans l'ordure du vice:
Et le monde trompeur fut ma mère nourrice,
De son lait dangereux je fus empoisonné.
Voulez-vous aujourd'hui chercher quelque innocence
En celui dont le mal prévint la connoissance,
Et qui fut criminel avant que d'estre né?(811).

Délivrez-moy du sang que respandit Urie:
Par tout il me pousuit et vers vous il s'écrie
Pour demander vengeance avec empressement... (812).

Et il lui arrive de décrire les événements de l'histoire sainte avec une sorte d'actualité qui nous rappelle La Ceppède - comme dans le dixain sur Jésus à la Colonne:

Exécrables bourreaux, monstres en barbarie,
Dont la rigueur s'acharne après cet innocent,
Pouvez-vous l'affliger avec tant de furie,
Et n'avoir point pitié des peines qu'il ressent?
Hélas! de sang vermeil toute sa chair est teinte,
Il n'est lieu de son corps qui n'ait eu quelque
atteinte,
Plus de six mille coups y paroissent tracez:
Mais Jésus dont l'amour affermit le courage,
Lors que de le fraper tant de bras sont lassez,
N'est point las de souffrir pour sauver son ouvrage
(813);

ouvrage(813);/

ou dans sa paraphrase du Stabat mater:

Ces cloux qui d'une playe inhumaine et profonde,
Fendent les belles mains qui formèrent le Monde,
En cet autre sujet font sentir leurs efforts,
Et le coup que donna l'impitoyable lance,
D'une double insolence,
Chasse plus d'une vie, et ne perce qu'un corps(814).

De telles notes sont cependant fort rares. Et comment juger de la sincérité ou de la franchise des longues litanies sonores et impersonnelles qui remplissent la première partie du recueil, comme une énorme série de variations et de répétitions, ennuyeuses au bout de quelques pages? Dans la seconde partie du livre, il abandonne même la prétention de faire une oeuvre personnelle, et se tourne vers une poésie purement objective, Sur le portrait de David avec sa harpe, Une colombe entourée de têtes d'Ange, et vers des louanges des saints où se révèle souvent tout le mauvais goût du temps - comme dans les vers A Saint Laurens sur la gloire de son Martyre:

Ménager qui là-haut assemblois un Thrésor;
Phoenix entre les Saints, céleste Salamandre,
Ta constance et ta foy s'éprouvent comme l'or
Au milieu du brazier qui te réduit en cendre.

Tu sous-ris aux douleurs sur les charbons ardents,
Car la divine ardeur qui t'embraze au dedans
Tourne tous-jours tes yeux vers le Sauveur des âmes.

Il semble que le feu soit ton propre élément;
Ton esprit et ton corps bruslent également,
Tu vis, chaste Laurens, et meurs parmy les flames
(815)!

Avant même la publication de l'Office de la sainte Vierge, Tristan avait quitté la duchesse de Chaulnes, pour entrer au service de son ancien convive dans le groupe d'Esprit de Raymond - Henri de Lorraine, maintenant duc de Guise(816). Mais il fut vite séparé de son nouveau maître, qui quitta Paris dès la fin de 1646 pour se plonger bientôt après dans l'expédition désastreuse de Naples(817). Plus pauvre peut-être que jamais, et très malade, notre poète vivait malheureux dans son logis rue Neuve-Saint-Claude(818), dans cette capitale troublée où se préparait la Fronde. En 1647 cependant, il put donner une nouvelle tragédie, la Mort du grand Osman. Et en 1648, ce fut son cinquième et dernier recueil de poésies lyriques, les Vers héroïques(819), dédiés au comte de Saint-Aignan.

La dédicace de ce recueil ne nous montre ni l'esprit indépendant des Plaintes d'Acante, ni le dilettante des Amours, ni même l'optimiste de la Lyre. Nous y voyons un homme brisé par la maladie et par les tribulations de la vie:

Il s'y peut treuer d'assez grands Tableaux pour l'ordonnance & la hardiesse des coups de Pinceau; mais qui ne sont pas finis avec toute la patience qui seroit nécessaire à leur beauté. Et ce sont des fautes que l'on pourroit imputer à mes mauvaises aventures, aussi tost qu'à ma negligence. A peine les plus renommez de ceux qui se mélent d'écrire auroient-ils fait de Chef-d'oeuvres plus acheuez, s'ils auoient eu des mécontentemens semblables aux miens: s'ils n'auoient obtenu par leurs trauaux, qu'un peu de gloire sans autre bien: s'ils auoient inutilement consumé tout leur patrimoine pour presenter de l'encens aux Dieux(820).

Dieux(820)./

L'autocritique est trop sévère. Les Vers héroïques sont en gros un très beau volume, beaucoup plus ambitieux que la plupart des recueils de l'époque. Seulement, ils ne contredisent en rien le titre que nous avons donné à ce chapitre. Car il s'agit surtout d'un recueil rétrospectif; comme Tristan se dépêchait de le dire à ses lecteurs:

Ce Recueil de Vers fait foy tout ensemble; & du Genie & de la negligence de l'Autheur: qui laissoit enseuelir dans la poudre de son cabinet, beaucoup de productions d'Esprit qui n'auoient point encore veu le jour, ou qui s'estoient seulement promenées chez ses amis particuliers, en feuilles volantes... (821).

Parmi les cent trente pièces du recueil, nous retrouvons l'Eglogue maritime; La Mer; l'ode à l'Infante; la Maison d'Astrée; les Terreurs nocturnes... Ces quelques longues pièces font la partie la plus importante du livre.

S'y trouve en outre une petite série de vers plutôt indifférents destinés à Monsieur. Ironiquement, dans ce dernier recueil encore, Tristan fait les louanges de ce maître ingrat qui pendant presque trente ans l'avait négligé quasi systématiquement, et supplie l'ombre de Louis XIII de reconnaître enfin les vertus d'un frère calomnié:

D'vne juste & pieuse enuie,
Grand Monarque, fais vn effort,
Qui de cette erreur de ta vie
Le satisface apres ta mort.
Auance par tes saints suffrages
L'acheuement des grands Ourages,
Que sa valeur nous a promis:
Et fais abhorrer les blasphemés
Contre sa piété vomis,
Puis que dans des perils extremes,
Il n'arrache les Diademes,
Que du front de tes Ennemis(822).

Ennemis(822)./

Le poète cultive le genre héroïque aussi dans une dizaine de pièces où il chante l'aventure napolitaine du duc de Guise. Mais sa meilleure réussite dans ce genre se trouve ailleurs, dans son ode A Monseigneur le Mareschal de Schomberg, sur le combat de Locate, où reparait un moment l'ancien élève de Malherbe:

Ton cheval qui paroist superbe
 D'estre chargé d'un nouveau Mars,
 D'un pied brusque foule sur l'herbe,
 Mille corps et mille Estandars.
 On ne voit que morts sur ta trace
 De tous costez ton bras terrasse
 Le Castillan ambitieux.
 Qui gardant son humeur altiere
 Monstre un aspect audacieux,
 Quand la mort ferme sa paupiere,
 Et mesme en mordant la poussiere,
 Semble encor depiter les Cieux...(823).

Nous dirons de cette pièce, avec Bernardin,

Peut-être sommes-nous prévenu en faveur de Tristan; il nous semble bien cependant que, depuis la mort de Malherbe, la poésie héroïque française n'avait pas produit une oeuvre de cette envergure, ni de cette beauté(824).

Mais malgré son titre de Vers héroïques, le livre est surtout un recueil de petites pièces d'occasion adressées notamment à la duchesse de Chaulnes, à Saint-Aignan et au duc de Guise. Chante-t-il l'amour, c'est généralement la passion de Guise pour sa nouvelle maîtresse Mlle de Pons (Elize), qui s'exprime le plus souvent sur un ton franchement précieux:

Au point que j'expirois, tu m'as rendu le jour
 Baiser, dont jusqu'au coeur le sentiment me touche,
 Enfant délicieux de la plus belle bouche
 Qui jamais prononça les Oracles d'Amour.

d'Amour./

Mais tout mon sang s'altere, une brûlante fièvre
Me ravit la couleur et m'oste la raison;
Cieux! j'ay pris à la fois sur cette belle lèvre
D'un celeste Nectar et d'un mortel poison.

Ah! mon Ame s'envole en ce transport de joye!
Ce gage de salut, dans la tombe m'envoye;
C'est fait! je n'en puis plus, Elize je me meurs.

Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close:
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs,
J'ay rencontré ma mort sur un bouton de rose(825).

Dans les pièces amoureuses à destination anonyme, c'est
toujours le même ton, soit de plaisanterie ouverte:

INGRATE qui veux que je meure;
Il faut contenter ton desir,
Pour te faire plaisir
Je mourray tout à l'heure... (826),

soit de sérieux feint, comme dans la Pamison:

Au point que le mal empira
Qui vous fit pâmer sur la place:
Tout nostre sang se retira,
Nous devinsmes froids comme glace.

On eust creu sans doute à nous voir
En cet accident pitoyable;
Que vostre Alcôve estoit l'Ouvroir
De quelque Sculteur admirable.

Nous estions tous en ce moment
Sans parole et sans mouvement
Du mal dont vous estiez touchée:

Ce n'estoient qu'Images par tout,
Dont la plus belle estoit couchée,
Et les autres estoient debout(827).

Somme toute, le grand recueil de 1648 marque, non
pas un renouveau de l'inspiration lyrique de Tristan, mais
un désir de consolider sa réputation aux yeux de la posté-
rité en conservant ainsi les pièces les plus importantes
de sa jeunesse. Nous n'allons donc pas faire des pièces

pièces/

contemporaines, écrites vraisemblablement entre 1641 et 1648, une analyse détaillée comme nous en avons fait pour les trois premiers recueils. A partir de 1641, Tristan a consacré ses efforts surtout au théâtre, tout en continuant à rédiger sans conviction les petites pièces qu'il fallait pour plaire à ses protecteurs ou pour maintenir un peu sa réputation dans les salons. Et l'analyse donnerait exactement les mêmes résultats que celle de la Lyre. Une fois de plus, dans la Belle gueuse(828), Tristan s'inspire des marinistes(829). Mais les oeuvres de l'époque sont en général de cette préciosité que nous avons appelée totale, et prennent de préférence la forme de "Tombeaux" - Tombeau d'Alexandre le Grand, Tombeau d'un yurogne de qualité... - ou de prosopopées - Prosopopée d'un Hercule de bronze, qu'un Sot venoit regarder attentivement, Prosopopée d'une femme assassinée par son Mary Ialoux:

Le poignard d'un Ialoux dans ma gorge fut mis
 Pour ce qu'à ses Amis je faisais bon visage.
 Ah! le cruel qu'il est, qu'eust-il fait davantage
 S'il m'eust treuueé en faute avec ses Ennemis?(830).

C'est presque partout une poésie de recettes et d'esprit gratuit, maniés dans l'enthousiasme d'un Voiture. Plus rarement encore que dans la Lyre se fait entendre le poète personnel d'autrefois. Il est présent dans les belles stances de la Servitude, où Tristan délaisse son fatalisme habituel pour crier contre son sort et pour dire son dégoût des cabales:

cabales:/

Je voy que GASTON m'abandonne
 Cette digne personne
 Dont j'esperois tirer ma gloire et mon suport:
 Cette Divinité que j'ay toujours suivie,
 Pour qui j'ay hazardé ma vie;
 Et pour qui mesme encor je voudrois estre mort.

Irois-je voir en barbe grise
 Tous ceux qu'il favorise;
 Epier leur reveil et troubler leur repas?
 Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes
 Et mettre le siege à vingt portes
 Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas?(831).

C'est peut-être pour lui-même qu'il parle dans la Prosopopée d'un Courtisan:

Eblouy de l'éclat de la splendeur mondaine,
 Je me flatay toujours d'une esperance vaine,
 Faisant le chien couchant aupres d'un grand Seigneur.
 Je me vis toujours pauvre et tâchay de parestre,
 Je vëquis dans la peine attendant le bon-heur,
 Et mourus sur un cofre en attendant mon Maistre(832).

Mais en tout cas il a fait ailleurs sa propre épigraphe,
 dans la Prosopopée de F.T.L.:

Elevé dans la Cour dès ma tendre jeunesse,
 J'aborday la Fortune et n'en eus jamais rien.
 Car j'aymay la Vertu, cette altiere Maistresse
 Qui fait braver la peine et mépriser le Bien(833).

Et c'est certainement Tristan qui fait son adieu à son public dans le sonnet qui couronne le recueil, et où s'expriment encore des sentiments beaucoup plus stoiciens que chrétiens:

C'est fait de mes Destins; je commence à sentir
 Les incommodités que la vieillesse apporte.
 Déjà la pâle Mort pour me faire partir,
 D'un pied sec et tremblant vient fraper à ma porte.

Ainsi que le Soleil sur la fin de son cours
 Paroit plutost tomber que descendre dans l'Onde;
 Lors que l'homme a passé les plus beaux de ses jours,
 D'une course rapide il passe en l'autre Monde.

Monde./

Il faut éteindre en nous tous frivoles desirs,
Il faut nous détacher des terrestres plaisirs
Où sans discretion nostre apétit nous plonge.

Sortons de ces erreurs par un sage Conseil;
Et cessans d'embrasser les images d'un songe,
Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil(834).

* *
*

Sortis à un moment d'anarchie politique, les Vers héroïques n'eurent pas l'accueil chaleureux que le poète a dû en espérer. Tristan continua donc à traîner dans la misère, misère qu'augmentait encore la passion pour le jeu qu'il avait apprise jadis à la Cour d'Henri le Grand, et dont il ne s'était jamais défait. Il avait déclaré un jour avec une nonchalance complète dans une des Lettres:

Vostre frere ioda tout hier en mon logis, avec vn homme qui n'y estoit pas: de sorte qu'il a dû gagner, s'il s'est seruy de cét auantage(835).

Et ce vice, comme sa pauvreté, était bien connu de ses contemporains, à en croire Tiron de Tillet, qui écrit:

Tous les beaux Esprits de son temps l'ont estimé, & mesme le Cardinal de Richelieu, qui ne lui fit cependant jamais de bien, non plus que M. le Duc d'Orléans son Maître: cela joint au peu de patrimoine qu'il avoit, à la fureur du jeu, dont il étoit possédé, & au malheur commun à presque tous les gens de merite, n'a pas peu contribué à le faire mourir pauvre(836).

En 1648 même, cependant, ou plus probablement en 1649(837), le chancelier Séguier le fit entrer à l'Académie, à la place de Colomby. Malade, et âgé prématurément, son activité littéraire s'était beaucoup ralentie. Il a

a/

toutefois une pièce liminaire dans les Triomphes de Louis le Juste, XIIIe du nom, de 1649, et participe à l'Elite des Bouts-rimés de ce temps(838). Puisque Guise n'était toujours pas de retour, il fit une dernière tentative de rentrer dans la maison de Monsieur en adressant des vers à Mme de Saujon, favorite de Gaston(839). Il eut aussi l'idée d'aller se réfugier chez la reine Christine de Suède, patronne des arts; mais le projet avorta(840).

Malgré sa détresse, il avait maintenant un serviteur: le jeune dramaturge Quinault, devenu son disciple, et entré chez lui en qualité de petit valet. En même temps qu'il surveillait la rédaction des Rivales de Quinault, il préparait une pastorale, Amaryllis, qui fut jouée en 1652. En cette même année, le duc de Guise revint enfin libre à Paris, et logea immédiatement son poète dans son hôtel de la rue du Chaume, où Tristan trouva enfin la tranquillité.

Sa dernière pièce, la comédie burlesque du Parasite, fut donnée en 1653. La préface en annonce la publication imminente d'un roman, Corimène, dont on n'a jamais retrouvé de trace - il faut croire que la tuberculose qui le détruisait a empêché Tristan de le terminer. Mais il était probablement l'auteur de la Carte du Royaume d'Amour, ou Description succincte de la contrée qu'il regit, de ses principales villes, bourgades & autres lieux, qui devait paraître sans nom d'auteur dans le Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps de Charles de Sercy

Sercy/

en 1658, et dont Sorel écrit:

En ce qui est de la Carte du Royaume d'Amour qu'on attribue à M. de Tristan, il serait malaisé de savoir en quel temps elle a été faite, si ce n'est au temps que ceci était fort en vogue(842).

En 1654 il publia en l'honneur de son maître une dernière ode, La Renommée à S.A. de Guise(843). Elle ne doit pas nous retenir ici. Comme l'a écrit Bernardin:

Quelques strophes de l'Ode sont animées du souffle lyrique; mais ce n'est pas une des meilleures pièces de Tristan: on y sent l'effort, la fatigue, la maladie (844).

Contre cette maladie, il n'avait plus la force de se débattre. Il mourut le 11 septembre 1655 dans son logis de l'hôtel de Guise, regretté par ses contemporains. Car en se détournant de la vie superficielle des salons, il n'avait pas perdu le respect des véritables hommes de lettres. Nous avons vu qu'il était devenu Académicien. Loret déplore sa mort dans la Muse historique(845). Et il avait obtenu l'approbation des critiques les plus importants de son époque:

S'il était l'ami de d'Assoucy, il l'était aussi du malherbien Gomberville, du malherbien Faret, et l'on vit, en décembre 1652, la fillette de celui-ci réciter devant le roi des vers composés par Tristan. Les écrivains qui gravitaient autour de Chapelain, Conrart et Balzac, le reconnaissaient pour l'un des leurs. C'est ainsi que lorsque Balzac mourut, Tristan adressa à Conrart une pièce de vers. Ce geste le rangeait, sans discussion possible, dans la grande tradition, la tradition classique(846).

CONCLUSION

Ainsi s'acheva dans une aise et une tranquillité venues trop tard la vie tourmentée de Tristan l'Hermite. Fils d'un homme qui avait échappé de justesse à une condamnation à mort, il avait été lui-même poursuivi pour meurtre; et avait fini comme membre de l'Académie française. Mêlé à toutes les intrigues politiques contre Louis XIII et Richelieu, il avait fini par gagner l'estime du Cardinal, et par faire réciter ses vers devant le jeune Louis XIV. Membre intime du groupe libertin des années vingt, il avait fini par afficher son conformisme et par dédier à la reine un livre de dévotion...

Son activité littéraire révèle autant de péripéties que sa carrière sociale. Il commence à s'intéresser à la poésie à la Cour d'Henri IV, dans les années où Malherbe tâche de s'imposer. Mais c'est chez Scévole de Sainte-Marthe qu'il se décide à devenir lui-même poète. Et de retour à Paris après son premier exil, ce n'est ni son ami Théophile, ni Malherbe qu'il prend pour maître, mais le vénérable partisan de Ronsard, Alexandre Hardy. Quelques années plus tard, cependant, nous le voyons accepté comme disciple par Malherbe; ce qui ne l'empêche pas de continuer dans son premier recueil le courant de poésie analytique et psychologique qu'avait voulu inaugurer

inaugurer/

Théophile. Pour s'accommoder aux goûts transformés qu'il trouve en revenant de son second exil, il s'essaie comme poète précieux, et devient un habitué des salons à la mode. Et puis, tout d'un coup, à l'âge de trente-cinq ans, il tente sa chance comme auteur dramatique; et produit une tragédie qui balance le succès du Cid et préfigure l'oeuvre de Racine... Et là encore, l'évolution n'est pas finie. A quarante-et-un ans, l'idée lui vient d'écrire un roman; et son Page disgracié n'a pas cessé depuis d'intéresser les historiens littéraires.

En fait, Tristan était trop éclectique - et osons-nous dire trop grand? - pour se limiter à un seul genre, ou pour devenir le disciple obéissant de n'importe quel maître. Chevreau a écrit un jour que notre poète "admirait toutes les visions de Marin"(847). Il n'est pas pour cela un poète simplement mariniste - impossible de nous tromper là-dessus, quand nous voyons comment les quelques pièces où il se met en connaissance de cause à imiter l'Italien se dégagent du reste de son oeuvre. De Marino il a pris surtout le goût de décrire minutieusement et avec originalité le monde extérieur qu'il voyait avec des yeux de peintre. Mais la Nature de Tristan n'est pas seulement mariniste. Quand il va se consoler dans les bois ou aux bords d'une rivière d'un amour malheureux et désespéré, ce n'est plus le Napolitain qu'il suit, mais les hommes du XVIIe siècle que lui avait révélés

révélés/

Sainte-Marthe, et plus encore, Théophile.

De Théophile aussi vient sans doute à l'origine cette poésie d'analyse sentimentale qui a ~~été~~^{donné} ses pièces amoureuses les plus attrayantes. Mais ici encore, il se refuse à suivre aveuglément son modèle. Le style brusqué des oeuvres de la dernière période de Théophile menait droit à la destruction de la poésie traditionnelle - et l'heure n'était plus propice à l'apparition de cette poésie "métaphysique" française dont le professeur Boase et Mme de Mourgues ont si diligemment cherché des traces. Dans le premier cycle de *Phyllis* et dans le Promenoir, Tristan a su rendre à cette poésie psychologique son harmonie et sa musicalité, et la remettre dans la lignée de la Pléiade. Et nous croyons pouvoir dire que c'est au séjour qu'il a fait dans la chapelle malherbienne qu'il doit cette réussite.

Il était en un sens la victime de son époque. Poète surtout de l'amour, et après un certain délai, de la Nature, il vécut à un temps où l'amour devenait un jeu de société, et où la poésie s'enfermait dans les salons parisiens. Il essaya longtemps de concilier ses dons avec les exigences des ruelles, mais son inspiration fut étouffée peu à peu sous le poids de conventions précieuses auxquelles il ne croyait pas. Dans la poésie héroïque, il eut plus de succès, et continua la tradition d'un Malherbe qu'il ne cessa jamais d'admirer. Mais le

le/

domaine où il se sentait le plus libre, c'était le théâtre; et à partir de 1641, il n'est réellement poète lyrique qu'à ses heures de loisir.

D'un autre point de vue, cependant, il est représentatif de son époque. Par l'échec même de sa poésie lyrique dans les années quarante, il annonce l'avenir. Son penchant vers l'analyse psychologique, ses recherches de vérités générales lui firent abandonner le genre qu'il avait d'abord choisi pour se tourner vers le théâtre. Mais ses successeurs, qui partageaient ces traits d'esprit, ont voulu eux aussi cultiver l'art dramatique, plutôt que de se plonger dans l'activité stérile de la poésie de salon. On s'intéressait à l'Homme, et non aux hommes. Dans de telles conditions, la poésie lyrique devenait impossible. Tristan a été assez lucide pour s'en rendre compte, vingt ans avant l'éclosion de l'école classique.

Il n'en reste pas moins que son oeuvre lyrique supporte dans l'ensemble la comparaison avec celui de n'importe ^{le} quel de ses contemporains. "Puissions-nous contribuer, s'écrie Camo, à lui faire rendre la place qu'il est digne de tenir au rang même des plus grands poètes français!" (848). C'est trop dire. Peut-être s'il avait vécu à une autre époque... Mais il est du moins temps que Tristan reprenne sa place comme un des plus grands poètes de cette période encore méconnue qu'est la première moitié du XVII^e siècle.

NOTES

APPENDICES

BIBLIOGRAPHIE

NOTES

- (1) Le Page disgracié parut d'abord en 1643. Une seconde édition munie d'une dédicace au duc de Verneuil et de quelques Remarques et observations porte la date de 1667; mais elle n'a pu paraître qu'un an plus tard, puisqu'il est parlé dans la dédicace du mariage de Verneuil, qui est de 1668. A. Dietrich en a fait une édition critique en 1898, et il y a eu plusieurs éditions modernes: de M. Savarin en 1924, de M. Arland en 1946, et de M. Bousquet la même année. Nous citerons toujours d'après l'édition de Dietrich, qui est de loin la plus satisfaisante. Comme Bernardin, nous désignerons désormais les Remarques et observations sous le nom de la Clef.
- (2) Page disgr., Libraire au lecteur, éd. cit. p. 5.
- (3) Sorel, Bibliothèque française, 1667, p. 198, cit. Dietrich, Page disgr., éd. cit. p. xxxv.
- (4) Lenglet-Dufresnoy, De l'usage des romans, 1734, t. II p. 326, cit. Dietrich ibid.
- (5) Jacquin, Entretiens sur les romans, 1775, p. 98, cit. Dietrich ibid.
- (6) H. Koerting, Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert, Leipzig, 1887.
- (7) O. Flake, Der französische Roman und die Novelle, Leipzig, 1912.
- (8) A. Adam, Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620, Paris 1935, p. 19.
- (9) V. Fournel, La littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVIIe siècle, Paris 1862, p. 245.
- (10) Koerting, op. cit., t. II, p. 147.
- (11) E. Faguet, Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme, t. III, Précieux et Burlesques, Paris s. d., p. 175.
- (12) Fournel, op. cit., p. 246.
- (13) Dietrich, Page disgr., éd. cit., p. xxxvi.

- (14) G. Reynier, Le roman réaliste au XVIIe siècle, Paris 1914, p. 243.
- (15) Koerting, op. cit., t. II, p. 168.
- (16) Page disgr., éd. cit., p. 5.
- (17) Ibid., I, 1, éd. cit. pp. 10-1.
- (18) F. C. Green, French Novelists. Manners and Ideas from the Renaissance to the Revolution, Londres, 1928. p. 30.
- (19) N.-M. Bernardin, Un Précurseur de Racine. Tristan l'Hermite, sieur du Solier (1601-1655). Sa Famille, sa Vie, ses Oeuvres, Paris 1895, p. 45.
- (20) Leurs noms sont pourtant bien oubliés aujourd'hui. On les trouvera dans le premier chapitre de la thèse de Bernardin, p. 1 sqq., sur lequel nous nous appuyons à chaque instant en ce qui concerne la généalogie de Tristan.
- (21) Lotheissen, Geschichte der französischen Literatur im XVII Jahrhundert, Vienne 1877-84, t. II, p. 118.
- (22) Page disgr., I, 2, éd. cit. p. 12.
- (23) Chevreau, Chevraeana, Paris 1697-1700, t. I, p. 28.
- (24) M. A. Carriat déclare par exemple, dans Tristan, ou l'éloge d'un poète, Limoges 1955, p. 21, posséder un exemplaire de la Lyre de Tristan qui porte sur la page de titre en écriture ancienne la note suivante: 'Auteur de la Marianne; descendant de l'Hermite qui a prêché la 1ere croisade'.
- (25) Page disgr., I, 2, éd. cit. p. 13.
- (26) Ibid., Clef I no 5, éd. cit. p. 428.
- (27) Ici encore, nous nous appuyerons sur les recherches de Bernardin, loc. cit.
- (28) Page disgr., I, 2, éd. cit. pp. 13-4.
- (29) P. Camo, Préface aux Amours et autres poésies choisies de Tristan, Paris 1925, p. v.
- (30) Cit. Bernardin, op. cit., p. 36.
- (31) Page disgr., I, 2, éd. cit. p. 14.
- (32) Idem.

- (33) C'est ce qui ressort d'une lettre de Jal publiée par L. Duval, Esquisses marchaises, Paris 1879, p.169: 'J'ai espéré trouver Quinault, témoin de l'enterrement du poète Tristan l'Hermitte...J'ai trouvé dans le registre de Saint-Jean-en-Grève la mention de la mort de Tristan...'
- (34) Adam, op. cit., p.123n.
- (35) Bernardin, op. cit., p.37.
- (36) Page disgr., I,2, éd. cit. pp.14-5.
- (37) Ibid., Clef **EE** no 30, éd. cit. p.442.
- (38) Ibid., I,4, éd. cit. p.21.
- (39) Lettres meslees, Paris 1642, p.382, cit. Bernardin op. cit., p.44.
- (40) Page disgr., II,55, éd. cit. p.432.
- (41) Titon de Tillet, Le Parnasse françois, Paris 1732, p.247.
- (42) Office ou Heures de la Sainte Vierge, éd. Lachèvre dans Une réparation posthume due au Précurseur de Racine. Tristan l'Hermitte, sieur du Solier, poète chrétien et catholique, Paris 1941, p.27.
- (43) Idem.
- (44) La pièce qu'il écrira pour le Tombeau de Scévole de Sainte-Marthe, et qui paraîtra en 1630, sera encore signée: 'François l'Hermitte, dit Tristan, sieur du Solier, gentilhomme à la suite de Monsieur' (Cit. Bernardin, op. cit., p.106n.)
- (45) Page disgr., I,2, éd. cit. p.14.
- (46) Lettres meslees, p.467.
- (47) Page disgr., I,3, éd. cit. p.17.
- (48) Ibid., Clef I no 7, éd. cit. p.429.
- (49) Ibid., I,3, éd. cit. p.17.
- (50) Ibid., I,3, éd. cit. pp.17-8.
- (51) Ibid., I,3, p.18.
- (52) Ibid., éd. cit. p.18n.

- (53) Ibid., I,3, éd. cit. p.19.
- (54) Idem.
- (55) Ibid., éd. cit. p.19n.
- (56) Ibid., I,4.
- (57) Ibid., I,4, éd. cit. p.20.
- (58) Ibid., Clef I no 10, éd. cit. p.430.
- (59) Voir A. Miron de l'Espinay, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV de 1604 à 1606, Paris 1885.
- (60) Page disgr., Clef I no 11, éd. cit. p.430.
- (61) Bernardin, op. cit., p.47.
- (62) Page disgr., Dédicace, éd. cit. pp.1-4.
- (63) Ibid., Clef I no 13, éd. cit. p.430.
- (64) E. Fournier, Notice sur Tristan dans Les poètes français, éd. E. Crepet, Paris 1861-3, t. II, p.540. Cette notice fourmilhe d'ailleurs d'erreurs, qui font soupçonner une lecture très superficielle du Page.
- (65) R. Pintard, Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle, Paris 1943, p.7.
- (66) Régnier, Satire IV, cit. A. Adam, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, Paris 1948, t. I, p.24.
- (67) Perroniana et Thuana, Cologne 1694, p.191, cit. Adam, Histoire, t. I, p.25.
- (68) M. Andrieux, Henri IV dans ses années pacifiques, Paris 1954, p.232.
- (69) Idem.
- (70) Ibid., pp.232-3.
- (71) M. Magendie, La politesse mondaine au XVIIe siècle, Paris 1926, t. I, pp.51-2.
- (72) Page disgr., I,4, éd. cit. pp.22-3.
- (73) Ibid., Clef I no 12, éd. cit. p.430.

- (74) Ibid., I,4, éd. cit. pp.23-4.
- (75) Ibid., I,5, éd. cit. pp.25-6.
- (76) Koerting, op. cit., t.II, p.155.
- (77) 'Elle...me donna pour conversation quantité de bons livres François, Italiens et Espagnols, ayant sceu de mon Irlandois que j'entendois aucunement ces langues' - Page disgr., II,3, éd. cit. p.237.
- (78) Page disgr., I,5, éd. cit. pp.28-9.
- (79) Ibid., I, 26 et 34.
- (80) Ibid., I,5, éd. cit. p.29.
- (81) Ibid., I,9, éd. cit. pp.50-1.
- (82) Ibid., I,9, éd. cit. p.51.
- (83) Idem.
- (84) Ibid., I,9, éd. cit. p.52.
- (85) Ibid., I,9, éd. cit. p.54.
- (86) Ibid., I,9, éd. cit. p.56.
- (87) Ma muse à ce Prince si beau
 Consacre un monde de loüanges
 Qui volent au Palais des Anges,
 Et sont exemptes du tombeau.
Page disgr., I,11, éd. cit. p.63.
- (88) Idem.
- (89) Idem.
- (90) Ibid., I,11, éd. cit. p.64.
- (91) E. Rigal, Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle, Paris 1889, p.24 sqq.
- (92) Théophile, Elégie à une dame, Oeuvres poétiques éd. Lefèvre, Paris 1926, p.75.
- (93) Page disgr., I,9.
- (94) Ibid., Clef I no 16, éd. cit. p.431.
- (95) Cit. Bernardin, op. cit., p.51.

- (96) Page disgr., I,10, éd. cit. p.59.
- (97) Adam, Théophile, p.29.
- (98) Page disgr., I,12, éd. cit. p.65.
- (99) Cit. Adam, Histoire, t.I, p.5.
- (100) Page disgr., I,13, éd. cit. p.68.
- (101) Ibid., I,16, éd. cit. p.81.
- (102) Idem.
- (103) Héroard, Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII(1601-1628), Paris 1868, t.II, p.178.
- (104) Page disgr., I,16, éd. cit. pp.82-3.
- (105) Ibid., I,16, éd. cit. p.80.
- (106) H. Rousseau, Un poète marchois en Poitou au XVIIe siècle. Tristan l'Hermitte et les Sainte-Marthe, Poitiers 1934.
- (107) Page disgr., Clef I no 23, éd. cit. p.437.
- (108) Rousseau, op. cit., p.8n.
- (109) Idem.
- (110) Cit. G. Cohen, Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle, Paris 1920, pp.249-50.
- (111) Ibid., p.250.
- (112) Page disgr., I,24, éd. cit. p.125.
- (113) Ibid., II,5, éd. cit. p.244.
- (114) Cohen, op. cit., p.250.
- (115) Adam, Théophile, p.32.
- (116) Carriat, op. cit., p.31.
- (117) Adam, Théophile, p.33.
- (118) Page disgr., II,42, éd. cit. p.377.
- (119) R. Lebègue, Tristan était-il à Amsterdam en décembre 1612? dans R.H.L., juill.-sept.1937, pp.390-5.
Remarquons toutefois que nous ne pouvons pas ad-

mettre une autre assertion de M. Lebègue, selon laquelle le père de Tristan aurait été libéré le 2 juin 1597, date où les dettes de l'Hermitte sont acquittées. Ce fut sans doute à ce moment qu'il fut libéré; car le frère de Tristan affirme, dans ses notes sur le Page disgr., que leur père resta sept ans en prison. Mais l'Hermitte avait été arrêté en 1591, sept ans nous mènent donc jusqu'en 1598!

- (120) R. Pintard, L'autre Tristan l'Hermitte, dans R.H.L., oct.-déc. 1955, pp. 492-5.
- (121) Adam, Histoire, t. I, p. 369n.
- (122) Ibid., p. 370.
- (123) Rousseau, op. cit. Ses arguments ont été repris en entier, sans que leur source soit indiquée, dans l'étude de M. Carriat.
- (124) Page disgr., I, 15, éd. cit. p. 78.
- (125) Rousseau, op. cit., pp. 12-3.
- (126) Page disgr., I, 16, éd. cit. p. 85.
- (127) Ibid., I, 17, éd. cit. p. 86.
- (128) Idem.
- (129) Idem.
- (130) Idem.
- (131) Idem.
- (132) Ibid., II, 50, p. 402.
- (133) Bernardin, op. cit., p. 59.
- (134) Page disgr., I, 22, éd. cit. p. 111.
- (135) Ibid., II, 50, éd. cit. p. 402.
- (136) Ibid., I, 18, éd. cit. p. 96.
- (137) Ibid., I, 36, éd. cit. p. 179.
- (138) Ibid., I, 21, éd. cit. p. 110.
- (139) Idem.
- (140) Voir Adam, Théophile, p. 83 sqq.

- (141) Lebègue, op. cit.
- (142) Une seconde hypothèse serait que Tristan et Théophile ne se soient effectivement pas reconnus tout de suite; mais cela nous semble vraiment peu probable, étant donné la vive impression que fit sur Tristan sa première rencontre avec Théophile.
- (143) Nous insisterons sur la chronologie du séjour à l'étranger.
- (144) Page disgr., I, 23, éd. cit. pp. 120-1.
- (145) Voir Adam, Théophile, p. 43 sqq.
- (146) G. Ascoli, La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle, Paris 1930, p. 259.
- (147) Ibid., p. 496n.
- (148) Page disgr., I, 22, éd. cit. pp. 112-3.
- (149) Ibid., I, 23, éd. cit. pp. 119-20.
- (150) Idem.
- (151) Ibid., I, 24, éd. cit. pp. 122-3.
- (152) Bernardin, op. cit., p. 59.
- (153) Le texte porte le mot Gravesines, que Dietrich remplace par Gravelines. Mais comme l'a remarqué M. Rousseau, il doit s'agir de Gravesend.
- (154) Page disgr., I, 25, éd. cit. p. 128.
- (155) Ibid., I, 26, éd. cit. p. 129.
- (156) Idem.
- (157) Ibid., I, 27, éd. cit. p. 133.
- (158) Ibid., I, 33, éd. cit. p. 162.
- (159) Idem.
- (160) Ibid., I, 32, éd. cit. p. 161.
- (161) Ibid., I, 34, éd. cit. pp. 167-8.
- (162) Ibid., I, 38.
- (163) Ibid., I, 38, éd. cit. p. 187.

- (164) Ibid., I,46, éd. cit. pp.221-2.
- (165) Ascoli, op. cit. p.449 sqq. Il parle aussi à cet égard du Promenoir des deux amans; mais nous verrons plus loin (2e Partie, ch.3) que ce poème a été écrit dans un tout autre contexte.
- (166) Page disgr., I,32, éd. cit. p.161.
- (167) Tristan, Les Amours et autres poésies choisies, éd. P. Camo, Paris 1925, p.97. Les oeuvres de Tristan ne sont généralement accessibles que dans cette édition, d'où nous citerons à chaque fois qu'il sera possible. Nous la désignerons désormais Oeuvres.
- (168) Ibid., p.99.
- (169) Page disgr., I,31, éd. cit. p.149.
- (170) Oeuvres, p.25.
- (171) Ibid., p.81.
- (172) Pétrarque, Canzoniere, sonnet CXLVI.
- (173) Nous citons d'après le texte de 1633.
- (174) Oeuvres, p.18.
- (175) Page disgr., I,19, éd. cit. p.104.
- (176) Ibid., éd. cit. p.102n.
- (177) Idem.
- (178) Ibid., I,46, éd. cit. p.223.
- (179) Ibid., II,2, éd. cit. p.233.
- (180) Ibid., II,3, éd. cit. p.234. C'est nous qui soulignons.
- (181) M. A.A.M.Duncan, du Department of History de l'Université d'Edimbourg, a bien voulu nous confirmer ce point.
- (182) Au XVIIe siècle encore, la ville d'Edimbourg ne dépassait guère les limites de l'Old Town.
- (183) Page disgr., II,4, éd. cit. pp.241-2. C'est nous qui soulignons.
- (184) Nous devons ces renseignements à M. Stuart Maxwell,

du National Museum of Antiquities of Scotland, à Edimbourg.

- (185) Page disgr., II,3, éd. cit. p.237.
- (186) Ibid., II,4, éd. cit. p.239.
- (187) Ibid., II,4, éd. cit. p.241.
- (188) Ibid., II,5, éd. cit. p.242.
- (189) Koerting, op. cit., T.II, p.163.
- (190) Page disgr., II,6, éd. cit. p.246.
- (191) Idem.
- (192) Remarquons comment non seulement la chronologie, mais aussi le 'bilan financier' de ces vagabondages se laissent rigoureusement contrôler. Tristan ne possède en ce moment que les restes des petits bénéfices qu'il s'est faits en Norvège. Mais il trouvera bientôt de quoi lui permettre de continuer son chemin.
- (193) Page disgr., II,15, éd. cit. p.278.
- (194) Idem.
- (195) Idem.
- (196) Ibid., II,16, éd. cit. p.281.
- (197) Ibid., Clef III no 9, éd. cit. pp.438-9.
- (198) Ibid., II,16, éd. cit. p.281.
- (199) Idem.
- (200) Ibid., II,16, éd. cit. p.282.
- (201) Office de la sainte Vierge, éd. cit. p.27.
- (202) Page disgr., II,17, éd. cit. p.282.
- (203) Idem.
- (204) Koering, op. cit., t.II, p.165.
- (205) Page disgr., II,17, éd. cit. p.285.
- (206) Ibid., II,18, éd. cit. p.288.
- (207) Idem.

- (208) Ibid., Clef II no 10, éd. cit. p.440.
- (209) Ibid., II,19, éd. cit. p.290.
- (210) Ibid., II,20, éd. cit. pp.293-4.
- (211) Rousseau, op. cit., p.13.
- (212) Page disgr., II,20, éd. cit. pp.294-5.
- (213) Ibid., II,20, éd. cit. p.295.
- (214) Ibid., II,21, éd. cit. p.296.
- (215) Idem.
- (216) Voir passim A.J.Farmer, Les oeuvres françaises de Scévole de Sainte-Marthe, Toulouse 1920.
- (217) Cit. M. Raymond, L'influence de Ronsard sur la poésie française, Paris 1927, t.II, p.108.
- (218) Cit. C. des Guerrois, Scévole de Sainte-Marthe, dans Oeuvres posthumes sur quelques-uns de nos vieux poètes, Paris 1923, p.86.
- (219) Cit. Raymond, op. cit., t.II, p.137 n2.
- (220) Page disgr., II,21, éd. cit. pp.300-1.
- (221) Ibid., II,22, éd. cit. p.302.
- (222) Koerting, op. cit., t.II, p.165.
- (223) Bernardin, op. cit., p.69.
- (224) Cit. P. de Longuemarre, Scévole de Sainte-Marthe, dans Une famille d'auteurs au XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, Paris 1902, p.84.
- (225) Garasse, La doctrine curieuse des beaux esprits, Paris 1623, pp.225-6.
- (226) Page disgr., II,22, éd. cit. p.303.
- (227) Idem.
- (228) Ibid., éd. cit. p.303 n2.
- (229) Ibid., Clef II no 14, éd. cit. p.440.
- (230) Ibid., II,29, éd. cit. pp.324-5.
- (231) Voir le ch. 27 et seq.

- (232) Ibid., II,37, éd. cit. p.357.
- (233) Bernardin, op. cit., p.75 sqq.
- (234) Page disgr., II,40, éd. cit. pp.368-9.
- (235) Ibid., II,40, éd. cit. p.369.
- (236) Ibid., II,41, éd. cit. p.371.
- (237) Ibid., Clef II no 24, éd. cit. pp.441-2.
- (238) Ibid., II,47, pp.393-4.
- (239) Bernardin, op. cit. p. 79 sqq.
- (240) Page disgr., II,47, éd. cit. p.394.
- (241) Idem.
- (242) Ibid., II,48, éd. cit. p.396.
- (243) Lettres meslees, p.147 sqq.
- (244) Page disgr., II,48, éd. cit. pp.396-7.
- (245) B.N. Cab. des Titres, Pièces orig. 1516, cit. Bernardin, op. cit., p.87 n5.
- (246) Page disgr., II,55, éd. cit. p.418.
- (247) Ibid., II,55, éd. cit. p.419.
- (248) Ibid., II,55, éd. cit. pp.422-3.
- (249) Ibid., Libraire au lecteur, éd. cit. p.6.
- (250) Bernardin, op. cit. p.97.
- (251) Ibid., p.99.
- (252) Idem.
- (253) Arsenal, ms. 4123, fos. 313 et 317, cit. Adam, Histoire, t.I, p.25.
- (254) L. Arnould, Anecdotes inédites, p.82, cit. Adam, idem.
- (255) P. Guerre, Pouvoir et Poésie, dans Le Pré-Classicisme français, Paris 1952, pp.79-80.
- (256) La datation est peut-être trop exacte même. Nous avons déjà vu qu'on ne peut pas faire trop de con-

fiance à Tristan en matière de datation. Mais ici, exceptionnellement, il y a concordance parfaite des indications qu'on peut recueillir. Nous lisons dans un poème de la Lyre, A S.A.R. faisant l'estat de sa maison à Blois, en l'année 1636: '...mon coeur depuis quinze années/Vous adore inutilement'. Et un sonnet du même recueil, dont l'achevé d'imprimer est du 12 nov. 1641, commence ainsi: 'Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France'. Ces indications rejoignent une troisième qu'on trouve dans les Lettres meslees, imprimées en janvier 1642, où Tristan écrit à l'égard de Gaston: 'Après auoir eu l'honneur de lui rendre service vingt ans...' Mais ce serait une coïncidence assez curieuse, si chacune des deux dernières pièces avaient été écrites juste avant l'apparition des volumes où elles figurent.

- (257) Bernardin, op. cit., p.130.
- (258) Paris est ici le mot essentiel. Tristan avait probablement connu déjà des groupes littéraires en province; il avait au moins fréquenté celui de Loudun. Mais c'est seulement à Paris que les nouvelles tendances se dessinaient. La centralisation de la culture était déjà chose faite.
- (259) Faguet, Histoire de la poésie française, t. II, De Malherbe à Boileau, Paris s.d., p.288.
- (260) E.B.O. Borgerhoff, The Freedom of French Classicism, Princeton 1950, p.4.
- (261) Racan, Mémoires pour la vie de M. de Malherbe, Appendice II des Poésies de Malherbe, éd. Martinon, Paris s.d., p.264.
- (262) Ibid., pp.271-2.
- (263) F. Brunot, La doctrine de Malherbe, Paris 1891, p.107.
- (264) Cit. ibid., p.21 n3.
- (265) R. Winegarten, French Lyric Poetry in the Age of Malherbe, Manchester 1954, pp.1-2.
- (266) Adam, Théophile, p.149.
- (267) Sauf dans la mesure, évidemment, où il faisait des poèmes d'une longue série de rimes plates, éliminant ainsi la strophe chère à Malherbe; et où son style discursif portait atteinte à l'architecture du poème.
- (268) Théophile, Oeuvres, p.98.

- (269) Winegarten, op. cit., p. 28.
- (270) Théophile, Oeuvres, p. 74.
- (271) Voir Brunot, op. cit., p. 168 sqq.
- (272) Garasse, op. cit., p. 123.
- (273) Faguet, De Malherbe à Boileau, p. 1.
- (274) Voir E. Bovet, La préface de Chapelain à l'Adonis, dans Aus Romanischen Sprachen und Literaturen, Halle 1905.
- (275) R. Bray, La formation de la doctrine classique en France, Lausanne 1931, p. 8.
- (276) Cit. ibid., p. 10.
- (277) Ed. cit., p. 274.
- (278) Voir l'étonnant article de ce poète de nos jours, Malherbe d'un seul bloc à peine dégrossi, dans Le Pré-classicisme français.
- (279) Le bien de l'Etat se confond ainsi souvent avec la raison d'Etat: par exemple, il traite Concini en 1612 d'"Esprit sacré", et en 1617 d'"Excrément de la terre" (Cit. Adam, Histoire, t. I, p. 37.)
- (280) Adam, Histoire, t. I, p. 338.
- (281) En parlant de ces groupes, nous nous basons surtout sur les découvertes de M. Adam, résumées dans son Histoire, t. I, p. 338 sqq.
- (282) Winegarten, op. cit., pp. 25-6.
- (283) Ibid., p. 26.
- (284) Comme l'a démontré M. Adam dans l'Appendice II de sa thèse sur Théophile, Théophile et le marinisme en France.
- (285) Winegarten, op. cit., pp. 11-2.
- (286) Voir ibid., p. 10.
- (287) Adam, Histoire, t. I, p. 56.
- (288) Hardy, Théâtre, t. III, Paris 1626, hors pagination. C'est nous qui soulignons.
- (289) Idem.

- (290) Adam, Théophile, p. 55 sqq.
- (291) Idem.
- (292) Théophile, Oeuvres, p. 212.
- (293) Adam, Théophile, p. 177 sqq.
- (294) F.-T. Perrens, Les libertins en France au XVIIe siècle, Paris 1896, p. 72.
- (295) Rousseau, op. cit., p. 28.
- (296) Page disgr., éd. cit., p. 10 n4.
- (297) Bernardin, op. cit., pp. 105-6.
- (298) Ibid., p. 108.
- (299) Oeuvres, p. 215.
- (300) Tous ces arguments proviennent de Bernardin, op. cit. p. 104 sqq.
- (301) Page disgr., II, 17, éd. cit. p. 284.
- (302) Ed. cit., p. 41.
- (303) Garasse, op. cit., p. 756.
- (304) Ibid., pp. 36-7.
- (305) Pintard, Libertinage érudit, p. 5.
- (306) Racan, Mémoires, p. 281.
- (307) Ibid., pp. 281-2.
- (308) Il faudrait pourtant faire abstraction des protestants; mais le nombre de ceux-ci allait diminuant.
- (309) Garasse dit le contraire. Il n'a pas absolument tort. Nos remarques ne concernent que les chefs du mouvement; certains adhérents ont dû embrasser sans trop de réflexion une Weltanschauung qui justifiait leur hédonisme par après-coup.
- (310) Adam, Théophile, p. 124.
- (311) Voir aussi à ce sujet son opuscule virulent Un second cas d'envoûtement littéraire. M. Antoine Adam et Théophile, Paris 1937.
- (312) Ed. cit., pp. 27-8.

- (313) Adam, Théophile, p. 206.
- (314) Garasse, op. cit., Livre I, section 14: 'La Secte de nos beaux Esprits dogmatisans en cachettes, est semblable à la faction de ces gens qui s'appellent, La Confrerie de la Croix de Roses' (p. 83).
- (315) Oeuvres, p. 49.
- (316) C'est la version des Plaintes d'Acante. Le premier vers devient dans les Amours: 'Sitôt que notre esprit raisonne tant soit peu'.
- (317) Théophile, Oeuvres, p. 98.
- (318) Page disgr., I, 2, éd. cit. pp. 15-6.
- (319) Oeuvres, pp. 171-2.
- (320) Théophile, Oeuvres, p. 84.
- (321) Koerting, op. cit., t. II, pp. 153-4.
- (322) Théophile, Oeuvres, p. 70.
- (323) Page disgr., I, 1, éd. cit. p. 10.
- (324) A.M. Boase, The Fortunes of Montaigne, Londres 1935, p. 164.
- (325) Ibid., p. 143.
- (326) Page disgr., I, 2, éd. cit. p. 12.
- (327) Ibid., I, 24.
- (328) Bernardin, op. cit., p. 106 nl.
- (329) Lettres meslees, p. 395.
- (330) 'Another case is that of the poet François l'Hermite; he claimed Pierre l'Hermite, the preacher of the first Crusade, as an ascendant, but perhaps because Tristan l'Hermite, Grand Provost of Louis XI, was less remote in time, François chose to call himself Tristan' - N. Edelman, Attitudes of Seventeenth-Century France toward the Middle Ages, New York 1946, p. 52 n30.
- (331) Page disgr., I, 3.
- (332) Bernardin, op. cit., p. 109.
- (333) Ibid., p. 107.

- (334) Oeuvres, p. 249.
- (335) Bernardin, op. cit., p. 108.
- (336) Ibid., p. 111.
- (337) Idem.
- (338) Idem.
- (339) Ibid., p. 111 sqq.
- (340) Ibid., pp. 117-8.
- (341) Lettres meslees, p. 392 sqq.
- (342) Ibid., p. 397 sqq.
- (343) Carriat, op. cit., pp. 73-4.
- (344) Oeuvres, p. 172.
- (345) Ibid., p. 173.
- (346) Bernardin, op. cit., p. 145 sqq.
- (347) Oeuvres, p. 174.
- (348) La faiblesse humaine triomphait par moments, évidemment, comme lorsqu'il a célébré par des vers impar-donnables le supplice d'Etienne Durand. Mais dans l'ensemble, Théophile semble avoir recherché à tout prix l'honnêteté intellectuelle, au point de provoquer presque délibérément, par ses écrits, les attaques de Garasse.
- (349) La version première de cette ode était vraisemblablement un peu différente et un peu inférieure. Car nous verrons que Tristan a retouché par la suite les deux autres oeuvres essentielles de cette période, la Maison d'Astrée et La Mer; il en était probablement de même de l'Ode à Chaudobonne. Seule, malheureusement, la version définitive en a été conservée.
- (350) Oeuvres, p. 173.
- (351) Ibid., p. 175.
- (352) Ibid., p. 171.
- (353) Ibid., p. 172.
- (354) Ibid., p. 173.

- (355) Ibid., p.174.
- (356) Idem.
- (357) Cit. C.W. Cabeen, L'influence de Giambattista Marino sur la littérature française dans la première moitié du XVIIe siècle, Grenoble 1904, p.146. Il faut dire que ce que Saint-Amant veut justifier ici, c'est l'emploi de la mythologie dans un contexte assez spécial, celui du poème chrétien. Ses remarques ont cependant une application plus générale.
- (358) Oeuvres, pp.172-3. C'est nous qui soulignons.
- (359) Voir p.55 sqq.
- (360) Vers héroïques, Paris 1648, p.200.
- (361) Bernardin, op. cit., p.118.
- (362) Lettres meslees, p.81 sqq.
- (363) Ibid., p.360 sqq.
- (364) Bernardin, op. cit., p.118.
- (365) J. Tortel, Quelques constantes du lyrisme préclassique, dans Le pré-classicisme français, p.143.
- (366) Bernardin, op. cit., p.121.
- (367) Théophile, Oeuvres, p.194.
- (368) Oeuvres, p.245.
- (369) Théophile, Oeuvres, p.191.
- (370) Ibid., p.203.
- (371) Oeuvres, p.244.
- (372) Ibid., p.247.
- (373) Idem.
- (374) O. de Mourgues, Metaphysical, Baroque and Précieux Poetry, Oxford 1953, p.96.
- (375) Oeuvres, p.245.
- (376) Ibid., p.247.
- (377) Ibid., p.255.

- (378) Ibid., p. 248.
- (379) Idem.
- (380) Ibid., pp. 248-9. C'est nous qui soulignons.
- (381) Ibid., p. 246. Bernardin, op. cit., p. 122, a éclairci cette mystérieuse allusion de façon à en faire une dernière preuve qu'Astrée est en effet la marquise de Puisieux.
- (382) Bernardin, op. cit., p. 122.
- (383) Faguet, Précieux et Burlesques, p. 187.
- (384) Théophile, Oeuvres, p. 208.
- (385) Malherbe, Poésies, éd. cit. p. 96.
- (386) De Mourgues, op. cit., pp. 153-4.
- (387) Cit. idem.
- (388) Idem.
- (389) Bernardin, op. cit., p. 122.
- (390) Ibid., p. 123.
- (391) Carriat, op. cit., pp. 72-3.
- (392) Oeuvres, p. 129.
- (393) Lettres meslees, p. 480.
- (394) P. Lacroix, Ballets et mascarades de cour de Henri III à Louis XIII, Genève 1868-70, t. III, p. 115 sqq. (Le ballet a été publié dès 1626 même: B.N. Yf 1352, et Yf 1360, s.l.)
- (395) Ibid., t. IV, p. 15 sqq. Et aussi, en édition contemporaine, Paris 1627, B.N. Yf 818.
- (396) Bernardin, Postface à l'édition des Oeuvres dramatiques de Tristan, éd. E. Girard, Paris 1900-7, fasc. 10, p. xiii. Ces vers aussi sont reproduits par Lacroix, op. cit., t. III, pp. 171 sqq. et 184 sqq.
- (397) Adam, Histoire, t. I, p. 371.
- (398) Ibid., p. 46.
- (399) Recueil des plus beaux vers de M^{rs}. de Malherbe, Racan, Monfuron, Maynard, Bois Robert, L'Estoille,

Lingendes, Touvant, Motin, Mareschal et autres des plus fameux Esprits de la Cour. Par le commandement de Mgr. le Comte de Moret, Paris, Toussaint du Bray, 1627 (B.N. Ye 11454).

- (400) Adam, Histoire, t. I, p. 350.
- (401) Il les a trouvées dans le Recueil des plus beaux vers de 1638. Il remarque toutefois que ce recueil est dédié au comte de Moret, mort en 1632, et conclut: 'Ce volume... est la réimpression d'un recueil vraisemblablement publié sous un autre titre et que nous n'avons pu retrouver... Il est donc probable que la pièce de Tristan qui se trouve dans ce recueil est antérieure de quelques années à 1638; nous ne saurions cependant l'affirmer...' (thèse, p. 594 n2).
- (402) R. Lebègue, La poésie française de 1560 à 1630, Paris 1951, t. II, p. 53.
- (403) Malherbe, Poésies, p. 179.
- (404) F. Lachèvre, Le Procès du poète Théophile de Viau, Paris 1909, p. 540. Observons néanmoins que rien dans les deux lettres que nous avons lues ne prouve que la disgrâce de Tristan avait encore commencé.
- (405) Winegarten, op. cit., p. 1.
- (406) Chapelain, Avis au lecteur de sa traduction de Guzman d'Alfarache, cit. Adam, Histoire, t. I, p. 223 n.
- (407) Adam, Histoire, t. I, p. 223 n.
- (408) M. Cauchie, Les églogues de Nicolas Frenicle et le groupe littéraire des Illustres Bergers, dans Revue d'histoire de la philosophie, 1942, p. 115 sqq.
- (409) Eglogues, dans les Oeuvres de N. Frenicle, Paris 1629; et l'Entretien des Illustres Bergers, Paris 1634.
- (410) Adam, Histoire, t. I, p. 370 n2.
- (411) Entretien, pp. 380-1.
- (412) Ibid., p. 384.
- (413) Ibid., p. 388.
- (414) Ibid., p. 9.

- (415) Eglogues, p.115.
- (416) Ibid., p.121.
- (417) Cit. Cauchie, op. cit., p.131.
- (418) Cauchie, op. cit., pp.132-3.
- (419) 'En 1622, il forma le Parnasse satyrique, en collaboration avec Frenicle, son ami. Ce travail de librairie leur valut d'être enveloppés dans la persécution qui frappa Théophile. Ils furent poursuivis, décrétés de prise de corps. Colletet fut banni pour neuf années du royaume, "à peine d'estre pendu et estranglé". Frenicle, moins compromis, fut l'objet d'un supplément d'information. L'orage passa. Colletet bientôt revint à Paris, sans être pour cela pendu, ni étranglé' (Adam, Histoire, t.I, p.350) - N'y voit-on pas des amis de choix pour Tristan?
- (420) Bernardin, thèse, pp.125-6.
- (421) Ibid., p.131.
- (422) B. Croce, Poesia e realtà, dans Nuovi saggi sulla letteratura italiana del seicento, Bari 1931, p.301.
- (423) Bernardin, thèse, pp.132-3.
- (424) Ibid., p.132 n5.
- (425) Ibid., p.128.
- (426) Oeuvres, p.46.
- (427) Ibid., p.47.
- (428) Ibid., p.48.
- (429) Saint-Amant, Oeuvres poétiques, éd. Vérane, Paris 1930, p.76. Pour les détails historiques, nous nous appuyons sur Bernardin, thèse, p.128 sqq.
- (430) Oeuvres, pp.215-6. C'est la version des Vers héroïques.
- (431) Bernardin, thèse, p.130.
- (432) La Mer, à Monsieur, frère du Roi, Paris 1628. Nous ne connaissons qu'un seul exemplaire de cette édition, B.N. Rés.p.Ye 791. La publication en a dû être prévue pour la fin de 1627 même, puisqu'elle est datée: M.DC.XXVII.I. L'épode reparait dans les Vers héroïques avec de nombreuses variantes: surtout,

huit des strophes de l'édition de 1628 sont supprimées. La strophe qui commence 'Le Pirate au coeur endurci...' n'existe pas en 1628. Nous citerons toujours d'après la version définitive de 1648.

- (433) A. Dupouy, La poésie de la Mer dans la littérature française, Paris 1947, pp.13-4.
- (434) Tortel, op. cit., pp.135-6.
- (435) Faguet, Précieux et Burlesques, p.190.
- (436) Oeuvres, p.219.
- (437) Ibid., p.216.
- (438) Lettres meslees, pp.488-9.
- (439) De Mourgues, op. cit., p.93.
- (440) Idem.
- (441) Ibid., p.95.
- (442) Ibid., p.96.
- (443) Oeuvres, pp.216-7. C'est nous qui soulignons.
- (444) J. Rousset, La littérature de l'âge baroque en France, Paris 1953, pp.147-8.
- (445) De Mourgues, op. cit., p.97.
- (446) Oeuvres, p.218.
- (447) Ibid., p.217.
- (448) G. Getto, La poésie baroque en Italie, dans Cahiers du Sud, no 332, p.30.
- (449) B. Croce, Storia della Età barocca in Italia, Bari 1929, pp.256-7. C'est nous qui soulignons.
- (450) C'est la version des Plaintes d'Acante; on regrette fort que Tristan en ait changé le second quatrain dans les Amours, Oeuvres, p.128.
- (451) Voir Bernardin, thèse, p.135, et notre chapitre suivant.
- (452) Bernardin, thèse, p.134.
- (453) Oeuvres, p.131.

- (454) Bernardin, thèse, p.136.
- (455) Idem.
- (456) Une des lettres adressées à cette mystérieuse comtesse de G., p.430 sqq., contient un petit poème où la comtesse porte le nom de Climène:

Solitaires Dezerts, affreuse solitude,
Rochers dont le penchant est si droit & si rude;
O Dieux! que vous me semblez doux!
Espouventables lieux, où l'horreur se promeine
Après les yeux, la bouche, & la voix de Climeine,
Rien ne me charme tant que vous(p.439).

- (457) Oeuvres, p.74.
- (458) Nous n'attachons pas à ce cycle le madrigal Les soins mal considérez, où le nom de Climène ne figure que dans la version des Amours:

Je souffre tant de maux, que l'ingrate Climène
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine..(O.p.100)

On lit dans les Plaintes d'Acante:

Je souffre tant de maux, que ma belle inhumaine
Ne peut s'imaginer...

L'on remarque que la variante s'est effectuée à la rime; il nous semble vraiment peu probable que Tristan ait établi cette rime pour y introduire seulement cinq ans plus tard le nom de Climène, et nous croyons plutôt que le poète, voulant simplement y introduire un nom quelconque, n'a fait que chercher un nom qui s'accordât avec le système de rimes existant.

- (459) L'édition de Camo ne permet pas de distinguer entre les pièces des Plaintes d'Acante, et les pièces nouvelles de 1638. Aussi donnons-nous en appendice une analyse du premier recueil de Tristan.
- (460) Bernardin, thèse, p.141.
- (461) Ibid., p.142 sqq.
- (462) Lettres meslees, pp.452-3.
- (463) E. Droz, Le manuscrit des Plaintes d'Acante de Tristan l'Hermite, Paris 1937, p.12.
- (464) Bernardin, thèse, p.148.
- (465) Lettres meslees, pp.473-5.

- (466) Ibid., pp.480-1.
- (467) Oeuvres, p.101.
- (468) Bernardin, thèse, p.148.
- (469) Oeuvres, p.100.
- (470) Ibid., p.114.
- (471) Ibid., p.113.
- (472) Bernardin, thèse, p.151 sqq.
- (473) Droz, op. cit., p.10.
- (474) J. Madeleine, Préface de son édition critique des Plaintes d'Acante et autres oeuvres, Paris 1909, p.xv.
- (475) Droz, op. cit., pp.15-6.
- (476) Ibid., p.18.
- (477) Bernardin, thèse, p.148; Madeleine, op. cit., p.xiv.
- (478) Madeleine, idem.
- (479) Oeuvres, p.101.
- (480) Ed. Madeleine, p.30.
- (481) Oeuvres, p.102.
- (482) Métamorphoses, I, ix.
- 483) Oeuvres, p.101.
- (484) Bernardin, thèse, p.148; Madeleine, op. cit., p.xiv.
- (485) Adam, Histoire, t. I, p.372.
- (486) D. Mornet, Histoire de la clarté française, Paris 1929, p.136.
- (487) Ibid., p.138.
- (488) Oeuvres, p.101.
- (489) Ibid., p.102.
- (490) Ibid., pp.103-4.
- (491) Ibid., p.104.

- (492) Droz, op. cit., p.19.
- (493) Oeuvres, p.115.
- (494) Idem.
- (495) Ibid., p.103.
- (496) Ibid., p.104.
- (497) Idem.
- (498) Ibid., p.110.
- (499) Ibid., p.115.
- (500) Ibid., p.105. Nous parlons de l'ensemble de l'image; mais il y a peut-être une légère novità, ces roses qui 'grossissent d'orgueil...'. Nous verrons dans un instant d'autres exemples de ce renouvellement des images traditionnelles.
- (501) Ibid., p.106.
- (502) Ibid., p.101.
- (503) Ibid., p.115.
- (504) Idem.
- (505) B. Croce, Senſualismo e ingegnosità nella lirica del Seicento, dans Saggi sulla letteratura italiana del Seicento, 3e éd., Bari 1948, p.359.
- (506) Oeuvres, p.105.
- (507) Ibid., p.107.
- (508) Ibid., p.108.
- (509) Ibid., p.109.
- (510) Idem.
- (511) Ibid., pp.112-3.
- (512) Marino, Epistolario, II, p.67, cit. G. Balsamo-Grivelli, Préface, Adone, Turin s.d., p.xxiii.
- (513) Getto, op. cit., p.32.
- (514) Idem.
- (515) Croce, Età barocca, p.248.

- (516) Oeuvres, pp.106-7.
- (517) De Mourgues, op. cit., p.96.
- (518) Oeuvres, p.106.
- (519) Ibid., p.247. C'est Mme de Mourgues qui souligne (op. cit., pp.96-7).
- (520) Oeuvres, p.113.
- (521) Ibid., p.112.
- (522) Croce, Età barocca, p.319.
- (523) Idem.
- (524) D'Aubigné, Le Printemps, Stances et Odes, éd. Desonay, Lille-Genève(Droz) 1952, p.8.
- (525) Oeuvres, p.192.
- (526) Ibid., p.193.
- (527) Idem.
- (528) Ibid., p.194.
- (529) Bernardin, thèse, p.155.
- (530) Oeuvres, p.133.
- (531) Ibid., p.132.
- (532) De Mourgues, op. cit., pp.130-1.
- (533) Oeuvres, p.9.
- (534) Ibid., p.11.
- (535) Ibid., p.8.
- (536) Idem.
- (537) Ibid., p.44.
- (538) Ibid., p.43.
- (539) Ibid., p.36.
- (540) F. de Sanctis, Storia della letteratura italiana, Milan 1953, t.I, p.248.
- (541) Oeuvres, p.38.

- (542) Ibid., p.8; dans la version de 1633, '...qu'vn regard de Philis'.
- (543) Ibid., p.16.
- (544) Ibid., pp.47-8.
- (545) Ibid., p.129.
- (546) Carriat, op. cit., p.90.
- (547) Faguet, Précieux et Burlesques, p.187; Ascoli, op. cit., p.501.
- (548) Page disgr., I,38.
- (549) Droz, op. cit., p.21 nl.
- (550) Oeuvres, p.50.
- (551) Idem.
- (552) Ibid., p.51.
- (553) Idem.
- (554) Ibid., p.50.
- (555) Idem.
- (556) Ibid., p.51.
- (557) Idem.
- (558) Ibid., p.52.
- (559) Idem.
- (560) Ibid., p.53.
- (561) Idem.
- (562) Faguet, Précieux et Burlesques, pp.188-9.
- (563) C'est nous qui soulignons.
- (564) Oeuvres, p.52.
- (565) Les Advis ou les Présens de la Demoiselle de Gournay, Paris 1634, pp.279-80, cit. Holmes infra p.123.
- (566) P. Holmes, Mlle de Gournay's Defence of Baroque Imagery, dans French Studies, avril 1954, p.129.

- (567) Marino, Epistolario I, p. 75, cit. Adam, Théophile, p. 445.
- (568) Voir à ce sujet Adam, Théophile, Appendice II.
- (569) Adam, Ibid., p. 446.
- (570) 'Leurs maîtres, qui étaient Théocrite, Virgile, Ovide, l'Anthologie grecque, leur avaient donné, avec le goût des subtilités de la pensée, un sens très vif de la beauté plastique, l'amour des formes harmonieuses.' (Adam, idem)
- (571) Oeuvres, pp. 10-1.
- (572) Ibid., pp. 15-6.
- (573) Nous nous en référons toujours à cette même étude de M. Adam.
- (574) Oeuvres, p. 10.
- (575) Ibid., pp. 56-7.
- (576) Ibid., p. 127.
- (577) Cit. Adam, loc. cit., p. 444.
- (578) G. Lanson, Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle, dans R.H.L. 1896, pp. 46-7.
- (579) Oeuvres, p. 10.
- (580) Idem.
- (581) Ibid., p. 57.
- (582) Ibid., p. 93.
- (583) Ibid., p. 40.
- (584) Ibid., pp. 39-40.
- (585) Ibid., p. 17.
- (586) Ibid., p. 127.
- (587) C'est Madeleine qui a découvert cette seconde édition d'Anvers, inconnue de Bernardin (Madeleine, op. cit., p. xiii).
- (588) Une version définitive de cette ode paraît dans les Vers héroïques, p. 65 sqq. C'est celle-ci que nous citons dans les pages suivantes.

- (589) Bernardin, thèse, pp.160-1.
- (590) Reproduites dans la Lyre, Oeuvres pp.195-6.
- (591) Nous ne connaissons qu'un seul exemplaire de cet ouvrage, Maz. b 17850.
- (592) Bernardin, thèse, p.166.
- (593) Cit. ibid., p.166 n6.
- (594) Page disgr., II,3.
- (595) Lanson, suite de l'article mentionné dans la note (578), dans R.H.L. 1896, p.321 sqq.
- (596) C'est l'erreur la plus fréquente de la pièce.
- (597) La négation italienne aussi, évidemment, est plus simple que la négation française; mais nous ne croyons réellement pas que Tristan eût attendu jusqu'en 1633 pour se laisser influencer par la syntaxe italienne...
- (598) G. Díaz-Plaja, Historia de la Poesía Lírica Española, 2e éd., Barcelone 1948, pp.178-9.
- (599) Oeuvres, p.196.
- (600) Idem.
- (601) Idem.
- (602) Lettres meslees, pp.427-8.
- (603) On trouve dans les Lettres meslees, p.460 sqq., une lettre A Mme la Comtesse de C. qui a loué les Plaintes d'Acante.
- (604) Oeuvres, pp.69-71. Bernardin a fait remarquer (thèse, p.169) que le ton des poèmes pour Climène diffère beaucoup de celui des lettres à son adresse, où la sensualité cède la place à la galanterie; et il a suggéré, très vraisemblablement, que les lettres risquaient d'être retrouvées par le mari jaloux dont il est question dans l'Enchantement rompu.
- (605) Lettres meslees, pp.368-9.
- (606) Bernardin, thèse, p.167.
- (607) Cette ode, V.H. p.283 sqq. (pagination très brouillée) n'a pas été reproduite par Camo. Elle a pour titre: Les terreurs nocturnes, écrites pour le

divertissement d'une grande princesse, sur le
sujet de quelques voyages périlleux que l'Autheur
avoit faits pour son service.

- (608) Bernardin, thèse, p.168.
- (609) Vérane, éd. cit. des Oeuvres de Saint-Amant, p.246,
n15.
- (610) Oeuvres, p.73.
- (611) Ibid., p.74.
- (612) Bernardin, thèse, p.169.
- (613) Bernardin avait suggéré (thèse, p.170) que ces vers
ont dû être présentés manuscrits à la reine; mais
Madeleine a découvert un exemplaire imprimé de
l'Eglogue (op. cit., p.xxvii). Tristan l'a publiée
de nouveau dans les Vers héroïques, Oeuvres p.201sqq.
- (614) Oeuvres, p.205.
- (615) Bernardin, thèse, p.173.
- (616) Bernardin avait cru (thèse, pp.175-6) que c'était
une nouvelle édition des Plaintes, faite en France;
mais Madeleine a pu démontrer (op. cit., p.xiii sqq)
que c'était un simple tirage de la seconde édition
~~française~~, que l'éditeur parisien Billaine s'est
contenté de mettre à son nom.
- (617) Il suffit de rappeler la façon dont il avait évoqué,
dans l'ode à l'Infante, la fuite de Gaston, de sa
femme et de la reine-mère à Bruxelles:

Gaston, persécuté du sort
Qui troubloit l'air dessus sa teste,
A rencontré le mesme port
Durant vne mesme tempeste;
Et le Charme de son ennuy,
Qui franchit pour venir à luy
Vn passage si difficile,
Cette Beauté, de qui les loix
Paroissent si dignes du choix
Et du coeur de ce jeune Achille,
Dans vn si fauorable cercle
Trouue deux meres à la fois.

Inutile de dire que cette strophe disparaît de la
version des Vers héroïques!

- (618) Sage et puissant esprit, dont les divins conseils
Ont toujours tant de gloire et de bonheur ensemble,

Plus tôt dedans le ciel on verra deux soleils
 Que l'on trouve ici-bas quelqu'un qui vous ressem-
 ble.

L'ordre est si merveilleux que vous savez donner
 Pour ouvrir ou fermer le temple de la guerre,
 Que vous méritez bien l'honneur de gouverner
 Les maîtres de la mer et les dieux de la terre.

Certes, grand RICHELIEU, vos rares qualités,
 Qui peuvent tout gagner dessus nos volontés,
 Témoignent que votre âme a des grâces infuses;

Et votre seul malheur, au jugement de tous,
 C'est que votre mérite est si grand, que les Muses
 N'ont point de compliments qui soient dignes de
 vous.

(Cit. Bernardin, thèse, pp.177-8)

- (619) Bernardin, thèse, p.178. L'Auis à M. de C. devient dans la Lyre, Auis à Mme la Duchesse d'Aiguillon, titre que la nièce du cardinal reçut en 1638.
- (620) Bernardin, thèse, p.179.
- (621) Oeuvres, p.125.
- (622) Lettres meslees, p.377 sqq.
- (623) Bernardin, thèse, p.179.
- (624) Oeuvres, p.131.
- (625) Bernardin, thèse, p.180 n2.
- (626) Lettres meslees, p.410 sqq.
- (627) Bernardin, thèse, p.180.
- (628) Reproduite dans la Lyre, Mélanges p.59 sqq. Noter que la pagination du recueil commence à nouveau au début de l'Orphée. Ce sont les pièces de cette seconde série que nous désignons Mélanges.
- (629) Cit. Bernardin, thèse, p.181.
- (630) Bernardin, idem.
- (631) Ibid., p.182.
- (632) Nous suivons toujours Bernardin.
- (633) Carriat, op. cit., p.38.
- (634) Bernardin, thèse, p.186.

- (635) Avertissement de Panthée, éd. Cahiers d'un bibliophile, éd. Girard, Paris 1904-, en fasc., reliée B.N. 8oZ 15466(5); sans pagination.
- (636) Bernardin, thèse, p.188.
- (637) Oeuvres, p.226.
- (638) Ibid., p.181.
- (639) Bernardin, thèse, p.188.
- (640) On avait cru que la Mariane fut jouée pour la première fois en 1637 seulement; Bernardin a corrigé cette erreur, thèse, p.190 sqq.
- (641) Frères Parfaict, Histoire du Théâtre français, Amsterdam 1735-49, t.V, p.191, cit. Bernardin, thèse, p.190.
- (642) Avertissement de Panthée.
- (643) Ibid.
- (644) C'était peut-être Richelieu même; l'on sait au moins que le cardinal chargea l'abbé d'Aubignac de suggérer des améliorations à la pièce (Bernardin, thèse, p.200).
- (645) Bernardin, thèse, p.201.
- (646) Les Amours de Tristan, à Paris chez Pierre de Billaine...M.DC.XXXVIII, rep. intégralement Camo.
- (647) Oeuvres, pp.90-1.
- (648) Ibid., p.3.
- (649) Ibid., p.30 et pp.91-2.
- (650) Ibid., p.30.
- (651) Ibid., pp.19-20.
- (652) Ibid., p.25.
- (653) Ibid., p.76.
- (654) Ibid., pp.66-7. C'est nous qui soulignons.
- (655) Ibid., p.28.
- (656) Ibid., p.23.

- (657) Ibid., p. 26.
- (658) Ibid., p. 29.
- (659) Ibid., p. 124.
- (660) Idem.
- (661) Il parle par contre à ce propos (thèse, p. 132) d'une lettre à R.R. Philargyre (L.M. p. 214 sqq.) où il est aussi question d'une femme qui aurait abandonné Tristan pour un autre; mais le poète insiste dans cette lettre sur la 'dignité' de la 'naissance' de la dame, nous ne voyons donc pas de raison pour assimiler celle-ci à la 'Belle Banquière'. Et les lettres que nous allons citer nous semblent s'accorder bien mieux avec le second cycle de Philis.
- (662) Lettres meslees, pp. 271-2.
- (663) Ibid., pp. 276-7. Nous devons par contre exclure de ce cycle la Promesse à Phillis, qui figure, selon Madeleine, dans l'Eglogue maritime de 1634 (O.p. 53sqq).
- (664) Oeuvres, p. 101.
- (665) Ibid., p. 5.
- (666) L'oeuvre maîtresse est, évidemment, celle de M. Magendie que nous avons déjà citée.
- (667) Précisons que rien ne prouve que tous ces poèmes que nous appelons 'personnels' correspondent à des amours de Tristan. Il a fort bien pu transposer ses propres expériences pour faire des pièces pour autrui. Cela ne rend pas nécessairement une pièce 'insincère'. Ronsard n'en a-t-il pas fait autant, et dans quelques-unes de ses meilleures réussites?
- (668) Oeuvres, pp. 125-6.
- (669) Ibid., p. 128.
- (670) Ibid., p. 84.
- (671) Ibid., p. 96.
- (672) Ibid., p. 20.
- (673) Ibid., p. 78 sqq.
- (674) Ibid., p. 26.
- (675) Ibid., p. 23.

- (676) Ibid., p. 22.
- (677) Ibid., pp. 28-9.
- (678) Ibid., p. 21.
- (679) Ibid., pp. 18-9.
- (680) Ibid., p. 35.
- (681) De Mourgues, op. cit., pp. 134-5.
- (682) Oeuvres, p. 12.
- (683) Voir surtout A.M. Boase, Poètes anglais et français de l'époque baroque, dans Revue des Sciences humaines fasc. 55-6, Lille 1949; et O. Nadal, Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille, Paris 1948.
- (684) Boase, art. cit., p. 163.
- (685) Oeuvres, pp. 62-3.
- (686) Ibid., pp. 63-4.
- (687) Ibid., p. 33.
- (688) Ibid., pp. 27-8.
- (689) Ibid., p. 24.
- (690) Ibid., pp. 65-6.
- (691) Ibid., pp. 24-5.
- (692) Ibid., p. 22.
- (693) Ibid., p. 19.
- (694) N'exagérons toutefois pas la portée de cette dernière remarque; nous trouvons des titres analogues dans les Italiens, et surtout dans Marino...
- (695) Oeuvres, p. 31.
- (696) Ibid., pp. 76-7.
- (697) Ibid., p. 92.
- (698) Ibid., p. 17.
- (699) Ibid., pp. 85-8.

- (700) Ibid., p. 81.
- (701) Ibid., p. 94. Admettons néanmoins que la faute de goût n'est vraiment pas très grave, lorsqu'un Donne a pu écrire The Crosse...
- (702) Ibid., pp. 91-2.
- (703) Ibid., pp. 98-9.
- (704) Ibid., pp. 121-2.
- (705) Ibid., p. 99.
- (706) Ibid., p. 34. C'est nous qui soulignons.
- (707) Ibid., p. 99.
- (708) Ibid., pp. 93-4.
- (709) R. Bray, La Préciosité et les Précieux, de Thibaut de Champagne à Giraudoux, Paris 1948, p. 9. C'est nous qui soulignons.
- (710) A. Adam, Baroque et Préciosité, dans Revue des Sciences humaines, fasc. 55-6, Lille 1949, p. 209 sqq. C'est nous qui soulignons.
- (711) De Mourgues, op. cit., p. 105.
- (712) Boase, art. cit., p. 178.
- (713) Adam, Théophile, p. 435.
- (714) Tortel, op. cit., p. 130.
- (715) Ibid., p. 126.
- (716) Getto, op. cit., pp. 24-5. C'est nous qui soulignons.
- (717) Winegarten, op. cit., p. 48.
- (718) Boase, art. cit., p. 164.
- (719) Voir tout le chap. 3 de son étude, p. 48 sqq.
- (720) De Mourgues, op. cit., p. 115.
- (721) Oeuvres, p. 45.
- (722) Ibid., p. 46.
- (723) Ibid., pp. 58-9.

- (724) Page disgr., I,19, éd. cit. p.104.
- (725) Oeuvres, p.60. C'est nous qui soulignons.
- (726) De Mourgues, op. cit., p.130.
- (727) Oeuvres, p.23.
- (728) Cabeen, op. cit.; et H. Hauvette, Le chevalier Marin et la préciosité, dans Bulletin italien 1905.
- (729) Dans Discorsi dell'arte poetica, III, et Discorsi sul poema eroico, cit. Hauvette p.64.
- (730) De Mourgues, op. cit., pp.113-4.
- (731) Oeuvres, pp.129-30. Marino a écrit une Miseria della vita umana (Scrittori d'Italia, p.358). D'autre part, une pièce de La Mesnardière, Les Amertumes de la vie (Oeuvres, p.320), qui nous rappelle fort ce sonnet de Tristan, serait, d'après La Mesnardière, une imitation d'un poème de Pallade dans l'Anthologie grecque. Mais c'est après tout un thème sempiternel; et nous devons croire que les sentiments de Tristan sont sincères.
- (732) Bernardin, thèse, pp.205-6.
- (733) La Lyre du Sieur Tristan, à Paris chez Augustin Courbé...M.D.C.XXXI, rep. partiellement Camo.
- (734) Lyre, Mélanges, p.64.
- (735) Ibid., p.65.
- (736) Ibid., p.66.
- (737) Ibid., p.59 sqq.
- (738) Ibid., p.62.
- (739) Ibid., p.63.
- (740) Oeuvres, p.175.
- (741) A Monsieur le Comte de Mons, Oeuvres p.192 sqq; et Pour vn Portrait de l'incomparable Sylvie, Lyre, Mélanges p.111.
- (742) Oeuvres, pp.187-8.
- (743) Lyre, Mélanges p.110.
- (744) Oeuvres, pp.195-6.

- (745) Saint-Aignan, auquel il aurait probablement songé d'abord à dédier le recueil, était à la Bastille depuis novembre 1639 (Bernardin, thèse, p.217) ; Henri de Lorraine, devenu duc de Guise en septembre 1640, avait été, à la suite d'une série de scandales condamné à mort par contumace (Ibid., p.219); et Cinq-Mars, auquel Tristan a écrit une ode (Mélanges, p.167) devait être exécuté en 1642.
- (746) Oeuvres, p.138.
- (747) Ibid., p.145.
- (748) Ibid., p.167.
- (749) Ibid., p.198.
- (750) Ibid., p.68.
- (751) Ibid., pp.170-1.
- (752) Ibid., pp.165-6.
- (753) Ibid., p.166.
- (754) Ibid., p.46.
- (755) Ibid., p.187.
- (756) Ibid., p.177.
- (757) Ibid., pp.180-1.
- (758) Ibid., p.169
- (759) Ibid., p.140.
- (760) Ibid., p.170.
- (761) Ibid., p.144.
- (762) Ibid., p.142.
- (763) Ibid., pp.140-1.
- (764) Ibid., pp.141-2.
- (765) Ibid., p.142.
- (766) Ibid., pp.168-9, et p.189.
- (767) Lyre, Mélanges p.107.
- (768) Oeuvres, p.191.

- (769) Ibid., p.190.
- (770) Ibid., p.189.
- (771) Ibid., p.179.
- (772) Ibid., p.163.
- (773) Lyre, pp.27-9 (1ère série).
- (774) Ibid., Mélanges p.154.
- (775) Oeuvres, p.186.
- (776) Ibid., p.176.
- (777) Ibid., pp.169-70. Chevreau a fait remarquer comment ce sonnet imite le Tanti non ha l'ambizioso augello de Marino (Oeuvres Mesléés, La Haye 1697, t.I, p.249).
- (778) Oeuvres, p.183.
- (779) Ibid., p.177.
- (780) Ibid., p.197.
- (781) Adam, Théophile, Appendice II, p.450. M. Adam déclare aussi, idem, que le titre même du recueil est emprunté à la Lira de Marino; mais cela nous semble une assertion gratuite.
- (782) Bernardin, thèse, p.216.
- (783) C. Rizza, L'"Orphée" di Tristan e l'"Orfeo" del Cavalier Marino, dans Convivium, mlle. série, no 4, juill.-août 1954, p.431.
- (784) Ibid., p.438.
- (785) Oeuvres, p.145 sqq.
- (786) Rizza, op. cit., pp.436-7.
- (787) Ibid., pp.431-2.
- (788) Ibid., p.438.
- (789) On a parfois contesté l'existence de ce snobisme, notamment dans les études de Cabben et d'Hauvette déjà citées. Cabben cite par exemple le cas de Chapelain, qui fait l'éloge de l'Adone dans sa Préface de 1623, mais qui le critique vivement plus tard dans une lettre à Huet, si bien que l'on peut en conclure qu'il n'a écrit la Préface que par

complaisance. Mais si Chapelain s'est décidé à faire ses premières armes comme critique en louant un ouvrage qu'il n'estimait guère, cela nous semble montrer, justement, qu'il se pliait aux goûts d'un public passionné, pour l'instant, de Marino!

- (790) Cit. Winegarten, op. cit., p. 56.
- (791) Cit. ibid., pp. 56-7.
- (792) Vers héroïques, Avertissement à qui lit, hors pagination. C'est nous qui soulignons.
- (793) Bernardin, thèse, p. 354.
- (794) Avertissement de Panthée (rappelons que la pièce a été publiée deux ans après la première mise en scène).
- (795) Bernardin, thèse, p. 228.
- (796) Ibid., p. 226.
- (797) B.N. Inventaire Ye 343 in-f^o, rep. textuellement Vers héroïques (Oeuvres, pp. 223-4).
- (798) Bernardin, thèse, p. 245.
- (799) Le seul exemplaire qui semble exister en bibliothèque publique est celui de l'Arsenal, qui présente une lacune de 129 pages. Le recueil devait reparaitre sous le titre de Heures de la Sainte Vierge en 1653, 1656, 1664. (Bernardin, thèse, p. 261). Les pièces en vers en ont été reproduites par Lachèvre, éd. cit.
- (800) Bernardin croit (thèse p. 256) que ces pièces remontent à bien des années avant 1646. La Prière d'un malade à Jésus-Christ (éd. cit. p. 58) avait déjà paru comme pièce liminaire de Panthée. Mais rien ne nous autorise à supposer que la plupart au moins des pièces ne soient pas de 1645-6.
- (801) Bernardin, thèse, p. 256.
- (802) Vers héroïques, Avertissement à qui lit. C'est nous qui soulignons.
- (803) Adam, Théophile, p. 125. La lettre de Tristan à Maynard a malheureusement disparu; mais on peut en deviner le contenu:

'Tristan...en face des tyrannies politiques et religieuses, se tait. Mais il écrit à des amis sûrs. Il leur prêche la vérité qu'il ne faut pas

dire sur les toits. Et Mainard de le remercier comme un pénitent son confesseur. Les lettres de Tristan l'ont consolé. Tristan lui a donné le goût de la vie solitaire et repliée, celle des sages dans les temps d'oppression. Il lui promet le secret sur ses précieuses lettres et pour bien nous prouver que morale et politique se rejoignent, Il demande à Tristan des nouvelles " de nos deux illustres prisonniers" et souhaite avec lui la mort de "ce détestable Moine" - Adam, ibid., p.120.

- (804) Cyrano de Bergerac, L'autre monde ou les Etats et Empires de la Lune, éd. Lachèvre, Paris 1932, p.36.
- (805) Adam, Théophile, p.125.
- (806) Adam, Histoire, t. II, p.69.
- (807) Lyre, Mélanges, pp.119-21.
- (808) Adam, Histoire, t. II, p.339 nl.
- (809) Bernardin, thèse, p.537.
- (810) Camo, Avertissement, Oeuvres p.xxvii.
- (811) Ed. cit., p.38.
- (812) Ibid., p.39.
- (813) Ibid., p.54.
- (814) Ibid., p.52.
- (815) Ibid., p.62.
- (816) Bernardin, thèse, p.250.
- (817) Ibid., p.266 sqq.
- (818) Voir Vers héroïques, p.355 sqq., Epître à M. Bourdon.
- (819) Les Vers héroïques du sieur Tristan l'Hermitte, à Paris...M.DC.XLVIII, rep. partiellement Camo.
- (820) Vers héroïques, Dédicace au comte de Saint-Aignan; hors pagination.
- (821) Ibid., Adv. à qui lit.
- (822) Ibid., p.51.
- (823) Oeuvres, p.231.
- (824) Bernardin, thèse, p.544.

- (825) Oeuvres, p. 259.
- (826) Vers héroïques, p. 276.
- (827) Oeuvres, p. 242.
- (828) Ibid., p. 268.
- (829) Adam, Théophile, Appendice II, p. 451.
- (830) Vers héroïques, p. 307.
- (831) Oeuvres, p. 234. M. Adam fait remarquer aussi, Histoire, t. II, p. 70, que 'Le début de la Servitude, avec son invocation à la nuit, est d'un ton exceptionnel à cette époque'. Nous avons vu une autre invocation analogue dans l'Amant discret de 1633.
- (832) Oeuvres, pp. 271-2.
- (833) Ibid., p. 286.
- (834) Ibid., pp. 286-7.
- (835) Lettres meslees, p. 195.
- (836) T. de Tillet, op. cit., p. 247.
- (837) Bernardin, thèse, p. 277.
- (838) Ibid., p. 279.
- (839) B.N. Ms, f. fr., 14981, rep. Oeuvres pp. 291-2.
- (840) Bernardin, thèse, p. 286.
- (841) Ibid., p. 279.
- (842) Bibliothèque française, pp. 151-3.
- (843) B.N. Rés. p. Ye 1472 (et non pas la référence que donne Bernardin).
- (844) Bernardin, thèse, p. 303.
- (845) Cit. Camo, pp. xviii-xix.
- (846) Adam, Histoire, t. II, p. 70.
- (847) Chevreau, op. cit., p. 240.
- (848) Camo, p. xxiv.
-

APPENDICE ITRISTAN ELEVE DE MALHERBE

Ce sont les vers suivants, publiés dans le Recueil des plus beaux vers de 1627, qui marquent l'admission de notre poète dans la chapelle malherbienne:

Enfin guery, de la folie
 Qui me troubloit le sentiment,
 Je me moque du changement,
 Et des atraits de Pamphilie.
 Enfin i'ay repris ma santé,
 Mon esprit n'est plus enchanté,
 I'ay brisé pour iamais ma chaisne:
 Et ce perfide obiect qui iuroit d'estre à moy
 Me mettroit maintenant en peine,
 S'il rentroit en humeur de me tenir sa foy.

Je m'en vais mettre dans la flame,
 Toutes les marques de mes voeux:
 Tous ces noeuds, & tous ces cheueux,
 Dont elle emprisonnoit mon ame.
 Avec ces traistres bracelets,
 La Masse de tous ces poulets,
 Sera maintenant allumée;
 Car c'est bien la raison, que pour ma liberté,
 L'on offre encore la fumée
 A ce fresle Demon de la legereté.

Faux obiect de tant de pensées
 Et de longs deuoirs superflus,
 Perfide ne te souuiens plus,
 De toutes nos erreurs passées.
 Lors que i'adorois ta prison,
 I'estois sans yeux & sans raison,
 Je croyois lors voüer ma flame
 Au plus constant suiet qu'on verra desormais,
 Et i'adorois dedans ton ame,
 Les seules qualitez qui n'y furent iamais.

Mais tant & tant de larmes feintes,
 Pour tromper ma credulité,
 De discours de fidelité,
 De soupirs, de façons contraintes,
 Dire que son ame & mon coeur,
 Viuoient dans la mesme langueur,
 Ioindre à ces propos tant de gestes,
 Me le iurer au Temple, & la main sur l'autel

En attester tous les celestes,
N'estoit-ce pas assez pour tromper vn mortel?

Aussi quand ma fureur s'anime
A ce souuenir odieux,
Ie reproche souuent aux Dieux,
De n'auoir pas puny ton crime.
Ils me paroissent trop clemens,
Après tant de laschas sermens,
Dont tu prophanas leur presence:
Et ie tiens que ta faute est d'vne qualité
A prouuer que leur indulgence,
Les a rendus fauteurs de l'infidelité.

Mais i'ay commis vn grand blaspheme
De douter de leur equité
Car de ta noire impieté,
Tu te punis assez toy-mesme.
Leur courroux n'a point de tourmens,
Qui s'egalent aux chastimens,
Que ta mauuaise foy t'ordonne;
Tes seueres bourreaux, te suiuent pas à pas,
Et bien que le Ciel te pardonne
Ton remors eternal ne te pardonne pas.

Tandis que ton ame est en proye
Au fodet de ces iustes fureurs;
Qui l'estonnent de mille horreurs;
La mienne est calme & dans la ioye.
Que nostre sort est different!
Lors qu'vn bon-heur tout aparent
Suit la constance de mon ame;
Pour la punition de ton esprit leger,
Qui changea si soudain de flame;
Tu vis dans vn malheur qui ne scauroit changer.

APPENDICE IICOMPOSITION DES PLAINTES D'ACANTE DE 1633

Les poésies de Tristan ne sont généralement accessibles que dans l'édition de Camo. Cette édition ne permet pas de savoir lesquelles des pièces de 1638 avaient déjà paru en 1633. Aussi donnons-nous ci-dessous une liste des pièces des Plaintes, avec, entre parenthèses, les titres de ces pièces dans les Amours, là où ces titres ont été changés par rapport au premier recueil. Nous donnons ensuite la référence dans l'édition de Camo, et nous indiquons par (V) les pièces montrant en 1638 des variantes par rapport à 1633. Nous avons jugé inutile de donner les détails de ces variantes, qui sont toutes, à l'exception de la célèbre quatrième strophe du Promenoir, que nous discutons dans le texte, d'une insignifiance totale.

Au-dessous du portrait de Sylvie (Rep. Lyre, et non Amours, Pour un portrait de l'incomparable Silvye)

A l'honneur de Sylvie (A l'honneur de l'incomparable Sylvie) P.116 (V)

A Elle Mesme (A Sylvie, sur les Plaintes d'Achante) P.96

Plaintes d'Acante P.101 (V)

Contre l'absence P.46 (V)

Consolation à Idalie sur la mort d'un Parent P.48 (V)

Promenoir des Deux Amans P.50 (V)

Aux conquerans ambitieux P.7 (V)

L'excusable erreur P.8 (V)

La negligence avantageuse P.10

Les cheveux blonds P.10 (V)

Les tourmens agreables P.9

L'avis considerable P.15 (V)

Le despit corrigé P.9 (V)

Inquietudes P.36 (V)

Resolution d'aymer (Resolutions d'aymer) P.37

La belle en dueil P.15 (V)

Le mespris P.39 (V)

L'amant discret (L'amant secret) P.40 (V)

Le despart de Phillis (Sur le despart de Phillis) P.99 (V)

La belle malade P.11 (V)

Aprehension d'un despart P.13

A des cimetières P.12

Sur un tombeau (L'amour durable) P.128 (V)

Les louanges du vert P.41 (V)

Sur l'incréduité de... (Les soins mal considerez) P.100(V)

Le ravissement d'Europe P.127

L'amour divin (La sage consideration) P.129

A Messire Anthoine de Lage, seigneur de Puylorant & Sonnet, fait en l'an 1629 (Non rep.) P.131

Priere à son cher Timante (Le cabaliste) P.18 (V)

A Messire Anthoine de Villeneuve... Consolation sur la mort de Monsieur de Clemens son Frere (Rep. Lyre et non Amours, A Monsieur le Comte de Mons... Consolation &c) P.192

Pour une excellente beauté qui se miroit (Le miroir enchanté) P.56

Les louanges P.93

L'humeur ingrata P.16

Plaintes d'amour (L'ame insensible) P.16 (V)

Chanson (Sur la colere de Phillis) P.43 (V) Les Amours n'en contiennent que les trente premiers vers, mais Camo reproduit la pièce intégralement.

La Palinodie P.127 (V)

Ialousie (La ialousie mal fondée) P.12 (V)

Sur la venue de Madame (Non rep.) p.132.

Madrigal (L'impuissance des Destinées) P.93

Portrait d'une rare beauté P.13 (V)

BIBLIOGRAPHIEA - TRISTAN

Il serait superflu, depuis l'apparition de l'excellente Bibliographie des oeuvres de Tristan l'Hermitte de M. A. Carriat, Limoges 1955, de donner ici une bibliographie complète des poésies de notre poète. Nous nous bornons donc à donner les éditions essentielles de ses oeuvres:

La Mer. à Monsieur, frère du Roi, Paris 1627.

Plaintes d'Acante et autres oeuvres, Anvers 1633.

Peinture de Son Altesse Serenissime, s.l.n.d.

Eglogue Maritime, Bruxelles 1634.

Les Amours, Paris 1638.

La Lyre, Paris 1641.

L'Office de la Sainte Vierge, s.l., 1646.

Les Vers Héroïques, Paris 1648.

La Renommée à S. A. de Guise, Paris 1654.

Noter aussi deux anthologies posthumes:

Poésies galantes et héroïques du sieur Tristan l'Hermitte, Paris 1662.

Les Amours de Feu M. Tristan et autres pièces très curieuses, Paris 1662.

Les poésies de Tristan existent en trois éditions modernes:

Les Plaintes d'Acante et autres oeuvres, éd. Madeleine, Paris 1909 (Excellente édition critique des Plaintes et des Amours)

Les Amours et autres poésies choisies, éd. Camo, Paris 1925 (Reproduit les Amours intégralement, et la Lyre et les Vers héroïques en partie)

Office ou Heures de la Sainte Vierge, éd. Lachèvre, Paris 1941 (Reproduit les pièces en vers de 1646).

Des oeuvres en prose, nous avons cité au cours de cette étude:

Lettres meslees du sieur de Tristan, Paris 1642
(Nous ne connaissons que l'exemplaire Maz 23.042C)

Page disgracié, éd. Dietrich, Paris 1898, la meilleure des nombreuses éditions modernes.

Nous avons cité en outre les Avertissements de deux pièces de théâtre, Mariane et Panthée, dont les meilleures éditions sont:

La Mariane, éd. crit. Madeleine, Paris 1917

Panthée, éd. Cahiers d'un bibliophile, p.p. Girard, Paris 1904-, en fasc., reliée B.N. 8oZ15466(5).

B - AUTRES AUTEURS

La bibliographie de la poésie de cette période serait matière à une autre étude. Nous ne donnons que les ouvrages qui nous ont réellement servi, et que nous avons cités au cours de cette thèse.

A. ADAM, Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620, Paris 1935.

- Théophile et le marinisme en France, publié comme Appendice II de l'ouvrage supra.

- Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, Paris 1948-, t.I et II.

- Baroque et Préciosité, dans Revue des Sciences Humaines, fasc.55-6, Lille, juill.-déc. 1949.

M. ANDRIEUX, Henri IV dans ses années pacifiques, Paris 1954.

G. ASCOLI, La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle, Paris 1930.

N.-M. BERNARDIN, Un Précurseur de Racine. Tristan l'Hermitte, Sieur du Solier(1601-1655). Sa Famille, Sa Vie, Ses Oeuvres, Paris 1895.

- Postface à l'édition des Oeuvres dramatiques de Tristan p.p. Girard, Cahiers d'un Bibliophile, fasc.10, Paris 1900-7.

- A.M. BOASE, The Fortunes of Montaigne, Londres 1935.
- Poètes anglais et français de l'époque baroque, dans Revue des Sciences Humaines, fasc. 55-6, Lille, juill.-déc. 1949.
- E.B.O. BORGERHOFF, The Freedom of French Classicism, Princeton 1950.
- E. BOVET, La Préface de Chapelain à l'Adonis, dans Aug Romanischen Sprachen und Literaturen, Halle 1905.
- R. BRAY, La formation de la doctrine classique en France, Lausanne 1931.
- La Préciosité et les Précieux, de Thibaut de Champagne à Giraudoux, Paris 1948.
- F. BRUNOT, La doctrine de Malherbe, Paris 1891.
- C. CABEEN, L'influence de Giambattista Marino sur la littérature française dans la première moitié du XVIIe siècle, Grenoble 1904.
- P. CAMO, Préface à son édition des Amours et autres poésies choisies, Paris 1925.
- A. CARRIAT, Tristan ou l'éloge d'un poète, Limoges 1955.
- Bibliographie des oeuvres de Tristan l'Hermitte, Limoges 1955.
- M. CAUCHIE, Les Eglogues de Nicolas Frenicle, et le groupe des Illustres Bergers, dans Revue d'Histoire de la philosophie, 1942.
- U. CHEVREAU, Oeuvres meslées, La Haye, 1697.
- G. COHEN, Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle, Paris 1920.
- B. CROCE, Storia della Età barocca in Italia, Bari 1929.
- Nuovi saggi sulla letteratura italiana del Seicento, Bari 1931.
- Saggi sulla letteratura italiana del Seicento, Bari 1948.
- CYRANO DE BERGERAC, L'Autre monde ou les estats et empires de la Lune, p.p. Lachèvre, Paris 1932.
- D'AUBIGNE, Le Printemps, Stances et Odes, éd. Desonay, Genève-Lille (Droz) 1952.

- P. DE LONGUEMARRE, Une famille d'auteurs aux seizième, dix-sept et dix-huitième siècles. Les Sainte-Marthe, Paris 1902.
- O. DE MOURGUES, Metaphysical, Baroque and Précieux Poetry, Oxford 1953.
- F. DE SANCTIS, Storia della letteratura italiana, Milan 1953.
- C. DES GUERROIS, Oeuvres posthumes sur quelques-uns de nos vieux poètes, Paris 1923.
- G. DÍAZ-PLAJA, Historia de la Poesía Lírica Española, 2e éd., Barcelone 1948.
- A. DIETRICH, Introduction au Page disgracié, Paris 1898.
- E. DROZ, Le manuscrit des "Plaintes d'Acante" de Tristan l'Hermite, Paris 1937.
- A. DUPOUY, La poésie de la Mer dans la littérature française, Paris 1947.
- L. DUVAL, Esquisses marchaises, Paris 1879.
- N. EDELMAN, Attitudes of Seventeenth-Century France toward the Middle Ages, New York 1946.
- E. FAGUET, Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme, t. II De Malherbe à Boileau et t. III Précieux et Burlesques, Paris s.d.
- A.J. FARMER, Les oeuvres françaises de Scévole de Sainte-Marthe, Toulouse 1920.
- O. FLAKE, Der französische Roman und die Novelle. Ihre Geschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart, Leipzig 1912.
- V. FOURNEL, La littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVIIe siècle, Paris 1862.
- E. FOURNIER, Notice sur Tristan dans les Poètes français d'E. Crepet, Paris 1861-3, t. II, p. 583 sqq.
- N. FRENICLE, Oeuvres, Paris 1629.
- Entretien des Illustres Bergers, Paris 1634.
- GARASSE, La doctrine curieuse des beaux esprits, Paris 1623.
- G. GETTO, La Poésie baroque en Italie, dans Cahiers du Sud, 42e année, no 332.

- F.C. GREEN, French Novelists, Manners and Ideas from the Renaissance to the Revolution, Londres 1928.
- P. GUERRE, Pouvoir et Poésie, dans Le Pré-Classicisme Français, éd. J. Tortel, Paris 1952.
- A. HARDY, Théâtre, t. III, Paris 1626.
- H. HAUVERTE, Le chevalier Marin et la préciosité, dans Bulletin italien, 1905.
- J. HEROARD, Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601-1628), Paris 1868, t. II.
- P. HOLMES, Mlle de Gournay's Defence of Baroque Imagery, dans French Studies, avril 1954.
- JACQUIN, Entretiens sur les romans, Paris 1775.
- H. KOERTING, Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert, Leipzig 1885-7.
- F. LACHEVRE, Le Procès du poète Théophile de Viau, Paris 1909.
- Un second cas d'envoûtement littéraire. M. Antoine Adam et Théophile, Paris 1937.
 - Une réparation posthume due au 'Précurseur de Racine', Paris 1941.
- P. LACROIX, Ballets et mascarades de Cour de Henri III à Louis XIII (1581-1652), Genève 1868-70, t. III, IV.
- G. LANSON, Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle, dans R.H.L. 1896 et années suivantes.
- R. LEBEGUE, Tristan était-il à Amsterdam en décembre 1612?, dans R.H.L. juill.-sept. 1937.
- La poésie française de 1560 à 1630, Paris 1951.
- LENGLET-DUFRESNOY, De l'usage des romans, Paris 1734.
- LOTHEISSEN, Geschichte der französischen Literatur im XVII Jahrhundert, Vienne 1877-84.
- J. MADELEINE, Introduction aux Plaintes d'Acante et autres oeuvres, Paris 1909.
- M. MAGENDIE, La politesse mondaine au XVIIe siècle, Paris 1926.

- MALHERBE, Les Poésies, éd. Martinon, Paris s.d.
- MARINO, L'Adone, éd. Balsamo-Crivelli, Turin s.d.
- A. MIRON DE L'ESPINAY, François Miron et l'Administration Municipale de Paris sous Henri IV de 1604 à 1606, Paris 1885.
- D. MORNET, Histoire de la clarté française, Paris 1929.
- O. NADAL, Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Corneille, Paris 1948.
- FRERES PARFAICT, Histoire du théâtre françois, Amsterdam 1735-49, t.V.
- F.-T. PERRENS, Les libertins en France au dix-septième siècle, Paris 1896.
- R. PINTARD, Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle, Paris 1943.
- L'autre Tristan l'Hermite, dans R.H.L., oct.-déc. 1955.
- F. PONGE, Malherbe d'un seul bloc à peine degrossi, dans Le Pré-Classicisme Français, éd. Tortel, Paris 1952.
- RACAN, Mémoires pour la vie de M. de Malherbe, dans les Poésies de Malherbe, éd. Martinon, Paris s.d.
- M. RAYMOND, L'influence de Ronsard sur la poésie française, Paris 1927.
- G. REYNIER, Le roman réaliste au XVIIe siècle, Paris 1914.
- E. RIGAL, Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, Paris 1889.
- C. RIZZA, L'"Orphée" di Tristan e l'"Orfeo" del cavalier Marino, dans Convivium, nlle. série, juill.-août 1954.
- H. ROUSSEAU, Un poète marchois en Poitou au XVIIe siècle, Tristan l'Hermite et les Sainte-Marthe, Poitiers 1934.
- J. ROUSSET, La littérature de l'âge baroque en France, Paris 1953.
- SAINT-AMANT, Oeuvres poétiques, éd. Vérane, Paris 1930.

- SOREL, Bibliothèque française, Paris 1667.
- THEOPHILE, Oeuvres poétiques, éd. Lefèvre, Paris 1926.
- T. DE TILLET, Le Parnasse français, Paris 1732.
- J. TORTEL, Quelques constantes du lyrisme préclassique,
dans Le Pré-Classicisme Français, Paris 1952.
- L. VERANE, Notes de son édition des Oeuvres poétiques
de Saint-Amant, Paris 1930.
- R. WINEGARTEN, French Lyric Poetry in the Age of Malherbe,
Manchester 1954.
-

TABLE DES MATIERES

	pages
Préface.....	1
<u>PREMIERE PARTIE: LE PAGE DISGRACIE (1601-1621)</u>	
CHAPITRE 1: <u>Les Premières Années (1601-1616)</u> - Le problème du <u>Page disgracié</u> , p.2 - Famille de Tristan, p.9 - Date de naissance, p.15 - L'enfant, p.21 - La Cour, p.27 - Formation littéraire, p.34 - Fuite de la Cour, p.42.....	2-46
CHAPITRE 2: <u>Les Années de Vagabondage (1616-1621)</u> - Théorie de M. Adam, p.47 - Théorie de M. Rousseau, p.53 - Le 'Philosophe', p.57 - En Angleterre, p.61 - La 'Belle Angloyse', p.67 - Théorie de M. Ascoli, p.71 - L'Ecosse et la Norvège, p.77 - Paris et Poitiers, p.83 - Chez Scévole de Sainte-Marthe, p.88 - Rentrée en grâce, p.94 - En guerre, p.99.....	47-102
<u>SECONDE PARTIE: LE POETE LIBERTIN (1621-1634)</u>	
CHAPITRE 1: <u>Prises de Position (1621-1622)</u> - Chez Gaston d'Orléans, p.104 - Climat littéraire, p.109 - Diversité des tendances, p.120 - Disciple de Hardy, p.126 - Libertinage de moeurs, p.133 - Libertinage intellectuel, p.139.....	104-158
CHAPITRE 2: <u>Les Premières Réussites (1623-1629)</u> - Péripéties et disgrâce, p.159 - <u>Ode à Chaudebonne</u> , p.171 - <u>Maison d'Astrée</u> , p.179 - <u>Consolation à Idalie</u> , p.188 - Nouvelle rentrée en grâce, p.192 - Disciple de Malherbe, p.196 - Les deux Philis, p.208 - <u>La Mer</u> , p.214 - Départ de Gaston, p.221.....	159-222
CHAPITRE 3: <u>Le Second Exil (1629-1634)</u> - Lorraine, Climène, Bruxelles, p.223 - <u>Plaintes d'Acante</u> , p.229 - Premier cycle de Philis, p.249 - <u>Pro-menoir</u> , p.256 - Pièces marinistes et autres, p.272 - <u>Peinture</u> , p.277 - <u>Terreurs nocturnes</u> , <u>Eglogue maritime</u> , retour en France, p.285.....	223-289

TROISIEME PARTIE: LE POETE PRECIEUX (1634-1655)

CHAPITRE 1: <u>Prisonnier des Ruelles</u> (1634-1641) - Relations sociales, p. 291 - <u>Amours</u> , la seconde Philis, p. 301 - Poète de salon, p. 309 - <u>Baroque</u> et <u>précieux</u> , p. 327 - Rentrée chez Gaston, p. 343.. 291-344.	
CHAPITRE 2: <u>L'Abandon de la Poésie Lyrique</u> (1641- 1655) - <u>Préciosité de la Lyre</u> , p. 345 - Velleités de réaction, p. 356 - Marinisme, p. 362 - Incompa- tibilité de ses dons et de la préciosité, p. 367 - <u>Office de la Sainte Vierge</u> , p. 372 - <u>Vers héroïques</u> , p. 378 - Dernières années, p. 384..... 345-386.	
Conclusion.....	387
Notes.....	392
Appendice I: <u>Tristan Elève de Malherbe</u>	433
Appendice II: <u>Composition des Plaintes d'Acante</u>	435
Bibliographie.....	437
